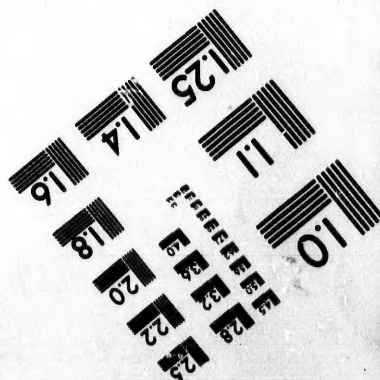
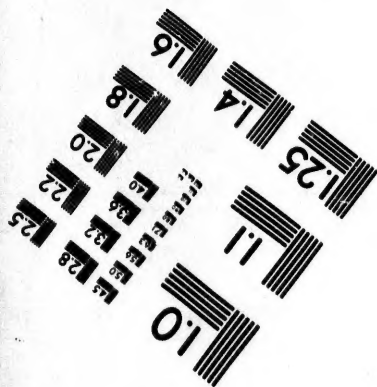
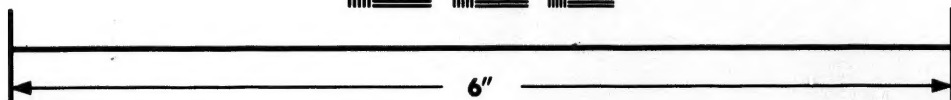
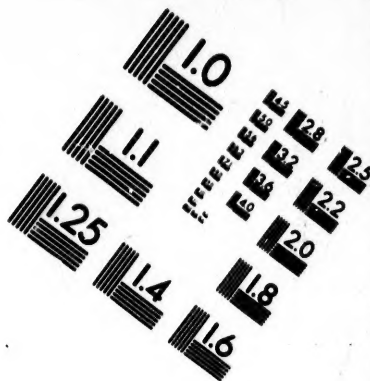




Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☒ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☐	☒	☐	☐
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

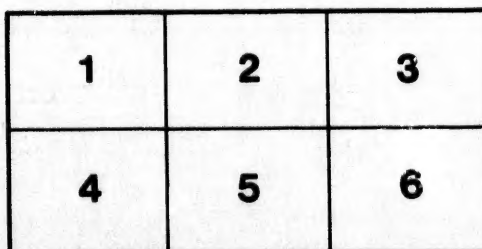
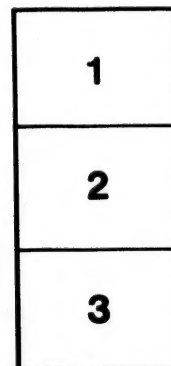
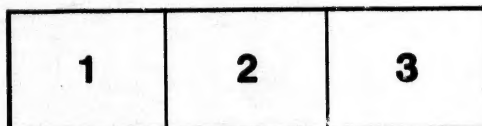
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
n à



32X

La Bibliothèque Canadienne,
OU
MISCELLANÉES
HISTORIQUES, SCIENTIFIQUES,
ET
LITTÉRAIRES.

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

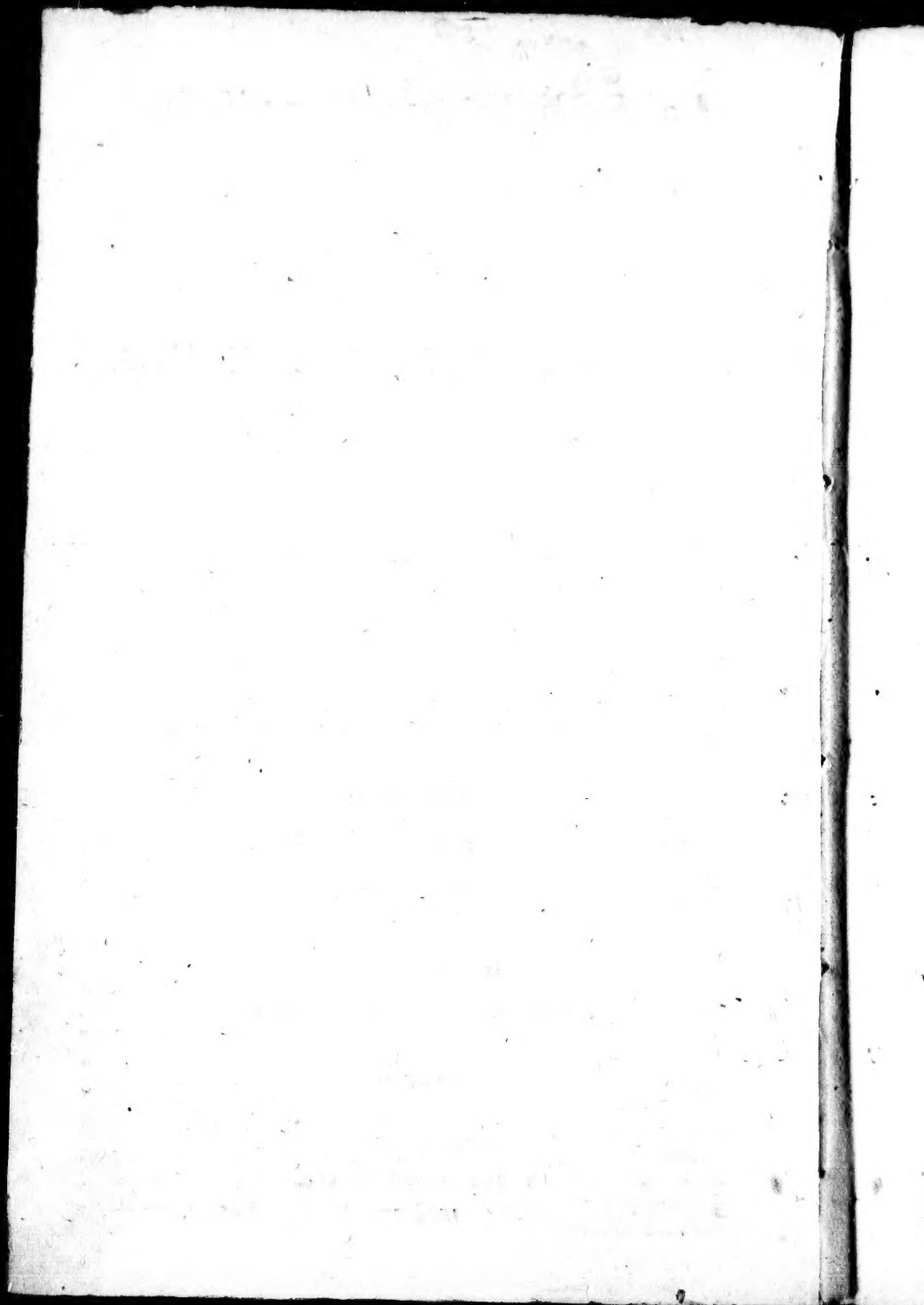
Hor. de Art. Poet

TOME III.

M. Bibaud

M. BIBAUD,
EDITEUR ET PROPRIÉTAIRE.

MONTREAL :
De l'Imprimerie de J. LANE,
1826-27.



La Bibliothèque Canadienne.

TOME III. DECEMBRE, 1826. NUMERO 1.

TÉMOIGNAGES.

"POUR LA GAZETTE DE MONTRE'AL."

LA Bibliothèque Canadienne. Samedi dernier, a paru le numéro de cette publication pour le mois de Septembre. M. BIBAUD, son infatigable auteur, n'a rien épargné pour le rendre intéressant et digne de lui. Les progrès rapides qu'a faits cet ouvrage, depuis plusieurs mois, doivent avoir augmenté le nombre de ses patrons. Ami de la littérature et des sciences, qui y sont traitées avec goût, je souhaite que tous ceux qui sont en état d'apprécier le mérite prennent l'ouvrage sous leur protection: par là ils se feront honneur à eux-mêmes, à leur pays, et à ceux qui travaillent à lui élever un monument littéraire. Je ne parlerai pas des morceaux contenus dans ce numéro en particulier; je me bornerai à dire qu'ils sont tous, prose et vers, bien choisis et dignes d'être offerts aux amateurs. C'est avec plaisir que je vois mes concitoyens commencer à écrire pour le public: on trouve dans la publication en question des échantillons de la littérature de notre pays, qui font honneur à leurs talens.... La Bibliothèque Canadienne est le canal propre pour communiquer nos essais aux habitants des Canadas et des pays étrangers."

Extrait de la Gazette de Québec du 15 Octobre 1826.

"Nous venons de recevoir le 4^e numéro du Journal de Médecine de Québec, et le 5^e numéro du 3^e volume de la Bibliothèque Canadienne. Les compositions originales et le choix des matières étrangères admises dans ces publications, montrent des talens, des connaissances et du goût. Le succès qu'elles ont eu jusqu'ici a réalisé pleinement, à ce que nous croyons, les espérances de leurs auteurs, et a fourni la preuve d'un désir croissant pour l'instruction dans ce pays. Le succès des ces ouvrages montre aussi que la généralité des lecteurs préfèrent à des sentimens vaporeux et exagérés, à un style verbeux et confus, ce qui est substantiel et avoué par le bon-sens"

A ces témoignages publics nous en pourrions joindre de privés dont nous pourrions nous honorer également: nous nous contenterons du suivant, extrait d'une lettre datée de Québec, le 20 Octobre 1826: "Votre Bibliothèque s'enrichit tous les jours. Elle est, à mon avis, l'ouvrage le mieux adapté aux besoins, et aux circonstances de notre jeune pays. Continuez de nous instruire et de nous amuser; c'est votre motto; et vous avez atteint votre but et rempli votre tâche."

Avec ces recommandations et celles que nous pourrions encore produire, nous prenons la liberté d'adresser de nouveau notre Journal à quelques personnes notables qui probablement n'ont pas encore eu occasion de le voir.

HISTOIRE DU CANADA.

M. ROBERT, conseiller d'état, qui avait été nommé Intendant de Justice, Police, Finance et Marine pour la Nouvelle France, par provisions datées du 21 Mars 1663, ne vint point en Canada; et M. TALON, qui y arriva en 1665, est le premier qui exerça cet emploi dans ce pays.

M. Gaudais, d'après l'ordre exprès qu'il en avait, retourna en France par les mêmes vaisseaux qui l'avaient amené à Québec, pour rendre compte au roi de l'état du pays, l'informer de la conduite de l'évêque et des ecclésiastiques; de l'effet qu'aurait produit l'établissement du conseil; de ce qu'il y avait de fondé dans les plaintes portées contre le baron d'Avaugour, et de la manière dont M. de MÉSY aurait été reçu. Il paraît que ce commissaire s'acquitta de sa charge en honnête homme, et que tout se passa à la satisfaction des parties, M. d'Avaugour lui-même, à qui on ne pouvait reprocher qu'un peu trop de prévention et d'opiniâtreté, parut fort content de son rappel, qu'il avait lui-même demandé.

Cependant les Iroquois étaient toujours armés; mais ils ne se montraient pas dans la colonie. Ils voulaient voir, en apparence, quel effet produiraient par rapport à eux les changemens qu'on y avait faits, et les secours qu'on y avait reçus. Pourtant Garakonthié ne cessait point de travailler à la paix, et la conduite qu'il avait tenue dans tous les tems donnait lieu d'espérer qu'on trouverait toujours en lui une ressource assurée contre les caprices et la légèreté de sa nation. Il avait de nouveau rassemblé les prisonniers français qui se trouvaient dans les cantons, et les avait envoyés à Québec escortés par trente Onnontagués.

Ceux-ci voyageaient avec toute la sécurité que devait leur inspirer une pareille commission; ils furent néanmoins surpris par un parti d'Algonquins qui les prirent pour des ennemis, et ne balancèrent point à les attaquer. Plusieurs furent tués, et les autres obligés de prendre la fuite. Les Français mêmes eurent bien de la peine à s'échapper dans ce désordre. Il y avait lieu de craindre que ce malentendu n'eût des suites encore plus funestes; mais Garakonthié parvint à faire entendre raison aux Onnontagués.

Quelques mois après, on fut agréablement surpris à Québec, d'y voir arriver le chef goyogouin dont il a déjà été parlé, lequel, sans faire mention de la rencontre des Algonquins, présenta à M. de MÉSY des colliers de la part de tous les cantons, à la réserve de celui d'Onneyouth, et protesta de la sincère disposition où ils étaient de vivre en paix avec lui. Ce général lui fit l'accueil favorable qu'il méritait; mais il lui dit que ses prédécesseurs ayant été si souvent trompés par de pareilles propositions, il y aurait

pour lui de l'imprudence de compter sur la bonne foi et la sincérité de sa nation; et il lui laissa entrevoir que son dessein était pris de mettre dans l'impuissance de remuer et de nuire un ennemi si souvent reconcilié en apparence, et toujours irréconciliable en réalité.

M. de Mézy le prenait sur ce ton élevé parce qu'il se sentait déjà fort, et qu'il s'attendait à l'être bientôt encore davantage. — Mais il survint, cette même année, dans le voisinage des cantons, un événement qui changea un peu la position où ils se trouvaient par rapport à la colonie française. Les Anglais étant devenus maîtres de la Nouvelle-Belgique, qui avait appartenu jusqu'alors à la Hollande, les Iroquois ne tardèrent pas à s'apercevoir de l'antipathie et de l'animosité des deux nations entre lesquelles ils se trouvaient situés, et ils sentirent que ces dispositions leur feraient toujours trouver dans l'une des secours capables de les garantir de l'oppression de l'autre.

Cependant l'accord qu'on se flattait d'avoir établi en Canada, par les changemens qu'on venait d'y faire, ne fut pas de longue durée: M. de Mézy, qui avait été nommé gouverneur à la recommandation de l'évêque de Pétrée, comme M. d'Avaugour avait été rappelé à sa demande, se brouilla, tout religieux qu'il était, avec ce prélat, et, au rapport de Charlevoix, avec la plupart des gens en place de la colonie, entr'autres, les sieurs de VILLERAY, conseiller, et BOURDON, procureur-général, qu'il fit embarquer, dit-il, sans aucune forme de justice. Pour juger qui avait le plus de tort, du gouverneur, ou de l'évêque, (car nous avons peine à croire que l'un ou l'autre fût tout-à-fait exempt de blâme,) dans ce différent, il faudrait avoir sous les yeux, ce qui nous manque, les mémoires qui s'écrivirent de part et d'autre, et qui partagèrent alors l'opinion publique. Charlevoix dit que l'évêque de Pétrée avançait contre le gouverneur des faits graves, sans mentionner quels étaient ces faits; M. de Mézy se plaignait surtout de la grande influence qu'avaient les jésuites dans la colonie: peut-être accusait-il ces religieux d'abuser de cette influence, et M. de Pétrée de les soutenir. C'est du moins ce que Charlevoix donne à entendre, en disant que le gouverneur, *en récriminant*, ne se disculpait pas. Quoiqu'il en soit, le prélat soutenu de la majorité du conseil, l'emporta encore une fois, à la cour de France, et M. de Mézy fut rappelé.

On lui donna pour successeur Daniel de RE'MI, seigneur de COUCCELLES, officier de mérite et d'expérience; et M. Robert fut remplacé par M. Talon, intendant en Hainaut. Les provisions de ces messieurs étaient accompagnées d'une commission particulière, pour informer, conjointement avec Alexandre de PROUVILLE, marquis de TRACY, nommé, depuis quelque temps, vice-roi en Amérique, contre M. de Mézy, avec ordre, au cas qu'il fût trouvé coupable des faits dont il était accusé, de l'arrêter et de

lui faire son procès. Enfin les ordres furent donnés pour lever de nouveaux colons, et faire embarquer le régiment de *Carignan-Salières*, qui arrivait de Hongrie, où il s'était fort distingué dans la guerre contre les Turcs. M. de Tracy, qui avait été aux Îles françaises avant de venir en Canada, arriva à Québec, au mois de Juin 1665, avec quelques compagnies du régiment de Carignan: il détacha une partie de ses soldats, avec des sauvages, sous la conduite du capitaine *TILLY DE REPENTIGNY*, pour donner la chasse aux Iroquois, qui avaient recommencé leurs courses. Il n'en fallut pas davantage pour obliger ces barbares à faire retraite, et à délivrer la colonie de leur présence.

Le reste du régiment de Carignan, à quelques compagnies près, arriva avec M. DE SALIERES, qui en était colonel, sur une escadre qui portait aussi MM. de Courcelles et Talon, un grand nombre de familles, quantité d'artisans et d'engagés, les premiers chevaux qu'on ait vus en Canada, des bœufs, des moutons, &c. en un mot, une colonie plus considérable que celle qu'on venait renforcer.

Dès que le vice-roi eut reçu ces secours, il se mit à la tête de toutes les troupes, et les mena à l'entrée de la rivière de Richelieu, où il les fit travailler en même tems à la construction de trois forts. Le premier fut placé à l'endroit même où avait été celui de Richelieu, bâti par le chevalier de Montmagny, et dont il ne restait plus guère que les ruines. M. de SOREL, capitaine au régiment de Carignan, qui en fut chargé, et y fut laissé pour commandant, lui donna son nom. Le second fut bâti au pied du rapide de la rivière Richelieu; M. DE CHAMBLY, capitaine au même régiment, en eut la direction et le commandement, et le nom de *St-Louis*, qu'on lui donna d'abord, se changea bientôt en celui de cet officier. M. de Salières se chargea du troisième, qu'il fit construire trois lieues plus haut que le second, sur la même rivière; il le nomma fort de *St-Thérèse*, et y choisit son poste.

Ces ouvrages, qui furent exécutés avec une diligence extrême, intimidèrent d'abord les Iroquois, surtout les Agniers, et leur bouchèrent le passage principal et ordinaire pour entrer dans la colonie; mais ces barbares ne tardèrent pas à s'en ouvrir plusieurs autres; et l'on reconut bientôt qu'on eût pu choisir pour quelques uns de ces forts des emplacements plus convenables, et qu'en les répartissant sur des points plus différents et plus éloignés l'un de l'autre, on eût protégé la colonie d'une manière plus efficace et plus permanente.

Pendant qu'on était ainsi occupé à se mettre à couvert des incursions des Iroquois, M. Talon ne demeurait pas oisif à Québec: il s'instruisait parfaitement de la nature, des ressources et des forces du pays, et bientôt il eut achevé un mémoire, qu'il adressa à M. COLBERT. Il lui apprenait que M. de Mézy était mort avant que la nouvelle de son rappel fut arrivée en Canada; qu'il avait été

jugé à propos, entre M. de Tracy, M. de Courcelles et lui, de ne point informer contre la conduite de ce gouverneur; et que l'évêque de Pétrée, les ecclésiastiques, le conseil supérieur, en un mot, tous ceux qui s'étaient déclarées ses parties, n'ayant point fait de nouvelles instances à ce sujet, ils avaient cru que le roi ne trouverait pas mauvais que ses fautes fussent ensevelies avec lui dans son tombeau.

Il parlait ensuite de M. de Tracy, et disait que l'âge et les infirmités de ce vice-roi faisaient beaucoup craindre que le pays ne le possédât pas longtemps; que son grand talent pour l'emploi que le roi lui avait donné le rendait néanmoins très nécessaire à la Nouvelle-France; et que supposé qu'il demandât son congé, son avis était que sa majesté ne lui donnât pas le dégoût d'un refus, mais l'engageât à continuer ses services, en lui laissant la liberté du retour, et en témoignant qu'il lui ferait plaisir de n'en user, qu'après avoir reconnu que son absence ne serait point préjudiciable aux affaires de la colonie.

M. Talon s'expliquait ensuite en peu de mots, sur le compte de M. de Courcelles, et faisait aussi de lui un fort bel éloge, dont il ne rabattit rien, dit Charlevoix, dans le tems même des démêlés qu'il eut dans la suite avec ce gouverneur. Enfin, il disait nettement à M. Colbert, qu'il ne connaissait point, pour un grand ministre comme lui, de plus glorieuse occupation que les soins qu'il donnerait au Canada, n'y ayant point, dans l'Amérique, de pays qui pût devenir plus utile à la France.

“Mais, continue-t-il, si sa majesté veut faire quelque chose du “Canada, il me paraît qu'elle ne réussira, qu'en le retirant des “mains de la compagnie des Indes Orientales, (dans lesquelles il “était passé par suite de la renonciation de celle des cent asso- “ciés;*) et qu'en y donnant une grande liberté de commerce aux “habitans, à l'exclusion des seuls étrangers. Si au contraire, “elle ne regarde ce pays que comme un lieu de commerce propre “à celui des pelleteries, et au débit de quelques denrées, qui sor- “tent du royaume, l'émolument qui en peut revenir ne vaut pas “son application, et mérite très peu la vôtre. Ainsi, il semble- “rait plus utile d'en laisser l'entière direction à la compagnie, “en la manière qu'elle a celle des Iles. Le roi, en prenant ce “parti, pourrait compter de perdre cette colonie; car sur la pre- “mière déclaration que la compagnie a faite, de ne souffrir au- “cune liberté de commerce, et de ne pas permettre aux habitans de

* Ces associés se trouvant réduits à trente-cinq, avaient remis, comme on l'a vu plus haut, purement et simplement, en 1662, tous leurs droits au roi, qui, peu de tems après, comprit la Nouvelle-France dans la concession qu'il avait faite des colonies de l'Amérique en faveur de la Compagnie des Indes, avec le droit de nommer le gouverneur et tous les officiers. Mais comme cette compagnie n'avait pas encore assez de connaissance des sujets propres à remplir les premiers postes, elle pria le roi d'y pourvoir, jusqu'à ce qu'elle fût en état d'user de son privilège.

“faire venir pour leur compte des denrées de France, même pour leur subsistance, tout le monde a été révolté. La compagnie, par cette conduite, profitera beaucoup en dégraissant le pays, et non seulement lui ôtera le moyen de subsister, mais sera un obstacle essentiel à son établissement.”

Vers la fin de Décembre, M. de Tracy étant de retour à Québec, Garakontié y arriva avec des députés de son canton et de ceux de Goyogouin et de Tsonnonthouan. Il fit de beaux présens à ce général, et l'assura de la parfaite soumission des trois cantons. Il parla avec autant de dignité que de modestie des services qu'il avait rendus aux Français; et pleura, à la manière de son pays, le P. Lemoyne, mort depuis peu, et dit à ce sujet des choses si touchantes et si spirituelles, que le vice-roi et tous les assistans en furent étonnés. Il conclut en demandant la paix, et la liberté de tous les prisonniers que les Français avaient faits sur les trois cantons, depuis le dernier échange.

M. de Tracy l'écouta avec bonté, et lui fit en particulier et en public beaucoup d'amitié. Il lui accorda toutes ses demandes, à des conditions raisonnables, et il le congédia, ainsi que les autres députés, chargé de présens. Le silence des Agniers et des Onneyouths, en cette rencontre, et plus encore leur conduite passée, ne laissaient aucun doute sur leur mauvaise volonté. Il fut donc résolu d'aller au plutôt leur apprendre qu'on était en état de les punir de leurs insultes et de leurs perfidies. Deux corps de troupes furent commandés pour aller leur donner la chasse: M. de Courcelles se mit à la tête du premier, qui était le plus considérable; le second marcha sous les ordres de M. de Sorel.

Les Onneyouths, instruits de ces préparatifs, en furent alarmés, et envoyèrent des députés à Québec, pour détourner l'orage qui les menaçait. Il paraît même que ces députés avaient un plein pouvoir pour agir au nom des Agniers, qui néanmoins avaient encore des partis en campagne. Un de ces partis surprit et tua trois officiers, MM. de CHAZY, CHAMAT et MARIN, dont le premier était neveu du vice-roi. Ce funeste accident, et plus encore l'insolence brutale d'un chef agnier, firent rompre la négociation entamée par les Onneyouths.

M. de Sorel étant sur le point de tomber sur une bourgade du canton d'Agnier, rencontra une troupe de guerriers de ce canton qui avaient à leur tête le Bâtard flamand. Il se disposait à les charger, lorsque ce capitaine, se sentant fort inférieur aux Français, et ne voyant nul moyen d'échapper, prit le parti d'aborder M. de Sorel, et lui dit d'un air fort assuré, qu'il allait à Québec, traiter de la paix avec le vice-roi. M. de Sorel le crut et le conduisit lui-même à M. de Tracy, qui le reçut bien. Un autre chef agnier arriva à Québec, peu de jours après, et se donna aussi pour un député de son canton. On ne douta point alors que les Agniers ne fussent véritablement disposés à la paix. Mais un jour

que le vice-roi avait invité les deux prétendus députés à sa table, le discours étant tombé sur la mort de M. de Chazy, le chef agnier, levant le bras, dit que c'était ce bras même qui avait cassé la tête au jeune officier. "Ce bras ne cassera plus la tête à personne," répartit M. de Tracy; et il le fit étrangler sur le champ, par le bourreau, en présence du Bâtard flamand, qu'il retint prisonnier.

D'un autre côté, M. de Courcelles, qui ne savait rien de ce qui se passait dans la capitale, était entré dans le canton d'Agnier: mais avant de commencer les hostilités, il avait jugé à propos d'aller s'aboucher avec le commandant de Corlar, bourgade de la Nouvelle-York, et il avait tiré parole de cet officier qu'il ne donnerait aucun secours aux Iroquois. Il souffrit beaucoup dans cette expédition, qu'il fit au cœur de l'hiver, les raquettes aux pieds, et portant lui-même ses provisions et ses armes, comme le dernier des soldats, dont plusieurs qui étaient nouvellement arrivés de France, furent estropiés par le froid. En choisissant ce temps pour aller porter la guerre chez les Agniers, M. de Courcelles s'était sans doute attendu à les surprendre; mais il s'aperçut bientôt qu'il s'était trompé. Il trouva toutes les bourgades abandonnées: les vieillards, les femmes et les enfans s'étaient mis en sûreté dans les bois, et tous les guerriers avaient marché contre d'autres tribus sauvages, en attendant l'issue des négociations commencées par les Onneyouths. Il y eut néanmoins quelques escarmouches pendant la nuit, avec des coureurs agniers, dont quelques uns furent tués, et d'autres faits prisonniers. Aucun Français ne fut tué ni blessé; mais un officier et quatre ou cinq soldats périrent dans le cours de l'expédition, apparemment de froid et de fatigue.

(A Continuer.)

ESQUISSE DE LA CONSTITUTION BRITANNIQUE.

(Par un Canadien.)

C'ÉTAIT une chose curieuse, dans les premiers tems de la révolution française, d'entendre tout le monde se servir du mot de *Constitution*, et lorsqu'on demandait une définition de ce mot, il ne se trouvait personne qui pût en donner une satisfaisante. La plus grande preuve de l'ignorance générale à cet égard, était l'assertion hardiment avancée, que la France n'avait pas de constitution, qu'une population d'au-delà de vingt millions d'âmes avait pu subsister comme nation, pendant plus de quatorze siècles, et cela constamment sous un gouvernement monarchique héréditaire, suivant des lois communes et bien définies; le souverain jouissant d'un pouvoir qui, tout absolu qu'il paraissait être, était ce-

pendant déterminé et restreint dans de certaines bornes, qui en prévenaient les abus; et si ces bornes étaient quelquefois outrepassées, le despotisme momentané qui en résultait ne pouvait jamais dégénérer en tyrannie. Mais, sans contredit, la plus grande preuve que la France jouissait même d'une bonne constitution, c'est qu'aucune de ces convulsions civiles, que, comme toutes les autres nations, elle a quelque fois éprouvées, n'a jamais pu l'altérer, ni même l'ébranler. L'hérédité de la souveraineté, suivant l'ordre de primogéniture, et à l'exclusion des femmes, n'a jamais été interrompue, et elle a résisté aux armes victorieuses des Anglais déjà maîtres de presque toute la France, et aux puissants efforts de la Ligue, et aux Espagnols soutenant la cause de sujets révoltés. Il est à croire que tel serait encore l'état de la France, malgré les économistes, les philosophes et les philanthropes modernes, malgré les charlatans politiques, *etc.* L'ineptie est actuellement reconnue de tout homme doué du plus simple bon-sens, si la bonté excessive de Louis XVI ne se fût pas laissée persuader de faire l'expérience de leurs prescriptions pernicieuses. En faisant le sacrifice des pouvoirs qu'il tenait de la constitution même, il l'a en effet renversée, et elle l'a écrasé sous ses ruines. *

Il n'en était pas de même, à ces époques reculées, de l'Angleterre: c'était de ce pays là qu'on pouvait dire alors qu'il n'avait pas de constitution; témoin ces révolutions sanglantes, qui n'ont cessé de l'agiter, jusqu'à l'abdication pusillanime de JACQUES II. Avant la mémorable année de 1688, l'autorité était constamment le résultat de la force: elle passait continuellement des mains du roi à celles de ses barons révoltés, ou était envahie par un clergé ambitieux. La couronne appartenait au plus rusé, ou au plus fort, et le sujet qui pour sa loyauté, était élevé aux plus hautes dignités, sous un règne, se voyait trainer au supplice sous un rival heureux, usurpateur de cette couronne, qui semblait n'appartenir à personne, et être la récompense de l'audace et du crime. — C'est cependant de cet état de désorganisation et de désordre que, semblable à Minerve, cette constitution dont l'empire britannique jouit actuellement, qui l'a conduit au plus haut degré de prospérité, et qui fait l'envie et l'admiration de tout le monde, est sortie tout à coup, sans convulsion, et dans toute sa perfection.

J'ai dit, plus haut, et je ne crains pas de le répéter, que ce mot de constitution n'ayant, que je sache, jamais été bien clairement défini, ne peut présenter en général qu'une idée vague et indéter-

* En convoquant les états généraux, Louis XVI ne fit que se conformer à un des articles de la constitution dont parle notre auteur: et, au contraire de ce que dit ici cet écrivain, tous les bons esprits nous semblent persuadés que les abus du pouvoir arbitraire, la corruption des mœurs publiques et privées, le gaspillage des deniers publics, et conséquemment le délabrement des finances, &c. en étaient rendus à un tel point, que sans une révolution, la France ne pouvait plus subsister comme nation.

minée. Je vais donc hasarder une définition de ce mot, qui, si elle n'est pas absolument complète, renfermera au moins, dans des bornes plus resserrées, l'idée qui y est attachée. Je dirai donc que par le mot *constitution* doit s'entendre la *coordination de tous les élémens organiques qui entrent dans la composition d'un tout, de manière qu'ils tendent tous à un but unique, et que par l'harmonie et la régularité de leurs fonctions respectives, l'existence et la durée de ce tout soient assurées et consolidées.*

Tout le monde, en ouvrant une montre, peut facilement se mettre au fait du mécanisme de son organisation; mais il n'appartiendra qu'à l'horloger consommé, après l'examen des élémens qui composent ce mécanisme, de prononcer sur la bonne ou mauvaise constitution de la montre, non seulement d'après leur coordination générale, mais encore d'après leurs qualités individuelles. Quand nous voyons un homme jouissant généralement d'une bonne santé, nous disons qu'il est d'une bonne constitution, c'est-à-dire que tous ses organes vitaux ont les qualités requises pour les fonctions qui leur sont assignées; si, au contraire, sa santé nous paraît languissante, nous prononçons hardiment qu'il y a quelque vice dans sa constitution; mais le médecin seul peut découvrir quel est l'organe affecté de ce vice.

Il en est de même de la constitution politique d'un état, et principalement de celle de l'empire britannique. En lisant *Blackstone* et *De Lolme*, il n'est pas difficile de se former de l'organisation de cette dernière une idée suffisante pour nous la faire admirer. Ces auteurs nous en montrent tous les ressorts apparents, tous les organes continuaux, nous indiquent même leurs fonctions respectives: ils exposent à notre vue une machine aussi magnifique que compliquée, en apparence, et qui paraît être l'effet de l'esprit philosophique le plus profond. Mais transportez-la, telle que décrite par eux, dans tout autre pays, et vous vous apercevrez bientôt que sa marche sera irrégulière, et que, par conséquent, elle ne doit pas son succès, en Angleterre, à sa seule organisation.— On verra qu'il lui manque quelque chose, comme qui dirait, de local, et que, comme un tendre exotique, elle ne peut fleurir dans sa perfection que sur le sol britannique. En effet, elle est une production naturelle de l'Angleterre; elle y a pris racine d'elle-même, et elle n'a dû sa maturité qu'aux flots de sang dont elle a été arrosée. Nul être vivant n'en a conçu le plan; il s'est montré et développé de soi-même, et tout le mérite est d'avoir saisi le moment de se l'approprier pour toujours. C'est donc dans la suite des événemens qui l'ont produite, c'est donc dans l'histoire de l'Angleterre que nous en devons chercher et l'origine et les progrès, et non chez les Germains, les Romains et les Grecs. Je vais donc tracer une esquisse rapide de cette origine et de ces progrès, ou plutôt de ces événemens qui ont naturellement conduit à l'organisation, pour ainsi dire physique, de cette admirable,

mais, je le crains, inimitable constitution. Je dis inimitable, car je crois fermement qu'elle ne peut résulter, dans aucun pays, que des mêmes causes qui y ont conduit, en Angleterre, et il n'est guère probable que les mêmes causes puissent encore se présenter.

Tout le monde connaît ce trépied politique, d'une solidité à toute épreuve, sur lequel s'élève la constitution britannique dans toute sa majesté: cette trinité sociale, dans laquelle réside la toute-puissance nationale; ce principe créateur, protecteur et vigilant, dont l'influence bienfaisante se répand sur les quatre parties du globe. C'est donc dans la réunion et le concours d'actions du roi, de la chambre haute ou des pairs, et de la chambre des communes, que consiste l'essence de la constitution britannique. Mais comme il a été dit plus haut, cette combinaison n'est pas l'invention du génie philosophique, mais bien le résultat d'une suite d'événemens qui en avaient prouvé la nécessité. Essayons de les tracer rapidement.

Je ne remonterai pas plus haut que le règne de GUILLAUME le Conquérant; tout ce qui le précède ne présentant que des conjectures fondées sur des traditions monacales. Ce prince usa du droit de conquête, et s'appropriant les domaines des vaincus, il en garda une partie pour lui, et distribua le reste à ses compagnons d'armes. Dans ces temps reculés, le système féodal était presque le seul connu; et en vertu de ce système, l'habitant du domaine faisait partie intégrante de la propriété seigneuriale, sous la dénomination de serfs: il existait cependant un intermédiaire entre le seigneur et les serfs, lequel consistait dans les vassaux, les seigneurs eux-mêmes étant distingués par l'appellation de grands vassaux de la couronne. En cette qualité, ils étaient tenus à de certains services et autres redevances envers le roi, et ils en exigeaient eux-mêmes de semblables de leurs vassaux, proportionnellement aux portions de leurs domaines qu'ils leur concédaient, en les tirant de leur condition de serfs.

Les voyages que Guillaume était souvent obligé de faire dans ses états du continent donnaient lieu à des révoltes fréquentes, qu'il ne manquait pas de punir, à son retour, par la confiscation des terres des indigènes; et ces confiscations tournaient toujours au profit des grands de sa cour et de ses favoris. Ainsi aggrandis ces seigneurs, avec la force se sentirent la volonté de secouer le joug de l'autorité royale; d'où s'en suivit une lutte sanglante et presque continuelle entre le souverain et les barons, sous les successeurs de Guillaume. L'influence ecclésiastique d'alors faisait pencher la balance en faveur du côté où elle se portait; et comme l'autorité n'avait d'autre base que la force, dès que le parti conquis avait recouvré la sienne, il prenait sa revanche, et conquérirait à son tour. On ne peut donc encore appercevoir dans cet état de choses, aucune base constitutionnelle; car l'oligarchie diffère de bien peu de l'anarchie.

Mais les croisades, en ouvrant des communications éloignées, donnèrent l'essor aux spéculations commerciales. Le résultat de ces spéculations fut une augmentation de richesses qui, après avoir donné elles-mêmes naissance à l'industrie manufacturière, en retirèrent de nouveaux alimens. Cette industrie attira les habitans de leur servitude territoriale dans les villes, auxquelles la richesse procura non seulement des franchises et des immunités, mais encore leur acquit une influence politique qui les faisait rechercher par les parties opposées. Ce fut vers cette époque que la force arracha d'un roi pusillanime la signature de ce qu'on appelle emphatiquement la Grande Charte (*Magna Charta*,) et qu'on nous représente comme l'origine de notre constitution. — Quant à moi, je n'y trouve pas la moindre apparence d'une base constitutionnelle. C'est encore la force qui dicte à la faiblesse: ce sont des barons victorieux qui dictent des lois au roi vaincu et le dépouillent d'une partie de son autorité, pour augmenter la leur. Tout pour eux, rien pour le peuple. Il n'y eut pas un seul de ces barons auquel il vint à l'esprit d'affranchir ses vassaux et ses serfs, et de les faire participer aux prétendus droits extorqués à l'ennemi abbattu. Cette assertion paraîtra sans doute hasardée; mais il suffira de référer aux événemens subséquents. Si par cette charte si fameuse, la constitution britannique eût été consommée, comment se serait-il fait que les guerres civiles n'eussent pas dès lors cessé? car le but et l'effet d'une constitution est d'établir l'ordre social et de créer les pouvoirs nécessaires et suffisants pour le maintenir. HENRY VIII et ELISABETH possédèrent un pouvoir aussi absolu que LOUIS XIV lui-même. Mais revenons sur nos pas. L'effet de cet abandon forcé des principales sources de l'autorité royale ne manqua pas de se faire sentir. Les successeurs du faible monarque, impatients du joug qu'il leur avait laissé en héritage, cherchèrent à le briser; et ils ne virent d'autre moyen d'y réussir que celui de s'étayer de l'influence toujours croissante des villes. Fières de leur importance, elles mirent un prix à l'assistance qu'on leur demandait, et ce prix fut leur admission régulière dans le grand conseil national, comme le troisième état, se réservant toutefois le droit exclusif de se taxer elles-mêmes. Tel fut l'origine de la chambre des communes, qui n'existait pas avant cette époque, quoiqu'il soit vrai que les rois appellassent quelquefois à leurs conseils des personnes sages et discrètes, tirées des villes, et que SIMON DE MONTFORT, sous HENRY III, les eût introduites dans le parlement, pour se soutenir dans l'autorité qu'il avait usurpée.

Mais cette innovation n'établit pas encore la constitution. Au contraire, la création de ce nouveau pouvoir ne fit, pour un temps, qu'enfanter de nouveaux désordres.

La réformation et l'ouverture des cloîtres, qui en fut la conséquence immédiate, disséminèrent les connaissances qui, jusque

là, étaient restées comme emprisonnées dans leur enceinte. Cet accroissement de lumières ajouta à l'influence des communes, et leur pouvoir devint si redoutable, que pour leur résister, il s'établit une ligue entre le roi et les nobles. De cette manière, l'autorité royale conserva sa plénitude, sous les rois qui surent la manier.

L'avènement des Stuarts au trône d'Angleterre fut comme le signal de la lutte entre la couronne et les communes. JACQUES I porta dans les discussions politiques d'alers cet esprit argumentateur qu'il avait acquis sur les bancs de l'école: mais loin d'en sortir victorieux, il trouva des adversaires non moins bien versés que lui dans cette espèce de guerre, et cet abaissement de la dignité royale, qui jusque là n'avait requis que la soumission, sans chercher à persuader, prépara la voie aux événemens sanglans du règne suivant.

La liberté religieuse, qui s'était plus ou moins établie avec la réformation, avait enfanté une variété de sectes, parmi lesquelles il s'en trouvait qui avaient aboli la hiérarchie ecclésiastique, et lui avaient substitué l'égalité la plus absolue. Cet esprit d'égalité, et par contre d'indépendance, étendit son influence sur les relations politiques, et donna naissance à la secte des indépendans. Cette secte s'introduisit dans la chambre des communes, y acquit une prépondérance marquée, renversa le trône et les autels, abolit la noblesse, s'empara de tous les pouvoirs, et consumma ses crimes par le régicide. Mais CROMWELL, par ses talens et son hypocrisie, s'étant assuré le soutien de l'armée accoutumée à vaincre sous lui, arracha bientôt de leurs mains le pouvoir dont ils ne savaient pas faire usage; et, revêtu de l'autorité souveraine, sous le nom de protecteur, il gouverna le royaume, sans aucune assistance parlementaire. Sa mort remplaça les Stuarts sur le trône. Si CHARLES II, si longtems exilé, avait su mettre à profit l'expérience et le malheur, il aurait affermi l'autorité royale sur des bases solides. Les maux que l'anarchie révolutionnaire avait causés étaient encore sentis, et tous les esprits étaient convaincus que la royauté seule pouvait guérir ces maux, et en prévenir le retour. Mais l'amour des plaisirs l'emportant sur ses devoirs et ses intérêts, il négligea de profiter du moment d'enthousiasme qui accompagna sa rentrée dans ses états; il ne sut pas saisir l'occasion favorable, et finit par s'aliéner l'estime de ses sujets. Jacques II, son successeur, s'était déjà aliéné leur cœur, par l'imprudence de ses démarches et par ses opinions religieuses. Craignant d'éprouver le sort de son père, dont le menaçait l'arrivée de GUILLAUME D'ORANGE, il se mit à l'abri par une fuite qui fut regardée comme une abdication volontaire. Cette chaîne non interrompue de dissensions civiles prouve, de la manière la plus évidente, qu'il n'existait jusque là aucune constitution déterminée. La nation passait alternativement du despotisme royal à l'anarchie populaire, ou à l'oligarchie aristocratique, suivant que le sort

des armes en décidait. La loyauté du jour devenait trahison le lendemain, et le désordre régnait partout. En effet, la force peut être un droit de fait, mais non un droit d'équité; elle ne lie qu'autant que la chaîne est assez forte pour résister aux efforts de celui qui la porte: une fois rompue, son effet n'existe plus.

(La suite au numéro prochain.)

EXCURSION AU SOMMET DU TSONNONTHOUAN

(Traduit de la Gazette de Québec.)

MERCREDI, 18 de ce mois, quelques habitants de Valcartier ont fait une excursion au sommet du mont Tsonnonthouan, situé sur la rive septentrionale de la rivière Jacques-Cartier, à 24 milles au nord-ouest de Québec.

Cette montagne, sur laquelle probablement, il n'était encore monté d'autres hommes que des sauvages, forme l'angle le plus méridional de cette vaste chaîne de montagnes de granit, qui s'étend des côtes de Labrador, le long de la rive septentrionale du St-Laurent, jusqu'à Québec, et de là à la rivière des Outaouais et aux rives septentrionales des lacs Huron et Supérieur, et couvre presque tout le pays, en allant au nord, à l'exception de la vallée du Saguenay, jusqu'à la Baie d'Hudson. Son élévation est d'environ 2000 pieds au-dessus du niveau du St-Laurent. Elle est divisée en deux parties qui forment deux sommets distincts, et elle a encore cela de particulier qu'elle offre un aspect à peu près semblable de tous les côtés. Le grand espace de terre qu'elle couvre lui a mérité le nom de *Tsonnonthouan*, que lui ont donné les sauvages, et qui, dans leur langue, signifie Grande Montagne.

Quoique si près de Québec, il n'y avait, jusqu'à ces dernières années, aucun établissement à moins de 12 milles de cette montagne, toute la vallée de la rivière Jacques-Cartier, au-dessus du pont, qui forme un espace de 30 milles de longueur, sur une largeur variable de 10 à 20 milles, étant demeurée jusqu'alors inculte, à cause de la difficulté d'y obtenir des terres, et de ce qu'il en aurait coûté pour pratiquer des chemins dans les terrains marécageux situés derrière les anciens établissemens.

Le parti se mit en route de l'établissement sur la concession du Dr. BLANCHET, derrière la terre de feu Mr. PLANTE', à 10 heures du matin. Après avoir monté quelque temps, nos voyageurs, (si nous pouvons nous servir de ce terme,) arrivèrent à un plateau, sur le bord du torrent qui divise la montagne du côté du nord-est; et au bout d'un quart d'heure, ils rencontrèrent une cabanne sauvage, sur la rive occidentale du même torrent. On voyait alors, de temps à autre, Québec et la campagne environnante, à travers

les arbres de haute futaie qui couvrent toute la montagne. En laissant le torrent, la montée devient roide et difficile. Au bout de dix minutes, nos voyageurs parvinrent à une belle source, sortant de dessous le rocher, qu'ils appellèrent Puits de Sainteté, (*Holy Well*): quinze minutes après, ils furent arrêtés par d'immenses masses de granit formant des murs insurmontables; néanmoins, ils trouvèrent, sur la gauche, entre deux masses perpendiculaires, un passage étroit, mais praticable, qu'ils appellèrent Porte d'Espérance, (*Hope Gate*); et à 11½ heures, après avoir passé plusieurs cavernes et crevasses d'une étendue et d'une profondeur considérables, en apparence, ils parvinrent au haut de l'angle du sud-est du sommet occidental de la montagne. Ils choisirent pour station, à ce point, une grande masse de granit à surface plane et presque circulaire, de 20 à 30 pieds de diamètre, et élevée d'environ cinq pieds au-dessus du niveau général du terrain.— Au nord de ce rocher, ils érigèrent, sur la cime d'une haute épinette, un pavillon anglais, et déposèrent dans le sol, dans une bouteille de verre, une pièce de monnaie de cuivre de sa présente Majesté. On abattit quelques arbres, en cet endroit, pour avoir vue sur le pays au sud-ouest de la montagne.

Le parti se transporta de là sur le côté méridional de ce sommet du Tsonnonthouan. Il est plan, d'une grande étendue, et couvert d'un sol profond de terre légère, au-dessus duquel est une couche de plusieurs pouces d'épaisseur de ce sable blanc et fin que l'on rencontre si fréquemment en Canada, dans les sols vierges, sous la terre noire formée par la décomposition des feuilles. Le bois est généralement le bouleau blanc, de l'espèce dont les sauvages emploient l'écorce pour faire divers petits ouvrages. Au centre de ce point de la montagne, il y a un enfoncement qui est une espèce de marais. En général, le sol et les productions végétales indiquent une atmosphère plus humide que dans la vallée. Au sud de cette station, (pour ainsi l'appeller,) est un vaste bloc carré de granit sous lequel il y a une source d'eau vive.— Plus à l'ouest, le sommet de la montagne offre l'aspect le plus intéressant. On commence à descendre de ce sommet par un mur sémi-circulaire de granit, d'une longueur considérable, et d'environ 30 pieds de hauteur: au-dessous, est une terrasse plane et sémi-circulaire, d'environ 150 pieds de largeur, du bord extérieur de laquelle la descente continue le long d'un mur perpendiculaire de granit solide, d'environ 100 pieds de hauteur. Il fut tracé des sentiers pour aller à ces parties de la montagne.

De ce sommet du Tsonnonthouan, la perspective est étendue et grande au-delà de ce qu'on peut imaginer, nulle autre contrée peut-être ne fournissant, sous ce rapport, autant d'avantages que la vallée du St-Laurent, à ce point particulier, d'où l'on voit se déployer sous ses yeux, sur les deux rives du fleuve, le pays plan compris entre la chaîne des montagnes du nord et celle des mon-

tagnes du sud, qui s'étendent depuis l'embouchure du St-Laurent jusqu'aux montagnes blanches du Nouveau-Hampshire et aux montagnes vertes de Vermont. Les objets qui s'aperçoivent de l'angle du sud-est du sommet occidental du Tsonnonthouan, sont compris dans un espace de 3,600 milles en superficie, dont la surface du St-Laurent occupe 200, étant visible dans sa longueur, par intervalles, l'espace de 90 milles.

Du côté de l'est, la vue s'étend sur 40 milles en profondeur des montagnes situées derrière le Cap Tourmente; jusqu'aux sources de la rivière Jacques-Cartier, et aux montagnes qui se trouvent sur les eaux occidentales du Saguenay. On aperçoit distinctement, par dessus les montagnes de Charlesbourg, celles qui se trouvent sur la rive méridionale du fleuve, derrière la rivière Ouette, et on les suit de l'œil, sans interruption, jusqu'aux hauteurs entre les sources des rivières St-Jean, Pénobscot, Kennebec, Connecticut, Etchemin, Chaudière, Bécancour et Nicolet.— Sur la rive septentrionale, les bords méridionaux des montagnes du nord commencent à être visibles au St-Maurice, et s'élèvent graduellement de là jusqu'aux montagnes du lac des Sept-Iles, et aux sources de la rivière de Portneuf. Dans l'espace mitoyen, le St-Laurent est visible depuis St-Vallier jusqu'à la pointe de Champlain, quoique caché occasionnellement par les hauteurs de Québec, de St-Augustin, de Jacques-Cartier et des Grondines, adjacentes à la rive septentrionale. Dans le voisinage, et, pour ainsi dire, sous les pieds du spectateur, se déploie toute la vallée de Jacques-Cartier, depuis la Montagne des Sœurs jusqu'au pont, avec ses lacs, ses marais et ses points ouverts par le défrichement, ainsi que la rivière avec ses îles et ses cascades, par intervalles, au milieu de la forêt naturelle qui en couvre encore presque entièrement les deux rives. A gauche, se présente le lac St-Charles, et à droite, le lac St-Joseph ou *Lontaritzie* montre sa vaste surface cachée en partie par le bord de la Grande Montagne.

Nos voyageurs n'eurent pas le temps de se transporter au côté du nord de la montagne, pour avoir vue sur la vallée de la rivière au Pin et du lac Tantaré. On sait que c'est une suite non interrompue de montagnes jusqu'à la vallée du Saguenay. Des cinq individus dont se composait ce parti, l'un était natif d'Angleterre; un autre, d'Irlande; un troisième, d'Ecosse; un quatrième, du Canada, et un cinquième, du Connecticut.

Vu la clarté générale de l'atmosphère dans l'Amérique du Nord, et la facilité d'y apercevoir les objets à une grande distance, il est probable qu'à l'aide de bons télescopes, on pourrait communiquer de cette montagne à celle de Chambly, par des signaux, au moyen d'une seule station intermédiaire, sur la rive méridionale du fleuve. On communiquerait aussi, au moyen d'une ou deux stations intermédiaires, avec les montagnes blanches, qui

s'aperçoivent de l'océan atlantique; et il est probable qu'au moyen de quatre ou cinq stations intermédiaires, on communiquerait de Chambly à New-York: de sorte, qu'au moyen de six ou sept stations entre New-York et Québec, les nouvelles pourraient se transmettre d'une ville à l'autre, en quelques minutes et à peu de frais. — Québec, 21 Octobre 1826.

LE LANGAGE DES FLEURS.

DECEMBRE.

Cormier—Prudence. Chaque arbre, chaque plante a une physiologie qui lui est propre, et qui semble lui donner un caractère. L'amandier étourdi se presse de donner ses fleurs au printemps, au risque de n'avoir point de fruits l'automne, tandis que le cormier, qui s'élève lentement, ne porte ses fruits que quand il a acquis toute sa force; mais alors sa récolte est assurée. Voilà pourquoi on en fait l'emblème de la prudence.—Cet arbre, si beau, si durable, garde tout l'hiver ses fruits d'un rouge éclatant; on le voit briller au milieu des neiges: c'est une moisson qui ne se récolte qu'en hiver, et que la providence a réservée aux petits oiseaux.—

Gui commun—Je surmonte tout. Le gui est un petit arbuste, qui croît au sommet des plus grands arbres; le chêne superbe devient son esclave, et le nourrit de sa propre substance. Les druides avaient une espèce d'adoration pour une faiblesse si supérieure à la force; le tyran du chêne leur paraissait également redoutable aux hommes et aux dieux. Voici ce qu'ils contenaient pour appuyer cette opinion: Un jour, Balder dit à sa mère Friga, qu'il avait songé qu'il mourrait. Friga conjura le feu, les métaux, les maladies, l'eau, les animaux, les serpents, de ne faire aucun mal à son fils, et les conjurations de Friga étaient si puissantes, que rien ne pouvait leur résister. Balder allait donc dans les combats des dieux, au milieu des traits sans rien craindre. Loke, son ennemi, voulut en savoir la raison; il prit la forme d'une vieille, et vint trouver Friga. Il lui dit: Dans les combats, les traits et les rochers tombent sur votre fils Balder, sans lui faire de mal. Je le crois bien, dit Friga; toutes ces choses me l'ont juré; il n'y a rien dans la nature qui puisse l'offenser: j'ai obtenu cette grâce de tout ce qui a quelque puissance: il n'y a qu'un petit arbuste à qui je ne l'ai pas demandé, parce qu'il m'a paru trop faible: il était sur l'écorce du chêne; à peine avait-il une racine; il vivait sans terre; il s'appelle *mistiltien*; c'était le gui. Ainsi parla Friga.—Loke aussitôt courut chercher cet arbuste, et venant à l'assemblée des dieux, pendant qu'ils combattaient contre l'invulnérable Balder, car leurs jeux sont des combats, il s'approcha de l'aveugle

Heder: Pourquoi, lui dit-il, ne lances-tu pas aussi des traits à Balder? Je suis aveugle, répondit Heder, et je n'ai point d'armes. Loke lui présente le gui de chêne et lui dit: Balder est devant toi. L'aveugle Heder lance le gui; Balder tombe percé et sans vie. Ainsi, le fils invulnérable d'une déesse fut tué par une branche de gui lancée par un aveugle. Tel est l'origine du respect porté dans les Gaules à cet arbrisseau.

Les Couronnes—Emblèmes des fleurs chez les différents peuples— Aussitôt qu'il y a eu sur la terre une famille, une prairie, un arbre, un ruisseau, on a aimé les fleurs. Les peuples de l'Orient, qui semblent être les hommes primitifs, n'imaginent rien de plus doux que de vivre éternellement dans un jardin délicieux, entourés de belles femmes, et couchés sur des fleurs: les femmes elles-mêmes, dans ces voluptueuses contrées, ne sont regardées que comme d'aimables fleurs, faites pour embellir la vie, et non pour en partager les soins. On cultive la beauté dans les sérails de l'Asie, comme une rose dans un parterre, et on n'exige d'elles que d'être belles comme une rose. Les peuples religieux qui habitent les bords de l'Indus et qui boivent les eaux du Gange, regardent certaines fleurs qu'ils ne cueillent jamais, comme les demeures passagères des nymphes et des sylphides. Le soin d'arroser ces plantes de prédilection est confié aux bramines encore vierges.—Elles s'occupent aussi à en tresser d'autres pour la décoration des temples et pour leur propre parure. Les jeunes Bayadères couvrent leurs têtes de l'immense corolle de l'aristoloche; elles ont des colliers de fleurs de mongris, et des ceintures de fleurs de frangipanier. Dans la somptueuse Egypte, on porta cette passion si loin, qu'AMASIS, de simple particulier, devint général des armées du roi PARTHENIS, pour lui avoir présenté un chapeau de fleurs. Les Grecs, disciples des Egyptiens, se livrèrent au même goût. A Athènes, on portait tous les jours au marché des corbeilles qui étaient enlevées à l'instant. C'est là où l'on voit s'engager un combat charmant entre PAUSIAS, célèbre peintre de Sycione, et la bouquetière GLICE'RA sa maîtresse: c'était, dit PLINÉ, un grand plaisir de voir combattre l'ouvrage naturel de Glicéra contre l'art de Pausias, qui finit par la peindre elle-même, assise et faisant un chapeau de fleurs.

Les fleurs étaient non seulement alors, comme aujourd'hui, l'ornement des autels et la parure de la beauté, mais les jeunes gens s'en couronnaient dans les jeux, les prêtres dans les cérémonies, les convives dans les festins; des faisceaux et des guirlandes étaient suspendus aux portes, dans les circonstances heureuses: et, ce qui est plus remarquable et plus étranger à nos mœurs, les philosophes eux-mêmes portaient des couronnes, et les guerriers en parnaient leurs fronts, dans les jours de triomphe: car les couronnes devinrent bientôt le prix et la récompense du talent, de la vertu et des grandes actions. Le tems, qui a détruit les empires

n'a point détruit ce langage emblématique; il est venu jusqu'à nous avec toute son expression: les couronnes de chêne, de myrte, de roses, de laurier, sont encore destinées aux guerriers, aux poètes et aux amours. Les fleurs consacrées aux dieux étaient le symbole de leur caractère et de leur puissance. Le lys superbe appartenait à Junon, le pavot à Cérès, l'asphodèle aux mânes, la jacinthe et le laurier à Apollon, l'olivier à Minerve, le lierre à Bacchus, le peuplier à Hercule, le cyprès à Pluton, le chêne à Jupiter.

La signification, le goût et l'usage des fleurs passèrent des Grecs chez les Romains, qui portèrent ce luxe jusqu'à la folie: on les voyait changer trois fois de couronne dans un seul repas; ils disaient qu'un chapeau de roses rafraichissait la tête et préservait des fumées du vin; mais bientôt voulant jouir d'une double ivresse, ils entassaient des fleurs autour d'eux, de façon à produire l'effet qu'elles étaient destinées à prévenir. *HE'LIOGABALE* faisait joncher des fleurs les plus rares, ses lits, ses appartemens et ses portiques; et bien avant lui, on avait entendu *CICÉRON* reprocher à *VERRE'S* d'avoir parcouru la Sicile, dans une litière, assis sur des roses, ayant une couronne de fleurs sur la tête et une autre au cou.

Le goût des fleurs prit naissance parmi nous avec celui de la galanterie; le règne de la beauté fut aussi celui des fleurs; tout alors prit une expression, et la composition d'un bouquet ne fut plus une chose indifférente, Chaque fleur avait sa signification: un chevalier partait-il pour une expédition lointaine, son chapel, formé de giroflées de Mahon et de fleurs de cerisier, semblait dire à sa belle: Ayez de moi souvenance et ne m'oubliez pas. Avait-on fait choix d'une dame, et lui avait-on demandé l'honneur de la servir, la jeune beauté se montrant parée d'une couronne de blanches marguerites, était censée répondre, j'y penserai. Voulait-elle le bonheur de son amant, elle préparait la couronne de roses blanches, qui signifiait le doux je vous aime. Mais si les vœux étaient rejetés, le fleur de dentdelion indiquait qu'on avait donné son cœur, que le requérant d'amoureuse merci ne devait conserver aucune espérance, et qu'il employait mal son tems.— Les feuilles de laurier peignaient la félicité assurée; le lys des vallées ou le glayeur, la noblesse et la pureté des actions et de la conduite; de petites branches d'if annonçaient un bon ménage, et le bouquet de basilic indiquait qu'on était fâché et même brouillé. Dans ce bon tems, l'amour armé d'un bouquet pouvait tout oser; une fleur dans une main exprimait bien souvent plus que n'oserait dire le billet le plus tendre.

Les Turcs, comme tous les Orientaux, se servent du langage des fleurs; mais ils l'ont corrompu, en mêlant à leur signification celle des rubans, des étoffes et de mille autres choses. La fête des tulippes est chez eux d'une telle magnificence, que sa description paraîtrait merveilleuse, dans les merveilleuses pages des Mille et une Nuits.

PHÉNOMÈNES NATURELS.

Eruption bourbeuse dans un marais. Le 2 Septembre 1824, à 6 heures du soir, il s'est fait une ouverture dans les marais de *Stamburry*, comté d'*York*, (en Angleterre); le terrain s'est enfoncé de 18 pieds, et présentait deux cavités principales, dont l'une avait environ 600 pieds de circonférence, et l'autre 1800. De ces cavités jaillirent deux immenses colonnes d'eaux bourbeuses, qui se réunissant à 300 pieds de leurs sources, formèrent, en deux heures, un torrent d'environ 150 pieds de large sur 12 de profondeur. Le torrent suivait le cours d'un ruisseau qu'il débordait à 60 ou 80 pieds de chaque côté, sur toute sa route, qui fut de 7 à 8 milles: il déposa une substance noire, qui avait depuis 8 jusqu'à 16 pouces de profondeur: on y reconnaissait du sable, des fragments rocaillieux et des morceaux de bois ou d'arbres déracinés, qu'il avait entraînés. Il renversa dans son cours un pont de pierre, détruisit plusieurs champs de bled, détruisit des haies et des murs, et entra dans différentes maisons dont il souleva les meubles. Au moment de l'éruption, les nuages avaient une couleur cuivrée; l'atmosphère était très électrisée; il faisait une chaleur étouffante; on entendait de violents et de fréquents coups de tonnerre, et les éclairs étaient extrêmement brillants. Une heure avant, on ressentait à peine un léger courant d'air; mais bientôt il s'éleva un ouragan qui dura deux heures, et qui fut suivi d'un grand calme. Une pluie abondante, qui avait duré pendant ce temps, cessa, et l'atmosphère redevint très pure. On attribue ce phénomène à une éruption souterraine, la plus considérable qui ait eu lieu en Angleterre depuis plusieurs siècles.

Rivière d'où sortent des flammes. Aux puits salins, sur la rivière *Calfkillar*, à environ 3 milles de *Sparta*, aux Etats-Unis d'Amérique, il est arrivé un phénomène très curieux: une colonne de feu de 40 pieds de haut s'est élevée du milieu de la rivière, large d'environ 50 verges; elle éclairait les objets d'alentour à une distance de 200 verges. On pense que la veille, en sondant pour trouver l'eau salée, les ouvriers sont arrivés à une cavité remplie de gaz hydrogène sulfuré, qui en montant a rencontré une autre ouverture que le passage de la sonde, s'est fait jour à travers un rocher jusqu'au lit de la rivière, et s'est ouvert un passage au milieu des eaux, qui bouillonnaient avec violence autour de l'endroit d'où s'échappait le gaz. On approcha avec précaution une torche allumée; il prit feu aussitôt, et un immense volume de flammes monta dans l'air. On eût dit qu'il s'élevait un feu du fond même de la rivière. Les nuages qui étaient au-dessus de ce foyer de lumière prenaient les teintes les plus belles et les plus variées: la sombre lueur rougeâtre qui éclairait le paysage, en teignait les divers objets de rouge, de vert, de jaune et de bleu. L'uni-

on de deux élémens d'une nature si opposée contribuait à rendre ce spectacle encore plus imposant. (*Revue Encyclopédique*, 1824.)

Plantes animées. Les différentes manières d'être de la vie animale, depuis l'homme et le singe jusqu'au chétif verminseau que nous écrasons sous les pieds, sont liées par des gradations de ressemblance suffisantes pour faire voir que le tout est le résultat d'un même plan général, quelque différence qu'il y ait dans les formes ou apparences extérieures. Mais nous n'avons jamais pensé que la vie animale et la vie végétale se montrassent sous une forme qui paraît les identifier dans le même individu. Tel semble pourtant être le fait, d'après l'extrait suivant d'une lettre d'Addison PINNICO, médecin de Sagamon, dans l'Etat des Illinois, datée du 4 Mai 1826.

“Le capitaine ABRAHAM HATHEWAY a trouvé, en labourant dans un champ où il y avait eu des navets, un nombre *d'insectes végétaux* (ou de *végétaux vivants*). Il m'en a donné plusieurs, lorsque je passai chez lui, il y a quelque temps, et que je vous envoie ci-inclus. La racine de la plante est toujours près de la tête de l'animal, qui est une espèce de petit vers; et la tige se divise quelquefois en trois feuilles. Mon voisin a planté quelques unes de ces productions singulières dans son jardin, et il se propose d'en examiner le progrès et de faire de nouvelles observations.”

(*Journal Américain*)

MA SABEDACHE No. V.

1°. CORRESPONDANCE INÉDITE.

Extrait d'une lettre d'un Cultivateur du district de Québec, à Mr. O. P. contenant quelques avis sur la culture du Tabac.

Québec, Septembre 1821.

(*) Mon cher monsieur, — Vous me demandez de vous faire part des soins que j'apporte à la culture de mon tabac; c'est mettre trop de prix à ce que je vous ai déjà dit des petits succès que j'ai eus, en suivant les avis d'un étranger, et d'un ci-devant esclave. Mais vous le voulez: voici donc mon secret.

Il s'agit tout simplement de planter le tabac d'aussi bonne heure que possible; à une assez grande distance pour que les grandes feuilles ne se touchent point, sur un terrain léger, bien meuble, pas trop engraisé; — le tenir net de toutes mauvaises herbes; — le rechausser souvent, lorsqu'il commence à monter à graine; — casser la partie qui doit fournir la graine; — marquer de l'œil les cinq ou six plus belles feuilles, et ôter toutes les autres; — enfin

empêcher la pousse des rejettons, en les enlevant de la tige, une fois par semaine.

On doit le couper par un temps sec, lorsque les feuilles commencent à avoir des taches brunes, puis le laisser faner un peu au soleil, et le pendre ensuite à l'ombre pour sécher.

L'erreur en Canada est de planter le tabac dans des terrains qui ont trop longtems servi à cette même culture, qui ont trop d'engrais et sont trop forts; de le planter trop proche à proche, de laisser trop de feuilles, et de souffrir les rejettons ou *drageons*.

Mon tabac de cette année est planté dans un champ travaillé comme le sont les patates cultivées à la charrue, et que j'engraisais et nétoie par la culture de légumes, dans un système de rotation de cinq années: la feuille de ce tabac est de l'épaisseur d'une peau de mouton.

Je suis véritablement redevable de mes connaissances sur la culture du tabac à un pauvre nègre esclave, déserteur des Etats-Unis, et qui, depuis son enfance, avait cultivé cette plante, tant dans la Caroline septentrionale et la Georgie que dans la Louisiane. Je tiens de lui que dans la Virginie, le soleil a assez de force pour faire mûrir 7 à 8 feuilles par tige; en Georgie, 8 à 9; et à la Louisiane, 10 à 12; et que le tabac du Canada pourrait égaler en bonté celui de la Virginie, si l'on ne laissait que 5 à 6 feuilles par chaque pied. J'ai suivi son conseil et m'en suis bien trouvé, depuis quelques années, qu'à l'exemple de mes bons voisins canadiens, j'ai, aussi moi, *ma tabatière*.

Votre Serviteur et ami,
C. R.

A. Mr. O. P. à Sorel.

2°. ANECDOTES CANADIENNES.

Lariolc, le mendiant. Un nommé Lariolc, propriétaire d'un petit emplacement dans le comté d'Effingham, mais dont néanmoins la pauvreté était telle qu'il était réduit à mendier, reçut, en 1809, la visite d'un messenger d'un des candidats qui s'offraient pour représenter ce comté. On lui promit dix à douze piastres pour sa voix, s'il voulait la donner à ce monsieur. — "Non, non," répondit-il, "ma voix n'est pas à acheter; je la donnerai *gratis* à celui qui aura ma confiance; je ne vendrai jamais mon pays, ni ma liberté."

Terme de comparaison sauvage. Un sauvage, à qui ses compatriotes demandaient ce que c'était que ces Français dont ils entendaient tant parler, répondit: "Ce sont des hommes comme moi." Il croyait faire un éloge excessif de cette nation.

Mort subite. On disait dans une compagnie, que Mr. O était mort de finesse "Si cela est," reprit une dame, il faut donc que ce soit de mort subite."

Le délibéré. "Chut! parlez bas," disait avec son sérieux de com-

mande, Mr. B, à un avocat qui plaidait devant un juge qui sommeillait; "parlez plus bas, vous dis-je, ne troublez pas le juge, ...il délibère."

Le problème résolu. Mr. S était un homme d'assez minces talens et d'une éducation peu soignée. Il était gourmand; notez cela. Quoique déjà sur le retour, les crocs ou favoris seuls avaient blanchi, mais les cheveux étaient encore noirs. Quelqu'un en faisait la remarque devant Mr. D, et paraissait étonné de ce phénomène, comme il l'appellait. "Eh!" repartit vivement Mr. D, "il n'y a pas là de merveille; tout le monde sait que Mr. S a toujours plus travaillé de la machoire que de la tête."

La patrie. Le chef d'une tribu d'Iroquois répondit aux députés de la colonie française du Canada, qui les engageaient à se retirer de l'autre côté de la rivière qui a porté leur nom: "Nous sommes nés en cette terre; nos pères y ont été ensevelis; dirons-nous à leurs ossemens: "Levez-vous, et suivez-nous sur une terre étrangère?"

Héroïsme. Un officier canadien, Mr. DUBUISSON, blessé grièvement au siège de Québec, en 1760, se retirait du champ de bataille. Ses deux fils, l'un âgé de 14 ans et l'autre de 15, servaient avec lui. Ils apprennent l'accident arrivé à leur père: sans différer, ils quittent les rangs, et se rendent en larmes auprès de lui. Le père, attendri d'abord, les embrasse et les serre contre son cœur; mais reprenant bientôt plus de force et de courage: Allez mes enfans," leur dit-il avec autorité, retournez à votre poste: vous avez satisfait à la nature; votre devoir et l'honneur vous appellent à la tranchée."..... Et ils retournent au combat.

3°. L'ART INDEFINISSABLE.

Comment donc définir le grand art de la guerre?

Il est partout connu; partout il est mystère.

Dirai-je que cet art, honorable, odieux,

Sert, en les révoltant, et la terre et les cieux.

On le loue, on le blâme, on le cherche, on l'évite:

Enfin c'est un fléau qu'on craint et qu'on mérite.

Les guerriers sont, dit-on, aussi sages que foux,

Modestes comme fiers, et moins cruels que doux.

Ce sont des vérités qui passent pour des fables:

L'art et les artisans sont indéfinissables.

Tel qui brave la mort est un homme d'honneur;

Tel qui la donne montre et de l'âme et du cœur:

C'est la loi qui l'ordonue, et la loi la plus dure

Fait taire, en combattant, la loi de la nature.

On estime sa vie, on la livre au plus fort.

On admire un rival, on lui donne la mort.

On dit: "Vaincre ou mourir," et voila ce qu'on nomme,

Dans les termes de l'art, le vrai devoir de l'homme.
 Quand dans des flots de sang on a trempé ses mains,
 Environnés de morts, on dit: "soyons humains."
 Le vainqueur fait agir les vertus et les crimes;
 Sauve ou livre à son gré mille et mille victimes.
 Le plus beau des combats n'est qu'une belle horreur;
 Et la plus belle mort n'est qu'un heureux malheur.
 Le héros est couvert et de honte et de gloire;
 Il se vante et rougit de la même victoire.
 Qu'on soit, comme guerrier, triomphant ou battu,
 La vertu devient crime, et le crime vertu.
 Que dire et que penser? C'est un affreux problème,
 Qui seul nous montre trop la vengeance suprême.
 Taisons-nous. Dieu le veut; et ses plus grands fléaux
 Engendrent à la fois et les biens et les maux.

P. H. C.

LETTRE DU CAPITAINE D. DUCHARME,

Sur la prise du Colonel Bærstler, &c.

La capitulation du colonel Bærstler, ou l'affaire de *Beaver-Dam*, qui eut lieu le 24 Juin 1818, est un des évènements intéressants de la dernière guerre américaine. On sait que les sauvages, à qui la victoire fut principalement due, se montrèrent très mécontents de l'ordre général qui fut publié à cette occasion. Le capitaine DUCHARME, leur principal commandant dans cette rencontre, instruit de ce mécontentement, fit ce qui dépendait de lui pour le faire cesser, ou du moins pour faire connaître la vérité, en communiquant à l'éditeur du *Spectateur Canadien* des détails qui furent publiés dans le numéro du 22 Juillet. Il fut aussi publié dans le *Spectateur* du 4 Avril 1818, une lettre du même capitaine Ducharme, contenant de nouveaux renseignements sur cette affaire. Enfin, l'été dernier, un monsieur de cette ville, qui a à cœur de connaître dans le détail tout ce qui doit entrer dans l'histoire de notre pays, ayant lu dans un journal étranger, * un exposé de cette même affaire qui lui parut fautif, fit prier le capitaine Ducharme de lui communiquer par écrit tout ce qu'il en savait comme témoin oculaire. Il reçut du brave et obligeant capitaine une nouvelle lettre, qu'il a eu la bonté de nous communiquer, et dont voici la substance.

Lac des deux Montagnes, 5 Juin 1826.

Monsieur—Ayant su du capitaine L * * * *, que vous désiriez

* THE SOLDIER'S COMPANION, article, *Spirited Exploit*.
 TOM. III. 1.

avoir de moi un détail de la prise du colonel BÆRSTLER et de son armée, je vais tâcher de satisfaire votre curiosité.

Le 26 Mai 1813, j'eus ordre de Sir JOHN JOHNSON de partir de Lachine, à la tête d'un parti de 340 sauvages, savoir, 160 du Saul St-Louis, 120 du Lac des deux Montagnes et 60 de St-Régis. J'étais accompagné des lieutenants J. B. DE LORIMIER, Gédéon G. GAUCHER, Louis LANGLADE, Evangéliste ST-GERMAIN et Isaac LECLAIR.

Nous continuâmes la route jusqu'à la tête du lac (Ontario), où nous fûmes mis sous le commandement du colonel CLAUSS. Arrivés près de 40 *mile Creek*, ce commandant nous fit accompagner du capitaine CARR, et du lieutenant BRANDT, et de 100 Mohawks (ou Agniers). Le 20 Juin, nous fûmes camper à 20 *mile creek*, ou *Beaver-Dam*, avec tous nos sauvages.

Le 22, je fus à la découverte sur la rivière de Niagara, avec 25 de mes sauvages. Nous aperçûmes une berge remplie de soldats américains: les sauvages firent feu dessus, et tuèrent quatre hommes et en firent sept prisonniers. Comme nous étions à la vue du fort George, j'ordonnai à mes sauvages de faire hâter le pas à leurs prisonniers. La cavalerie américaine ne manqua pas de nous poursuivre, et deux jeunes Iroquois étant restés derrière, pour prendre, disaient-ils, des chevaux, l'un d'eux fut fait prisonnier.

Le 24, vers les 8 heures du matin, les découvreurs revinrent en faisant le cri de mort, qui signifiait que nous étions frappés par l'ennemi. Aussitôt, nous nous préparâmes, et je fus faire mon rapport au colonel de HAREN, qui avait sous son commandement 100 hommes de troupes régulières. Il nous fit mettre en file. Je lui représentai que la place que nous occupions n'était pas avantageuse pour attendre l'ennemi, et que je désirais l'attaquer dans le bois. Il trouva l'avis bon, et dit qu'il nous supporterait. Nous courûmes au-devant de l'ennemi environ un demi-mille, et prîmes notre position des deux côtés du grand chemin, le lieutenant De Lorimier à la droite avec le lieutenant Leclair et 25 hommes; le capitaine Carr, avec ses Mohawks, à la gauche, et moi au centre. Nous aperçûmes aussitôt 20 dragons ennemis descendre une petite côte, en venant sur nous; j'ordonnai aussitôt de tirer, et ces 20 hommes furent tous tués roides, à l'exception d'un seul que les sauvages achevèrent; après quoi ils se jetèrent sur les morts pour les dépouiller, malgré que je leur enjoignisse de n'en rien faire, mais de rester à leur place. Le gros de l'ennemi arrivé sur la côte, fit sur nous une décharge de trois pièces de canon chargées à mitraille: heureusement, le feu fut si mal dirigé, que nous n'en reçûmes presque aucun mal. J'ordonnai cependant aux sauvages de gagner le bois, et pendant le mouvement, le feu de la mousqueterie ennemie nous tua et blessa plusieurs hommes. Alors les Mohawks se retirèrent; le capitaine Carr et le lieutenant

Brandt nous laissèrent aussi, pour tâcher de rallier leurs sauvages, et pour demander le secours des troupes; mais ils ne repa-
rèrent pas dans l'engagement.

Le combat devint des plus vifs; les sauvages irrités de la perte de leurs frères se battaient en furieux; à la fin, leurs cris affreux épouvantèrent les ennemis, qui se retirèrent précipitamment, infanterie et cavalerie, dans une coulée. Notre feu devenant inutile, j'ordonnai aux lieutenants Gamelin Gaucher et Langlade de cerner la coulée; ce qui fut exécuté avec ponctualité et diligence.— On recommença alors à tirer avec effet; les chevaux d'un canon furent tués; le colonel Bœrstler reçut deux blessures graves et eut son cheval tué sous lui. Enfin l'ennemi retraits encore.— Mais arrêté d'un côté par un marais, et de l'autre par nos sauvages, il se vit hors d'état de continuer ou le combat, ou la retraite, et hissa le pavillon de trêve. J'ordonnai aux sauvages de cesser de tirer; mais je fus mal écouté: le feu continua encore de leur part.

Sur ces entrefaites, le capitaine HALL, de notre cavalerie, étant venu nous trouver, et voyant l'ennemi rendu, alla faire son rapport. Il rencontra le lieutenant FITZGIBBON, du 49^e régiment, qui venait à notre aide avec 40 hommes. Celui-ci s'offrit à faire la capitulation; et comme je ne parlais pas bien l'anglais, nous l'acceptâmes, aux conditions que les sauvages auraient toutes les dépouilles. Le lieutenant Fitzgibbon, non plus que le colonel de Haren ne prirent aucune part au combat. La victoire fut entièrement due aux sauvages, qui pourtant se virent frustrés alors non seulement des dépouilles qui leur avaient été promises, mais de l'honneur et de la gloire qui devaient leur revenir.

Notre perte fut d'une quinzaine d'hommes tués et d'environ 25 blessés. Celle de l'ennemi en tués et blessés fut très considérable, et presque tous ceux qui ne furent pas tués dans le combat, au nombre de plus de 500, y compris le commandant et une vingtaine d'officiers, furent faits prisonniers. Votre, &c.

D. DUCHARME.

ESSAI ANALYTIQUE

Sur le Paradis perdu de Milton, par MM. C. et V.

IL y a trois ou quatre ans, deux jeunes messieurs des Trois-Rivières publièrent par morceaux détachés dans le *Constitutionnel*, journal qui s'imprimait alors dans cette ville, un Essai de critique du Paradis Perdu de MILTON. Cet essai nous étant tombé sous la main, dernièrement, nous croyons faire plaisir à nos abonnés, en le leur mettant sous les yeux, persuadés qu'un bien petit nombre d'entr'eux l'ont vu dans le journal où il a été publié d'abord, et

qu'un bien plus petit nombre encore ont conservé les numéros de ce journal où il se trouvait. Laissant au lecteur à juger du fond et de la forme de ce petit ouvrage, nous nous contenterons de dire que, quand même on pourrait ne le pas trouver tout à fait exempt de défauts sous ces rapports, il ne doit pas laisser de nous paraître intéressant, par cela seul que c'est un échantillon de littérature canadienne.

*Di quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos et Phlegeton, loca nocte silentia latè,
Sit mihi fas audita loqui.....*

C'est avec raison que l'on considère MILTON comme un des plus grands génies qui aient jamais existé. Il est sans contredit le prince des poètes anglais; et sa supériorité s'étend même sur la plupart de ceux qui ont excellé dans la poésie. Quoiqu'inférieur à HOMÈRE et à VIRGILE, dans la totalité du poème, néanmoins il les surpasse dans quelques parties. Le sujet qu'a choisi Milton prête à un merveilleux plus sublime que celui de la Fable; cependant cette sublimité même le mettait dans l'impossibilité d'inventer les événemens d'une manière qui répondît exactement aux opinions reçues sur ce sujet. S'il eût gardé toute l'exactitude de la révélation, il aurait été indubitablement exposé à ne présenter au lecteur que des nœuds sans intérêt. En assimilant trop les idées divines aux idées humaines, il tombe nécessairement en contradiction avec nos propres idées. En effet, ne semblernit-il pas ridicule, au premier coup d'œil, de faire manger, boire et digérer des êtres célestes, esprits par essence; de faire camper l'armée de Dieu en face de celle des démons; de supposer des fortifications aux cieux, &c. &c. Tout ceci a je ne sais quoi d'extravagant, qui répugne, et qui serait insupportable, si tout autre que le divin Milton eût tenté d'en faire usage.

Il paraîtra peut-être singulier qu'un essai sur un tel sujet soit présenté aux yeux du public par des personnes qui pourraient dire avec raison, ce que disait à LAHARPE le jeune LUCE de LANCIVAL: "Maître, pardonnez à la témérité d'un jeune athlète, qui, pour s'exercer au combat, se sert des armes d'Hercule, dont le poids seul lui permet à peine de s'avancer dans l'arène." Si nous n'avons pas fait de remarques sur la totalité de chaque livre, ce n'a été que par la défiance de nos propres forces, et la considération de l'espace immense qu'il y a de Milton à nous. Nous ne nous sommes attachés qu'aux traits les plus saillants, et sur lesquels nous avons pu prononcer un jugement en toute sûreté.

LIVRE PREMIER.

Milton commence par l'invocation. Son début est plein de feu et de majesté; ses allusions sont pleines de justesse, et conviennent parfaitement au génie de l'auteur.

Il s'enquiert ensuite des causes qui ont fait le malheur de l'homme, et décrit Satan d'une manière admirable: mais ce vers,

.....*hope never comes*

That comes to all.....

est contredit par le poëme même, puisque Satan se nourrit continuellement du fol espoir de renverser Dieu. Il règne une énergie marquée dans la description de l'état où se trouve le prince des démons dans son lit de flammes, et son discours à Belzébuth est assurément de la plus grande beauté; mais en même tems il est directement contraire, en plusieurs endroits, aux maximes de la théologie et de la métaphysique. L'on trouve même de tems à autre, des traits d'impiété que nous sommes portés à attribuer plutôt à un défaut de jugement qu'à une dépravation de principes. Tels sont les vers suivans:

Indubious battle, on the plains of heaven

And shook his throne. What though the field be lost

All is not lost..... et

Who from the terror of this arm so late

Doubted his empire.....

L'on pourrait prétendre que ce langage est bien adapté à la situation et aux sentimens naturels à un démon: mais l'on peut répondre qu'un démon doit dire la vérité, parce qu'il ne peut avoir aucun intérêt à la déguiser. Or le diable connaissait toute la puissance de Dieu et son immutabilité. Ces impiétés ne convenaient donc pas à un démon qui parlait à un autre démon aussi savant que lui sur la nature de l'Être suprême. La réponse de Belzébuth donne sans doute beaucoup de mérite à l'auteur, ainsi que la réplique de Satan; mais nous allons en citer quelques vers, en remarquant ce qu'il y a de contradictoire.

.....*endangered heaven's perpetual king*

And put to proof his high supremacy.

Ces vers contredisent plusieurs des pensées ci-dessus, sans compter l'impiété qu'ils respirent. Même remarque au sujet des vers suivans:*and distress*

His inmost counsel from their destined aim.

L'on nous donne à entendre plus haut que les anges révoltés étaient retenus par des chaînes de diamant: ce qui peut faire croire que Satan n'a pu projeter des promenades avec Belzébuth et plusieurs autres, sans s'être dégagé de ses liens, après des efforts considérables.

Ce qui vient ensuite, jusqu'à un autre discours de Satan, frappe l'imagination par les sublimes pensées qui y abondent. Mais il est fâcheux que l'on ait à remarquer que les comparaisons des démons avec les Titans et les baleines rabaissent, plutôt que d'élever tout ce que nous dit Milton de la force, de la puissance et de la grandeur des anges révoltés. Car enfin la grandeur des Titans et de la baleine est à la portée de l'esprit humain, et le poëte nous

donne à entendre, en plusieurs endroits de son ouvrage, qu'elle surpasse l'idée que l'on en peut concevoir. Le poète se trompe dans les vers suivans, en prêtant à un démon une pensée qui ne peut convenir à sa nature.

*Both glorying to have escaped the stygian flood,
As gods and by their own recover'd strength,
Not by the sufferance of supernal power.*

Le discours de Satan ne renferme guère que des pensées vagues et nullement appuyées par sa situation présente. Il y a pourtant dans le commencement de ce discours plusieurs élans d'imagination sublimes, et les vers que les contiennent sont pleins d'harmonie imitative.

La réponse que lui fait Belzébuth renferme l'expression la plus énergique de sentimens diaboliques. Le poète reprend son récit avec ce ton élevé qui lui est particulier. Mais qu'il est affligeant pour ses admirateurs de voir la comparaison des Egyptiens qui se noient avec les rois des enfers étendus dans leurs lits brulants! Satan parle ensuite avec beaucoup de force, surtout dans le dernier vers: *Awake, arise, or be for ever fallen.*

Aussi ces paroles produisent-elles l'effet qu'on en doit attendre.— Au commencement de la reprise du récit, l'on voit une comparaison dont l'idée prête d'autant plus à rire, que les vers en sont exacts et harmonieux. Ce sont les démons qu'on assimile aux hommes du guet, qui se réveillent en sursaut, au cri d'alarme.

*They heard, and were abashed and up they sprung
Upon the wing, as when men went to watch,
On duty sleeping, found by whom they dread,
Rouse and bestir themselves, are well awake.*

Suit une autre comparaison de même nature:

*.....as when the potent rod
Of Amram's son in Egypt's evil day,
Wav'd round the coast, up call'd a pitchy cloud
Of locusts.....*

Vient ensuite je ne sais quoi de Moloch, d'Ammonites, de Baan, de Moab, de Gomorre, d'Hébreux, de Josué, d'un sens très obscur. Milton suppose des diablesses avec les diables, quoique la révélation et la théologie ne nous enseignent pas qu'il y ait eu des anges féminins dans le ciel. Dans cette incertitude, il faut supposer, à tout hazard, que les démons étaient déjà dans l'enfer avant l'arrivée de leurs compagnons. C'eût été sans doute une chose digne de curiosité que de voir leur première entrevue.

Milton, après le nom de chaque démon, nous donne l'histoire des superstitions du pays où ce démon a régné. Ce sont autant d'épisodes qui nous font perdre le fil du récit poétique, au lieu de l'animer, en le variant.

Les poète fait une longue énumération de cors, de timbales, d'enseignes impériales, de drapeaux, d'armoiries, de casques, de

dards, de boucliers et de flûtes. Ensuite l'armée démoniaque se range, et elle est disposée à faire toutes les évolutions militaires. Satan leur fait une harangue magnifique, mais où l'on trouve encore quelques impiétés. Elle finit par ce beau vers:

.....*War then war,
Open or understood, must be resolved.*

Ce discours enflamme les anges rebelles d'un esprit séditieux: et sans dire pourquoi, un détachement part: Mammon, qu'on prétend avoir été avare jusque dans les cieux, le commande. Ils vont excaver de l'or d'une montagne; et chymistes éminents, ils préparent dans des creusets l'or qu'ils fondent, pour le faire couler dans des moules qui se trouvent là tout exprès. Un orchestre de diables exécute une symphonie d'une douceur toute diabolique, dont la belle ordonnance fait que les matériaux s'édifient d'eux-mêmes. Mais rien de plus surprenant que l'architecture moderne usitée en enfer, longtems avant son invention dans le monde! Certes, un tel édifice pourrait bien inspirer de la jalousie à la tour de Babel et aux pyramides d'Egypte, si elles en étaient susceptibles. Suit la description de l'intérieur du palais auquel on donne le nom de Pandémonium. Les pairs de Satan s'assemblent en conseil solennel dans le vestibule de ce palais. (Pourquoi n'y a-t-il pas une chambre des communes, puisqu'il y a une chambre des lords?) Par l'ordre de Satan, la populace des démons devient pygmée, et les pairs assis sur des sieges d'or, vont commencer les débats.

(La suite au numéro prochain.)

LE LANGAGE DES YEUX.

Traduction libre d'un morceau de poésie anglaise intitulé "Silence, extrait du Literary Lounger. (V. Gazette de Montréal du 20. Novembre.)

Muet langage, et silence parlant;
Pensers divers, que pas un mot n'exprime;
Mots qu'on ne dit que sur un tein riant,
Ou dans des yeux que feu d'amour anime.

C'est un regard si tendre, si timide,
Si pénétrant, si profond, si flatteur;
Muet encor, son langage rapide
Saisit soudain et l'esprit et le cœur.

Ce silence est le vrai discours de l'âme;
Le suspend-on; ah! c'est toujours en vain;
Le contraint-on; on le voit qui s'enflamme:
La vérité ne peut souffrir de frein.

Oh! le plaisir qui brille dans ces yeux!
 Le doux transport de ce sein qu'il agite!
 Quand ce langage entendu par les deux,
 De chaque amant peint l'ardeur et l'extête.

D. D.

A * * * * *

*Or worse, that trusted heart may rove,
 And leave thee for another.*

Ah! pour qui ce regard si tendre,
 Qui jadis n'était que pour moi?
 Cruelle, est-ce bien là me rendre
 Tout l'amour que je sens pour toi?

Serais-tu légère et volage?
 Ou ne veux-tu que m'éprouver?
 Pour être inconstante à ton âge,
 Faut autre sujet de changer.

Quarante ans ont-ils donc des charmes?
 J'en dis assez.....tu me comprends.
 Hâte-toi, calme mes alarmes;
 Ne prolonge pas mes tourments.

Que le sort qui lia ma chaîne
 N'ait pas arrêté mon malheur:
 C'en est trop d'une double haine;
 Que tes yeux prouvent mon erreur.

D. D.

BOTANIQUE MÉDICALE.

UN illustre voyageur (le marquis de BEAUPOIL) a dit que les Canadiens ne connaissaient point les richesses qu'ils possédaient, tant dans le règne minéral que végétal. J'aime assez mon pays pour désirer qu'il profite des avantages que la nature lui a départis. Je vais donc tâcher de tirer de l'oubli la racine du ginseng, et faire connaître une plante peut-être jusqu'à présent inconnue des botanistes, le *crevard de mouton*.

J'ai toujours lu avec peine que le commerce de ginseng avait été abandonné en Canada, par la faute de ceux qui le ramassaient, et CHARLEVOIX le regrette lui-même dans son histoire. Une note

sur cette plante ne serait peut-être pas inutile. et pour y donner tout le poids possible, nous la tirerons d'un ouvrage célèbre, le *Dictionnaire de l'Industrie*, article, *Ginseng*. "Cette plante que les Chinois achètent un prix excessif, et qu'ils emploient dans toutes leurs maladies, comme la panacée la plus sûre, n'est pas particulière à la Chine: elle se trouve en abondance dans les grandes forêts du Canada..... Les Chinois auxquels on a présenté le ginseng du Canada ont reconnu qu'il était parfaitement semblable à celui de leur pays; mais ils ont soutenu qu'il ne pouvait avoir les mêmes propriétés, qu'en le préparant suivant leur procédé. Cette préparation, qu'il était important de connaître, a été communiquée, il y quelques années, à Mr. BARROW, par un mandarin qui commandait dans la partie de la Tartarie où l'on recueille le ginseng, et a été publiée par le docteur HEBERDEN, dans la forme suivante:

"Il faut cueillir les racines au commencement du printemps, ou à la fin de l'automne, lorsque la plante n'est point en fleur, et en ôter avec soin la terre qui y est attachée, en les ratissant, avec un couteau de bambou (ou de bois), assez légèrement pour ne pas entamer la peau: on fait bouillir de l'eau dans une casserole de fer, qu'on place sur un feu de charbon; on y jette des racines choisies, qu'on y laisse trois ou quatre minutes, jusqu'à ce qu'en coupant une de leurs extrémités, on voie une couleur de jaune paille dans l'intérieur; on les essuie avec un linge propre, et remettant la casserole sur un feu très doux, on y place un rang de racines, qu'on retourne de tems à autre, et qu'on fait sécher lentement, mais seulement jusqu'à ce qu'elles donnent des signes d'élasticité. On les roule ensuite parallèlement dans une toile humide; on les y enveloppe, en les serrant fortement, et on les assujétit en les liant avec du fil. Après les avoir séchées, deux ou trois jours à un feu très doux, on les déroule, et on enveloppe de nouveau celles qui étaient au centre du paquet. On connaît que ces racines sont parfaitement sèches, lorsqu'elles rendent un son semblable à celui d'un morceau de bois qui tombe sur une table. Les plus estimées sont celles qui sont les plus pesantes, et dont la couleur est d'un jaune pâle, ou d'un brun léger.

"Pour les conserver, on les serre dans une boîte doublée de plomb, qui se met dans une deuxième boîte où l'on jette de la chaux vive, pour écarter les vers, et on les tient dans un lieu sec. Lorsque les Chinois veulent s'en servir en infusion, ils les coupent par tranches, et les jettent dans un vaisseau plein d'eau froide, qu'ils couvrent et qu'ils tiennent pendant quelques minutes dans l'eau bouillante."

Ne dirait-on pas que les auteurs du *Dictionnaire de l'Industrie* n'ont écrit cet article qu'en faveur du Canada, où cette précieuse plante croît naturellement?

Une autre plante, bien considérée dans le Golfe, et dont les A-

D. D.

D. D.

dit que les
possédaient,
z mon pays
lui a dépar-
du ginseng,
nt inconnue

inseng avait
ramassaient,
. Une note

Acadiens et les sauvages font un usage merveilleux, c'est le *crevard de mouton*. Ils la regardent comme un spécifique certain contre les fausses pleurésies. J'ai connu un Acadien qui fit revenir un malade presque à l'extrémité, assurant que s'il pouvait seulement avaler, il répondait de sa guérison. Il fit infuser, à la manière du thé, plein le creux de sa main des feuilles et fleurs de cette plante, et en fit avaler un petit verre au malade, qui vomit, peu après, des matières épaisses, jaunes, verdâtres et mêlées de caillots d'un sang noir: un second verre lui fit vomir des matières plus nettes, et le troisième ne fit presque plus d'effet; et en peu de jours, cet homme qui, au jugement de tous ceux qui l'avaient vu, avait été désigné à la mort, fut en état de vaquer à ses occupations ordinaires.

La vertu qu'a cette plante de guérir les fausses pleurésies est-elle un spécifique qui lui soit propre, ou ne la doit-elle qu'à la faculté qu'elle a de faire vomir? C'est aux messieurs de l'art à en décider: toujours je pense qu'on pourrait essayer ce remède, lorsqu'il n'y a pas lieu à la saignée, comme dans le cas précédent, où on l'avait tenté plusieurs fois inutilement.

Le crevard de mouton, qui est assez commun dans nos savannes, est de la hauteur des arbres à bluets, et leur ressemble assez par la feuille, qui cependant n'est pas si lustrée, et est un peu grisâtre: ses tiges sont garnies tout à l'entour de paquets de petites fleurs en calices, dont la couleur est d'un rose tendre, ayant des barres d'un rouge plus foncé, qui partent du fond du calice. Les Acadiens prétendaient autrefois qu'elle est un vrai poison pour les moutons; mais ils sont un peu revenus de cette imputation, et ils la regardent assez généralement à cette heure, comme une *calomnie* suscitée mal-à-propos contre une plante qui pour it devenir peut-être encore plus utile à la société, si elle tombait entre les mains de quelques médecins expérimentés.

J. M. B.

LA DAME BLANCHE

de L'Opéra Comique.

Est-ce dans le *Monastère*, dans *Guy Mannering*, dans l'*Abbé*, ou dans les *Puritains*, que M. SCRIBE a puisé le sujet de cette *Dame Blanche*? En homme habile, il a emprunté à WALTER SCOTT tout ce qui lui a convenu dans la vaste collection de ses romans publiée par GOSSELIN, et il a dit comme MOLIERE, à propos de CYRANO-BERGERAC: Je prends mon bien où je le trouve. Qu'est-ce donc que la *Dame Blanche* de l'Opéra-comique? C'est un être mystérieux, c'est une femme ou une statue. Jadis elle fut en gran-

de vénération parmi les habitans d'une contrée d'Ecosse; son image en marbre a été conservée dans le vieux castel de ses yeux, dans le gothique manoir de l'illustre famille d'Avenel. La *Dame Blanche* repose depuis deux siècles, dans la nuit des tombeaux, et cependant elle apparaît encore aux regards effrayés des montagnards. Elle a naguères donné de l'argent à un fermier de ses anciens domaines, qui, sans elle, était réduit à la misère; et dans une circonstance décisive, c'est à ce fermier qu'elle s'adresse, pour sauver l'honneur et les biens de sa maison.

Les d'Avenel ayant pris parti pour les Stuarts, ont été proscrits; le dernier chef de la famille est mort dans l'exil, et n'a laissé pour héritier qu'un jeune enfant, *Julien*, enlevé presque au berceau, et qui, depuis vingt ans environ, n'a donné aucun signe d'existence. La famille est donc éteinte; on le croit du moins, et le château d'Avenel va être vendu à l'enchère pour payer les créanciers.— L'ancien intendant de la maison, *Gaveston*, qui a fait fortune comme la plupart des intendans, veut s'en rendre adjudicataire, et devenir ainsi, au grand regret de tous les habitans, l'héritier du rang, des biens, des titres et des prérogatives de la famille d'Avenel, qui a laissé les plus honorables et les plus tendres souvenirs.

Cependant la *Dame Blanche* est là; elle écrit au fermier qu'elle a obligé, pour lui donner un rendez-vous, au milieu de la nuit, dans les dépendances du vieux castel où habite l'intendant. Un pareil rendez-vous n'est pas trop du goût du fermier ni de celui de sa femme, et il accepte avec empressement l'offre qui lui est faite de le remplacer par un jeune sous-lieutenant, auquel il a donné l'hospitalité. Celui-ci est jeune, brave, curieux d'aventures, et court au lieu indiqué. La *Dame Blanche* ne se fait point attendre: à minuit, elle arrive. L'officier la voit à peine dans la profonde obscurité qui règne; mais il l'entend fort bien, et tel est le charme qu'elle opère sur lui, qu'il respecte ses ordres, et qu'il n'ose l'approcher, ou chercher à pénétrer les secrets de l'être mystérieux qui lui parle, et qui lui enjoint de se rendre, à tout prix, adjudicataire du château; il n'a pas une guinée, mais il promet d'obéir.

Le jour suivant, l'enchère s'ouvre, et le jeune officier l'emporte sur tous ses rivaux, même sur l'intendant: il se fait adjuger le château d'Avenel. Soudain, les scellés sont levés, et il prend possession de l'antique habitation des seigneurs du pays; il reçoit aussi l'hommage des habitans qui se félicitent de l'avoir pour maître.

En parcourant les vastes galeries gothiques du monument, des souvenirs confus frappent ses esprits; il croit reconnaître les lieux où il se trouve; il croit même avoir déjà entendu les chants mélodieux qui saluent son avènement. Il rêve sans doute; avant de s'éveiller, il veut faire des heureux et se hâte de marier et de doter les jeunes filles. Mais il faut bientôt payer les cinq cent mille

livres, prix d'achat du château; où les trouver? Et la *Dame Blanche* le laissera-t-elle dans cette cruelle perplexité? Non sans doute: elle arrive à propos, et lui remet une cassette contenant des trésors, avec lesquels il devient possesseur réel du château d'Avenel.

C'est donc une enchanteresse, une divinité que cette *Dame Blanche*! Eh! mon dieu, non; c'est tout simplement une jeune et jolie fille, *Anna*, élevée par la famille d'Avenel, et qui lui est attachée par la plus vive reconnaissance. Cette intéressante orpheline, après la mort ou la disparition de ses bienfaiteurs, est passée sous la tutelle de l'intendant; dépositaire d'un précieux secret, elle a su que la statue de la *Dame Blanche*, qui décore l'intérieur du château, contenait plusieurs millions cachés là par les d'Avenel, et destinés à secourir les défenseurs du prétendant; pour s'emparer de ce trésor, il fallait que les scellés fussent levés; elle a couru s'en saisir; à qui les confie-t-elle? au jeune sous-lieutenant, qu'elle a soigné autrefois, lorsqu'il fut blessé dans le Hainpovre, et qui n'est autre que cet enfant, dernier rejeton de la famille d'Avenel, qui finit, comme on s'y attend, par épouser sa bienfaitrice.

Journal Français.

LECONS DE DROIT, &c.

Le vendredi soir, 3 Novembre dernier, M. PLAMONDON, avocat à Québec, a donné, dans la salle où se tiennent les séances de la cour d'appel, la leçon préliminaire d'un cours gratuit de pratique, destiné pour les jeunes étudiants en droit.

Dans cette leçon, après avoir donné les définitions du droit, voir et de la procédure, de laquelle seule il devait s'occuper, et l'avdivisée en 1°. la demande; 2°. l'instruction; 3°. le jugement; 4°. les voies à prendre contre les jugement; 5°. l'exécution du jugement, M. Plamondon a repoussé les reproches fondés sur la lenteur des formes, et a montré qu'elles sont les meilleures garanties de nos droits.

Ensuite il a donné une histoire lumineuse de la procédure en Canada, depuis le grand édit de Louis XIV de 1667, enregistré à Québec en 1679, qui est la base de notre code civil, jusqu'au temps actuel, citant, à mesure qu'il avançait, les différents arrêts, ordonnances et statuts.

L'histoire de la période depuis 1679 jusqu'à la conquête est enveloppée dans une grande obscurité; les tribunaux n'admettaient point de plaidoyers par avocats; leurs séances étaient généralement hebdomadaires, et leurs règles étaient arbitraires et variables.

Du 8 Septembre 1760, date de la capitulation de Montréal, au 10 Août 1764, la province eut des tribunaux militaires régis par la loi martiale.

Le 17 Septembre 1764, des cours civiles furent établies, en conformité à la proclamation de sa haute majesté, du 7 Octobre 1763. C'est à cette époque, (17 Sept. 1764) que les procès par jurés furent introduits pour la première fois en Canada.

L'acte du parlement impérial de l'année 1774 déclara que les anciennes lois du Canada seraient prises pour règles de décision dans les questions relatives à la propriété et aux droits civils, et introduisit la loi criminelle d'Angleterre. L'ordonnance de 1785 introduisit dans nos lois le procès par jury, en limitant son application aux affaires de commerce et aux injures personnelles qui doivent être compensées en dommages. L'an 1791 nous apporta notre charte constitutionnelle. Ces différentes lois, avec le statut provincial 41 Geo. III c. 7, et un grand nombre de lois intermédiaires, qui furent citées, ont toutes affecté notre procédure. L'établissement en 1809 des règles de pratique maintenant en vigueur à Québec, a fait un des derniers et des plus importants changemens à la procédure, qui avait été jusqu'alors confuse et très variable.

M. Plamondon, en résumant, a parlé d'une tache à nos lois, qu'il espérait voir promptement effacée; c'est la 38e clause de l'ordonnance de 1785, qui autorise le créancier à refuser à son débiteur en prison les alimens nécessaires, dans le cas où il aurait diverti de ces effets; par où le débiteur est actuellement condamné à mourir de faim, s'il n'est soutenu par charité.

Ce discours, qui a duré plus d'une heure, a marqué beaucoup de jugement et de recherches, et a été prononcé avec cette grâce et cette facilité d'énonciation que M. Plamondon possède à un si haut degré. L'auditoire était nombreux, et M. Plamondon a annoncé qu'il continuerait tous les vendredis. Dans ces leçons, la pratique actuelle de nos cours sera examinée séparément et en détail. Elles seront d'un avantage inappréciable aux étudiants en droit.

(Gazette de Québec.)

M. le Docteur DOUGLASS a ouvert, mardi soir (17 Novembre), son cours d'anatomie et de physiologie, rue des Casernes. Dans le cours de cette leçon préliminaire, M. Douglass a donné une démonstration très-intéressante de la supériorité de l'homme sur le singe et tous les autres animaux, non-seulement par l'intelligence, mais par la différence de son organisation physique, qui ne permet point de le ranger dans la même classe comme animal. Un auditoire assez nombreux s'est retiré très satisfait, et convaincu de l'avantage qui doit résulter de ces leçons, particulièrement pour les étudiants en médecine.

(Ibid.)

Mr. le DR. BLANCHET a annoncé qu'il se proposait de donner gratis des leçons de chimie et d'anatomie, à l'hôpital des émigrés; qu'il ferait l'application des principes de la chimie à la géologie, à l'agriculture, aux arts et à la médecine; et qu'il serait aidé dans

les leçons d'anatomie par le Dr. BLANCHET, jeune, qui a fait une étude particulière de cette science, en Angleterre.

Mr. le Dr. J. WHITELAW a aussi annoncé qu'il se proposait d'ouvrir un cours élémentaire de chimie, vers le milieu du présent mois, à la chapelle faisant le coin des rues Ste.-Anne et Desjardins, dans la haute-ville de Québec.

EPIGRAMMES FRANCAISES

Traduites en latin par un Canadien.

D'un confesseur dont la science
Ne brillait pas en quantité,
Un écolier pour pénitence
Reçut le pseume *Attendite*,
Que par erreur sa révérence
Prononça comme *Exaudite*.
Il est bref suivant Despautère,
Dit l'écolier, haussant la voix:
Il est bref, répondit le père;
Eh hien! vous le direz deux fois.

*Ut rhetor confessus erat, psalmum Attendite
Dicere jussit eum præsbyter, idque semel.
At, pater, haud longum est, ait ille, attendite verbum.
Haud longum? ergo bis dicito, frater, ait.*

Une nuit, l'avare Frontin
Rêvant qu'il donnait un festin,
De douleur eut l'âme saisie.
Il en souffrit un tel tourment,
Qu'à son réveil, il fit serment
Qu'il ne dormirait de sa vie.

*In somno sese multis Frontinus amicis
Crediderat varios apposuisse dapes;
Juravit, tantos sumptus ut mente doleret,
Se somno numquam postea velle frui.*

Un paysan qui n'était pas malin,
Causant un jour avec son ami Pierre,
Voisin, dit-il, toi qui sais le latin,
Explique-moi d'où vient que sur la terre,
J'entends dire à chacun, ainsi qu'au bon curé,
Tel jour, à tel instant, vient la lune nouvelle.
Mais l'ancienne, que devient-elle?
Pierre, dont l'esprit éclairé

Au pays étoilé voguait à pleines voiles,
Reprit alors d'un ton fort assuré,
Pargué, mon ami Claude, on en fait des étoiles.

Vicino quidam dicebat rusticus; heus, tu!
Quid fit luna vetus, cum nova luna subit?
Ille ait: ut nosti, labuntur ab æthere stellæ:
Supplet eas rupta in fragmina luna vetus.

ANECDOTES.

LE maréchal DE VILLARS dictait à un secrétaire la relation d'un combat qui venait de se donner, entre un gros détachement de son armée et un corps qui faisait partie de celle des ennemis, et dans lequel les Français avaient eu l'avantage. Après avoir dit, au commencement de cette relation, que le détachement des ennemis était de 3,000 hommes, il disait, à la fin, qu'on en avait tué 4,000. Le secrétaire lui ayant fait remarquer cette erreur de culcul: "Tu as raison," lui dit-il, "il n'y qu'à mettre qu'on en a tué 2,500."

LE maréchal d'ESTRE'É, mort le 28 Décembre 1734, ayant été obligé de se faire tailler de la pierre, fut pendant quelque tems dans le plus grand danger. Un courtisan, dont la vie était très peu édifiante, mais qui joignait à des mœurs scandaleuses une dévotion pusillanime, envoya savoir de ses nouvelles, en ajoutant qu'il allait prier Dieu pour sa guérison. "Qu'il s'en garde bien," répondit le maréchal; "il gâterait tout."

Un médecin de province fut appelé, un jour, auprès d'un malade. La femme de celui-ci l'interrogea sur l'état de son mari. "Il est très mal.—Qu'a-t-il donc?—Le pourpre,—Le poupre! à quoi le connaissez-vous?—Voyez ses mains, comme elles sont violettes.—Hé! monsieur, mon mari est teinturier—Ah! je n'en savais rien; j'aurais juré qu'il avait le pourpre, et vous êtes bien heureuse qu'il soit teinturier."

Pendant un jour d'été, on jouait sur le principal théâtre d'une ville d'Italie, *Les Chasseurs et la Laitière*, opéra comique d'ANSEAUME et DUNI: il survint un orage épouvantable, et au moment que l'ours entraît sur la scène, on entendit un coup de tonnerre si violent, que toute la salle en parut effrayée. On doit croire que l'ours ne l'était pas moins, car il se leva sur ses pieds, et fit le signe de la croix,

UN lieutenant civil de l'ex-châtelet de Paris parcourant une de ces fameuses grosses de procureur, qui étaient si lucratives pour le faiseur, et si ruineuses pour le client, vit une ligne remplie par ces seuls mots: *Il y a*; alors il ajouta, pour remplir réellement

l'espace, dix écus d'amende, que le procureur fut obligé de payer.

Un plaisant ayant vu exécuter en ballet, le fameux *Qu'il mourût*, de CORNEILLE, pria NOVERRE de faire danser les *Maximes*, de la ROCHEFOUCAULT.

L'ECCLÉSIASTIQUE.

Nous extrayons ce qui suit du Prospectus d'une *Gazette Religieuse*, qui doit se publier au commencement du mois prochain, s'il y a assez de souscripteurs.

"LES Canadiens voient, sans doute avec plaisir, le nombre de leurs Papiers publics s'augmenter de jour en jour. Plus d'une douzaine de Gazettes aujourd'hui dans cette Province, où l'on n'en voyait qu'une, il n'y a pas cinquante ans, est une preuve certaine du goût et du progrès des connaissances en Canada.

"Dans tous les siècles, et chez toutes les nations, la Religion a été reconnue pour la base la plus solide et la plus respectable de la société: sans elle le plus puissant empire n'assurerait pas le bonheur de ses sujets; il est donc bien important d'en favoriser particulièrement la connaissance. Appuyés sur ce principe, nous croyons que nos concitoyens verront ajouter avec satisfaction au nombre de nos Journaux une Gazette Religieuse, qui nous donnera une connaissance plus étendue et plus suivie de l'histoire de l'Eglise du Canada, (dans le détail de laquelle presque toutes les familles trouveront quelque personnage qui les intéresse,) et nous procurera aussi les nouvelles les plus intéressantes des Eglises les plus célèbres des autres parties du monde.

"Le propriétaire, ne considérant dans cet établissement que le mérite d'être utile à sa patrie, déclare que loin de chercher à en retirer le moindre profit, il s'engage à le soutenir de tous les moyens que ses revenus annuels pourront lui permettre; ce qui doit faire espérer que l'établissement se soutiendra, pour peu qu'il soit encouragé. C'est donc avec confiance que, méditant ce projet, depuis plusieurs années, nous offrons aujourd'hui l'Ecclésiastique, qui, en réunissant les avantages ci-dessus, a encore le mérite d'être le premier établissement en ce genre qui ait été fait jusqu'ici en Canada.

"Canadiens et membres du clergé, nous osons, avec l'aide de la Providence et le secours de nos compatriotes, nous flatter de remplir de mieux en mieux le but que nous nous proposons; et sur les britanniques, nous saurons apprécier l'heureuse constitution sur laquelle repose le bonheur de nos concitoyens."

On s'abonne à Montréal, chez Messrs. E. R. FABRE & C^{ie}, libraires.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME III.

JANVIER, 1827.

NUMERO 2.

HISTOIRE DU CANADA.

A son retour à Québec, M. de Courcelles trouva les préparatifs de l'armement contre les Agniers et les Onneyouths déjà fort avancés. Six cents soldats du régiment de Carignan, un pareil nombre de Canadiens et environ cent sauvages de différentes tribus, composaient l'armée de M. de Tracy, qui, malgré son âge plus que septuagénaire, voulut la commander en personne. Son artillerie ne consistait qu'en deux pièces de campagne; mais c'en était assez pour forcer tous les retranchemens des ennemis qu'on avait à combattre. Vers la mi-Septembre, comme le vice-roi se disposait à partir, de nouveaux députés des deux cantons arrivèrent à Québec: il les retint prisonniers, et se mit aussitôt en marche.

M. de Courcelles menait l'avant-garde, qui était de quatre cents hommes; M. de Tracy était au centre, avec le chevalier DE CHAUMONT et plusieurs autres officiers de mérite; et les capitaines Sorrel et Berthier conduisaient l'arrière-garde. On n'avait pris de provisions que ce qu'il en fallait pour gagner le pays ennemi, où l'on s'attendait à en trouver abondamment; mais comme on n'eut pas soin de les ménager assez, elles manquèrent, lorsqu'on fut à peu-près à moitié chemin, et l'armée aurait été forcée de se débarrasser pour chercher de quoi subsister, si elle ne fût entrée dans un bois de chataigniers qui lui procura une nourriture assez substantielle pour l'empêcher de périr ou de s'affaiblir, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée aux premiers villages iroquois.

Le vice-roi s'était flatté de surprendre ces sauvages; mais des Algonquins, qui avaient pris les devans sans ordre, leur avaient donné l'alarme; de sorte qu'il n'était resté dans les villages que ceux des vieillards et des femmes qui n'avaient pas été en état de suivre les autres dans leur retraite. En entrant dans la première bourgade, l'armée trouva des vivres en abondance; et les soldats, en visitant partout, découvrirent encore des espèces de magasins creusés dans la terre, et tellement remplis de bled, qu'on aurait pu, suivant Charlevoix, en nourrir la colonie entière pendant deux ans. Ces magasins étaient une preuve que les Iroquois ne

manquaient pas de prévoyance, comme la plupart des peuples aborigènes de l'Amérique, et les cabannes de cent-vingt pieds de long, et toutes revêtues au-dedans de planches polies, dont parle le même historien, marquaient chez eux de l'industrie et un commencement de civilisation.

Les premières bourgades furent réduites en cendres. Les deux dernières, qui étaient éloignées, auraient peut-être échappé, si une Algonquine, qui avait été longtems esclave chez les Agniers, n'eût servi de guide pour y aller. La première se trouva encore abandonnée, et ce ne fut qu'à la dernière que l'on rencontra enfin les ennemis. Ils s'étaient persuadés qu'on n'oserait pas les aller chercher jusque là; et l'appareil extraordinaire avec lequel ils virent les Français s'approcher, les effraya, et ils allèrent se mettre à couvert et dans des lieux où il ne fut pas possible de les aller chercher. On s'en vengea sur les cabannes, dont pas une seule ne resta sur pied dans tout le canton.

Charlevoix pense que si la frayeur ne s'était pas emparée des Agniers, l'armée française eût pu se trouver dans un grand embarras. Il est certain qu'une partie au moins eût pu périr de faim, si les sauvages eussent eu la précaution de détruire les provisions de bouche qu'ils ne pouvaient pas emporter. Mais, ajoute l'historien, la tête leur tourna, et ils ne songèrent point à profiter des avantages que la situation et la connaissance des lieux pouvaient leur procurer. On ne peut même concevoir comment ils purent subsister pendant l'hiver, privés de leurs habitations et de la plus grande partie de leurs vivres, à moins de supposer qu'ils furent recueillis par d'autres cantons.

Quoiqu'il en soit, M. de Tracy se contenta de les avoir humiliés, et de leur avoir appris que les Français étaient en état de les châtier, quand ils le voudraient, et ne jugea pas à propos de s'assurer d'eux par un bon fort, comme il semble qu'il aurait dû le faire: mais il était persuadé que les forts de la rivière de Richelieu mettaient suffisamment la colonie à couvert des incursions des Iroquois, et que ce qui importait le plus c'était de fortifier et d'augmenter les établissemens du fleuve St-Laurent. C'était en effet ce qui avait été expressément recommandé à MM. de Courcelles et Talon. "L'une des choses qui a apporté le plus d'obstacles à la peuplade du Canada," disait M. Colbert, dans les instructions qu'il donnait à l'intendant, "a été que les habitans ont fondé leurs habitations où il leur a plu, et sans avoir eu la précaution de les joindre les unes aux autres, pour s'aider et s'entre-secourir. Ainsi ces habitations étant éparses de côté et d'autre, se sont trouvées exposées aux embuches des Iroquois. Pour cette raison, le roi fit rendre, il y a deux ans, un arrêt de son conseil, par lequel il fut ordonné que dorénavant, il ne serait plus fait de défrichemens que de proche en proche, et que l'on réduirait nos habitations en la forme de nos paroisses, au-

“ tant que cela serait possible. Cet arrêt est demeuré sans effet, “ sur ce que, pour réduire les habitans dans des corps de villages, “ il faudrait les assujettir à de nouveaux défrichemens, en abandonnant les leurs. Toutefois, comme c'est un mal auquel il faut “ trouver quelque remède, sa majesté laisse à la prudence du sieur “ Talon d'aviser, avec le sieur de Courcelles et les officiers du “ conseil souverain, aux moyens de faire exécuter ses volontés.”

Le règlement dont parle M. Colbert, fut renouvelé plus d'une fois, au rapport de Charlevoix, mais toujours inutilement; la commodité, et surtout l'intérêt, plus puissant que la crainte, ayant souvent porté des particuliers à se placer dans les endroits même les plus exposés, où la facilité de la traite leur ôtait la vue du péril, en dépit de l'expérience.

Pour revenir à M. de Tracy, il aurait bien voulu pouvoir traiter le canton d'Onnecouth comme il venait de traiter celui d'Agnier; mais la fin d'Octobre approchait; et pour peu qu'il eût différé son retour, il courait risque de trouver les rivières glacées, et d'être harcelé dans sa retraite, par un ennemi plutôt irrité que vaincu. Déjà même les chemins étaient en assez mauvais état; les troupes y essuyèrent beaucoup de fatigues, et un officier et quelques soldats se noyèrent dans le lac Champlain.

A son arrivée à Québec, le vice-roi fit pendre, pour l'exemple, quelques uns de ses prisonniers; croyant apparemment que c'était un des droits des nations civilisées dans leurs guerres avec des peuples barbares; et par un contraste assez frappant, il renvoya de suite tous les autres, avec le Bâtard flamand, après leur avoir témoigné beaucoup de bonté.

Dès que la navigation fut libre, M. de Tracy repassa en France, et le dernier acte d'autorité qu'il fit en Amérique, fut d'établir la Compagnie des Indes Occidentales dans tous les droits dont avait joui celle des cent associés. On espérait beaucoup de la nouvelle compagnie, mais elle ne prit guère plus à cœur les intérêts du Canada, que n'avait fait la précédente, ainsi que M. Talon l'avait prévu; et la colonie continua à languir, viciée qu'elle ne soit jamais retombée dans l'état de faiblesse et d'épuisement d'où le roi l'avait tirée.

Ce fut cette année 1667, qu'il fut fait droit aux plaintes dont il a été parlé plus haut, au sujet des dîmes, que l'évêque de Pétrée avait fait taxer au treizième. Au mois de Septembre, le conseil supérieur de la Nouvelle France rendit un arrêt en forme de règlement; qui portait que, par provision, et sans préjudice des lettres patentes accordées par sa majesté, les dîmes ne seraient levées qu'au vingt-sixième; mais qu'elles seraient payées en grains et non en herbes, et que les terres nouvellement défrichées ne paieraient rien les cinq premières années. Et ce règlement fut exécuté, notwithstanding quelques réclamations.

Nous croyons ne devoir point passer sous silence ce que Char-

levoix dit de l'île de Montréal, après avoir fait l'éloge de la bonne tenue et de la conduite édifiante de la petite armée de M. de Tracy. "Toute l'île de Montréal," dit cet historien, "ressemblait à une communauté religieuse. On avait eu, dès le commencement, une attention particulière à n'y recevoir que des habitants d'une régularité exemplaire. Ils étaient d'ailleurs les plus exposés de tous aux courses des Iroquois, et ainsi que les Israélites, au retour de la captivité de Babylone, ils s'étaient vus obligés, en bâtissant leurs maisons et en défrichant leurs terres, d'avoir presque toujours leurs outils d'une main, et leurs armes de l'autre, pour se défendre d'un ennemi qui ne faisait la guerre que par surprise."

Parmi les instructions de l'intendant, il y avait un ordre du conseil qui lui enjoignait d'engager les missionnaires à instruire les enfans des sauvages dans la langue française, et à les accoutumer à la façon de vivre des Européens. Les jésuites n'ayant pas réussi, moins, dit Charlevoix, par les difficultés qu'ils avaient rencontrées dans l'exécution du projet, que par les inconvéniens qu'ils y avaient reconnus, M. Talon s'adressa à M. de Pétrée et aux ecclésiastiques de Montréal, qui promirent de faire ce que désirait la cour; mais il paraît que leurs efforts, s'ils en firent, pour parvenir au but désiré, ne furent pas couronnés du succès.

Cependant M. Talon, qu'on peut regarder comme le Colbert de la Nouvelle-France, imaginait tous les jours de nouveaux moyens de faire fleurir ce pays par le commerce et l'industrie. Il avait surtout à cœur les mines de fer, qu'on lui avait dit être abondantes; et dès le mois d'Août 1666, il avait envoyé le sieur DE LATESSERIE dans la Baie St. Paul, où ce mineur découvrit en effet une mine de fer très abondante; il espéra même d'y trouver du cuivre et peut-être de l'argent. M. Talon étant retourné en France en 1668, il engagea M. Colbert à suivre ces découvertes, et le sieur DE LAPOTADIÈRE fut envoyé en Canada dans ce dessein. A son arrivée à Québec, on lui présenta des épreuves de deux mines que M. de Courcelles s'était fait apporter des environs de Champlain et du Cap de la Magdeleine. La Potadière se transporta sur les lieux; et à son retour à Québec, il déclara qu'il n'était pas possible de voir des mines qui promissent davantage, soit pour la bonté du fer, soit pour l'abondance. Cependant, malgré un rapport aussi favorable, ces mines ne furent point alors mises en exploitation.

On avait établi, depuis peu, dans les environs de Québec, une tannerie dont les premiers essais avaient parfaitement réussi; et la liberté du commerce, proclamée cette même année, fit naître de grandes espérances, qui pourtant, s'évanouirent bientôt, ou du moins, ne furent pas pleinement réalisées.

Tandis que ces choses se passaient dans la colonie, il se formait de nouvelles missions dans le nord et chez les Iroquois. Les

cantons d'Agnier et d'Onneyouth avaient enfin jugé que le parti le plus sage pour eux était de s'accommoder avec les Français; et peu de tems après le départ du marquis de Tracy pour la France, ils envoyèrent des députés à M. de Courcelles, pour lui faire leurs soumissions, et lui demander des missionnaires. On leur envoya d'abord les PP. BRUYAS et FREMIN, et ensuite le P. GARNIER. Celui-ci étant allé visiter les chrétiens d'Onnontagué, il fut retenu par Garakonthié, qui lui bâtit une cabanne et une chapelle, et lui fit promettre de ne s'en point aller, qu'il ne fût lui-même de retour de Québec, où il devait aller demander des missionnaires pour son canton et pour celui de Goyogouin. Il fit en effet le voyage de Québec dans ce dessein, et s'en retourna avec les PP. DE CARHEIL et MILLET. Dans le même tems, l'évêque de Pétrée envoya deux prêtres, MM. DE FÉNE'LO'N et TROUVE'; à l'extrémité du lac Ontario, où il s'était établi un grand nombre d'Iroquois, parmi lesquels il y avait plusieurs chrétiens. Vers la fin de l'été, les Tsonnonthouans envoyèrent aussi demander un missionnaire; et on leur accorda le P. Fremin, qui fut remplacé dans le canton d'Agnier par le P. PEARSON.

L'année précédente, le P. ALLOUEZ était parti avec une troupe d'Outaouais, qui étaient descendus à Québec, pour y vendre leurs pelleteries. Ce missionnaire eut occasion de prêcher l'évangile à plusieurs tribus sauvages jusqu'alors inconnues, telles que les *Poutouatamis*, les *Miamis*, les *Mascoutins*, les *Ontagamis*, les *Sakis*, les *Illinois*, les *Cristineaux* ou *Kilistineaux*, &c. Le P. Allouez fit un voyage à Québec, l'année suivante, et emmena avec lui le P. NICOLAS. Il laissa ce missionnaire à *Chagouamigon* sur le lac Supérieur, et alla lui-même s'établir à la *Baie des Puants* sur le lac Michigan. A-peu-près dans le même tems, les PP. DABLON et MARQUETTE allèrent prendre leur poste au Sault de Sainte Marie.

La Nouvelle-France jouissait alors d'une paix profonde: ceux qui la gouvernaient faisaient tout ce qui dépendait d'eux pour tirer davantage de cet heureux état de choses, et faire prendre à cette colonie une forme solide et un degré d'importance qui la rendissent digne de l'attention que le roi continuait à lui donner. La meilleure partie du régiment de Carignan était restée dans le pays, ou y était revenue: tous les soldats qui voulurent se faire cultivateurs ou artisans eurent leur congé à cet effet; les officiers, qui avaient obtenu des terres en fief et seigneurie, s'y établirent et s'y marièrent presque tous. Charlevoix remarque que la plupart de ces officiers étaient gentilshommes, et en prend occasion de dire que la Nouvelle-France a eu plus de noblesse ancienne qu'aucune autre colonie française, et peut-être que toutes les autres ensemble. Il ajoute que le terrain se trouvait bon partout où l'on faisait de nouveaux défrichemens, et que comme les nouveaux colons s'efforçaient d'égalier les anciens par la bonne con-

quite, l'industrie et l'amour du travail, ils se trouvèrent bientôt tous en état de subsister.

Il parut, au mois d'Avril de cette année, une nouvelle comète, en forme de l'once, selon que s'exprime notre auteur, qui suivait le soleil couchant, et disparaissait, dès que la lune était levée. Le peuple crut qu'elle lui avait annoncé quelques secousses de tremblement de terre, qui se firent sentir, quelque tems après, et des maladies, qui coururent, l'automne suivante. Il avait aussi beaucoup appréhendé pour sa récolte, qui néanmoins fut des plus abondantes.

Cette même année, M. Talon repassa en France, pour des affaires de famille, qui rendaient sa présence nécessaire à Paris, et à cause de certains mécontentemens qu'il avait eus en Canada, et qui lui faisaient désirer de s'en éloigner pour un tems. Il paraît qu'il avait, en croyant avoir à se plaindre des manières de M. de Courcelles à son égard; ce général, suivant l'historien qui nous sert de guide, à d'excellentes qualités joignait quelques défauts, dont un des plus marqués était de manquer quelquefois d'activité, et de ne vouloir pas néanmoins qu'on y suppléât, lorsque les affaires paraissaient l'exiger. D'un autre côté, M. Talon croyait pouvoir aller toujours son chemin, sans la participation ou l'aveu du gouverneur, lorsqu'il craignait un retardement préjudiciable au service du roi et au bien de la colonie. Il paraît aussi que M. de Courcelles n'était pas toujours d'un commerce aisé, et qu'il n'approuvait pas les ménagemens qu'on semblait avoir pour le clergé, contre lequel il s'était laissé un peu prévenir.

M. Talon eut pour successeur, *ad interim*, M. DE BOUTEROUÉ, à qui il fut particulièrement recommandé de modérer sagement la trop grande sévérité des confesseurs et de l'évêque, et de maintenir la bonne intelligence entre tous les ecclésiastiques du pays. — De fortes et nombreuses réclamations avaient donné lieu au premier article des instructions de M. De Bouteroué; mais le dernier, suivant notre historien, n'était fondé sur aucune plainte, l'union étant parfaite alors entre tous les corps qui composaient le clergé séculier et régulier.

L'année 1669, fut pour le Canada, une des moins fécondes en évènements importants, ou même en incidens remarquables. Ce fut en 1670, que fut consommée l'affaire de l'érection de Québec en évêché. Cette affaire, qui était depuis longtems sur le tapis, avait trainé en longueur, en conséquence des grandes contestations qu'il y avait eu sur la dépendance immédiate du St. Siège, dont le pape (CLÉMENT IX,) ne voulut jamais se départir. Cette dépendance immédiate de Rome, à laquelle le roi consentit, à la fin, n'empêcha pourtant pas que l'évêché de Québec ne fût uni à l'église de France, en la même manière que celui du Puy, qui relevait aussi immédiatement du St. Siège. M. de Laval fut obligé de passer en France, afin de demander au roi de l'argent

pour payer les bulles, et ce ne fut qu'en 1774 qu'il put les obtenir.

Cette même année 1770, M. de Maisonneuve ayant signifié qu'il désirait se retirer, M. DE BRETONVILLIERS, supérieur-général du séminaire de St. Sulpice, nomma de droit, pour le remplacer dans le gouvernement de Montréal, M. PERROT, qui avait épousé la nièce de M. Talon. Mais ce nouveau gouverneur jugeant que la commission d'un simple particulier ne lui donnait pas un caractère convenable à un officier du roi, et craignant peut-être que les services qu'il pourrait rendre dans ce poste ne lui fussent pas comptés, demanda et obtint des provisions royales, où il était néanmoins expressément marqué qu'elles avaient été données sur la nomination de M. de Bretonvilliers.

(A Continuer.)

ESQUISSE DE LA CONSTITUTION BRITANNIQUE.

(Par un Canadien. Suite.)

MAIS nous voici arrivés à cette époque glorieuse dont la nation anglaise seule peut se vanter. Ce n'est plus un roi conquérant qui impose des lois à une nation que la victoire a mise à ses pieds; ce n'est plus une multitude révoltée qui enchaîne l'autorité royale, après l'avoir abattue; ce ne sont plus ces nobles, fiers de leur force et de leur pouvoir, dictant à un souverain humilié l'acte de son abdication, ou de sa renonciation à cette suprématie qui offensait leur orgueil. Non, c'est le spectacle auguste d'une convention nationale siégeant tranquillement dans le sanctuaire des lois, offrant à un prince auquel la défection de la branche régnante donnait des droits fondés sur ceux de son auguste épouse, la couronne volontairement et peut-être trop lâchement abandonnée. — Voulez-vous régner sur nous? — Oui. — Signez ce contrat. Et les noms de GUILLAUME et MARIE apposés au *Bill des Droits* qui leur fut alors présenté, les mirent en possession du trône d'Angleterre. Rien dans cette transaction ne porte le caractère de la compulsion: tout y fut absolument libre et volontaire. Les parties contractantes se trouvèrent donc également liées, et la constitution établie sur le consentement unanime de tous les intéressés.

L'expérience désastreuse de plusieurs siècles avait démontré le danger résultant d'un défaut d'équilibre dans l'influence respective des différentes branches de la législature nationale. Il était donc nécessaire d'assurer cet équilibre d'influence, sans cependant en établir un de pouvoirs, puisque celui-ci tendant à les paralyser, devait nécessairement détruire l'action du gouvernement. Il fallait donc combiner cette influence de manière à ce qu'elle pût

opérer tout le bien qu'on en attendait, sans craindre les abus qui en pourraient résulter. Le moyen le plus simple fut de les réunir dans un seul et même corps, dans lequel serait concentrée toute la majesté et toute la puissance nationale. Et, soit dit en passant, c'est dans ce sens que BLACKSTONE applique l'attribut de toute-puissance au parlement impérial. La constitution cependant reconnaît trois branches dans cette incorporation, à chacune desquelles elle attribue des pouvoirs bien distincts et bien déterminés. Au roi, comme chef de l'état, elle attribue l'étendue de pouvoirs nécessaire pour faire exécuter les lois du royaume; mais en même tems, elle met une barrière impénétrable à l'abus qu'il pourrait faire de ses pouvoirs, sans néanmoins déroger à la majesté royale, en la soumettant à une responsabilité avilissante. Elle prononce positivement l'inviolabilité du souverain, et elle déclare qu'il ne peut faire de mal; par là elle le soustrait à la malignité et à la jalousie si naturellement dirigées contre l'autorité. Mais cependant, comme un roi n'étant qu'un homme peut errer, elle lui impose l'obligation de n'agir que par des ministres, sur lesquels repose toute la responsabilité. Nul acte émané de l'autorité royale n'a de force qu'autant qu'il porte la signature d'un ou de plusieurs des serviteurs de confiance de la couronne: moyen aussi ingénieux qu'efficace pour contenir l'autorité royale sans l'affaiblir.

La constitution réfère encore au roi l'administration de la justice. Mais attendu qu'il n'est pas possible à un seul individu d'exercer les fonctions judiciaires dans un empire aussi étendu, et vu aussi que les erreurs possibles de la part d'un roi dans les jugemens qu'il pourrait prononcer, seraient sans remède, étant sans appel, non seulement il a le pouvoir, mais même la constitution l'oblige de confier à des délégués cette branche si importante de l'administration. De là la gradation des divers tribunaux disséminés dans l'empire britannique, dont l'accès est ouvert à tous.

La troisième branche du corps constitutionnel consiste dans les députés librement élus par le peuple. Quoique cette branche ne tienne de la constitution aucune agence sur l'action du gouvernement, elle jouit de prérogatives qui assurent son influence dans le jeu de la grande machine. D'abord, elle fait partie du corps législatif, et comme telle, nulle loi ne peut se faire ou se changer sans elle; en second lieu, elle a le pouvoir de paralyser l'action du gouvernement, en refusant les taxes, qu'elle seule a le droit d'accorder; moyen immense d'influence, et qui serait déjà suffisant pour la rendre redoutable; troisièmement, si elle ne possède aucun pouvoir actif, elle jouit d'un attribut qui met un nouveau poids considérable dans la balance d'influence en sa faveur; c'est celui de constituer la grande enquête nationale. Par la constitution même, la chambre des communes est reconnue comme le grand-juré devant lequel sont amenés tous les grands officiers de

l'état, et autres malfaiteurs que leur crédit et leur autorité pourraient soustraire aux juridictions ordinaires, et elle se porte leur accusatrice devant le haut tribunal dont nous parlerons tout à l'heure. C'est dans cette branche seule de la législation que la constitution a placé cette inhérence de fonctions de grands-jurés; mais l'on ne voit pas qu'elle puisse la déléguer ou la transmettre ailleurs que dans son enceinte. Ces fonctions sont aussi importantes que redoutables; car si leur résultat est contre l'accusé, que n'a-t-il pas à craindre dans une lutte dans laquelle toute la puissance nationale est armée contre un individu isolé! D'autres moyens d'influence résultent du nombre, des richesses, des talens et de la popularité que cette branche renferme, et il ne serait pas difficile de prévoir qu'elle aurait bientôt usurpé tous les pouvoirs sur la couronne, si la constitution n'avait pas pourvu aux moyens de balancer cette influence gigantesque. En effet, que pourrait contre elle un homme seul et isolé, quelque élevé qu'il soit? Quel est l'être assez hardi pour oser venir se mettre entre lui et cette phalange formidable, prête à l'écraser sous le poids d'une responsabilité rigoureuse? Il faut des motifs bien puissants pour porter à ce degré de hardiesse; eh bien, la constitution, qui a tout prévu, a pourvu à ces motifs puissants, en déposant entre les mains du souverain la disposition des honneurs, des grâces et des faveurs. Ces honneurs et ces grâces, en étendant la sphère d'influence de ceux qui les reçoivent, les mettent en état, non seulement de se défendre eux-mêmes, mais de venir à l'appui du trône.

Mais cette contrebalance serait encore bien loin d'être efficace, si la constitution ne l'avait augmentée par l'introduction d'une branche intermédiaire, et qui complète le trépied sacré. Cette branche intermédiaire, et la seconde en rang, consolide l'ouvrage, en créant une influence indépendante des deux autres, et qui devient par là l'influence modératrice. Elle consiste, comme l'on sait, dans la chambre haute ou des pairs du royaume, qui y siègent de droit. L'influence dont cette branche jouit dérive d'abord de ce droit inhérent à la pairie; ensuite de la masse de richesses et de lumières que ses membres possèdent, et du crédit que leur rang leur assure. J'ai dit que cette influence était indépendante: en effet, quelques soient les voies par lesquelles un noble est parvenu à obtenir de son souverain les honneurs de la pairie, une fois conférés, il ne dépend plus du caprice ou de la volonté du souverain de les retirer; et à moins qu'un jugement de ses pairs ne le dégrade, ils passent de génération en génération. Leur élévation n'apporte aucun changement dans leurs intérêts comme sujets, et ne les dégage d'aucune obligation légale, ni ne les exempte de partager en commun avec tous le fardeau des charges publiques. Sous ce dernier point de vue, il est clair que leur influence se porterait naturellement du côté des communes, dans tous les cas où la couronne chercherait à outrepasser les

bornes de sa prérogative. D'un autre côté, comme le trône réfléchit une partie de son éclat sur eux, il est pareillement naturel de croire qu'autant qu'ils le pourront, ils supporteront cet éclat, toutes les fois que l'influence démocratique cherchera à le ternir.

Cette influence modératrice et si essentielle au maintien de la constitution, n'est pas le seul attribut dont cette seconde branche soit revêtue: elle possède, en outre, par son essence constitutionnelle, un pouvoir d'action qui lui est inhérent. Elle constitue le plus haut tribunal dans le pouvoir judiciaire: et ceci prouve encore la sagesse de notre constitution. C'est devant ce tribunal, aussi auguste qu'éclairé, que se portent les accusations intentées sous le nom d'*impeachments* par la chambre des communes. C'est le seul tribunal dont l'influence est assez indépendante et assez puissante pour rassurer un accusé contre celle de ses accusateurs. A eux seuls appartient pareillement le droit de juger toute accusation portée contre un pair du royaume, pour tout crime capital.

Tel est le tableau raccourci de cette constitution, qui pourrait être dite parfaite, si quelque production humaine avait droit à la perfection. Elle l'est cependant à ce degré, que tout essai tenté pour l'améliorer n'aurait qu'un effet contraire; et son éclat n'est pas plus terni par les petites imperfections, que l'œil le plus exercé, armé du télescope de la malveillance, peut y découvrir, que celui de l'astre lumineux qui nous éclaire ne l'est par les petites taches que l'on découvre sur son disque. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet, et renverrai le lecteur aux auteurs, tels que Blackstone, DELOLME, et autres, quant aux autres attributs, prérogatives et privilèges de moindre importance, qui assurent à chacune des branches de la trinité constitutionnelle, la jouissance libre et entière de leurs pouvoirs respectifs. Je dois pourtant ajouter ici une réflexion bien importante, savoir, que ce n'est que dans le parlement impérial que la constitution reconnaît cette suprémacie de pouvoir et de souveraineté, qui ne peut être déléguée à nulle autre personne, ni à aucun autre corps politique, dans l'étendue de l'empire britannique.

(La suite au numéro prochain.)

LES DAMES ET DEMOISELLES CANADIENNES.

Sous le gouvernement français; d'après le professeur Kalm.

C'EST une comparaison assez amusante, (dit Mr. J. LAMBERT,) que celle des mœurs et des habitudes des dames canadiennes d'aujourd'hui, avec ce qu'en disait le professeur KALM, il y a soixante ans, (présentement près de quatre-vingt,) lorsque le Canada était entre les mains des Français.

“ Il faut,” dit-il, “ distinguer parmi les dames du Canada, et celles qui viennent de France, et celles qui sont nées dans le pays: les premières ont toute la politesse qui est particulière à la nation française; les dernières se distinguent encore en dames de Québec, et dames de Montréal: les premières n'en cèdent point aux Françaises en politesse, en belles manières et en bonnes grâces; et cela parce qu'elles ont l'avantage de converser fréquemment avec les messieurs et les dames qui viennent tous les étés sur les vaisseaux du roi, et qui passent plusieurs semaines à Québec, mais vont rarement à Montréal. Les Français accusent les dames et les demoiselles de cette dernière ville d'avoir quelque chose de la fierté des sauvages, et de n'avoir pas des manières assez polies. Ce que j'ai dit plus haut, en parlant du trop grand soin qu'elles donnent à leur coiffure, doit s'appliquer à toutes les dames du Canada. Elles s'habillent superbement le dimanche, et bien que, les autres jours, elles ne paraissent pas s'occuper beaucoup du reste de leur toilette, cependant elles aiment à être en tout tems bien coiffées; aussi ont-elles toujours les cheveux frisés et poudrés, et ornés d'aigrettes et d'aiguilles de tête.

“ Les jours qu'elles font ou reçoivent des visites, elles s'habillent si élégamment, qu'on dirait que leurs parens sont revêtus des plus grandes dignités de l'état. Les Français qui considèrent les choses dans leur vrai jour, se plaignent beaucoup qu'une grande partie des dames du Canada aient pris la mauvaise habitude de donner trop à leur toilette, de dépenser leur fortune, et quelquefois au-delà, pour être richement mises, sans rien réserver pour l'avenir. Elles ne sont pas moins attentives à la mode, et se raillent les unes les autres sur leurs façons de s'habiller; mais ce qu'elles regardent comme la dernière mode a déjà vieilli, et n'est plus d'usage en France; car les vaisseaux ne venant qu'une fois l'an, les habitans regardent comme étant à la nouvelle mode les habits que portent ceux qui viennent dans ces vaisseaux, et en portent de pareils pendant toute l'année.

“ Les dames et demoiselles du Canada, et particulièrement celles de Montréal, sont très portées à rire des fautes que les étrangers font en parlant. En Canada, la langue française n'est parlée que par des Français; car il y va rarement des étrangers, et les sauvages, naturellement trop fiers pour apprendre la langue des Français, obligent ceux-ci à apprendre la leur. Il suit de là que les dames canadiennes du bon ton ne peuvent rien entendre de peu ordinaire, sans en rire. Une des premières questions qu'elles font à un étranger, c'est de lui demander s'il est marié; puis comment il trouve les demoiselles du pays; enfin, s'il se propose d'en emmener une dans son pays?

“ Il y a quelque différence entre les demoiselles de Québec et celles de Montréal: celles de la dernière de ces deux villes me paraissent plus jolies généralement que celles de la première; les

une ré-
naturel
t éclat,
ternir.
n de la
ranche
tution-
titue le
uve en-
ribunal,
ptentées
. C'est
et assez
sateurs.
te accu-
capital.
pourrait
roit à la
sai tenté
clat n'est
plus ex-
vrir, que
s petites
drai pas
eurs, tels
attributs,
ssurent à
ouissance
ourtant a-
n'est que
cette su-
déléguée
dans l'é-

NNES,

Kalm.

LAMBERT,)
nnes d'au-
a soixante
anada était.

manières m'ont aussi semblé plus libres à Québec, et plus modestes à Montréal. Les dames, et surtout les demoiselles de Québec sont peu adonnées au travail. On y a une bien pauvre idée d'une jeune personne de dix-huit ans, si elle ne compte au moins vingt amans. Les demoiselles, celles du haut ton surtout, se lèvent à sept heures, et sont à leur toilette jusqu'à neuf, qu'elles prennent leur café. Quand elles sont habillées, elles s'asseyent près d'une fenêtre qui donne sur la rue, prennent dans leurs mains quelque chose à coudre, font un point de tems à autre, et ont presque continuellement les yeux tournés du côté de la rue. S'il entre un jeune homme bien mis, qu'elles le connaissent ou qu'elles ne le connaissent pas, elles mettent leur ouvrage de côté, s'asseyent près de lui, et se mettent à solâtrer, à chuchoter, à ricaner, et à inventer des doubles ententes, et c'est ce qui s'appelle monter de l'esprit. Elles passent souvent la journée entière de cette manière, laissant à faire à leurs mères tout l'ouvrage de la maison.

"A Montréal, les demoiselles sont moins volages et plus travaillantes. Elles sont presque toujours à leur couture, ou à quelque autre affaire du ménage. Elles paraissent gaies et contentes, et l'on ne peut pas dire qu'elles manquent d'esprit ou de charmes. Elles ont généralement bonne opinion d'elles-mêmes. Cependant, les jeunes personnes de tout rang vont au marché, et apportent à la maison ce qu'elles y ont acheté. Elles se couchent et se lèvent d'aussi bonne heure que pas un de la famille. J'ai appris avec certitude que les fortunes n'étaient pas considérables, et qu'elles devenaient proportionnellement moindres par le nombre des enfans, et le peu de prix des maisons. Les demoiselles de Montréal ne voient pas sans déplaisir que celles de Québec trouvent à se marier plutôt qu'elles. La raison en est que plusieurs jeunes messieurs, qui viennent de France avec les vaisseaux, se prennent d'amour pour des demoiselles de Québec, et les épousent; mais comme ces messieurs montent rarement à Montréal, les demoiselles de cette dernière ville ont moins de chances de se marier jeunes que celles de Québec."

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DU CANADA, No. 1.

Mr. Bibaud—Depuis que la *Bibliothèque Canadienne* est commencée, vous avez souvent invité vos abonnés et autres à devenir avec vous des collaborateurs à cet intéressant Journal. Cet appel a été suivi d'un succès assez flatteur, pour devoir vous encourager dans la tâche patriotique que vous vous êtes imposée—"d'accueillir et faire connaître les talents de votre Pays." Chacun, devinant votre pensée, s'est empressé de répondre à votre invitation, en vous adressant des *Essais littéraires* en tous genres, en vous com-

manquant même des *Manuscripts*, &c. Des commencements aussi heureux doivent vous faire présager un bel avenir pour votre journal, comme ils devraient, ce semble, porter ceux de vos concitoyens qui ne l'ont pas fait encore, à contribuer de tous leurs moyens à le rendre de plus en plus utile et honorable pour le pays; et propre à faire naître chez l'étranger (où, tel qu'il est, il a déjà reçu un accueil favorable,) une idée avantageuse de vos compatriotes. Qui peut douter, sous ce dernier rapport, que les écrivains politiques de votre correspondant D. (toujours reconnaissable, quoiqu'il ne signe pas toujours,) ne soient pas seuls capables d'ajouter à la réputation de votre journal?..... Pourtant, il a son défaut, que je ne lui déguiserais pas....il n'écrit pas assez souvent sur ce sujet, qu'il traite avec autant d'habileté que de savoir.

Vous donnez à vos lecteurs une "Histoire du Canada:"—il est bien connu que MR. BERTHELOT D'ARTIGNY a déjà rassemblé de nombreux matériaux sur le même sujet; et que le DR. LABRIE, qui prépare aussi une histoire de ce pays, en était, au mois d'Août dernier, rendu à l'époque de la conquête. Quelles consolantes réflexions ces entreprises de la part d'*Enfants du sol* ne sont-elles pas propres à nourrir dans le cœur de tous les Canadiens!

Quelques soins que vous et ces messieurs vous soyez néanmoins donnés, quelques recherches que vous ayez pu faire, n'est-il pas à craindre, *peut-être*, que vous ne soyez pas en possession de tous les matériaux nécessaires pour compléter l'édifice dont vous avez eu le mérite de concevoir le plan et d'entreprendre la construction? Quiconque a les plus petits moyens de vous aider, doit donc s'empresser de seconder vos généreux efforts. Pour moi, je suis prêt à commencer, de ce jour; en vous faisant part de ce que la tradition m'a appris—en vous communiquant quelques publications anciennes ou peu communes au pays—en vous adressant des extraits de quelques MÉMOIRES et autres MANUSCRITS, auxquels je puis avoir accès, ou dont *je suis seul en possession*. Parlez, Mr. Bibaud, et.....*tous mes trésors* sont à votre disposition; mais au moins, que chacun, qui le peut, en fasse autant que moi.

Les quatre années qui suivirent immédiatement la conquête du Canada, forment un période vulgairement connu sous le nom du "RÈGNE MILITAIRE;" parce que, durant tout ce tems, la justice fut administrée par des tribunaux auxquels présidèrent des *Officiers de Milice*, et même de l'*Armée*, qui, pourtant, devaient juger d'après les *lois, formes et usages* du pays, mais qui n'en étant pas trop instruits, comme on le peut aisément supposer, surent, plus d'une fois, s'en éloigner pour suivre l'arbitraire, ou, suivant eux, sans doute, l'*équité*. Je vous dirai d'abord ce que la tradition et l'histoire nous ont conservé de cette époque relativement à ces tribunaux, et vous donnerai à la suite, un document historique, *inédit*, qui a particulièrement rapport à leur organisation pour le

"Gouvernement de Montréal," du 13 Octobre 1761 au 10 Août 1764. Je pourrais le faire suivre, si vous le trouviez bon, de douze à quinze autres pièces également inédites et authentiques, qui se rattachent toutes à l'administration de la justice, durant ce période, dans le gouvernement particulier de Montréal.

DU RÈGNE MILITAIRE, pendant les quatre années qui ont suivi la Conquête, (1760-1764;) et de quelques DOCUMENTS INÉDITS qui ont particulièrement rapport au "GOUVERNEMENT DE MONTRÉAL" durant partie de ce court période de l'HISTOIRE DU CANADA, (1761-1764.)

Toute personne instruite de l'histoire de ce pays sait, qu'après la reddition de Montréal aux armes anglaises, le 8 Septembre 1760, et la réduction du Canada, qui en fut la suite, SIR JEFFERY AMHERST, lieutenant-général et commandant en chef des forces britanniques de l'Amérique du Nord, avant son retour à New-York, divisa la partie habitée du Canada en trois "gouvernements militaires," savoir, ceux de "Québec," de "Montréal" et des "Trois Rivières;" qu'il nomma pour gouverneurs, au 1er, le général JAMES MURRAY—au 2d, le général THOMAS GAGE,—et au 3e, le colonel RALPH BURTON; qu'il établit dans ces gouvernements des tribunaux tenus et présidés par les officiers de milice, qui devaient juger sommairement tous procès civils et criminels portés devant eux, avec appel aux gouverneurs; et que sa majesté, en approuvant, plus tard, les arrangements de Sir Jeffery à tous ces égards, voulut qu'ils eussent force et effet jusqu'à la paix, et l'établissement d'un gouvernement civil au pays, s'il devait demeurer à l'Angleterre.

La tradition et Mr. SMITH, (1) sont parfaitement d'accord sur tout ce que je viens de dire; mais RAYNAL différant sur l'un de ces points, je reviendrai tout-à-l'heure à cet historien.

On sait encore, que le Canada ayant été cédé à l'Angleterre par le traité définitif de paix du 10 Février 1763, (2) dont les ratifications furent échangées le 10 Mars suivant, la paix fut proclamée à Westminster et à Londres, le 20 du même mois; qu'information officielle de cette cession fut donnée aux habitants de la colonie, (au moins à ceux du gouvernement de Montréal,) le 17 Mai de la même année, par proclamation du gouverneur Gage de cette date émanée à cet effet; (3) et que celle du roi George III, divisant les possessions cédées à l'Angleterre, par le traité de paix, en quatre gouvernements civils, savoir, de Québec, de la Floride,

(1) *History of Canada*, Québec, J. Neilson, 1815, en deux vols.

(2) La signature des articles préliminaires de la paix est du 3 Novembre 1762.

(3) Cette Proclamation, (que j'ai manuscrite,) fut adressée dans le tems par le gouverneur Gage aux "Chambres de Justice" seulement: c'est ainsi qu'on appelait les Cours d'alors dans le gouvernement de Montréal.

orientale, de la Floride occidentale, et de la Grenade, ne sortit et ne fut publiée à Londres que le 7 Octobre 1763.

Quoique la nouvelle de la cession du Canada à l'Angleterre eût été signifiée aux "Chambres de Justice" de Montréal, le 17 Mai 1763, comme je viens de le dire, et qu'on pût croire, dès lors, (d'après ce qui a été dit plus haut,) qu'au *gouvernement militaire* allait immédiatement succéder le *gouvernement civil*, néanmoins la forme de l'administration du pays et de ses divers tribunaux ne fut pas en même tems changée. Les "Chambres de Justice" établies le 13 Octobre 1761, (voir l'ordonnance ci-après,) continuèrent en existence jusqu'au 10 Août 1764; (4) et les "Cours civiles" qui les remplacèrent, ne leur furent substituées que le 17 Septembre de la même année, par l'Ordonnance de cette date du général Murray et de son conseil, établissant des Cours du Banc du Roi et des Plaidoiers communs.

Ce délai peut s'expliquer ainsi: Le major-général J. Murray avait été fait, il est vrai, "Capitaine-général et Gouverneur en chef de la Province de Québec," le 21 Novembre 1763; mais il ne reçut et ne put émettre sa commission, en Canada, que le 10 Août 1764; il est donc probable que quoiqu'il dût connaître depuis longtemps, la cession faite du Canada à l'Angleterre, il ne se crut par autorisé à rien changer de l'administration du pays, avant qu'il eût reçu et publié cette commission.

Tels sont à-peu-près les seuls détails connus, ou du moins constatés par des pièces officielles, (précitées,) qui ont rapport au "règne militaire." Revenons maintenant à Raynal, et parlons des documens ignorés et conservés, dont la publicité pourrait jeter une plus grande lumière sur ce période de notre histoire.

J'ai dit plus haut que l'abbé Raynal différait sur un seul point avec la tradition et Mr. Smith: c'est sur la *composition des tribunaux* établis par Sir Jeffery Amherst, immédiatement après la prise de Montréal. Et en effet, cet écrivain dit, en parlant de ces tribunaux: "C'étaient des *officiers de troupes* qui jugeaient les causes civiles et criminelles, à Québec et aux *Trois Rivières*, tandis qu'à Montréal, ces fonctions augustes et délicates étaient confiées à des citoyens." (5) Malheureusement, je n'ai point l'Ordre-général, l'Ordonnance, ou la Proclamation de Sir Jeffery, (je ne sais quel nom lui donner,) établissant l'ordre de choses qui a existé par tout le pays, ou seulement à Montréal, entre le 8 Septembre 1760 et le 13 Octobre 1761. Il est clair, même d'après le préambule de l'ordonnance ci-après (de cette dernière date,) que dans ce gouvernement au moins, on a fait quelque changement à l'ordre de choses préexistant à 1761; quel était-il donc? La publication de l'ordonnance de Sir Jeffery pourrait seule donner la réponse à cette question; et s'il est possible d'y avoir accès, on

(4) Voir l'Ordonnance du gouverneur et conseil, du 20 Septembre 1764.

(5) *Hist. Philos.* tome VIII. Edition corrigée de 1790.

doit sentir combien il serait désirable de publier, en toutes lettres, ce document intéressant, la *première loi* que nos pères reçurent de leurs vainqueurs. Et comme Raynal est à-peu-près le seul historien qui ait écrit sur cette époque de notre histoire, il serait aussi facile qu'important de rectifier l'erreur, s'il y est tombé, par la publication d'un document historique qui doit exister en Canada. Au reste, l'ordonnance de Sir Jeffery, (relativement au gouvernement de Montréal,) ne peut être nécessaire que pour constater quelle y a été la forme de l'administration judiciaire du 8 Septembre 1760 au 13 Octobre 1761; car à compter de cette dernière date jusqu'au 10 Août 1764, les documens officiels que je possède ne laissent aucun doute sur la manière dont la justice a été administrée dans ce gouvernement.

Le plus important de ces documens historiques est, sans contredit, "*l'Ordonnance du Gouverneur Gage, du 13 Octobre 1761.*" Le motif qui y donna lieu fait, sans doute, l'éloge du général; mais les détails dans lesquels elle entre sur la division du gouvernement de Montréal en cinq juridictions civiles et criminelles pour les campagnes, indépendamment de celle de la ville; sur les cours d'appel ambulantes qu'elle établit; sur la classe (non équivoque,) de citoyens qu'elle appelle à composer les "Chambres de Justice," comme elle les nomme;—tout en la rendant précieuse pour l'historien, et curieuse pour l'habitant du pays, doivent en faire surtout désirer l'impression, dans un moment où notre compatriote, Mr. PLAMONDON, avocat aussi éclairé qu'orateur distingué, paraît s'occuper d'approfondir en particulier *l'Histoire légale du Canada.* (6)

Je vous dois peut-être, et à vos lecteurs, Mr. Bibaud, un mot sur la source à laquelle j'ai puisé le document historique que je vous envoie aujourd'hui. Je l'ai copié, ainsi que quelques autres, dont je vous ai déjà fait offre, d'un des registres du tems: ils sont donc authentiques. Chacune des cinq "Chambres de Justice" de campagne établies par l'ordonnance ci-dessous transcrite tenait un tel registre, dont suit le titre: "Régistre de la Chambre de Justice de ———, établie par son Excellence Monsieur Thomas Gage, Gouverneur de Montréal et de ses dépendances, &c. le 13 Octobre 1761, par son Ordonnance enregistrée sur le dit Régistre, sur la page numérotée et paraphée première page, par un des Capitaines de la dite Chambre." En marge de celui qu'on m'a communiqué sont les initiales Fr. G. du nom du Capitaine de milice Fr. GUY. Au haut, il est écrit: "1761, 24 Oct." et immédiatement en tête de l'Ordonnance est le signe religieux d'une ✝. On n'y parle qu'une seule langue, la française.

S. R.

Montréal, 1er. Décembre 1826.

(6) Voir Leçons de Droit, &c. Bib. Can. T. III. No. 1. p. 36.

FR. G. "EXTRAIT (7) de l'ORDONNANCE et REGLEMENT des CHAMBRES de JUSTICE du Gouvernement de Montréal, par son Excellence Monsieur THOMAS GAGE, Gouverneur du dit Montréal et ses dépendances, &c.

"Par Son Excellence Thomas Gage, Gouverneur de Montréal et de ses dépendances, &c. &c. &c.

"SÇAVOIR:—Nous étant fait rendre compte de l'état actuel de l'administration de la Justice dans les Campagnes de Notre Gouvernement, et recherchant avec zèle les moyens de la rendre plus prompte, plus aisée et moins couteuse à ceux qui seront dans l'obligation d'y recourir,—Nous avons fait le présent Règlement que Nous voulons être suivi et exécuté, suivant sa forme et teneur.

"Notre Gouvernement sera divisé pour l'administration de la Justice en cinq Districts, que nous avons placés au centre des campagnes de chaque district, afin de faciliter ceux qui seront obligés d'y avoir recours.

"Pour le premier District, la Chambre d'Audience se tiendra à la Pointe-Claire, et les habitants des Cédres, Vaudreuil, Isle Perreault, (Perrot,) Ste.-Anne, Ste.-Geneviève, Sault-au-Récollet, La Chine et St.-Laurent seront justiciables de cette Chambre.

"Pour le second District, la Chambre d'Audience se tiendra à Longueuil, pour les habitants de Chambly, Châteauguay, La Prairie, Boucherville et Varennes.

"Pour le troisième District, la Chambre d'Audience se tiendra à St.-Antoine, pour les habitants de Sorel, St.-Ours, St.-Denis, Contrecoeur, St.-Charles et Verchères.

"Pour le quatrième District, la Chambre d'Audience se tiendra à la Pointe-aux-Trembles, pour les habitants de la Longue-Pointe, la Rivière-des-Prairies, Ste.-Rose, St.-Fr. De Sales, St.-Vincent de Paule, Terrebonne, La Mascouche et La Chenaie.

"Pour le cinquième et dernier District, la Chambre d'Audience se tiendra à La Valtrie, pour l'Assomption, La Nauraisie, Repentigny, St.-Sulpice, Berthier, Isle Dupas et autres îles dans cette partie.

"Dans chacune de ces Chambres il s'assemblera un Corps d'Officiers de Milices, tous les premiers et quinze de chaque mois; si ces jours arrivent Dimanche ou fête, l'audience sera remise au lendemain,

"Ce Corps d'Officiers de Milices sera composé au plus de sept et au moins de cinq, du nombre desquels il y aura toujours un Capitaine: s'il s'en trouvait plusieurs, le plus ancien présidera.

"Les Officiers de Milice de chaque district s'assembleront

(7) Ce mot veut dire copie.

avant toutes choses dans les paroisses ci-mentionnées, pour le 24^e Octobre, afin de régler leurs assises aux Audiences à tour de rôles, afin qu'ils se trouvent toujours à leur tour le nombre de sept.

"Chacune Chambre aura soin de tenir un Régistre numéroté par première et dernière page, et paraphé à chaque page d'un Capitaine de la Chambre; dans lequel régistre seront enrégistrés tous les jugements de la dite Chambre et les ordonnances qui seront par Nous rendues.

"Lorsqu'il conviendra parvenir à quelques ventes par décrets ou retraits, il faut qu'elles soient faites dans les manières accoutumées.

"Dans les affaires où il y aura nécessité d'avoir des témoins, la partie qui succombera sera tenue de les payer à raison de 3 liv. par jour, et si la distance excède 5 lieues, les dits témoins seront payés 6 liv. par jour. Les plaideurs de mauvaise foi seront contraincts de payer les dépenses de leurs parties adverses, suivant l'arbitrage qui en sera fait par les dites Chambres.

"Chacune Chambre est autorisée à faire paroître les dits témoins malgré qu'ils demeurent dans un autre district, à peine contre chacun des témoins qui refuseront d'obéir, de 5 piastres d'amende pour la première fois, et de 10 en cas de récidive.

"Lorsqu'il y aura des procès entre des particuliers de différents districts, le demandeur s'adressera à la Chambre d'où dépendra le défendeur.

"Nous exceptons cependant les habitants de Montréal, à qui Nous conservons le privilège de faire venir à leur Chambre les particuliers des campagnes.

"Nous fixons le délai pour appeler des jugements de chaque Chambre à un mois du jour qu'ils seront rendus, passé lequel tous les dits jugements seront exécutés; en conséquence les Officiers des Chambres assemblés donneront ordre au Capitaine du perdant de le contraindre par corps ou par saisie de ses biens.

"Afin de décider sur les Appels qui seront faits, Nous prévenons que tous les vingt de chaque mois il s'assemblera un Conseil d'Officiers des Troupes de Sa Majesté, savoir, un à Montréal pour le premier district—un autre à Varennes pour le second et troisième district—et un autre à St-Sulpice pour le quatrième et cinquième district.

"Les parties qui voudront encore appeler du jugement des dits Officiers, seront tenues de le faire dans la quinzaine, pardevant Nous, et à cet effet ils remettront leurs pièces en Notre Secrétariat dans le dit délai, faute de quoi ils n'y seront plus reçus.

"Lorsqu'il se trouvera dans quelques paroisses des gens sans aveu, ou des scélérats, ils seront conduits devant la Chambre du district où ils seront pris, laquelle les condamnera, soit au fouet, prison ou amende, suivant l'exigence du cas.

"S'il se commettait quelques crimes atroces, comme *assassin*, (8) viol, ou autres capitaux, chaque Officier de Milices est autorisé à arrêter les criminels et les complices et les faire conduire sous bonne et sure garde à Montréal, avec l'état du crime et la liste des témoins.

"Lorsqu'il s'agira de procès qui n'excéderont pas 20 liv., chaque Officier de Milices pourra seul les décider, et les parties ne pourront appeler de leurs décisions qu'à la Chambre du District seulement.

"Pour indemniser les Officiers de Milices des Chambres de chaque district, de la perte de leur temps, abandon de leurs travaux, entretien de leur Chambre, et subvenir aux dépenses d'iceilles pour bois et chandelles nécessaires,—Nous leur allouons ce qui suit:

"La partie qui aura succombé dans un procès de la valeur de 20 liv. jusqu'à 50 liv., payera une demi-piastre—depuis 50 liv. jusqu'à 100 liv., une piastre—depuis 100 liv. jusqu'à 250 liv., une piastre et demie—depuis 250 liv. à 500 liv., deux piastres et demie—de 500 liv. à 1000 liv., quatre piastres—de 1000 liv. à 3000 liv., six piastres—de 3000 liv. à 7000 liv., huit piastres,—de 7000 liv. à 10,000 liv., dix piastres—et au-dessus de 10,000 liv., vingt piastres.

"Les amendes que les particuliers auront encourues, faute d'avoir satisfait à Nos Ordonnances, leur seront allouées.

"Chaque Chambre nommera un trésorier qui touchera l'argent des parties et des dites amendes, en tiendra un compte exact et en rendra compte tous les trois mois à: Officiers des dites Chambres, entre lesquels le total sera partagé eu égard au nombre de leurs assises aux Audiences et à la distance du chemin qu'ils auront fait; les frais de l'entretien de leur Chambre préalablement déduits.

"Nous ne pouvons trop recommander aux dits Officiers de Milices de maintenir le bon ordre dans leurs compagnies, d'accommoder autant qu'il leur sera possible tous les différends à l'amiable, enfin de tenir la main à l'exécution du présent Règlement, lequel sera enregistré *en tête de leurs Régistres*. (9)

"Mandons que Notre présente soit lue, publiée et affichée en lieux accoutumés.

"Fait à Montréal, le 19^e Octobre 1761. Signé de Notre main, scellé du sceau de Nos armes et contresigné par Notre Secrétaire,
"THOS. GAGE.

"Par Son Excellence, G. MATURIN."

(8) On trouve ce même mot employé pour *assassinat* dans tous les Manuscrits du temps que j'ai en ma possession.

(9) Ces mots *en tête de leurs Régistres* indiquent bien la première opération d'un tribunal de nouvelle création. Quels étaient donc les tribunaux antérieurement existants? La Proclamation ou Ordonnance de Sir Jeffery Amherst le ferait voir: il est donc bien à désirer qu'on la rende publique.

. ESSAI ANALYTIQUE

Sur le Paradis Perdu de Milton, par MM. C*** et V***.

LIVRE. SECOND.

MILTON, après avoir parlé d'un trône magnifique sur lequel est assis Satan, lui fait débiter un discours pompeux, par lequel il ouvre la séance. Il propose une alternative, et finit par ces mots:

..... *Who can advise may speak.*

Moloch opine, et la manière énergique dont il s'exprime dévoile presque toute l'horreur de sa situation.

Bérial parle ensuite. Mais avant de rapporter son discours, le poète nous le dépeint comme le plus beau des anges révoltés. Il lui donne de superbes traits, quoiqu'un peu altérés par l'action du feu infernal et obscurcis par la fumée.—Un autre pair se lève, dont Milton dit:

To vice industrious, but to nobler deeds.

Timorous and slothful.....

Le premier attribut convient à un démon; mais le bien répugnant directement à sa nature, il était inutile de lui donner les épithètes *timide* et *paresseux* pour la perpétration des actes plus nobles que le vice. Son discours est très ingénieux; il y règne une éloquence marquée. Mais en même tems, le poète n'aurait pas dû placer des tours au ciel, avec un guet armé; car toutes ces fortifications, en rabaisant la majesté de Dieu, tendent plutôt à nous faire rire qu'à effrayer les assaillans.

..... *The towers of heaven are fill'd.*

With armed watch, that render all access.

Impregnable.....

La fin du discours est marquée au coin d'une impiété contradictoire avec la science qu'ont les démons de l'immuabilité de Dieu.

..... *When the raging fires*

Will slacken, if his breath stir not their flames,

Our purer essence then will overcome

Their noxious vapour, or inured, not feel;

Or change at length.....

Qu'on ne dise pas que *if his breath stir not their flames*, rend l'impiété conditionnelle; car Dieu leur avait expressément prédit, que jamais les feux de l'enfer ne s'amortiraient, et que leurs souffrances seraient toujours égales. Conséquemment les démons, qui étaient intelligents et qui avaient sans doute la mémoire en partage, n'ayant pu oublier cette malédiction, ne pouvaient proférer sans impiété réelle les paroles mentionnées plus haut.

Après Bérial, Mammon prend la parole: il propose, en termes magnifiques, d'égaliser l'enfer aux cieux. Il opine à la paix, et

tous d'une voix unanime adoptent son avis. Le poëte, après un beau portrait de Belzébuth, lui fait prononcer un assez long discours, qui tend à faire attaquer, par force ou par adresse, le monde des humains. Son conseil est approuvé et reçu avec enthousiasme; et les applaudissemens rendant Belzébuth plus orgueilleux, il reprend la parole sur un ton plus fier et plus élevé; il discute sur le choix de celui qui sera chargé d'aller à la recherche du monde terrestre. Satan parle, et prend sur lui d'aller chercher, le globe sur lequel il fonde ses projets de vengeance. Son discours fini, il rompt la séance. Par son ordre, l'arrêt est publié au son de trompe, et l'armée y répond par de grands cris. Dans le cours du récit, on nous parle de combattans qu'on voit s'entrechoquer dans le firmament, présage de guerres; ce qui nous fait croire que Milton, en cette occasion comme en plusieurs autres, ressent l'effet des préjugés superstitieux des tems où il a vécu.

Nous voyons de plus que les démons, sans s'amuser à souffrir les tourmens imposés par l'Etre suprême, prennent des divertissemens; les uns font des concerts en orchestre, mariant leurs voix aux sons des instrumens; d'autres n'étant point sensibles à l'harmonie musicale, se distraient en faisant usage de la dialectique: on en voit d'autres qui, préférant la promenade aux autres amusemens, font des voyages de plaisir le long du Styx, du Cocyte, du Phlégéon, du Léthé, de l'Achéron; et s'ils n'y naviguent pas, c'est probablement parce qu'ils n'avaient point de canots, et n'en savaient point faire; par la raison que Milton ne connaissait pas un canot sauvage du Canada. Mais nous ne voyons pas dans la théologie qu'il y ait jamais eu des fleuves en enfer, et Dieu n'en avait certainement pas créés pour raffraichir les démons.

Satan se trouve dans le même cas que Jupiter, en ce que sa tête enfante un ange féminin. Vient ensuite un conte immoral d'une hardiesse inconcevable, et qui dégoûte également le métaphysicien, le théologien et le philosophe. Nous nous abstiendrons de le rapporter, comme en étant doublement indigne, par son indécence et par son défaut de justesse. En un mot, à l'exception de la beauté des vers, ce passage est indigne de son auteur.

Satan répond à sa fille la *Mort*, et l'instruit de ses vues, ainsi que la *Révolte*. Il les engage toutes deux à lui donner une issue, afin de pouvoir continuer son voyage. Il y réussit, et ayant surmonté ces obstacles, il poursuit sa marche. Ayant accompli son trajet, il arrive à la demeure du *Chaos*, qui se présente à lui aussitôt. Le roi infernal lui adresse quelques mots, afin de l'engager dans ses intérêts: le *Chaos*, quoiqu'embarrassé, lui répond d'une manière qui comble ses desirs, et lui enseigne où est le globe terrestre. Satan, dans son empressement, ne lui réplique rien, et vole au lieu indiqué. Après beaucoup de difficultés, il entrevoit la terre.

Nous ne saurions poursuivre sans nous arrêter un moment, pour contempler et admirer la sublimité des pensées de Milton, et la beauté qu'il mêle aux récits les plus futiles. Il y met une importance que lui seul peut ajouter, et sans laquelle une grande partie de son poëme serait vide de sens. C'est là surtout que l'on voit sa grande supériorité sur tant d'autres, qui ont voulu briller dans le genre où il a excellé.

LIVRE TROISIÈME.

Milton, avant de reprendre son récit, fait une digression touchante sur son aveuglement. Il y met une sensibilité qui charme, et qui fait sentir la grandeur de son infortune. Nous en citerons quelques vers :

*But cloud instead, and ever during dark
Surrounds me, from the cheerful ways of men
Cut off, and for the book of knowledge fair
Presented with a universal blank
Of nature's work, to me expung'd and rais'd,
And wisdom at one entrance quite shut out.*

Le poëte décrit avec grandeur les chœurs célestes, l'espace entre l'abîme et l'enfer, et Satan qui arrive aux extrémités du monde. L'Eternel s'adresse à son fils, lui représente l'excès de la rage dont est dévoré Satan, ses tentatives futures pour effectuer la chute de l'homme, qui sera la victime de ses trompeuses amorces. Il lui rappelle ensuite ses motifs en créant l'homme; la liberté qu'il lui a accordée, et qui seule sera cause d'une faute qu'il pourrait éviter.

Le Fils fait une réponse égale en beauté au discours de son père. Le Père reprend la parole; son discours excite un vif intérêt, et fait naître une inquiétude sur celui qui devra mourir pour opérer la rédemption de l'homme. Mais le discours que fait ensuite le Fils porte dans l'âme une douce consolation, dissipe nos appréhensions sur notre sort futur, et nous remplit de joie et d'espérance. Il parle d'avance de ce qu'il fera à son avènement dans le monde; il s'offre au trépas pour racheter les hommes, prédit la victoire qu'il remportera sur Satan, son entrée triomphante dans les cieux, ainsi que le pardon céleste accordé par le Très-Haut. Son discours est mystérieux; il pique la curiosité des anges, qui désireraient le comprendre. Le Père accepte ses offres, dans la réponse qui commence ainsi :

*O Thou in heaven and earth the only peace
Found out for mankind under wrath, o thou
My soul complacent.....*

Après lui avoir exprimé la douleur que lui causera son absence, il lui explique le but de sa mission, son incarnation, la naissance d'une femme qui, sans cesser d'être vierge, enfantera le rédempteur.

ment, pour
tion, et la
ne impor-
nde partie
e l'on voit
riller dans

teur des humains; la mort qu'il souffrira, le pardon qu'elle méritera aux hommes; son rétablissement dans sa gloire première. Il lui décrit, en termes magnifiques, le jugement dernier, l'éclat de sa gloire, la séparation des élus d'avec les réprouvés, le bonheur ineffable et éternel des premiers. Après cette conversation entre l'Eternel et son fils, les anges pénétrés et ravis les adorent et chantent leur grandeur. C'est là où brille le génie de Milton.

ession tou-
ui charme,
en citerons

Dans la reprise de sa narration, le poète nous démontre, *rebus ipsis*, qu'il connaît l'Hydaspes et le Gange; qu'il croit les Chinois voyageurs en des sables mouvants, comme les Arabes et les Africains; qu'il suppose une espèce de paradis des fous, où il place EMPE'DOCLE, CLE'OMBROTE, ceux qui cherchent la pierre philosophale, les partisans du luxe. Il ne veut pas donner, en dépit de St. Pierre, entrée aux récollets, aux dominicains, dans le paradis, et il dépeint les reliques, les indulgences, les bulles, les dispenses, que le vent arrache à ces pauvres rebutés qui tourbillonnent dans les airs. Il les met dans le paradis des fous. Il nous décrit ensuite une échelle toute éclatante par sa richesse, et qui va du paradis terrestre jusqu'au ciel. Satan, après l'avoir admirée, regarde les planètes, en poursuivant sa marche. Milton nous donne ici à entendre qu'il se connaît en hypothèses; il suppose qu'il pourrait habiter quelque peuple dans les étoiles. Il parle ensuite du soleil en grand poète; mais il reprend aussitôt la qualité d'astronome, en raisonnant sur la cause du mouvement des astres. Nous sommes gratifiés enfin d'une petite leçon de chimie, mais qui, finissant prématurément, ne met dans l'esprit qu'une très faible idée de cet art.

l'espace en-
du monde.
la rage dont
la chute de
ces. Il lui
té qu'il lui
pourrait é-

Satan parle à Uriel. Le rang et la qualité de celui-ci sont mentionnés brièvement: Satan lui adresse un discours pour l'engager à lui enseigner lequel des globes qu'il voyait était la terre. Uriel trompé par ces paroles captieuses, lui répond avec cette franchise qu'inspire un cœur généreux. Il lui fait une courte narration de l'histoire de la création. Il lui montre l'endroit où sont les premiers hommes, qu'il décrit ainsi:

ours de son
te un vif in-
mourir pour
que fait en-
dissipe nos
joie et d'es-
nement dans
es, prédit la
phante dans
Très-Haut,
s anges, qui
fres, dans la

*That spot to which I point in paradise,
Adam's abode, those lofty shades his bower:
Thy way thou canst not miss, me mine requires.*

Satan s'incline, part, se rend promptement sur la terre, et en y arrivant, il met le pied sur le mont Niphaté.

(La suite au numéro prochain.)

MA SABERDACHE, No. VI.

1°. ANECDOTES CANADIENNES.

Compliment d'un Abénaquis.—Le P. GERMAIN était, en 1757, missionnaire chez les Abénaquis, quand, dans le mois de Juillet,

son absence,
la naissance
le rédempteur

il crut devoir accompagner le parti de ces sauvages qui fut en expédition contre le fort George. Arrivé à Carillon, il y trouva le marquis de MONTCALM. "Je m'empressai, dit-il, d'aller lui rendre mes devoirs. Les Abénaquis, moins pour se conformer au cérémonial, que pour satisfaire à leurs obligations et leurs devoirs, ne tardèrent pas à se présenter chez leur général. Leur orateur le complimenta brièvement, comme on l'en avait prié.—" Mon père, lui dit-il, n'appréhende pas, ce ne sont pas des éloges que je viens te donner; je connais ton cœur, il les dédaigne; il te suffit de les mériter. Eh bien! tu me rends service, car je n'étais pas dans un petit embarras de pouvoir te marquer tout ce que je sens. Je me contente donc de t'assurer que voici tes enfans, tous prêts à partager tes périls, bien sûrs qu'ils ne tarderont pas à en partager la gloire."

Marsolais.—MARSOLAIS était un Canadien d'une bravoure à toute épreuve; mais s'il ne craignait pas le feu, la bouteille, d'un autre côté, ne l'effrayait pas non plus.—Au mois d'Avril 1760, il marcha avec l'armée française destinée à reprendre Québec.—Après l'affaire du 28, où les Anglais furent défaits et contraints de rentrer dans la place, le chevalier de LEVIS se détermina à en faire le siège. On ouvrit donc la tranchée devant Québec. Le service était par fois très dangereux, car les assiégés faisaient de leurs batteries un feu terrible et constant sur les travailleurs. De jour, de nuit, Marsolais était toujours prêt, quand son tour de service venait. Il ne s'en tenait point là: quelqu'un voulait-il s'exempter du devoir, quand il en redoutait, surtout de jour, les conséquences; il appelait aussitôt notre milicien:—"Marsolais, veux-tu aller à la tranchée pour moi?—Volontiers.—Qu'exiges-tu?—Deux bouteilles et la bouche pleine." Jamais il ne demandait autre chose. On lui donnait donc deux bouteilles d'eau de vie, qu'il mettait dans son estomac, et la bouche pleine, (une troisième bouteille,) il l'avallait sur le champ, puis marchait intrépidement à l'ouvrage.

Il y a façon pour tout.—Un nommé JEAN PICOTTE était un lit mourant: c'était un de ces hommes qui, comme on dit au pays, n'ont jamais engendré la mélancolie. Un prêtre l'assistait dans ses derniers momens. Il lui parlait de la justice de Dieu, et lui disait combien il était difficile d'entrer au ciel. "Ah! oui, monsieur," interrompit le mourant, "je le sais bien; mais si je ne puis y aller seul, je tâcherai d'y entrer par occasion."

A chacun son arme.—Le Dr. H..... assistait à une vente publique. Le courtier offre enfin une paire de pistolets superbement montés en argent. Chacun veut les voir; on se les passe; ils viennent entre les mains de Mr. D...d, qui étant auprès du docteur, qu'il savait parfaitement entendre le badinage, se tourne vers lui, et lui dit d'un ton goguenard, en les lui présentant: "Docteur, voici de jolis et d'excellents pistolets; n'en auriez-vous pas

besoin?—Oh! ma foi, non," repartit aussitôt le chirurgien, avec un clin d'œil significatif, "*j'ai bien assez de ma lancette.*"

Ce que c'est que la politesse.—MM. G..... et S..... jouaient au whist: Mr. G. jeune et gai, mettait peu d'intérêt à la partie, et jouait assez négligemment: il fait une faute, et il en rit tout le premier. Il en fait une seconde: "Bon dieu! que je suis bête;" dit-il, avec un éclat de rire. On sourit de la saillie, sans rien répondre. Bientôt une troisième faute de la part de Mr. G. accompagné d'un joyeux—"Mais, bon dieu! que je suis bête!" "dites-le donc, Mr. S., dites-le donc."—"Eh! vraiment, monsieur," répondit enfin celui-ci, "*je suis trop poli pour vous démentir*".....et tous les joueurs quittent la table, en riant aux éclats bien cordialement.

2°. ŒUVRE DE MES CISEAUX.

Bibliographie.—Un monsieur américain écrit de Paris, le 26 Septembre 1826, une lettre dont ce qui suit est extrait:

"Je fus aussi voir la librairie de M. Bossange, père. Il y a une étrange contradiction dans tout ce qui concerne le peuple français. Il est rare de trouver une maison propre, encore moins élégante et de bon goût; et néanmoins vous rencontrez souvent des boutiques tenues dans le plus bel ordre. Tel est le cas à l'égard de la librairie de M. Bossange. L'établissement est dans la force du terme élégant. Il a des peintures, des statues, des globes, des sphères, &c. et un salon de lecture; mais ce qui a le plus attiré mon attention, ce sont deux livres que j'oserai dire uniques.

"L'un est un *Pseautier romain*: il est du siècle de Louis XIV, et enluminé avec une délicatesse de coloris et une beauté de dessin qu'on ne saurait décrire avec la plume. M. Bossange a fait relier ce livre magnifiquement, et l'a offert en présent au roi, à l'occasion du sacre: il a été refusé, parce qu'il n'a pas voulu y mettre de prix. On dit que ce livre a coûté 2000 piastres.

"L'autre est la Grande Charte, (*Magna Charta*), superbement écrite sur papier velin. On le donne pour le livre le plus superbement relié qu'il y ait au monde. Il est renfermé dans une boîte qui a elle-même l'apparence d'un des livres les plus magnifiques qui puissent se voir. Lorsqu'on l'ouvre, on aperçoit le mince volume, embelli par un travail d'une délicatesse, d'une correction et d'une complication qu'il serait impossible de décrire. Ce livre, qui n'a pas plus de trente pages, a coûté 3000 piastres. On m'a dit qu'il avait été fait pour un duc anglais, qui ne put pas, ou ne voulut pas le payer; et il est devenu, d'une manière assez singulière, la propriété d'un Français."—*New-York Spectator*, du 10 Nov. 1826.

3°. CORRESPONDANCE INÉDITE.

Epître à Mr. J. S. R. à l'occasion de la rentrée des Bourbons en 1814.

(*) L'ANGLETERRE TRIOMPHANTE ET LA FRANCE HEUREUSE.

Oui, triomphe, Albion! oui, ta terre propice
Des orphelins français fut la tendre nourrice.
Oui, tu sus oublier qu'ils furent tes rivaux:
Tu sus les recevoir comme amis, comme égaux.
Ta gloire est à son comble. Enfin l'heure est venue:
L'orage se disperse et le ciel est sans nue.
On rentre de l'exil; le vaisseau touche au port.
C'est près de son berceau qu'on attendra la mort.
L'orphelin détrompé voit arriver son père:
Le fils qu'on déplorait vient consoler sa mère.
La sensible Philis pend au cou d'un amant
Qu'une trop longue absence a rendu plus constant.
Tout renaît; tout revit. La sombre politique
Quitte l'habit de deuil qui la rendait inique:
Sa voix devient plus douce, et lasse de tromper,
Du bonheur des états elle va s'occuper.
Le tyran disparaît: la discorde tremblante
De ses flambeaux usés voit la flamme expirante.
L'autel est relevé; le trône est raffermi.
Louis de ses sujets est le père et l'ami.
Généreuse Albion! le bonheur de la France
N'est dû qu'à tes trésors, n'est dû qu'à ta constance.
Tu parlas à l'Europe, et l'Europe, à ta voix,
S'allia pour venger les peuples et les rois.
Le ciel la seconda, le ciel la rendit libre;
Et l'univers enfin reprend son équilibre.
Puisse, après tant de maux, l'olive de la paix
Succéder aux lauriers, et revivre à jamais!

P. H. C.

Kingston, (H. C.) 1er Juin 1814.

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ECRIT INTITULÉ,

“ Esquisse de la Constitution Britannique.”

IL a paru dans la *Bibliothèque Canadienne*, une production dont le style indique, à ne pouvoir guères s'y méprendre, l'auteur de quelques morceaux qui ont paru, assez récemment, dans la *Gazette de Québec* par autorité, et qui ont, à juste titre, excité des

reclamations. C'est la même abondance d'expression, la même légèreté. L'écrivain a du talent et de la facilité. Pourquoi ne s'exerce-t-il pas dans un genre qui lui soit propre, au lieu de s'embarasser dans des discussions dont les sujets lui sont étrangers? La littérature n'offre-t-elle pas un champ assez vaste à son imagination? Ses écarts seraient sans conséquence. Il n'en est pas ainsi de la politique et du gouvernement, dont la science tient à tout ce que l'homme a de cher dans la société, et qui, si l'on donne une fausse direction à ses idées, conduiraient, dans la pratique, aux plus funestes résultats. Quand on veut traiter les questions importantes qui se rapportent à ces objets, il faut au moins avoir des connaissances positives, et ne raisonner que sur des principes exacts; ce qui ne se trouve point dans ce que nous avons vu de l'*Esquisse de la Constitution Britannique*.

L'auteur, au lieu de s'attacher d'abord au sujet qu'il nous annonce, débute par nous parler de tout autre chose que de l'Angleterre et de sa constitution. Il commence par disscrire sur la constitution d'un pays qui n'en avait pas, et il fait l'éloge de cette constitution. Il nous dit, en même temps, que ce pays était assujéti à un gouvernement qui, suivant lui, n'était *absolu* qu'en apparence, parce qu'il était restreint dans de *certaines bornes* qu'il laisse chercher au lecteur. On peut supposer que par ces bornes, il entend *certaines lois*. Mais il n'indique aucune institution, dans ce gouvernement, pour servir de contre-poids à l'exercice de l'autorité, pour la contenir dans des bornes connues et réglées par les lois elles-mêmes. Mais la Loi Salique et les principes de l'hérédité de la souveraineté suivant l'ordre de primogéniture ont été suivis et observés; en voilà assez, suivant lui, pour former une constitution, et faire naître chez lui le sentiment de la plus profonde admiration!

D'un autre côté, notre écrivain, après avoir indiqué rapidement quelques faits de l'Histoire d'Angleterre, ne voit pas, nous dit-il, la moindre apparence d'une base constitutionnelle dans la Grande Charte. C'est au moins un étrange aveu dans un homme qui prétend nous donner une *Esquisse de la Constitution Britannique*.— Nous reviendrons sur ce sujet, quand il nous aura réellement ébauché son esquisse de cette constitution, dont les traits ne sont pas encore assez marqués, pour qu'on puisse se permettre de s'y arrêter dans ce moment.

Avant de revenir à ses idées sur la constitution, un mot qui pourtant suivant lui, n'est pas encore bien défini, et ne peut présenter en général qu'une idée vague et indéterminée, il est juste de remarquer que pour nous faire connaître apparemment le moyen d'y entendre quelque chose, et pour terme de comparaison, il nous dit que tout le monde, en ouvrant une montre, peut facilement se mettre au fait du mécanisme de son organisation. Nous aurions cru exactement tout le contraire, et que comme il le dit lui-même, en chan-

en 1814.

REUSE.

ce:

ce.

P. H. C.

TITULE,

uction dont
l'auteur de
dans la Ga-
, excité des

geant seulement les mots, il faudrait un horloger consommé pour se mettre au fait, au premier coup d'œil, de ce mécanisme et de cette organisation. Un individu qui n'aurait jamais étudié l'horlogerie, pourrait-il, en ouvrant une montre, se mettre au fait de son mécanisme et de son organisation? Ne serait-ce pas avant d'avoir lui-même approfondi par l'étude ses connaissances en fait de constitution et de gouvernement, qu'il a cru pouvoir parler avec exactitude de choses, suivant lui, *vagues et indéterminées*, qu'il indique lui-même par des mots qui ne peuvent même présenter des idées exactes, et dont le sens n'est pas encore fixé?

Il est flatteur néanmoins de voir cet écrivain, après nous avoir parlé de la force comme d'un droit qui doit tout régler, reconnaître formellement qu'elle n'est qu'un *droit de fait* et non d'équité; que ce droit *ne lie qu'autant que la chaîne est assez forte pour résister aux efforts de celui qui la porte; qu'une fois rompue, son effet n'existe plus*. Cela veut dire que ce n'est qu'un "pouvoir enfant de la barbarie et né pour elle."

Si les termes dont l'auteur s'est servi ne sont pas d'une rigoureuse exactitude, la pensée qu'il met au jour est vraie. Le lien de la force n'a d'autre principe que la nécessité du moment. Il n'en subsiste rien, dès l'instant où cette nécessité cesse d'agir. Quand ce lien est le résultat d'un devoir, c'est tout le contraire. La violence peut le briser, ou détruire son action actuelle; mais le lien du devoir, ou si l'on veut, l'obligation morale qu'il comporte, n'en subsiste pas moins: il est toujours le même.

Mais examinons quelques unes de ses doctrines sur les constitutions. Suivant lui, un pays a une constitution quand il a des lois fondamentales. Il en est une dans tous les états despotiques; c'est que la volonté de celui qui gouverne fait tout. Celle-ci est l'essence de cette espèce de gouvernement. Elle se retrouve dans la pratique de tous les gouvernemens asiatiques, si on peut donner ce nom au despotisme. Mais si c'est là une constitution, il faudrait donc dire que ce sont les gouvernemens les plus parfaits de l'univers. Cette opinion n'a pas besoin d'être réfutée.

Dans ces états, il se peut qu'il y ait des lois plus ou moins fixes ou connues. Mais ces lois peuvent n'être que des règles de droit privé, sans fixer l'étendue ou les limites de l'autorité, ou sans assurer aucun moyen de la faire respecter, non plus que de la contenir dans des bornes prescrites. Peut-on dire que ces états aient une constitution, une forme de gouvernement réglée? Jamais peuple n'eut des lois privées plus parfaites et un code de lois plus complet que les Romains sous les derniers empereurs, et après eux, les Grecs du Bas-Empire. Peut-on dire que ces peuples avaient une constitution? Mais s'il était suffisant pour un pays d'avoir des lois fondamentales pour avoir une constitution, il s'ensuivrait que les Turcs auraient, sous ce rapport, l'avantage sur tous les autres peuples. Le Coran est un code immuable et

unique dans l'état: il règne sans partage: son empire est constant et invariable, depuis Mahomet. Dira-t-on que les peuples soumis à ce code ont une constitution? Oui, si l'on pouvait donner ce nom à un gouvernement où le sabre règle tout.

Cependant l'auteur en vient à hazarder, dit-il, une définition du mot de constitution. C'est apparemment une découverte. Il doit s'entendre, dit-il, "de la coordination de tous les élémens organiques qui entrent dans la composition d'un tout; de manière qu'ils tendent tous à un but unique, et que par l'harmonie et la régularité de leurs fonctions respectives, l'existence et la durée soient assurées et consolidées." On ne s'arrêtera pas à discuter sur l'exactitude ou la clarté de la définition: on se contentera de dire plus simplement, qu'un état a une constitution, quand les lois assurent les droits de ceux qui le composent, et quand les institutions fournissent les moyens de faire respecter les devoirs réciproques qui en sont le résultat entre les gouvernans et les gouvernés. L'auteur de l'essai a pris l'effet pour la cause. Ce sont ces lois et ces institutions qui produisent cette *coordination*. Si on a pourvu aux moyens d'en assurer l'exécution, si le système est habilement combiné, il y a coordination; si les lois sont mauvaises, il y a divergence. Enfin, s'il n'y a point de ces lois, si elles sont vicieuses, ou si elles sont violées ou perdues de vue, il y a anarchie ou despotisme. Le gouvernement est sans frein et sans ressort; il n'y a pas de constitution. Examinons ce que nous dit l'auteur sur ce qu'il appelle la constitution ancienne de la France.

Où se trouve cette constitution? Aucun corps de lois que je connaisse, aucun recueil de principes exacts relatif à cet objet ne se rencontre nulle part. J'ai souvent lu des dissertations de l'espèce de celle de l'auteur, dans un assez grand nombre d'ouvrages dont quelques uns étaient amples et se composaient de plusieurs volumes, et j'ai toujours fini par me faire la même demande.—Disons qu'il n'y avait aucune loi qui fixât en France les bornes de l'autorité, ou en réglât l'exercice, ni aucune institution propre à faire respecter les droits réciproques des gouvernans et des gouvernés. Si cette constitution avait existé en effet, il y avait longtemps qu'elle était devenue nulle dans la pratique. Cela est si vrai qu'on était venu à regarder cette maxime, *si veut le roi, si veut la loi*, comme loi fondamentale dans l'état, et on s'y conformait dans la conduite. Cependant notre auteur s'extasie sur la constitution de la France!

Les lois fondamentales d'un état constitué doivent avoir quelque rapport à l'autorité que celui qui gouverne peut exercer sur les citoyens, à la levée des impôts, à l'emploi des deniers pour subvenir aux besoins de l'état ou à l'administration de la justice. Quelles étaient, en France, les règles ou les institutions relatives à ces objets?

(A Continuer.)

LEÇONS SUR LE DROIT, PAR MR. VICER.

(Pour la Bibliothèque Canadienne.)

L'USAGE des leçons publiques, qui remonte à l'antiquité la plus reculée, et que l'on a regardé si longtemps comme un ressort essentiel dans l'œuvre de l'instruction et dans la constitution des maisons d'éducation du premier ordre, a rencontré, comme beaucoup d'autres institutions anciennes et modernes, des septiques qui ont révoqué en doute son utilité; qui ont même condamné sa tendance sur l'esprit humain. L'on a dit que les connaissances acquises de cette manière sont le plus souvent très superficielles; que le donneur de leçons n'étant, après tout, qu'un auteur qui n'ose se livrer à l'impression, mérite peu la confiance, puisqu'il peut braver plus impunément l'opinion publique que si son travail était soumis à l'inspection de chacun; qu'à ces leçons, dont la rapidité laisse à peine le temps de la réflexion, l'esprit n'a d'autre alternative que celle de souscrire implicitement aux opinions du professeur, (*jurare in verba magistri*,) ou de nier sa doctrine dans tous les points; d'où l'on infère que ces leçons sont au moins, sans utilité.

Cette opinion, qui n'est pas sans quelque vérité, ne saurait être admise sans modification; et si le défaut de publicité permanente était le seul reproche qu'on pût faire à ce genre de travail, les observations suivantes prouveraient seules que les opinions d'un donneur de leçons publiques sont, tout aussi bien que les écrits d'un auteur, justiciables de l'opinion, et qu'il est aussi facile de citer celles-ci que ceux-là à son tribunal.

Ce n'est plus le même motif qu'autrefois qui élève l'homme savant dans une chaire, pour en faire jailler, comme d'un foyer commun, les lumières qu'il aurait concentrées. Jadis, point d'imprimeries, peu de livres, point de critiques. De nos jours, au contraire, où toutes ces choses abondent, quelle découverte, quelle pensée neuve, quelle expression même d'invention récente, ne parcourt pas le monde avec une rapidité presque magique. La goutte vous fixe-t-elle dans votre cabinet, qui vous empêche d'entasser sur votre bureau la science et la sagesse de l'univers? Mais malgré ces avantages que nous avons sur les anciens, nous avons su tirer parti des leçons publiques sur un autre principe, celui de la sub-division du travail appliquée aux besoins de l'esprit; application tout aussi évidente qu'elle est précieuse, dans ce siècle de lumières, où l'esprit humain n'étant plus regardé comme un vase d'une capacité connue, dans lequel de nouvelles connaissances ne se logent qu'en chassant les anciennes, atteste que l'intelligence croît avec la science dont on l'enrichit; dans ce siècle de libéralité, qui a vu disparaître, entre mille préjugés barbares, la doctrine

absurde de l'infériorité intellectuelle de la plus belle, comme de la plus aimable moitié du genre humain. Car, disons-le à la gloire des temps modernes, si comme dans les beaux jours de la chevalerie, nous faisons des sacrifices moins couteux dans le service de la beauté, nous leur rendons un hommage plus flatteur; et soumis aujourd'hui plus à la séduction de leur esprit, qu'autrefois à l'empire de leurs charmes, nos offrandes leur font exercer cette délicatesse de pensées et cette subtilité de raisonnement qui leur donneraient à juste titre la supériorité sur l'autre sexe, si d'autres facultés liées à son organisation physique, n'assuraient à l'homme l'ascendant que sa destination lui marque.

Les leçons publiques sont à la fois un moyen d'instruction et une source recreative. Si la lecture est pour plusieurs un travail fatigant, si la conversation est bornée dans son influence, les leçons publiques, sans provoquer l'esprit à de grands efforts, communiquent à des centaines d'individus le travail et les lumières des temps passés et présents. Comme objet d'amusement, elles sont diversion à des plaisirs d'un genre moins innocent. En réveillant une noble ambition, elles font naître le goût des sciences, et servent à propager des opinions utiles et honorables, surtout lorsque le professeur possède, comme Mr. VIGER, des idées libérales et étendues jointes à un désir de servir son pays qui n'a besoin que d'être plus commun.

Dans le sujet qu'il traite, Mr. Viger s'élève, à chaque instant, à des considérations nobles et importantes. Il appuie judicieusement et avec force sur l'indispensable nécessité de la connaissance de l'histoire pour interpréter surement les lois; vérité frappante dans ce pays, où notre code, composé du Droit de plusieurs peuples, nous force à chercher ailleurs que dans nos mœurs, nos usages, notre localité et nos annales mêmes, les motifs de plusieurs lois, qui n'en sont pas moins pour nous des règles d'action, pour avoir vu le jour sous des circonstances qui nous sont étrangères. L'exemple le plus sensible que Mr. Viger pût trouver pour prouver sa doctrine, est bien choisi dans l'origine du droit féodal en Europe, comparé avec son introduction dans ce pays. Là c'était un droit dérivant de l'esclavage, embrassant d'un côté tout les droits, tous les privilèges, et laissant à peine, de l'autre, les moyens d'existence; mais ici les fiefs, en aggrandissant leurs possesseurs, n'ont point restreint chez leurs vassaux la jouissance des droits civils. Cependant quelque heureuse que soit l'idée de Mr. Viger, en comparant la concession des fiefs de ce pays à un fidéicommis, nous ne pouvons dire qu'elle rencontre la nôtre, à moins que l'obligation d'exécuter le fidéicommis ne se restreigne aux premiers temps de l'établissement de la colonie.

Entr'autres époques que Mr. Viger a fixées dans l'histoire légale du Canada, l'établissement de l'évêché en 1659, d'où peut dater l'introduction du droit canonique qui a force en ce pays; du

a plus
ort es-
on des
e beau-
otiques
nné sa
ssances
cielles;
eur qui
uisqu'il
son tra-
dont la
a d'an-
opinions
doctrine
au moins

rait être
manente
avail, les
ons d'un
les écrits
ile de ci-

omme sa-
oyer com-
t d'impri-
s, au con-
te, quelle
écrite, ne
rique. La
èche d'en-
ers? Mais
ous avons
e, celui de
orit; appli-
ce siècle de
ne un vase
issances ne
intelligence
de libérali-
la doctrine

conseil supérieur en 1663, et la nomination du premier intendant en 1665, attirent notre attention, dans la première séance. Les pouvoirs légitimes et usurpés du conseil supérieur, comme de l'intendant, ont été discutés, sur le texte de l'autorité qui les établit, et aussi sur le droit public de l'état. La conclusion qu'a tirée Mr. Viger de cet examen prouve les abus qu'entraîne l'absence de principes fixes et certains en administration, et le danger qui résulte toujours du concours monstrueux des pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire, qui se trouvaient alors réunis dans les mêmes mains. Dans la subdivision du droit public, où Mr. Viger introduit le *jus inter gentes* du chancelier d'AGUESSEAU, nous ne voyons qu'une nomenclature dont nous n'avons jamais pu concevoir l'utilité. Il nous a toujours semblé que ce *jus inter gentes*, que les Anglais n'ont jamais distingué du droit des gens, pour l'avoir appelé *international law*, était une branche distincte et toute indépendante du droit public, qui règle, dans nos idées, les relations entre les gouvernans et les gouvernés. Si l'on a dit "le droit public de l'Europe," c'est que regardant tous les peuples de cette partie du monde comme une seule famille, l'on a voulu sous ce titre désigner un code de lois qui régissait les nations Européennes d'une manière opposée au droit des autres continens.— L'Europe en ce sens n'est qu'un seul empire dont les différens états ne sont plus que des individus.

Il serait trop long de s'arrêter à tous les détails historiques dont le savant jurisconsulte a fait le rapprochement d'une manière habile, pour soutenir les principes certains et lumineux qui dominent sans cesse dans cette intéressante matière. La misère et la dépopulation d'un pays qui n'a pas de lois; l'espèce d'anarchie qui a suivi la conquête; l'établissement projeté de cours d'équité fondé sur l'ignorance de nos lois municipales; le portrait des individus qui remplirent d'abord les premières places en Canada; l'établissement des tribunaux qui jugèrent après la conquête, (et sur lesquels surtout un de nos concitoyens aussi judicieux qu'infatigable dans ses recherches sur l'histoire du pays, a recueilli des documens curieux, dont il doit faire part au public,) tous ces traits, avec d'autres pour leur servir de pendans, remplissent admirablement le cadre que s'est tracé l'orateur.

L'éloge de la profession d'avocat et de celle de notaire, dans lequel nous concourons beaucoup plus volontiers, que dans celui des lois criminelles d'Angleterre, quelque restreint qu'il soit, a provoqué des mouvemens oratoires qui placeraient notre professeur à un degré bien élevé dans des pays où le goût est plus formé qu'il ne peut l'être en Canada.

Nous conseillons à nos compatriotes de ne pas perdre l'occasion d'assister aux leçons sur le droit. Elles n'ont rien de la sécheresse qu'on attribue généralement aux matières légales; elles sont instructives sur une foule de sujets qui sont liés à notre bonheur

et à nos intérêts les plus chers; et méritent à Mr. Viger un tribut de reconnaissance qu'il sera difficile à ses auditeurs, et au public en général, d'acquitter.

Montréal, 2 Janvier, 1827.

MES SOUVENIRS SUR NAPOLE'ON, SA FAMILLE ET SA COUR;

Par Mme. Vve. du général Durand. 2e édition: en deux vols. in-12, pp. 339. A vendre, à Montréal, chez MM. E. R. Fabre & Cie.

Parmi les mille et un volumes de Mémoires, de Souvenirs, de Portraits, &c. dont, avec un assez grand nombre d'ouvrages d'imagination, se compose presque exclusivement la littérature de ces dernières années, il en est qui se distinguent d'une manière avantageuse, et qui ont attesté le vif intérêt avec lequel ils ont été accueillis, par les éditions multipliées par lesquelles ils ont passé, et les traductions en toutes les langues, qui les ont fait connaître dans l'étranger. Si les Mémoires de Mme. De GENLIS, du comte de SE'GUR, de GOERTHE, de FOUCHE', &c. obtiennent la prééminence parmi les ouvrages de ce genre, les Souvenirs sur NAPOLEON n'exciteront peut-être pas un intérêt moins puissant, quoiqu'ils s'annoncent avec des prétentions plus modestes, et sous un nom dont l'obscurité dans le monde littéraire n'en peut imposer à personne. Qu'il nous suffise d'être convaincus que l'auteur se trouvait dans une position à ne pouvoir se tromper, sur les détails qu'elle nous met sous les yeux, et que l'ensemble de son ouvrage nous prouve également qu'elle n'avait nul intérêt comme nul motif de tromper ses lecteurs.

Il était, sans doute, bien intéressant de contempler dans son domestique, cet homme extraordinaire, que nous n'avons jusqu'à présent connu qu'au milieu des camps, et dans ses relations politiques avec les souverains et les peuples; et comme l'a dit l'éloquent auteur de la vie de HOEHE, "L'observateur ne dédaignera par les détails intimes et secrets. Il est curieux de voir dans la coulisse l'acteur qu'on a vu sur la scène. Il n'est guères possible de démêler l'homme qu'après l'avoir déshabillé, pour ainsi dire, et dépouillé de son manteau."

Sans nous étendre davantage sur le mérite général des ouvrages de ce genre, dont la cour de Louis XIV, de Louis XV et de Louis XVI ont abondé, nous allons donner à nos lecteurs les extraits qui nous ont paru les plus intéressants dans ces petits volumes, dont le style est vif, clair et dénué d'affectation, quoique souvent rempli d'élégance. L'auteur débute ainsi:

"On était à la fin de 1809: Napoléon venait de cueillir de nou-

“veaux lauriers; rien ne manquait à sa gloire; mais un héritier manquait à son ambition. Il ne pouvait plus en espérer de son union avec JOSEPHINE, et la mort venait de moissonner le fils aîné de son frère LOUIS. On regardait généralement cet enfant comme devant être le successeur de son oncle; on allait même jusqu’à dire qu’il était son fils, et que l’empereur n’avait donné HORTENSE BEAUHARNAIS en mariage à Louis, que pour cacher le résultat de ses liaisons avec elle. A l’appui de ce qui ne pouvait être qu’une conjecture, on disait que Louis n’avait jamais pu souffrir sa femme; et c’est ainsi que la vérité sert quelquefois à propager le mensonge. Il est certain que Napoléon n’eut jamais d’intimité avec Hortense Beauharnais, qu’il aimait comme EUGENE, parce qu’ils étaient les enfans de son épouse. Dans les divers mariages qu’il décida, soit dans sa famille, soit même parmi les personnes de sa cour, jamais il n’écouta l’inclination: il n’écoutait que les convenances.”

Ce passage, qui réfute d’abord une calomnie atroce, confirme l’opinion qu’on s’est déjà formée depuis longtems des motifs qui influèrent sur l’empereur des Français, dans les alliances auxquelles il força plusieurs membres de sa famille. L’auteur cite JE’ROME et Mdlle. PATTERSON. Ce qui démontre pourtant que, les desseins de sa politique remplis, Napoléon n’était pas dénué des affections ordinaires de l’humanité, c’est qu’il est bien connu aux Etats-Unis, que le fils de Jérôme et de Mdlle. Patterson reçut des bienfaits et des présens sans nombre de son oncle, qui envoya même d’Europe un célèbre professeur pour soigner son éducation.

Dans les détails sur son divorce avec Joséphine, celle-ci paraît en avoir été prévenue quelque temps avant que Napoléon lui-même lui en annonçât la nouvelle; ce qui eut lieu dans un rendez-vous qu’il lui donna à Fontainebleau, où l’impératrice s’étant fait attendre, Napoléon lui en fit des reproches, dont Joséphine étant blessée, “laissa échapper quelques paroles un peu dures. On se dit des choses que rien ne répare, et que rien ne fait oublier.— Le mot de divorce fut prononcé.....et fut peut-être l’origine de sa chute, par l’essor immense que son second mariage donna à son ambition.”

Vient ensuite la négociation pour unir Bonaparte à une princesse de Russie, qui manqua par l’opposition de l’impératrice douairière. On ne pouvait conjecturer quelle princesse était destinée à porter la couronne de France, “quand on apprit que Napoléon avait obtenu celle à qui personne n’avait songé, une princesse de la maison d’Autriche, une petite-nièce de MARIE ANTOINETTE,” dont Mme. Durand fait ainsi le portrait:

“MARIE-LOUISE avait alors dix-huit ans et demi, une taille majestueuse, une démarche noble, beaucoup de fraîcheur et d’éclat, des cheveux blonds qui n’avaient rien de fade, des yeux

"bleus mais animés, une main et un pied qui auraient pu servir de modèles; un peu trop d'embonpoint peut-être, défaut qu'elle ne conserva pas longtemps en France..... Calme, réfléchie, bonne et sensible, quoique peu démonstrative, elle avait tous les talens agréables, aimait à s'occuper, et ne connaissait plus l'ennui..... Pour mettre le comble au bonheur de Napoléon, le destin voulut que cette jeune princesse, qui aurait pu ne voir en lui que le persécuteur de sa famille, l'homme qui l'avait obligé deux fois à fuir de Vienne, se trouvât flattée de captiver celui que la renommée proclamait comme le héros de l'Europe, et éprouvât bientôt pour lui le plus tendre attachement."

La pensée suivante n'est pas originale, mais elle est forte et touchante.

"Toutes se représentaient le chagrin que devait éprouver Marie-Louise, en venant s'asseoir sur un trône arrosé du sang de sa grande-tante."

Un mot sur Madame Murat:

"M. de TALLEYRAND disait qu'elle avait la tête de CROMWELL sur le corps d'une jolie femme."

Elle ambitionnait de prendre de l'ascendant sur Marie-Louise; mais elle se trompa sur son caractère. "Elle prit sa timidité pour de la faiblesse, son embarras pour de la gaucherie; elle crut n'avoir qu'à commander, et elle se ferma pour toujours le cœur de celle qu'elle prétendait dominer."

Le portrait que notre auteur nous a fait de la jeune épouse de Napoléon, nous porte à excuser la vanité dont on accuse celui-ci, quoique la vanité soit toujours un sentiment puéril dans un grand prince. "De son côté, Napoléon brûlait du désir de voir sa jeune épouse: sa vanité était plus flattée de ce mariage, qu'elle ne l'aurait été de la conquête d'un empire."

Nous sommes plus indulgents, quand nous voyons l'amour prendre la place de la vanité. Nous lisons dans la première entrevue des époux:

"Il y eut un moment d'examen et de silence: l'impératrice le rompit la première, d'une manière flatteuse pour l'empereur, en disant: 'Sire, votre portrait n'est pas flatté.' Il l'était pourtant; mais déjà l'amour exerçait sa douce influence, et elle voyait l'empereur avec des yeux prévenus. Napoléon la trouva charmante."

Après avoir parlé de l'assiduité de Napoléon auprès de l'impératrice, pendant les trois premiers mois de son mariage, et de son peu d'attention aux affaires durant cet intervalle, on nous dit qu'il était "gai et familier dans son intérieur; qu'il aimait à tirer les oreilles et pincer les joues: ce qui lui arrivait très souvent envers DUROC, BERTHIER, SAVARY, &c. même envers l'impératrice. Si elle se fâchait, il la prenait dans ses bras, l'embrassait, l'appellait grosse bête, et la paix était faite."

Pour prouver qu'il était bon et aimable pour ceux qui l'entouraient, Mme. Durand cite, entre *mille exemples*, une petite supercherie que pratiqua Berthier, qui aimait mieux faire la chasse seul dans sa terre de Grosbois qu'avec l'empereur, pour se dispenser d'accompagner Napoléon, et dont celui-ci ne se fâcha pas, après l'avoir découverte. p. 49. D'autres traits, qui viennent à la suite de celui-ci, rendent témoignage à sa bienfaisance. pp. 50, 51, 52, 53.

Nous passerons sous silence les détails de la minutie que mettait Napoléon dans l'étiquette de sa cour, et des précautions qu'il prenait, "quoiqu'il ne fût pas jaloux, pour placer la souveraine d'un grand empire hors de l'atteinte du soupçon." Ceux qui en seront curieux les trouveront de la page 53 à la page 64.— Dans les mœurs de notre pays, ces soins excessifs nous paraissent beaucoup plus outrés et plus souverainement ridicules que la surveillance d'un sérail asiatique.

Il est curieux de voir figurer ensemble une dame de l'ancienne cour avec une de la nouvelle. C'est le parallèle de la dame d'honneur et de la dame d'atour de l'impératrice.

"Madame de MONTEBELLO (veuve du maréchal LANNES, duc de Montebello,) était sortie de la classe bourgeoise. Madame GUE'HENEUE, sa mère, femme estimable d'ailleurs, avait présidé à l'éducation de sa fille, et n'avait pu lui donner que celle qu'elle avait reçue elle-même. Elle parut à la cour comme épouse du général Lannes. Elle avait une figure de vierge et un grand air de douceur. Elle plut généralement, quoiqu'elle eût dans le caractère beaucoup de froideur et de sécheresse. On la vit très peu à la cour dans le commencement de son mariage..... Elle avait toujours joui de la meilleure réputation..... Mme. de Montebello habituée à son intérieur, aimant ses aises, détestant toute espèce de gêne, naturellement indolente et sans activité, ne pouvait se plaire dans des fonctions qui la mettaient hors de ses habitudes..... Elle ne savait pas, ou ne voulait pas, adoucir un refus. Les siens étaient courts et secs. Obtenait-elle une faveur, ou était-elle chargée d'annoncer une grâce obtenue, c'était avec le même ton, et comme une chose qui lui était parfaitement étrangère.

"Madame de LUÇAY est douce, bien élevée, d'une conduite parfaite, incapable de nuire même à son ennemie, (si elle pouvait en avoir,) n'ayant de force et de courage que pour défendre les absents, et nullement pour se défendre elle-même; possédant enfin toute la tenue et l'usage nécessaires pour vivre à la cour, où elle était depuis bien des années."

Or ces dames ne s'étaient jamais aimées, la première ayant rendu de très mauvais services à l'autre. Mais Napoléon ayant bientôt repris ses anciennes habitudes, l'impératrice éprouva le besoin d'une amie, et Mme. de Montebello "écouta avec complaisance les épanchemens du cœur de sa souveraine."

MURAT était remarquable par un grand courage. Rien ne s'allie mieux à la bravoure véritable qu'un cœur généreux.

" Murat ayant été nommé prince, se rendit dans le département de l'Aveyron, où il était né, et où était encore toute sa famille. Il en réunit tous les membres, riches ou pauvres, dans un diner qu'il leur donna. Il se fit rendre compte de la situation de chacun; plusieurs étaient très misérables; mais le nouveau prince eut le bon esprit de ne rougir de personne. Tous, jusqu'aux plus petits cousins, trouvèrent dans ses bienfaits une existence douce et heureuse."

(La fin au prochain numéro.)

LE PETIT MOT POUR RIRE.

TROIS raisons nous engagent à mettre sous les yeux de nos lecteurs la pièce suivante, publiée dans le *Courier de Québec*, il y a une vingtaine d'années: la première, c'est qu'elle est canadienne; la seconde, qu'elle nous a semblé bien faite; la troisième, qu'elle nous a paru convenir à la saison où nous sommes.

AU COURIER DE QUÉBEC.

Aimable fils de la gaité,
Et de Thalie enfant gâté,
J'ai deux mots à te dire;
Chez toi seul, j'en disais merci,
J'avais rencontré jusqu'ici
Le petit mot pour rire.

Lorsque dans d'aimables chansons
Tu donnes d'utiles leçons,
Je t'aime et je t'admire!
On peut se permettre à propos
Sur les méchants et sur les sots,
Le petit mot pour rire.

Sois toujours gai, toujours badin,
Et par fois même un peu malin,
Mais jamais de satire;
Elle a l'air sombre et sérieux;
Sais-tu ce qui te sied le mieux?
Le petit mot pour rire.

Toi dont l'esprit national
Fait le mérite principal,
Est-ce à toi d'en médire?

Romance.

Le despotisme qui te hait,
Bientôt, mon cher, t'interdirait,
Le petit mot pour rire.

Pourquoi donc, au sacré vallon
Du tendre et paisible Apollon
Ensanglanter la lyre?
Dans une arène de combats,
Les muses ne trouveront pas
Le petit mot pour rire.

De deux partis trop en fureur
Ah! plutôt tempère l'aigreur,
En blâmant leur délire:
Au nom de l'ordre et dans son sein
Ramène le bon canadien
Au petit mot pour rire.

BOUTS-RIME'S,

Remplis par un Poëte gâté.

Logé moins chaudement que l'abeille en sa ruche,
Je passe mon hiver toujours sombre et sournois,
Sans ôser au-dehors produire mon minois,
N'ayant plus au-dedans ni salourde ni buche.

La glace, avant-hier, fit éclater ma cruche;
Pour en avoir une autre il faut six sols tournois.
Six sols! c'est un objet. Sous mon pauvre harnois,
J'ai du pain; mais encore il gèle dans ma huche.

Le grand froid m'a rendu paresseux comme un chien;
Dans un lit sans rideaux je dors ou ne fais rien;
Je serais moins brisé, si je courais la poste.

Je n'avais qu'un chassix, le vent me l'a crevé.
L'air me perce, et tu veux qu'à tes vers je riposte?
Attends, cruel ami, jusqu'au dégel. Ave.

ROMANCE.

Air: Je suis isolé sur la terre.

N'étouffons pas ce sentiment
Qui l'un vers l'autre nous attire:
Sympathie, ô charme puissant,
Tu nous soumetts à ton empire.

Profitions des instans heureux
 Qu'un sort bienfaisant nous amène:
 La raison ne blâme nos feux
 Que s'ils préparent notre peine.

Soyons sages, soyons discrets;
 Que d'amour le tendre langage
 Par les yeux dise ses secrets;
 De nos cœurs voyons y l'image.

Qu'ainsi de notre amour constant
 La flamme toujours s'alimente:
 Qu'y pourrait le regard gênant
 De plus d'une Argus impuissante?

D. D.

VARIÉTÉS.

Restes fossiles.—Nous avons parlé, il y a quelque temps, d'os fossiles d'animaux de grandes dimensions, qu'on a découverts dans une formation de roche calcaire, près de cette ville, en tirant de la pierre pour les ouvrages du canal de Pensylvanie. Mardi dernier, on a trouvé des os d'autres animaux, à environ vingt pieds des premiers. Les os qu'on a trouvés d'abord avaient appartenu à un animal herbivore en apparence, et étaient entièrement pétrifiés. Ceux qu'on vient de trouver appartenaient évidemment à des animaux de la classe des carnivores. Ils ne sont point pétrifiés, et lorsqu'ils sont exposés à l'air, ils deviennent si fragiles qu'une des défenses, ou longues dents, fut brisée facilement par l'application du pouce et de l'index.

Dans la formation de pierre à chaux dont on vient de parler, il doit y avoir eu, autrefois, une caverne assez étendue pour servir de retraite aux bêtes carnassières dont on y a trouvé les os; et c'est une conjecture probable que les animaux plus grands, qui se nourrissaient d'herbe, ont été la proie des autres, et trainés par eux dans cette caverne, qui était leur repaire. Les grands os peuvent avoir appartenu à une espèce de buffle, et les petits à une espèce de panthère; lesquelles espèces sont probablement toutes deux éteintes. Les os du buffle, ou de l'animal dévoré, étaient à vingt pieds plus loin de l'entrée de la caverne que ceux des autres animaux.

Nos études ne nous mettent pas en état de faire des conjectures sur l'espace de temps qui doit s'être écoulé depuis que les animaux auxquels ces os appartenaient ont cessé d'exister. Le sol autour de la pierre calcaire est alluvial. De grandes stalactites pendent du roc qui servait de toit à la caverne, et le fond était couvert d'un

sable noir et pur. Il s'est sans doute écoulé bien des siècles, depuis que cette caverne s'est fermée sur ses habitans; mais si ce fut en conséquence de l'irruption subite des eaux, par les montagnes à quelques milles au-dessus de cet endroit, ou de quelque convulsion de la nature, c'est sur quoi nous ne prendrons pas sur nous d'offrir même une conjecture.—*Journal d'Harrisburg (Pen.) du 6 Nov. 1826.*

Exemple extraordinaire d'affection naturelle et de férocity dans un chat.—Les faits suivans sont bien avérés. Il y avait, dans une famille de la Basse-ville de Québec, une chatte qui avait des petits d'environ deux mois. Un jour, la maîtresse de la maison ayant ouvert un buffet où il y avait des provisions, prit un des petits chats dans la porte, en la refermant. Le petit animal jeta un cri fort et perçant. La femme l'ayant mis en liberté, sans qu'il eût eu beaucoup de mal en apparence, s'éloigna du buffet. Aussitôt, la mère du petit chat entre, va à lui, puis se précipite avec fureur sur la maîtresse de la maison, lui mord et lui griffe les jambes, les cuisses et les bras, et lui saute au cou, où elle s'attache. La femme se couvre les yeux avec la main, et baisse la tête pour se garantir la gorge. Ses cris alarmèrent son mari, qui vint à son secours. La chatte lâcha prise alors, reçut un coup de pied, passa par dessous le poêle de l'autre côté, où elle fut suivie par l'homme; puis repassa du côté où était la femme, pour se jeter de nouveau sur elle; mais étant poursuivie, elle sortit par la porte, qui fut fermée aussitôt. Elle se mit alors à grimper sur la porte, en poussant des cris effrayants. La famille alarmée appella au secours, et finalement la chatte fut tuée en voulant entrer par la porte, qu'on avait entr'ouverte à dessein. La femme avait eu beaucoup de mal; mais ses blessures sont presque guéries. La chatte avait souvent donné des marques d'audace et de férocity, lorsqu'elle était irritée, mais jamais, jusqu'alors, de manière à jeter l'effroi dans la famille.—*Gaz. de Québec, (du 21 Déc. 1826.)*

Longévit.—LOUIS GAUTHIER, habitant respectable, de Berthier-Belle-chasse, (district de Québec,) est mort subitement, le 17 Décembre, à l'âge avancé de 100 ans, 4 mois et 12 jours.—*Ibid.*

Education.—Les habitans du comté de Cornwallis se sont rassemblés en grand nombre, à Kamouraska, le 25 Décembre dernier, pour délibérer sur l'établissement d'un collège dans le comté. L'assemblée a paru unanime en faveur de la mesure, et il doit être ouvert une souscription pour mettre à effet un dessein aussi louable. Le Dr. BLANCHET, de Québec, était présent à l'assemblée, et s'est montré favorable au projet. Ce monsieur s'est donné beaucoup de peines, depuis quelques années, pour l'avancement de l'éducation.—*Mercury.*

La Bibliothèque Canadienne.

TOME IV.

FEVRIER, 1827.

NUMERO 3.

HISTOIRE DU CANADA.

CEPENDANT, autant M. de Courcelles manquait d'activité, pour ce qui concernait les affaires du dedans de la colonie, autant il montrait de chaleur, lorsqu'il s'agissait de la guerre et des sauvages. Ayant su que les Iroquois avaient envoyé des présens aux Outaouais, pour les engager à porter chez eux leurs pelleteries, dont ils voulaient faire la traite avec les Anglais de la Nouvelle-York, il ne douta point que si ce projet réussissait, il ne ruinât sans ressource le commerce du Canada. Il comprit même que si les Cantons parvenaient une fois à détacher les tribus septentrionales de l'alliance des Français, ils ne tarderaient pas à recommencer leurs hostilités contre la colonie.

Pour rompre ce coup, il résolut de se montrer lui-même aux Iroquois. Il jugea même à propos de prendre la route du fleuve St. Laurent, toute difficile qu'elle était, pour apprendre à ces barbares qu'on pouvait aller chez eux en bateaux; ce qui n'était pas praticable par la rivière de Richelieu. Son voyage eut tout le succès qu'il en avait espéré; mais sa santé s'en trouva tellement altérée, qu'il fut obligé de demander son rappel en France.

Mais ce qui occupait alors davantage le ministère français, par rapport à la Nouvelle-France, c'était l'établissement de l'Acadie, qui venoit d'être restituée de nouveau à la France, en vertu du traité de Bréda. On jugeait à la cour, que pour donner à cette province une espèce de solidité dont elle avoit toujours manqué, il était nécessaire de la mettre à portée d'être secourue promptement du côté de Québec. Mais pour bien entendre quel était en cela le dessein du ministère, il faut, avec Charlevoix, reprendre les choses de plus haut.

Les Français chassés de l'Acadie et de toute la partie méridionale du Canada, par les Anglais, en 1613, comme on l'a vu plus haut, ne firent alors aucune tentative pour la recouvrer, et quoiqu'une fois cette province eût été aussitôt abandonnée qu'envahie, et que M. de Poutrincourt, qui y fit un voyage l'année suivante, n'y eût rencontré personne en état de lui faire obstacle, s'il avait voulu s'y établir, et que le peu d'habitans qu'il y avait laissés y vécu-

sent assez tranquilles, le chagrin de voir tous ses travaux ruinés, et la crainte que s'il entreprenait de rebâtir le Port-Royal, les Anglais ne vinssent encore l'en déloger, le portèrent à y renoncer entièrement.

Quelques années après, on parut se réveiller sur ce beau pays, à la cour de Londres: en 1621, le roi JACQUES I. en fit présent au comte de STERLING, qui pourtant ne tira presque aucun parti d'une concession aussi considérable. Les Français y restèrent donc assez tranquilles jusqu'à la guerre de Larochelle; mais alors les Anglais s'emparèrent de tous les postes qu'ils y occupaient, à l'exception du *Cap de Sable*, qui fait la pointe méridionale de la péninsule. Il y avait en cet endroit un fort où commandait un jeune officier nommé LATOUR.

Son père s'étant trouvé à Londres pendant le siège de Larochelle, il y avait épousé une fille d'honneur de la reine, et avait été fait chevalier de la Jarretière. Soit qu'il eût déjà pris dans cette cour des engagements au préjudice de son pays natal, soit que sa nouvelle dignité les lui eussent fait prendre, il promit au roi d'Angleterre de mettre les Anglais en possession du poste que son fils occupait dans l'Acadie; et sur cette promesse on lui donna deux vaisseaux de guerre, sur lesquels il s'embarqua avec sa nouvelle épouse.

Arrivé à la vue du *Cap de Sable*, il se fit débarquer, et alla seul trouver son fils, à qui il fit un exposé magnifique du crédit dont il jouissait à la cour de Londres, et des avantages qu'il avait lieu de s'en promettre. Il ajouta qu'il ne tenait qu'à lui de s'en procurer d'aussi considérables; qu'il lui apportait l'ordre de la Jarretière, et qu'il avait pouvoir de le confirmer dans son gouvernement, s'il voulait se déclarer pour sa majesté britannique.

La surprise du jeune commandant fut extrême: il dit à son père qu'il s'était trompé, s'il l'avait cru capable de trahir son pays; que tant qu'il lui resterait un souffle de vie, il défendrait la place que le roi son maître lui avait confiée; qu'il faisait beaucoup de cas de l'honneur que le roi d'Angleterre lui voulait faire, mais qu'il ne l'achèterait pas au prix d'une trahison; que le monarque qu'il servait était assez puissant pour le récompenser de manière à ne lui pas donner lieu de regretter d'avoir rejeté les offres qu'on lui faisait; et qu'en tout cas sa fidélité lui tiendrait lieu de récompense.

Le père ne s'était pas attendu à une pareille réponse: il retourna aussitôt à son bord, d'où il écrivit le lendemain à son fils dans les termes les plus pressants et les plus tendres; mais sa lettre ne produisit aucun effet. Enfin il lui fit dire qu'il était en état d'emporter par la force ce qu'il ne pouvait obtenir par ses prières; que quand il aurait débarqué ses troupes, il ne serait plus temps pour lui de se repentir d'avoir rejeté les avantages qu'il lui offrait, et qu'il lui conseillait, comme père, de ne pas le forcer à le traiter
en ennemi.

Ces menaces furent aussi inutiles que l'avaient été les sollicitations et les promesses. Latour, le père, en voulut venir à l'exécution: on attaqua le fort; mais le commandant se défendit si bien, qu'au bout de deux jours, le général anglais, qui n'avait pas compté sur la moindre résistance, et qui avait déjà perdu plusieurs de ses meilleurs soldats, ne jugea pas à propos de s'opiniâtrer davantage à ce siège. Il le déclara à Latour, le père, qui se trouva fort embarrassé: comment en effet retourner en Angleterre, et s'exposer à la vengeance d'une cour qu'il avait trompée; et quel asile trouver en France, après avoir trahi son pays et son roi? Il ne lui restait donc d'autre parti à prendre que de recourir à la clémence de son fils. Il s'en ouvrit à son épouse, et lui dit qu'il s'était tenu assuré de la rendre heureuse en Amérique; mais que puisque sa mauvaise fortune avait renversé ses projets, il lui laissait une liberté entière de retourner dans sa famille. La dame lui répondit qu'elle ne l'avait pas épousé pour l'abandonner; que quelque part qu'il voulût la mener, et en quelque situation qu'il se trouvât, elle mettrait son bonheur à être sa compagne fidèle.

Latour charmé de la résolution de sa femme, fit prier son fils de souffrir qu'il demeurât en Acadie. Le jeune homme lui fit réponse qu'il lui donnerait volontiers un asile, mais qu'il ne pouvait lui permettre d'entrer dans son fort; qu'au reste, il lui engageait sa parole de ne le laisser manquer de rien. Il lui fit en effet construire une jolie maison, à quelque distance de son fort, sur un terrain fertile et dans une situation agréable, et prit soin de son entretien.

Tout ce que les Anglais avaient enlevé aux Français dans l'Acadie et sur la côte voisine, avant et pendant la guerre de Laroche, ayant été restitué en 1632, toute cette partie de la Nouvelle-France fut partagée en trois provinces, dont la propriété et le gouvernement furent accordés au commandeur de Razilly, au jeune de Latour, et au sieur DENYS. Le premier eut pour lot le Port-Royal, et tout ce qui est au sud, jusqu'à la Nouvelle-Angleterre; le second eut l'Acadie proprement dite, depuis le Port-Royal jusqu'à Camceaux; et le troisième, la côte orientale du Canada, depuis Camceaux jusqu'à Gaspé. Il paraît pourtant que le premier eut d'abord droit sur toute l'Acadie, mais qu'il s'accommoda ensuite avec M. de Latour, et qu'il se fit entr'eux des échanges de territoires; car le premier fit un établissement au port de la Hève, et le second en fit aussi un sur la rivière St. Jean.

Après la mort du commandeur de Razilly, M. d'AUNAY DE CHARNISE' entra dans ses droits, par un accommodement qu'il fit avec les frères du défunt, et obtint en 1647, la commission de gouverneur de l'Acadie, c'est-à-dire, suivant Charlevoix, de la partie de la presqu'île qui portait plus proprement ce nom. La première chose qu'il fit, en prenant possession de son gouvernement, ce fut d'abandonner la Hève, et d'en transporter tous les

habitans au Port-Royal, où il commença un grand établissement. Mais soit que le Port-Royal appartint à M. Latour, en vertu d'un traité d'échange avec M. de Razilly, soit que les deux gouverneurs fussent trop voisins pour demeurer longtems amis, la més-intelligence se mit bientôt entr'eux, et ils ne tardèrent pas à en venir aux armes. Après quelques hostilités de peu d'importance, Charnisé ayant appris que Latour était sorti de son fort de St. Jean, avec la meilleure partie de sa garnison, crut l'occasion favorable pour s'en rendre le maître, et y marcha avec toutes ses troupes.

Madame de Latour y était restée, et quoique surprise avec un petit nombre de soldats, elle résolut de se défendre jusqu'à l'extrémité: elle le fit en effet avec tant de courage pendant trois jours, que les assiégeans furent obligés de s'éloigner; mais le quatrième jour, qui était le dimanche de pâques, elle fut trahie par un Suisse, qui était en faction, et que Charnisé avait trouvé le moyen de corrompre. Elle ne se crut pourtant pas encore sans ressource: quand elle apprit que l'ennemi escaladait la muraille, elle s'y montra pour la défendre, à la tête de sa petite garnison. Charnisé, qui s'imagina que cette garnison était plus forte qu'il ne l'avait cru d'abord, et qui craignit de recevoir un affront, proposa à la dame de la recevoir à composition, et elle y consentit pour sauver la vie à ce peu de braves gens, qui l'avaient si bien secondée. — Mais Charnisé ne fut pas plutôt entré dans le fort, qu'il eut honte d'avoir capitulé avec une femme, qui ne lui avait opposé que son courage et une poignée d'hommes mal armés: il se plaignit qu'on l'avait trompé, et prétendit être en droit de ne garder aucun des articles de la capitulation: à la mauvaise foi il ajouta un excès de barbarie et un raffinement de cruauté, qu'on aurait peine à croire, s'il était raconté d'un sauvage: il fit pendre tous les gens de madame Latour, à l'exception d'un seul, auquel il n'accorda la vie qu'à condition qu'il serait le bourreau de tous les autres, et il obligea son intéressante prisonnière à assister la corde au cou à cette atroce exécution!

Il paraît que Charnisé en Madame de Latour ne vécurent pas longtems après ce tragique événement; car quelques années après, on voit M. de Latour, par un assez bizarre caprice du hazard, époux de la veuve de son ennemi, du féroce Charnisé, et de nouveau en possession du fort St. Jean, et même du Port-Royal.

Charnisé eut pour successeur un nommé LE BORGNE, de La-rochelle, qui obtint un arrêt du parlement de Paris, en vertu duquel il se mit en possession de tout ce qui avait appartenu dans l'Acadie, à ce gentilhomme, dont il était créancier. Il poussa plus loin ses prétentions, et entreprit de chasser M. Latour et Denys de leurs domaines. Ayant su que ce dernier était arrivé dans l'Île Royale, avec une commission de la Compagnie des Indes Occidentales, pour y établir des habitans, il y envoya soixante hommes,

avec ordre de l'enlever. Celui qui commandait ce détachement apprit, en débarquant, que M. Denys, après avoir mis son monde à terre, pour travailler à un défrichement, était allé visiter le port de *Ste. Anne*; il crut l'occasion favorable pour détruire la nouvelle habitation, sans rien risquer: il surprit les travailleurs, qui ne croyaient pas avoir à faire à des ennemis, les fit tous prisonniers, et s'empara du navire qui les avait amenés. Il envoya ensuite vingt-cinq hommes bien armés sur le chemin que devait tenir M. Denys, à son retour de *Ste. Anne*. Celui-ci se trouva investi au moment où il y pensait le moins, et conduit au Port-Royal, où il fut enfermé, comme un criminel, dans un cachot, les fers aux pieds. Les gens de Le Borgne; en revenant de cette expédition, passèrent par la Hève, qui s'était assez bien rétablie, depuis que Charnisé s'en était retiré, et brûlèrent tous les bâtimens qu'il y avait, sans épargner même la chapelle.

M. Denys avait encore dans l'Ile Royale un autre fort qu'on appelait le fort *St. Pierre*: Le Borgne s'en rendit maître, l'année suivante, et y mit un de ses gens pour commandant. M. Denys recouvra sa liberté, quelque temps après, et passa en France, pour y porter ses plaintes au roi et à la compagnie. Elles furent écoutées, et il obtint une nouvelle commission, qui le rétablit dans tous ses droits. Il se rembarqua pour l'Acadie, en 1654, et à son arrivée dans l'Ile Royale, celui qui commandait dans le fort Saint Pierre lui remit cette place.

Le Borgne ayant appris cette nouvelle, dans le temps qu'il se disposait à aller surprendre M. de Latour dans la rivière St. Jean, jugea à propos de remettre ce dessein à une autre fois, quoiqu'il fût déjà en marche, et retourna au Port-Royal. Son projet était d'enlever les papiers de la personne qui y était venue pour lui signifier la commission de M. Denys et les ordres du roi, afin d'aller ensuite tomber sur ce gouverneur, qu'il espérait trouver sans aucune défiance.

Il n'était pas encore arrivé au Port-Royal, que les Anglais parurent à la vue du fort de la rivière St. Jean, et sommèrent M. de Latour de le leur remettre entre les mains. Le défaut de vivres l'obligea de se rendre; et de là les ennemis passèrent au Port-Royal, où ils firent à M. Le Borgne la même sommation qu'ils venaient de faire au sieur de Latour. Il y répondit d'abord assez fièrement; et les Anglais ayant mis à terre trois cents hommes, il envoya contre eux son sergent avec une partie de son monde. On en vint aux mains; les Français combattirent d'abord avec assez de bravoure; mais le sergent ayant été tué, tous les soldats prirent la fuite, et regagnèrent le fort en désordre.

Il restait encore à Le Borgne cent cinquante hommes, en comptant les habitans; mais il n'y en avait pas un seul qui fût en état de commander: ainsi cet aventurier, qui lui-même n'entendait rien à la guerre, avec une assez forte garnison, des munitions et des

vivres en abondance, dans une place où l'ennemi n'était pas en état de la forcer, jugea à propos de se rendre par composition. — Pantagoët eut bientôt le même sort que le fort St. Jean et le Port-Royal: et toute l'Acadie et la partie méridionale du Canada se trouvèrent pour la troisième fois au pouvoir des Anglais.

Quelque temps après, le fils du sieur Le Borgne revint en Acadie avec un marchand de Larochele, nommé GUILBAUT, qu'il s'était associé, entra dans le port de la Hève, et y construisit un fort de pieux. Les Anglais n'en furent pas plutôt informés, qu'ils marchèrent à la Hève, pour en déloger les Français. A leur approche, Le Borgne, aussi peu guerrier que son père, se sauva dans les bois, avec une partie de ses gens; ce qui n'empêcha pas Guilbaut de se défendre avec vigueur. Le commandant anglais fut tué aux premières attaques, ainsi que plusieurs de ses gens; ce qui obligea les autres à s'éloigner. Ils se préparaient néanmoins à revenir à la charge, lorsque Guilbaut, qui n'avait d'autre intérêt à la Hève que celui de ses effets, leur fit proposer un accommodement. Il convint de leur remettre le fort, à condition que tout ce qui appartenait à lui et à ses gens leur serait remis. Il prétendait bien que son associé serait compris dans le traité; mais les Anglais ne l'ayant pas trouvé dans le fort, en y entrant, ils s'opiniâtrèrent à l'exclure de la capitulation; et la faim le contraignit bientôt à venir se remettre prisonnier entre leurs mains.

M. Denys, délivré des appréhensions que lui avaient causées Le Borgne, père, avait profité de cet intervalle de calme, pour réparer ses pertes, et pour se fortifier contre les Anglais, dont il ne devait pas s'attendre à être plus épargné que ne l'avaient été ses deux collègues. Mas cet intervalle fut de courte durée, et quoique les Anglais n'eussent pas pensé à l'inquiéter, sa condition n'en fut pas plus heureuse. Il était assez tranquille dans un fort, qu'il avait construit à *Chédabouctou*, sur la côte orientale, lorsqu'un nommé LAGIRAUDIÈRE, qui, sur un faux exposé, avait obtenu, par surprise, de la Compagnie des Indes Occidentales, la concession de Camceaux &c. arriva à ce port, saisit un bâtiment chargé de vivres pour la compte de M. Denys, et envoya sommer ce gouverneur de lui remettre Chédabouctou, et tout ce qu'il possédait jusqu'au *Cap St. Louis*, comme étant compris dans sa concession. M. Denys lui fit réponse qu'il n'en ferait rien, attendu qu'il n'était pas probable que la compagnie eût donné à un autre ce qu'elle lui avait vendu. Lagiraudière lui répliqua qu'il était muni d'une commission en bonne forme, et qu'il avait de quoi le forcer à lui remettre son fort, s'il ne le faisait de bon gré. En effet, ayant appris que M. Denys avait renvoyé la plupart de ses gens à l'île Royale, faute de vivres pour les nourrir, Lagiraudière se mit en devoir de réduire Chédabouctou; mais il y trouva le gouverneur bien retranché, avec des canons et des pierriers. Il ne laissa pourtant pas de le sommer de nouveau de lui livrer sa

place; mais le voyant résolu de se bien défendre, il se retira.— Quelque temps après, il y eut un accommodement provisoire: Lagiraudière remit le fort de St. Pierre, dont il s'étoit emparé, à M. Denys; et celui-ci céda Chédabouctou à Lagiraudière, jusqu'à ce que la compagnie eût décidé de leurs prétentions respectives. La compagnie en décida en effet en faveur de M. Denys, qu'elle rétablit dans tous ses droits, sans néanmoins le dédommager des pertes qu'il avait essuyées.

En lisant ces détails de différens, d'hostilités et de combats entre individus de la même nation, que la crainte des ennemis du dehors, sinon des motifs plus nobles, auraient dû tenir toujours unis entr'eux, on croit voir, selon la remarque d'un historien, "ces petits seigneurs féodaux, qui attaquaient leurs castels, dès qu'ils étaient mécontents les uns des autres." Il y a pourtant de la différence à mettre entre les personnages que l'on vient de voir figurer sur le théâtre de l'Acadie: si, d'un côté, nous devons abhorrer la perfidie et la cruauté barbare de Charnisé, et détester la mauvaise foi et l'injustice de Le Borgne, nous ne pouvons, de l'autre, refuser notre admiration au jeune de Latour, ni notre estime au sieur Denys. Ce dernier était en effet un homme de mérite, ami de la modération et de l'équité. Il a laissé des Mémoires qui ont été fort estimés, dans le temps, et en apparence, à juste titre.

(A Continuer.)

ESQUISSE DE LA CONSTITUTION BRITANNIQUE.

PASSONS maintenant aux lois que nous appellerons constitutionnelles, parce qu'elles dérivent nécessairement de l'essence de la constitution, et que, comme celles des Médès, elles sont aussi immuables qu'elle: bien différentes en cela des lois réglementaires (civiles, criminelles et de police,) qui sont faites, changées, amendées ou abolies par le corps législatif, suivant que les circonstances le requièrent. Parmi ces lois constitutionnelles, on peut mettre celles qui fixent l'hérédité de la couronne dans la branche protestante de la maison régnante, et suivant un certain ordre de succession; celle de l'inviolabilité du souverain; celle de la responsabilité des ministres; celles qui requièrent ou autorisent la délégation des pouvoirs conférés par la constitution au chef suprême de l'état; celles qui le proclament la source des honneurs et des grâces, qui lui confèrent le droit de paix et de guerre, qui lui confient celui de pardonner certains cas réservés, &c. toutes tendantes au soutien du pouvoir, de l'autorité et de la splendeur nécessaires pour assurer l'exécution des devoirs importants de la royauté.— Viennent ensuite celles à l'appui des droits que la nation s'est réservés, savoir; que nul ne sera soumis qu'aux lois auxquelles il

aura consenti; consentement supposé par celui de la majorité des représentans du peuple dûment élus, et composant la chambre des communes, et jouissant de l'étendue de privilèges qui n'ont d'autres limites que celles prescrites et nécessaires pour assurer la liberté de leurs discussions importantes.

Un autre droit, non moins essentiel, que la loi constitutionnelle garantit au peuple, c'est celui de ne payer d'autres taxes que celles admises et consenties par la même représentation nationale. Le droit de pétition à toutes les autorités constituées, met tous les individus à l'abri des injures et des torts dont l'abus de pouvoir de ces mêmes autorités pourrait les menacer. Mais ce droit ne doit être exercé qu'avec discrétion, et ne peut être admissible qu'après s'être en vain adressé aux divers tribunaux chargés d'administrer la justice. En effet, que deviendrait cette obligation imposée par la constitution au souverain de déléguer le pouvoir judiciaire, si chaque grief réel ou imaginaire était porté immédiatement aux pieds du trône? Est-il d'ailleurs possible d'imaginer que la loi constitutionnelle qui consacre ce droit de pétition ne l'ait pas au moins implicitement limité, par la condition que nul n'y aura recours que dans le cas où tout autre moyen d'obtenir justice aurait été trouvé inefficace. Si ce n'était pas le cas, et si les autorités supérieures, soit législatives, soit exécutives, étaient dans l'obligation de prendre, en première instance, connaissance de toutes les plaintes individuelles portées devant elles, où trouveraient-elles le temps de s'occuper des affaires majeures dont dépendent les intérêts les plus essentiels de l'empire? La loi constitutionnelle, en assurant ce droit de pétition, n'a donc eu d'autre but que de pourvoir contre la possibilité d'un déni de justice de la part des autorités inférieures. Enfin nous citerons cette loi qui met le comble à la sureté du sujet, en déclarant que nul ne peut être considéré comme coupable qu'après avoir été déclaré tel par un verdict de douze de ses pairs ou égaux.

On s'attend peut-être à trouver au nombre des lois constitutionnelles celle qu'on regarde, avec justice, comme le palladium de la liberté, je veux dire l'acte de l'*habeas corpus*. Quelque majeure que soit son importance, elle ne peut cependant être admise à ce rang primitif: la preuve en est qu'il se trouve des cas où la sureté de l'état et de la constitution elle-même exige sa suspension: elle n'est donc pas essentiellement liée avec la constitution elle-même; elle n'est donc pas constitutionnelle.

La même chose peut être dite de cet autre palladium, peut-être trop évalué, la liberté de la presse, qui implique celle des opinions. Comme il est dans le pouvoir du parlement impérial de la modifier et de la retenir dans les bornes, lorsque son essort devient dangereux aux autorités créées par la constitution, et par contre à la constitution elle-même, elle se trouve dans le même cas que la précédente.

Toute autre loi émanée du corps législatif ne peut donc être considérée que comme réglementaire, et l'ensemble de ces lois compose les codes de justice civile, criminelle et de police.

Ce qui vient d'être dit est suffisant pour donner une idée assez exacte de l'origine, des progrès et du mécanisme de la constitution britannique, mais ne l'est pas pour en développer le jeu et l'esprit. Il reste encore à mettre en évidence l'agent non-ostensible qui gouverne la machine et assure la régularité de ses mouvements. Cet agent n'est rien moins que l'opinion publique. Cette assertion paraîtra peut-être hasardée, mais il ne sera pas difficile de la supporter.

Il est dans la nature d'une assemblée délibérative d'enfanter l'opposition. Quand cette opposition reste dans un état d'isolement, c'est-à-dire, quand chacun pense et parle pour soi, il n'en peut résulter que des inconvénients, dont les moindres sont le désordre et le délai des mesures; mais quand cette opposition s'est consolidée en une masse régulière, on ne peut alors qu'en attendre les plus heureuses conséquences. Les partis une fois formés adoptent chacun une opinion générale qu'ils réduisent en principes, et dont ils ne se départissent plus. L'opinion générale, ainsi adoptée, devient celle de chaque individu enrôlé dans le parti, et lorsqu'ils sont en présence les uns des autres, la défense ou le soutien des opinions respectives est confiée à un petit nombre choisis parmi les plus habiles, et le reste est en général réduit au silence. Tel est le cas en Angleterre. Avant la révolution de 1688, les oppositions dans ce pays, étaient en effet un essai de force, entre la couronne, le clergé, les grands et le peuple. Chacun de ces partis cherchait à envahir la toute-puissance et n'épargnait rien pour obtenir ce but. Elle passait donc d'une main dans l'autre. Il est donc évident que la constitution d'alors était absolument ineffective, ou pour mieux dire, que l'Angleterre n'avait pas alors de constitution. Mais ces luttes continuelles, en déployant les moyens de chacune de ces parties contendantes, ont conduit à leur organisation et à assigner à chacune l'usage de ces moyens. La chute des nobles, dans la rebellion, leur a fait sentir la nécessité de ne pas s'isoler, et qu'ils ne pouvaient plus compter sur leur force féodale. Ils s'aperçurent qu'en permettant aux communes d'envahir tous les pouvoirs, le leur aussi bien que leur existence sociale, étaient perdus, et qu'ainsi il était de leur intérêt de maintenir l'autorité et l'influence de la couronne, dont il était bien plus facile de tenir le pouvoir dans de certaines limites, que lorsque ce pouvoir était entre les mains du peuple, et dès lors leur ambition se borna à tenir leur rang naturel dans la grande machine politique; rang qu'ils occupent actuellement dans la constitution; comme il a été dit plus haut. Lors de la révolution, ils ont donc eu bien soin d'assurer à la couronne les moyens de résister aux prétentions populaires; et c'est en conséquence

de cela qu'ils ont accumulé sur le souverain une foule de pouvoirs et de prérogatives qui seraient bien dangereux dans les mains d'un seul homme, s'ils n'étaient modifiés de la manière ci-dessus expliquée.

Dans la situation actuelle des choses, cet esprit d'opposition dérivant nécessairement des assemblées délibérantes, est circonscrit dans des bornes bien plus resserrées: il n'a plus pour objet d'envahir tous les pouvoirs, mais seulement d'y participer, et l'on ne connaît plus que le parti ministériel et le parti, soi-disant, populaire, les membres de l'un cherchant à se maintenir dans les hautes situations qu'ils occupent, et ceux de l'autre à les en exclure et se mettre en leur place. À entendre ces derniers dans le sénat, on dirait qu'ils croient sincèrement qu'il existe dans la constitution des défauts essentiels que seuls ils peuvent corriger; mais l'expérience constante prouve que lorsqu'ils ont atteint leur but, ils ne sont pas moins attachés à l'intégrité de cette même constitution, telle qu'elle est, que ceux qu'ils ont ainsi déplacés. Que dis-je? Cette lutte entre les deux partis tend essentiellement au maintien de cette intégrité, ceux en pouvoir étant veillés de si près par leurs rivaux, qu'ils n'osent en abuser.

Mais quels sont ceux revêtus du pouvoir? Sont-ce les favoris, les mignons du souverain, comme autrefois? Non! Tout maître que le roi par la constitution paraisse être de conférer des grâces: ce qui bon lui semble, ce n'est pas lui, dans le fait, qui choisit ses ministres. Il ne peut pas, dans ce choix, consulter son inclination; il faut qu'il obéisse à l'opinion publique. Il faut de toute nécessité que ses ministres soient membres des deux chambres du parlement, et comme ce n'est pas lui qui peut les y introduire, il est obligé de les choisir parmi les membres existants. Ainsi limité dans son choix, il est tout naturel de croire qu'il ne le fera par tomber sur d'autres que sur ceux auxquels des talents supérieurs ont acquis la confiance publique, et donnent une influence marquée dans le sénat impérial.

Je m'arrête ici, et avec l'admiration la plus profonde, je contemple cette clé de la voute constitutionnelle, qui si elle venait à tomber, entrainerait tout l'édifice dans sa chute. Nous avons vu plus haut un homme revêtu de pouvoirs et de prérogatives immenses, enveloppé du manteau de l'inviolabilité et déclaré, pour ainsi dire, infailible. Quels armes terribles dans la main d'un despote! Et ce tableau est bien capable d'inspirer la terreur dans l'esprit des amateurs de la liberté. Mais combien est rassurante l'idée que ce même homme ne peut rien faire que par l'entremise de ministres que les talents et l'opinion publique ont placés à la tête de l'administration: que du moment que ces ministres, trahissant la confiance que le peuple avait mis en eux, en trahissent les intérêts, ils s'en trouvent abandonnés, et sont forcés de céder la place à d'autres, également appelés à les remplacer par leurs ta-

lens et par l'opinion publique. On peut donc dire qu'en Angleterre, le peuple participe directement et virtuellement, et j'ajoute, essentiellement, dans l'administration de la chose publique; ce qui ne s'est jamais vu ni ne se voit encore dans aucun autre pays, sans en excepter mêmes nos voisins, tout républicains qu'ils soient. On voit donc par ce qui vient d'être dit, que quoique le souverain lui-même ne siège ni dans une chambre ni dans l'autre, il est cependant bien dûment représenté dans l'une et l'autre, puisque ses conseillers y siègent avec voix délibérative; ils sont là en personne pour soutenir les mesures à prendre, ou défendre celles déjà prises, en en expliquant la nécessité et les motifs: de manière qu'en effet le roi communique directement et sans intermédiaire avec les deux autres branches de la législature impériale; et avec cet avantage inappréciable, que ses serviteurs n'y siègent pas comme tels, mais bien comme représentans librement élus par le peuple, ou bien par droit imprescriptible d'hérédité.

Je ne puis conclure cet article sans faire remarquer que la marche, souvent irrégulière des gouvernemens des colonies, ne doit pas être attribuée aux individus ou aux partis, mais bien à l'organisation vicieuse des chartres constitutionnelles, en vertu desquelles les législatures provinciales agissent comme telles, et viendrait à l'appui, si cet appui était nécessaire, de l'assertion qu'une organisation législative ne peut être bonne, que quand les élémens qui la composent sont analogues à ceux qui font partie de la législature impériale, et une telle analogie ne peut exister dans aucune des portions subordonnées de l'empire britannique.

Cette esquisse rapide de la constitution britannique, toute imparfaite qu'elle soit, suffira, j'espère, pour en donner une idée assez claire à mes compatriotes Canadiens, qui n'ont ni l'opportunité ni les moyens de l'étudier dans les auteurs qui en ont traité plus en grand. Depuis près d'un siècle et demi qu'elle existe, elle a non seulement résisté à ses ennemis, tant du dehors que du dedans, mais encore elle a conduit l'Angleterre au plus haut degré de gloire et de prospérité. Nous commençons à participer à ces avantages; tenons nous y donc fortement, et mettons notre confiance dans la sagesse et les vues bienfaisantes d'un gouvernement unique dans son espèce; c'est le vœu bien sincère d'un

VRAI CANADIEN.

ZOOLOGIE.

Extraits du Journal de Mr. CHARLES LE RAYE, relatifs à quelques nouveaux quadrupèdes de la région du Missouri.

Le Journal de Mr. CHARLES LE RAYE se trouve à la suite d'un ouvrage intéressant publié à Boston en 1812, sous le titre de



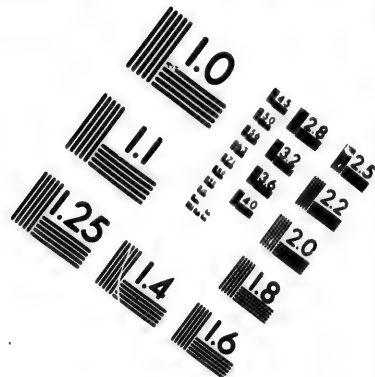
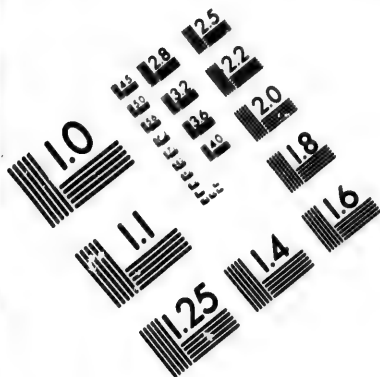
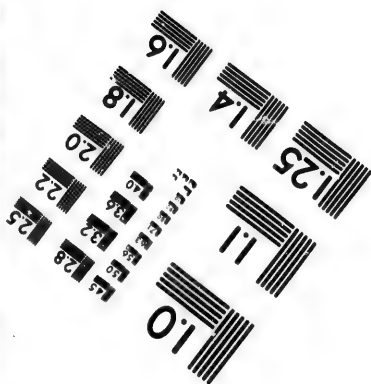
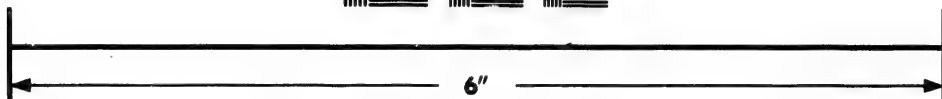
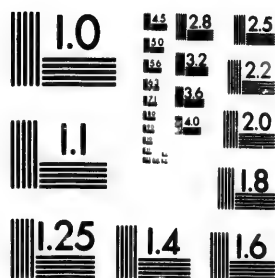


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

0
1.4 1.6 1.8 2.0 2.2 2.5
2.8 3.2 3.6 4.0 4.5
5.0 5.6 6.3 7.1 8.0
9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

Description Topographique de l'état de l'Ohio, du Territoire de l'Indiana, de la Louisiane, &c. Ce journal, qui est rempli de réflexions intéressantes et de faits importants, pour la géographie et l'histoire naturelle, occupe les pages comprises entre la 158e. et la 204e. de l'ouvrage ci-dessus.

Mr. Le Raye, qui semble être un commerçant canadien, et un homme instruit, allait en 1801, faire la traite avec la tribu des *Osages*, quand le 23 d'Octobre, il fut fait prisonnier et pillé par un parti de *Sioux* qui étaient alors en guerre avec les *Osages*. Il fut leur prisonnier jusqu'au 26 Avril 1805, et pendant cet espace de tems, il eut occasion de voir plusieurs tribus, de l'un et de l'autre côté du Missouri, telles que les *Ricaras*, les *Mandans*, les *Ménitures*, les *Corneilles*, les *Têtes-Plates*, et les *Serpents*. Il eut permission d'accompagner un parti de chasseurs de la tribu des *Ménitures* ou *Gros-Ventres*, dans la plaine de la rivière à la *Roche-Jaune*, et dans les prairies supérieures du Missouri, près des Montagnes de Roches. Ces excursions lui fournirent l'occasion d'examiner plusieurs espèces d'animaux rares et inconnus de ces régions; et il est probablement le premier qui les ait observés et décrits avec exactitude, et dont les observations aient été communiquées au public; puisque celles des observations des Capitaines *Lewis* et *Clarke*, qui ont rapport à ces contrées, n'ont été faites qu'entre 1804 et 1806, et n'ont été publiées qu'en 1814.

Ces circonstances donneront un plus grand prix aux observations de Mr. Le Raye. Ce sont les voyageurs instruits qui fournissent aux naturalistes les plus beaux et les plus solides matériaux. Nous ne pouvons regarder ceux qu'a fournis Mr. Le Raye que comme précieux, neufs pour la plupart et originaux: ils méritent donc l'attention de tous ceux qui veulent connaître les animaux de l'Amérique du Nord. Voici quelques passages extraits du journal de ce voyageur.

Page 165.—“Durant notre séjour, les sauvages tuèrent un daim de l'espèce de ceux qu'on appelle daims à longue queue. Il était plus long que le daim roux, d'une couleur plus brune, et avait le ventre blanc; son bois est court, menu et un peu aplati; sa queue a près de dix-huit pouces de longueur. On dit qu'ils sont très nombreux dans ces plaines.”

Page 168.—“On trouve dans ces plaines appelées *Prairie du Chien*, une espèce d'animal plus petit que le renard gris, et qui ressemble beaucoup au chien. Il a les oreilles pointues et droites, et la tête presque toute semblable à celle du chien. Il a la queue longue, déliée et d'un brun obscur. Il creuse des trous et se terre dans un sol léger et argilleux, et dans les mêmes trous se retire un petit serpent tacheté, que les sauvages appellent le gardien du chien. Les sauvages ont sur ces chiens plusieurs idées superstitieuses. La tribu des *Nex-Perés*, a pour tradition que l'espèce

rière de l'In-
de réflexi-
graphie et
la 158e. et

chien, et un
tribu des
pillé par un
ges. Il fut
t espace de
t de l'autre
les Méni-
Il eut per-
bu des Mé-
à la Roche-
des Mon-
casion d'ex-
s de ces ré-
observés et
été commu-
es Capitaines
ont été faites.
14.

aux observa-
nits qui four-
nissent matiè-
re. Le Raye
naux: ils mé-
naître les ani-
sages extraits.

èrent un daim
neue. Il était
ne, et avait la
lati; sa queue
n'alla sont très

ées Prairie du
rd gris, et qui
ues et droites,

Il a la queue
rous et se terre
ns se retire un
le gardien du
idées supersti-
n que l'espèce

humaine est provenue de ce chien et du castor. Toutes les autres tribus les ont en grande vénération."

Page 168.—"On tue fréquemment ici (sur la rivière des Sioux) un daim appelé daim mulet. Il est plus petit et d'une couleur plus foncée que le daim roux, et a de grandes cornes branchues. Il a de très grandes oreilles; sa queue a environ cinq pouces de long, et est couverte de poil noir très court, excepté à l'extrémité, où il y a une touffe de long poil noir."

Page 169.—"On trouve dans ces prairies (celles de la rivière des Sioux) une espèce de blaireau dont la tête ressemble beaucoup à celle du chien; il a les jambes courtes et fort grosses à proportion de son corps, et est armé de longues et fortes griffes très propres à creuser la terre. Il a le corps un peu plus gros qu'un hérisson: son poil est d'un brun obscur, et sa queue ressemble visiblement à celle du hérisson; il fait des trous et s'enfuit dans la terre."

Page 187.—"Ici (sur la rivière de la Pierre-Jaune,) nous tuâmes plusieurs moutons des Montagnes rocheuses. Le mâle, ou bélier des montagnes, est beaucoup plus grand que la femelle, et a les cornes beaucoup plus longues. Les cornes du mâle que nous tuâmes avaient trois pieds de longueur et cinq pouces de diamètre à la tête. Cet animal est plus haut et a le corps plus gros que le daim. Il est couvert d'un poil doux de couleur brune, laquelle devient graduellement plus claire en gagnant le ventre, qui est entièrement blanc. Ses cornes ressemblent beaucoup à celles du bélier ou mouton domestique, étant comme ces dernières tournées et rejetées en arrière, mais elles ont plusieurs nœuds raboteux. La queue ressemble à celle du daim roux. Quant aux jambes et aux pieds, ce sont ceux du mouton; mais le sabot est un peu plus long. Il est vite et grimpe par les fentes des rochers avec tant d'aise et d'agilité, qu'aucun autre animal ne le peut suivre, et il s'échappe par ce moyen aux loups. On estime sa chair aussi bonne que celle du daim."

Page 189.—"Nous ne chassâmes que le buffle, le mouton de montagne et le cabri. Un parti fut envoyé pour gagner le sommet des montagnes, et passer de l'autre côté, tandis que les autres grimpaient pour les environner de toutes parts, excepté du côté de la rivière. Aussitôt que le signal eut été donné, par ceux qui étaient montés et avaient gagné le côté opposé, nous jettâmes ensemble un grand cri, et nous nous levâmes d'entre les herbes, et les animaux effrayés se mirent aussitôt à fuir, se précipitèrent du haut des rochers, et tombèrent sur des pierres, au bas du précipice, où nous en tuâmes soixante-un. Quelques uns d'eux tombèrent d'une hauteur de deux cents pieds; mais d'autres, qui étaient près du pied de la montagne, s'échappèrent. Il nous fallut pla-

sieurs jours pour apprêter et accommoder la viande, que l'on coupe en tranches minces, et que l'on fait sécher au soleil ou à un feu lent."

Page 189.—" Nous tuâmes un chat sauvage qui ressemblait au chat domestique, et était à-peu-près de la même grosseur. Il avait le poil de couleur pâle, et sa queue était presque aussi longue que son corps. Ce petit animal est très féroce, et tue quelquefois le cabri et le mouton, en se jettant sur leur cou, et en leur rongant les nerfs et les artères, jusqu'à ce qu'ils tombent, après quoi il suce leur sang."

Page 190.—" Un des sauvages tua un beau chat sauvage, plus gros de moitié que le chat domestique; son poil était long et extrêmement beau, tacheté de blanc et de noir, sur un fond d'un jaune brillant. Le poil du ventre était d'un jaune pâle, et sa queue avait environ vingt deux pouces de longueur. C'est la plus belle peau que j'aie jamais vue."

Les autres quadrupèdes que Mr. Le Raye a vus, mais dont il n'a pas fait la description, sont: le castor, la loutre, l'ermine, la martre, le chat sauvage tacheté, l'ours blanc, l'ours noir, le lapin, le loup-cervier, le chat de montagne, le renard.—*Journal Américain de 1818.*

Quadrupèdes trouvés pendant une expédition aux Montagnes rocheuses du grand continent de l'Amérique du Nord, par le Major LONG.

Les expéditions des Américains à travers le vaste continent de l'Amérique septentrionale nous avaient déjà fait connaître quelques uns des mammifères qui peuplent cette partie encore inconnue du Nouveau-Monde. On y avait découvert le moufflon des montagnes, l'antelope à cornes bifurquées, l'ours terrible, &c.— Celle que vient d'exécuter le major LONG ajoutera de nombreuses connaissances aux premières.

Il a trouvé quatre nouvelles espèces de chauve-souris; trois espèces du genre chien; trois espèces d'écureuils qui n'ont jamais été décrites; un cerf qui a quelque rapport avec le cerf de Virginie. Parmi les espèces déjà connues, mais sur lesquelles on désirait de plus amples renseignemens, on trouve le blaireau américain, dont l'existence avait paru douteuse, mais qui ne peut plus l'être, aujourd'hui, que le Muséum d'Histoire naturelle de Paris en possède un; la gerboise du Canada de BARTON; le loir xanthognathe du docteur LEACH; la marmotte de la Louisiane et le rat de la Floride.—*Journal Français de 1825.*

GÉOLOGIE.

LA Géologie est l'histoire de notre Globe. La globe que nous habitons est dans un tel état d'amorcellement qu'on ne trouve sur sa surface, que des ruines et des masures. Dans l'ordre naturel, les corps les plus pesants devraient se trouver dessous les moins pesants, par couches régulières, jusqu'aux corps les plus légers, qui devraient nécessairement être au-dessus des autres. Mais rien de tout cela sur notre globe: tout y est dans un désordre extrême. De là l'étude, ou la science de la géologie.

On croit, et avec raison sans doute, que nos terres habitables, ont été autrefois le fond de l'ancienne mer; de là, les sables, les pierres calcaires et les coquillages qui occupent, en grande partie, la surface de nos continens. On trouve ces matières sur les plus hautes montagnes, comme dans les plaines qui en sont les plus éloignées. Souvent même, des fleuves spacieux n'interrompent point les chaînes de ces bancs de pierres et de coquillages, qu'ils croisent dans leurs cours; en sorte qu'avec un peu d'attention, on en peut facilement trouver les continuations, qui se prolongent d'un bord de ces fleuves à l'autre. Mais pour expliquer ces phénomènes, faut-il recourir à des hypothèses qui exigent des myriades de siècles? Ne suffit-il pas que la terre habitable d'à présent, ait été, depuis la création jusqu'au déluge, le fond de l'ancienne mer, pour donner une explication satisfaisante de la formation des bancs de coquillages, et des pierres calcaires, ou imprégnées de cadavres d'animaux marins ou terrestres? Les géologues, en général, exigent pour ces différents résultats plus de siècles qu'il ne s'en est écoulé depuis la création du monde; on ne les entend guère parler que par millions de siècles; ce'a sans doute pour raccourcir la puissance du Créateur. Ils n'osent plus dire que le monde s'est créé tout seul, ou qu'il est l'effet du hazard; mais en admettant un Etre qui a créé la matière primitive, ils voudraient qu'on reconnût le Temps comme un second créateur, ou au moins, comme l'agent universel de toutes ces prétendues combinaisons, qui ont formé les différents corps que nous voyons sur la terre. Veut-on faire agir Dieu comme un ouvrier mécanique qui ne peut poser une pièce que l'une après l'autre?

Combien, dans l'hypothèse des philosophes, a-t-il fallu de siècles pour composer une couche de granite, de porphyre ou de basalte, qu'on regarde comme les pierres primitives? Combien de siècles pour former les pierres secondaires, ou imprégnées de corps d'animaux? Combien encore de siècles pour former les craies, les houilles, ou charbon de terre, et les autres matières? Les Périodes de Mr. Du Luc ne me plaisent pas plus que les Epoques de Mr. BUFFON, s'il lui faut presque autant de siècles pour l'explication de son système. Qu'on cherche, si l'on veut, des

hypothèses, qui ne s'éloignent point du récit de l'Ecriture Sainte. Par exemple, quant aux coquillages; n'ont-ils pas pu, depuis la création jusqu'au déluge, s'accumuler à un nombre presque infini? Voyons le par un cas particulier; depuis plus de cinquante ans, que plus de cent bâtimens vont à la pêche sur les battures du Golphe St. Laurent, qui ont très peu d'étendue, s'est-on aperçu qu'elles aient diminué le moins du monde? D'ailleurs on ne peut croire que Dieu ait suivi pour la création des animaux le même ordre que pour la création de l'homme; il n'a pas sans doute créé un individu de chaque sexe; l'Ecriture ne dit cela en aucun endroit; au contraire, elle s'exprime de manière à faire entendre que Dieu créa un grand nombre d'animaux, qui parurent aussitôt couvrir la surface de la terre et remplir les eaux de la mer.

Mais, dira-t-on; l'Ecrivain sacré n'en tendait pas que les six jours de la création, étaient des jours naturels de vingt quatre heures; le soleil même qui partage les jours ne fut créé que le quatrième. Quoi! est-ce que Celui qui n'a créé le soleil que le quatrième jour, ne pouvait pas mesurer la longueur des jours? et faut-il s'en rapporter aux suppositions des naturalistes, plutôt qu'à la parole de Dieu-même, qui a révélé à son écrivain, qu'il avait créé le ciel et la terre en six jours?

Si Mr. Du Luc me disait, que tout s'est opéré, suivant son système, dans l'espace de ces six jours, je pourrais encore admettre ses idées. Fallait-il même six jours à l'Auteur de la nature pour créer l'univers? Un seul instant, sa seule volonté pouvait tout opérer; s'il a voulu diviser son ouvrage en six jours, il avait en cela ses vues, qui nous sont inconnues; mais l'homme n'en trouve pas moins une leçon divine de partager la semaine en sept jours, dont le septième est consacré au repos du Seigneur.

Pourquoi donc, par des recherches curieuses, chercher à pénétrer les mystères de Dieu? Dieu a dit, et tout a été créé; Dieu a dit, et tout a été fait. Croyons et adorons.

Que la géologie se borne à nous donner une histoire du globe tel que nous le voyons; qu'elle nous prouve le déluge par les ruines et les masures que nous y découvrons; étudions les pierres et les minéraux, les sédimens et les couches des différentes terres, pierres ou matières quelconques; analysons, décomposons, observons les angles rentrants et saillants des rivières, des fleuves et des grands continens; suivons les chaînes des montagnes; étudions en les matières qui les composent; cette étude est digne de l'homme. Reconnaissons que le déluge a renversé l'ancien ordre que nous aurions observé sur la terre, s'il n'eût pas eu lieu; puis-que les grands abîmes s'étant ouverts, les eaux s'y sont engouffrées, et ont laissé à sec l'ancien lit de la mer; ce qui a donné naissance à nos continens. Veut-on une époque plus reculée des ruines qu'on observe sur la terre? cherchons la, au moment, où Dieu sépara les eaux d'avec la terre, c'est-à-dire, au troisième jour.

de la création. Cette époque fut, sans doute, une secousse terrible pour le globe, et si on admet, comme on le doit, que les pierres étaient déjà créées, on peut bien s'imaginer qu'elles furent alors brisées, renversées, et transportées d'un lieu à un autre, en sorte même que les plus pesantes aurent pu être élevées au-dessus des plus légères, et comme alors, les animaux n'étaient pas encore créés, cela expliquerait pourquoi on n'en trouve aucun débris dans ces pierres primitives.

Mais il y a une difficulté qui nous arrête, et à moins d'admettre des millions d'années, on ne pourra point expliquer la formation des houilles, ou mines de charbon de terre. Jusqu'à présent les hypothèses de nos philosophes là-dessus, ne sont guères raisonnables. Ils prétendent que le troisième jour de la création, jour bien long suivant eux, que Dieu créa les arbres et les plantes, que, durant une période de tems de quelques milliers d'années, ces plantes se sont accrues à une quantité prodigieuse, et furent ensuite consumées, et réduites en charbon, par le calorique qui était sur la terre; et observez, que suivant eux, ce calorique était la lumière que Dieu créa le premier jour. Ainsi cette création de la lumière, que quelques S. Pères et la plupart des interprètes ont regardée comme le moment de la création des anges, n'est, suivant les philosophes, que la création d'une matière qui a servi à faire du charbon de terre. Mais ce calorique créé le premier jour, pouvant réduire ces plantes en charbon, ne pouvait guère laisser un libre cours à leur accroissement; d'ailleurs ces houilles ont dû être formées sur la terre alors habitable; mais si cette terre a été engloutie sous les eaux du déluge, comme il est probable d'après toutes les remarques possibles, que devient alors cette hypothèse? Les philosophes eux-mêmes se font une autre objection; comment les arbres et les plantes ont-ils pu pousser avant la création du soleil? Cette question est sérieuse, pour ceux qui admettent des siècles infinis, des époques ou des périodes, et le calorique comme nous l'avons vu, ne peut guère les contenter; mais pour un chrétien qui voit paraître le soleil, le lendemain de la création des arbres et des plantes, cette difficulté ne peut guère l'embarrasser. On aime à se faire des difficultés pour les combattre, et on finit par dire qu'elles sont inexplicables, et on en vient à la fin, jusqu'à dire que le récit de la création est fabuleux. N'est-ce pas l'hypothèse des époques qui a conduit le célèbre ROUSSEAU à l'athéisme qui a fait le malheur de ses jours, et qui d'un homme à grands talens en a fait un misérable sophiste? Mais pour ne pas paraître éluder la question, comment est-ce donc que les houilles se sont formées? Si on ne le sait pas encore, qu'on cherche des hypothèses, qui ne répugnent point au récit des Ecritures Saintes, et si on n'en trouve point, pourquoi ne pourrait-on pas croire que Dieu les a créées, comme il a créé les autres substances? Pourquoi

en effet, ne pas croire que Dieu a pu créer des matières secondaires, comme il aurait créé les primitives? On veut s'obstiner à croire que Dieu n'a créé que des matières simples, ou les élémens des choses sub-lunaires, et qu'il a laissé au Temps le soin de combiner ces élémens pour en produire les choses qui frappent nos yeux; et pendant une longueur de siècles sans fin, Dieu a attendu qu'une matière fût complètement formée pour procéder à la création d'autres élémens qui devaient produire d'autres matières, jusqu'à ce qu'enfin, tout étant prêt, Dieu aura trouvé le moment convenable de créer l'homme; et quel homme encore? une espèce d'automate, un homme qui n'ayant que le son de la voix, a été dans la nécessité de se faire un langage. Quelle absurdité! Eh bien! il y a eu des philosophes qui n'ont pas eu honte d'avancer de pareilles rêveries. Si Dieu n'a créé aucune matière dans un état de combinaison, sans doute qu'il n'a pas créé les eaux non plus; puisqu'il est reconnu qu'elles ne sont que la combinaison de deux airs différens.

Passons maintenant à une autre question. On a trouvé des cadavres de rhinocéros, d'éléphans, et même d'autres animaux dont on croit les races éteintes, sur les montagnes du nord. On conclut de là que la chaleur primitive était beaucoup plus considérable, puisque ces animaux pouvaient vivre à une telle latitude. — Sans doute que, s'il faisait si chaud alors sous la zone glaciale, les animaux qui habitaient la zone torride ne devaient guère être à leur aise. Pourquoi une telle prétension? Pour prouver que le globe est bien ancien, et qu'il a fallu bien des siècles pour que la chaleur ait diminué par degré, jusqu'au point où elle est réduite à présent. Pourquoi ne pas dire tout simplement que ces cadavres ont été chariés par les eaux du déluge, et que les lames en se retirant les ont déposés sur ces montagnes? Une grande quantité de ces animaux se sont dissous et ont disparu entièrement: d'autres se sont conservés dans un état de pétrification; d'autres enfin, parmi les plus gros, ont pu, par des causes particulières, se conserver dans un état presque naturel.

Avant que de terminer ces réflexions, il ne sera pas hors de propos de dire un mot du rapport de la terre avec le soleil. Je ne m'arrêterai pas à réfuter le système de ce philosophe qui ne fait de la terre et des planètes que des éclats ou éclaboussures du soleil, enlevées par une comète; parce que je ne suis pas d'humour à perdre mon tems pour combattre des chimères! Passons à quelque chose de plus solide. Avant la création du soleil et de la lune; la terre se soutenait sans doute, dans l'espace sans avoir besoin de force *centri-pète* et *centri-fuge*. Si nos philosophes eussent présidé à la création, ils auraient été embarrassés de s'y prendre d'une manière, qui leur aurait paru si peu raisonnable. On m'accusera peut-être de vouloir tourner en ridicule une opinion universellement admise de nos jours; et il en coûterait trop à des

savans, qui dès leur enfance ont regardé la force centripète et centrifuge comme mathématiquement prouvée, d'abandonner ce système; et j'aurais, je l'avoue, le même faible qu'eux; j'admets que cette force est admirablement bien démontrée, et qu'elle paraît même naturelle à l'ordre des choses établies par le Créateur; mais je ne puis cependant me refuser de croire que cette loi n'était pas nécessaire aux ouvrages du Créateur, puisque la terre a existé avant que cette loi eût pu avoir lieu, le soleil et la lune n'étant pas encore créés.

Un ancien philosophe chinois, (CONFUCIUS,) si on en croit les traducteurs, disait que l'Auteur de la Nature avait désigné à chaque astre, l'orbite qu'il devait parcourir, et que les astres à l'envi allèrent se ranger à leurs places, et coururent avec joie remplir la carrière qui leur avait été prescrite. Celui qui a dit à la mer: Tu viendras jusques là, et sur ce grain de sable tu briseras l'orgueil de tes flots tumultueux, pouvait bien dire aux astres: Vous parcourrez tel chemin, et vous ne dévierez ni à droite, ni à gauche. Un tel ordre du créateur ne m'explique t-il pas mieux la marche vagabonde des comètes qui passent d'un univers à l'autre, que tous les systèmes des philosophes? Mais nous sommes dans un siècle éclairé, et il nous faut des preuves et des démonstrations.

Pourquoi le soleil, ce corps si vaste, n'a-t-il pas été créé avant la terre, ou au moins, en même tems qu'elle? Demander pourquoi, et comment, quand il s'agit des œuvres de Dieu, c'est une impiété. Et qu'est-ce que le soleil dans l'espace des mondes créés? Qu'est-il même en comparaison des étoiles fixes? un grain de sable, un vrai atôme: et qu'est tout l'univers ensemble à l'œil de Dieu?

On ne réfléchit pas assez sur la toute-puissance du Créateur.— De là tant de systèmes frivoles et vuides de sens. On pose des principes, on les regarde comme vrais, ou au moins comme admis; on part de là, on marche d'argumens en argumens, de raisonnemens en raisonnemens, pour en venir aux conclusions qu'on prétend en tirer. Le tout est d'un style, qui captive l'esprit et l'entendement. Mais si le principe n'est que supposé; s'il est douteux, ou pour le dire sans détour, si le principe est faux, que deviennent tous ces raisonnemens? On sait en logique quelle différence il y a entre le *conséquent* et une *conséquence*. Combien donc, les jeunes gens qui commencent à se livrer à la lecture doivent se tenir sur leurs gardes! Les philosophes pervertissent la parole de Dieu en feignant de la suivre, et l'on ne s'en aperçoit que lorsqu'on est descendu avec eux dans l'abîme; ou plutôt, on est tellement aveuglé par leurs fausses lumières, qu'on ne s'aperçoit pas qu'on est déjà devenu impie.

Votre, &c.

J. M. B.

ESSAI ANALYTIQUE

*Sur le Paradis Perdu de Milton, par MM. C*** et V***.*

IVRE QUATRIÈME.

QUELLE noblesse d'expression n'y a-t-il pas au commencement de ce livre ! Comme les fureurs de Satan sont admirablement décrites ! L'on voit un pinceau vigoureux qui nous trace avec un coloris éclatant, et les remords de ce malheureux, et sa jalousie du bonheur des humains. Dans sa douleur, il fait un parallèle entre sa situation première et son état présent. Sa rage s'excite insensiblement ; il se répand en invectives contre l'Être suprême, auquel il voue vengeance. Il finit par se promettre un empire dans la demeure des humains. Mais pendant son discours soliloque, il se trahit par ses gestes furieux, et Uriel l'a reconnu. Cependant Satan regarde les plaines d'Eden ; il admire les merveilles de la nature ; il hume l'air suave du paradis terrestre ; il est comparé au nocher cotoyant l'Afrique, qui passe les tours du Mosambique. Milton nous parle aussi de l'Arabie : on voit par là que cette comparaison est tout à la fois mercantile, géographique et marine ; la voici :

.....*As when to them who sail
Beyond the Cape of Hope, and now are past
Mosambic, off at sea north-east winds blow
Sabian odours from the spicy shore
Of Araby the blest.....*

Satan entre enfin dans le paradis, et sous la forme d'un vautour, va se percher sur l'arbre de la vie. Après quelques réflexions morales, le poète nous donne la longueur géométrique d'Eden, dans les vers suivants :

.....*Eden stretch'd her line
From Auran eastward to the royal towers
Of great Seleusia, built by grecian kings,
Of where the sun of Eden long before
Dwelt to Telassar.....*

On voit par la chose même que le poète était bon arpenteur. — Il nous fait ensuite une description riche et détaillée, dans des vers flatteurs à l'oreille, de toutes les beautés et de tous les agréments dont le paradis terrestre est rempli. Mais il est douloureux de remarquer qu'après toutes ces beautés, il y vient un amalgame de la mythologie avec le sujet même, qui est d'une nature si différente. Ce petit écart d'imagination commence ainsi :

.....*While universal Pan,
Knit with the Graces and the Hours in dance,
Sat on th' eternal spring.....*

Le démon qui va tenter Eve, après avoir contemplé les délices dont on jouit dans Eden, voit tout à coup paraître les procréateurs du genre humain; il admire leur beauté, leurs grâces et leurs attraits. Après une description charmante de ces deux êtres, cet ange de ténèbres se répand en accens douloureux; il gémit de voir assignée à nos premiers parens la place qu'il devait occuper; il pressent leur malheur, s'applaudit de leur fragilité, tout en les plaignant; il semble se déterminer à les perdre par devoir plutôt que par haine. Il s'avance, il les épie, il juge par leur conversation, qu'il leur est défendu de manger du fruit de l'arbre du bien et du mal. Après avoir exhalé ses fureurs causées par le dépit qu'il éprouve en voyant leur bonheur, il résout de le lui enlever de la manière dont il s'y prendra, pour les engager à manger du fruit défendu. S'applaudissant de ses projets, il s'avance auprès d'un lieu où la jeunesse militaire des cieux apprend le métier des héros. Ils ont des armes, des boucliers, des casques, des dards, &c. Ils revêtaient probablement ces armures par prévoyance, en cas d'invasion. Il paraît aussi qu'ils montaient la garde, dont le commandant était Gabriel. Nous rapporterons ce passage:

*Between these rocky pillars Gabriel sat,
Chief of the angelic guards awaiting night,
About him exercis'd heroic game
Th'unarmed youth of heaven, but night at hand,
Celestial armory, shields, elms, and spears,
Hung high with diamonds flaming, and with gold.*

Uriel va avertir Gabriel qu'un démon est dans le paradis terrestre; il lui parle des maux que peut y causer cet ange de ténèbres, et l'assure qu'il ira à sa recherche, et le découvrira avant le lever du soleil.

Adam engage Eve à se retirer avec lui, pour se délasser par le sommeil, des légères occupations dont ils se recréent. Eve lui répond qu'elle est prête à le suivre; mais en même temps, elle fait une question scientifique sur l'utilité des astres; et Adam, qui possède la science infuse, lui dit que ces globes ont une route régulière, et que leur clarté est destinée aux nations qui ne sont pas encore nées. Il lui parle aussi des anges et des concerts séraphiques qu'ils entendent souvent dans le lointain. En s'entretenant ainsi, ils s'avancent tous deux vers le lieu de leur repos; ils y arrivent, et après avoir fait leur prière, ils se livrent au sommeil.—Milton fait ensuite quelques réflexions sur la commodité qu'il y a à ne porter aucun vêtement:

*.....and eas'd the putting of
These troublesome disguises which we wear.*

Gabriel ordonne à Zéphon et Thuriel, (sans doute le sergent et le caporal de la garde,) d'aller à la découverte de l'ange rebelle qu'Uriel a vu. Ils obéissent, et ils l'aperçoivent enfin sous la forme d'un crapaud qui troublait le sommeil d'Eve par des songes

trompeurs et pernicieux. Zéphon le touche de sa lance, et Satan prend aussitôt sa forme ordinaire. Celui-là lui demande avec orgueil qui il est: le démon lui répond qu'il est un des premiers anges; mais Zéphon, qui le connaît bien, lui reproche ce qu'il est, en lui rappelant sa condition première. Satan le défie au combat: on lui répond avec mépris, et cependant tous trois s'approchent d'un lieu où est une compagnie céleste. Une altercation s'élève entre Satan et Gabriel; ils se font l'un à l'autre de terribles menaces. L'ange prouve à son ennemi qu'il est plus fort que lui, par la balance céleste qui penche de son côté. Satan s'enfuit aussitôt, en murmurant de rage.

LIVRE CINQUIÈME.

Le commencement de ce livre présente le réveil d'Eve admirablement dépeint. C'est Adam qui la tire du sommeil, en lui adressant les paroles les plus tendres. Eve lui raconte un rêve chagrinant qui l'a assiégée toute la nuit. Ce songe fait pressentir au lecteur la chute d'Eve, qui en fait le sujet. Adam rassure son épouse effrayée, par les discours qu'il croit les plus propres à lui rendre raison de son songe. Eve consolée s'agenouille avec son époux, et tous deux rendent hommage au Très-haut, leur créateur. Ils chantent sans accompagnement, comme dit le poète:—

More tunable than needed luth or harp.

Ils chantent un cantique de louanges. Ce devoir achevé, ils vont travailler à l'ornement de leur jardin. Dieu les voit, et appelant Raphaël, (que le poète nous apprend, par provision, avoir marié Tobie à Sarah,) il lui dit d'aller recommander à Adam de remplir bien ses devoirs. Raphaël en obéissance, part et arrive promptement dans Eden: à son entrée, la garde s'est rangée, avertie par les sentinelles, pour lui faire honneur, comme le disent les vers suivants:

.....Straight knew him all the band

Of angels under watch; and to his state

And to his message high in honour rise.

Adam le voit venir. Il était alors midi, temps auquel Eve était à faire les préparatifs du diner. Adam appelle son épouse; il lui propose de bien recevoir l'étranger céleste. Eve, selon la coutume des femmes de ménage, fait d'abord quelques difficultés, alléguant le manque de provisions. Néanmoins, elle va visiter son jardin et son verger, et elle en rapporte toutes sortes de fruits: elle met la main à l'œuvre; elle fait du lait d'amande; elle exprime le jus du raisin, et elle orne le tout avec des roses. L'ange arrive, et le père des hommes, qui a été au-devant de lui, le prie de s'arrêter dans sa demeure. Son offre est acceptée. Ils entrent dans la maison champêtre où Eve les attend. Raphaël la salue, et ils s'asseyent tous trois. Adam présente des fruits à son hôte, et il

s'engage entr'eux une conversation sur les mets. Raphaël, pour prouver que les anges peuvent manger, appelle à son secours l'alchimie, la théologie, la métaphisique; mais ceci n'est pas complet: Milton aurait dû nous donner un système anatomique du corps des anges; car il est juste et raisonnable que lorsque l'on apprend qu'un esprit peut manger et digérer, l'on connaisse aussi sa formation; faute de quoi, l'on nous passe l'incrédulité; car il est difficile de se persuader que des choses spirituelles soient capables de fonctions corporelles.

Après qu'ils ont mangé suffisamment et sans excès, Adam requiert de son convive qu'il lui décrive les mœurs des anges. Raphaël le fait, et le père des hommes, enchanté de ce discours, lui témoigne son admiration sur ce qu'il vient de dire. Après avoir encore conversé, Adam le prie de lui faire part de ce qu'il sait sur la révolte des anges. Alors celui-ci lui en fait le récit, et lui décrit d'une manière admirable qu'il y a dix millions de drapeaux, d'étandards et de bannières, entr's l'avant et l'arrière-garde de l'armée angélique: tout cela, ajoute-t-il, est pour la distinction entre les hiérarchies. Il parle aussi d'écussons où il y a des devises séraphiques. Raphaël continue son récit. Dieu proclame la grandeur de son fils. Le soir, dit-il, on donne aux anges un repas, où il y a de l'ambrosie et du vin céleste: Ce souper fini, les anges commencent à s'endormir; mais Satan veille, n'ayant point pris part au souper. Il est transporté de jalousie; il veut tenter un esprit céleste, et entraîne, par artifice, une partie des anges vers les lieux où est son royaume; et là, par un discours plein de détours, il leur propose insensiblement de se révolter contre Dieu. Abdiel, séraphim zélé pour la gloire de son créateur, s'y oppose avec chaleur; mais la foule, séduite par l'ange rebelle, ne veut pas l'écouter. Enfin Gabriël leur prédit avec énergie leur châtement, s'ils ne prêtent pas l'oreille à sa voix. Il part et laisse là les factieux.

(La suite au numéro prochain.)

QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ECRIT INTITULE,

" Esquisse de la Constitution Britannique."

(Suite.)

AVANT d'entrer dans cet examen, observons que je n'entends pas parler des principes du gouvernement de la France à une époque qui se perd déjà dans la nuit des temps; ou pour en indiquer une déterminée; de celle où les Normans asservirent l'Angleterre. Suivant l'opinion de quelques savans jurisconsultes, les plus sages

lois constitutionnelles de ce pays ne sont qu'une imitation fidèle de celles que l'on avait en France, jusqu'au jugement par jurés qui n'est, suivant eux, que l'épreuve par témoins, telle qu'elle y était pratiquée et qui s'y est graduellement éclipse, tandis qu'en Angleterre, elle s'est modifiée de manière à porter cette institution au degré de perfection où nous la voyons parvenue, de nos jours. Je parle du gouvernement de France tel qu'il était avant la révolution, et tel qu'on l'a vu se former depuis la fin du règne de Louis XII. Que ferait en effet à la question l'existence antérieure d'un code de lois ou d'institutions en force, il y a des siècles, si elles étaient tombées en désuétude, oubliées ou violées; si ce n'était plus que des doctrines ou des opinions spéculatives, sans influence réelle sur les actions ou sur la conduite de ceux auxquels elles étaient destinées à servir de règle.

Quant au droit de celui qui gouvernait, on peut dire qu'à compter du règne de François I, il avait fini graduellement par se réduire à celui de la force. On sait ce qu'on peut penser de ce droit, d'après notre écrivain lui-même.

Les anciennes lois françaises qui avaient autrefois quelque analogie avec celles d'Angleterre, relativement à l'obligation de mettre en liberté celui qu'on emprisonne, si l'on n'a pas un corps de délit constaté, ou si on ne lui fait pas son procès, n'existaient plus même dans les souvenirs. Un citoyen était arraché à sa maison, à sa famille, traîné dans un cachot, et il ne se trouvait pas même un tribunal auquel il pût avoir recours avec efficacité, pour demander son élargissement ou l'instruction de son procès. Qui peut ignorer l'usage qu'on a fait du pouvoir monstrueux que l'on exerçait sous ce rapport? Des faits innombrables l'attestent. On se contentera de remarquer que sous l'administration de FLEURY, qui assurément n'a pas été accusé de dureté, et même qui mit de la douceur dans la manière dont il l'exerça, il fut émané des milliers de lettres de cachet. Le détenu restait dans les prisons autant de temps que ceux qui avaient le pouvoir en main le jugeaient à propos. Ils n'avaient aucun compte à rendre de l'autorité qu'ils exerçaient au nom du souverain, en le retenant dans les fers. Il y languissait souvent des années. Souvent il n'en sortait que pour descendre dans le tombeau.

Portait-on une accusation contre un homme auquel on imputait quelque délit dans lequel l'autorité se trouvait intéressée: les ministres, au nom du roi, lui donnaient des commissaires de leur choix pour le juger; c'est-à-dire qu'il était condamné d'avance, s'ils avaient intérêt à le perdre.

Ce n'était pas tout encore. En vertu d'une ordonnance qui remonte à la fin du quinzième siècle, contre laquelle tout ce qu'il y avait d'hommes honnêtes avaient alors et depuis vainement réclamé, la procédure criminelle, qui auparavant se faisait publiquement, était secrète. Elle favorisait conséquemment les prévarica-

tions, en donnant aux preuves judiciaires une direction contraire aux premiers principes de la raison et de la justice. * On sent bien que c'était mettre le sort de l'accusé entre les mains de ses persécuteurs; et il faut remarquer que je viens de rapporter les expressions, non d'un écrivain partisan de la révolution ou du gouvernement représentatif, mais d'un de ses adversaires les plus décidés, d'un des plus grands admirateurs et des plus ardens apologistes du gouvernement qui l'a précédé.

Quant à la levée des impôts, quelle était la garantie des contribuables? Il était aussi passé en maxime comme établi en pratique, parce que presque toujours *les faits deviennent bientôt des doctrines*, que les rois de France avaient le droit d'établir, de prélever les impôts, et d'en dépenser le produit, par leur seule autorité, et à leur gré. Cette opinion était la conséquence naturelle du droit dont ils s'étaient mis en possession, de faire seuls tous les actes de législation. Aux termes des édits et ordonnances, ils émanaient de la certaine science, de la pleine puissance et autorité du roi. — Aussi l'un d'eux disait-il: *l'état c'est moi*.

Qui n'a pas entendu parler des dépenses du fastueux monarque dont on vient de citer ce mot foudroyant pour une nation, de l'éclat de sa cour, de la somptuosité de ses maisons royales, de ce que coûtaient à l'état le luxe de ses maîtresses, de ses enfans naturels, et en particulier de ceux qui étaient le fruit d'un double adultère avec une femme enlevée à son époux, et auxquels, par une loi digne de cette constitution, l'objet de l'admiration de notre écrivain, ce roi attribuait tous les droits d'une naissance légitime, en la *légitimant* aux termes de ses édits. Encore conservait-il quelques restes de respect pour lui-même, au milieu de désordres, poussés plus loin encore sous le régent Duc d'Orléans, dont l'administration démoralisa la France. Louis XV, à qui l'on a donné à juste titre l'épithète du Sardanapale de son siècle, put faire regretter Louis XIV. La France perdit sous son règne ses colonies, laissa écraser la Pologne: sa marine fut anéantie: son gouvernement devint l'objet du mépris de l'Europe.

La cour était l'école de tous les genres de luxe et de débauche. Il avait fallu trois ans pour vendre le mobilier de la marquise de Pompadour. Une femme sortie des maisons de débauche lui avait succédé; et logée dans des palais, entourée d'un faste asiatique, elle avait l'éclat et tenait une cour de reine.

Cependant on ne pouvait pas fournir aux frais d'un armement pour porter même quelque secours au Canada, pendant qu'on épuisait toutes les ressources, et que l'on prodiguait le sang de ses habitans, pour une défense qui devenait tous les jours de plus en plus impossible. *Le pouvoir du bon plaisir dirigé par les mains*

* Origine et Progrès de la Législation Française.

des maîtresses et des courtisans entraîna ces maux, et finit par amener la grande catastrophe de la révolution.

Encore un mot. On reconnaissait en France la nécessité de l'enregistrement des lois, ou ce qui est la même chose, de leur promulgation, pour les mettre en force. Cet enregistrement se faisait dans le parlement, qui avait, conservé le droit de faire des remontrances. On les avait souffertes, on les avait al-olies, on les avait permises de nouveau. Mais enfin comme il arrivait que le parlement prenait quelquefois le parti d'opposer des difficultés à l'enregistrement des édits, surtout relativement aux impôts, le roi, dans ce cas, donnait des lettres de *jussion et commandement*, et si le parlement n'obtempérait point, le roi s'y rendait et tenait ce qu'on appelait, par un étrange abus des termes, *un lit de justice*, ordonnait l'enregistrement, qui se faisait, et on mettait la loi en exécution.

Sans entrer dans d'autres détails, je me contenterai d'ajouter que le parlement de Paris avait lui-même solennellement, dans ses remontrances en 1775, défini les Français, *un peuple taillable et corvéable sans merci, sous le bon plaisir de son souverain*. Et c'est là un royaume qui, suivant l'auteur de l'essai, avait une constitution! Et cette constitution est le chef-d'œuvre objet de son enthousiasme, de son admiration et de ses pompeux éloges. Et cet écrivain se dit Canadien, et apparemment *sujet britannique*! Que serait-ce si cet homme jouissait de quelque faveur de l'administration; s'il recevait une portion du revenu public, prélevé sur le peuple de ce pays, et destiné au soutien de son gouvernement et de notre constitution, tels qu'ils sont établis par la loi?

(A Continuer.)

MES SOUVENIRS SUR NAPOLEON, SA FAMILLE ET SA COUR;

Par Mme. Voc. du général Durand. 2e édition: en deux vols. in-12; pp. 820. A vendre, à Montréal, chez MM. E. R. Fabre & Cie.

(Fin.)

LA COUR de NAPOLEON n'était pas plus que les autres cours exempte des partis et des intrigues. L'ancienne noblesse, les gens nés de la révolution, et les militaires formaient trois partis différents. A la tête du premier était madame de MONTESQUIOU, (gouvernante du Roi de Rome,) et son mari. Madame de MONTEBELLO était l'âme du second. Il était peu nombreux, et composé en grande partie d'intrigans en sous-ordre, mais soutenu par la considération que MARIE LOUISE accordait à sa favorite. Le

parti militaire était rangé sous les bannières du maréchal Duroc; il méprisait souverainement tout ce qui ne tenait pas à la profession des armes; et tandis que les deux autres partis se faisaient une guerre ouverte, "celui-ci jouait le rôle d'observateur, démasquant leurs bévues, et en profitant. L'empereur le favorisait secrètement; mais il n'en suivait pas moins son système de neutraliser tous les partis, en cherchant à balancer leurs forces.— Chacun d'eux lui servait d'espion sur les deux autres, et il se trouvait instruit, par ce moyen, de tout ce qu'il pouvait avoir d'intérêt de connaître."

Le plaisir bizarre et cruel que se donnait Napoléon de persifler les maris sur les aventures de leurs femmes, qu'il apprenait par le canal de sa police particulière, est la preuve de toute autre chose que de la bonté de son cœur. pp. 109, 110, 111.

Mais cette propensité singulière ne serait-elle pas rachetée par sa discrétion sur ses propres liaisons?

"C'est ici le cas de dire un mot des galanteries de Napoléon: on a débité et imprimé bien des mensonges à cet égard, et on lui a prêté des intrigues avec des femmes auxquelles il n'a jamais pensé. Un fait bien connu, c'est qu'il n'a jamais eu de maîtresse en titre. Il n'en faut pas conclure qu'il n'ait jamais eu d'inclinations passagères, de fantaisies; et l'on pense bien que dans le rang qu'il occupait, il ne lui était pas difficile de les satisfaire. Mais autant il aimait à divulguer les bonnes fortunes des autres, autant il était discret sur les siennes; et il était surtout bien éloigné de cette sottise jactance qui consiste à se vanter de faveurs qu'on n'a pas obtenues."

Ne sommes-nous pas très français dans le sens du passage qui suit?

"Il ne faut pour gagner le cœur des Français que savoir sourire et saluer à propos."

Il manquait à Marie Louise "cet air de familiarité qui peut se concilier avec la dignité, et qui suffit en France pour séduire la multitude.—Rendue à son intérieur, elle était douce, enjouée, affable, et adorée de tous ceux qui avaient des relations habituelles avec elle. JOSÉPHINE, au contraire, plus chérie dans le public, était moins aimée dans sa maison. Son but était toujours de produire de l'effet, tandis que Marie Louise était ennemie de toute affectation et de tout dehors emprunté."

Les aumônes de Marie Louise, doublées de celles de Joséphine, ne faisaient aucun bruit. Elles étaient sous la direction d'un homme qui s'en appropriait une partie pour fournir à ses débauches. Joséphine se servait, entr'autres moyens, de deux hommes intègres, qui cherchaient les pauvres honteux et les secouraient. Ainsi, par ses soins judicieux, elle avait la réputation de faire des charités immenses.

Les cours présentent des singularités qui semblent renverser

toutes les règles de la nature. On reprochait à Marie Louise d'étendre sa froideur jusqu'à son fils. "Ce n'était pourtant pas," dit l'auteur, par défaut d'affection; c'était plutôt par excès de "sentiment! N'ayant jamais vu d'enfant, elle n'osait ni le prendre, ni le caresser: tant elle craignait de lui faire mal!.....

"L'empereur, au contraire, le prenait dans ses bras, toutes les "fois qu'il le voyait, le caressait, le contrariait, le portait devant "une glace, et lui faisait des grimaces de toute espèce."

Avons-nous besoin d'une autre preuve que Napoléon se permettait des jouissances d'un genre particulier? Il est question du Roi de Rome.

"Lorsqu'il déjeunait, il le mettait sur ses genoux, *trampait un "doigt dans la sauce, le lui faisait sucer, et lui en barbouillait le "visage!"*

Comme les habitudes et la manière de vivre ne laissent pas d'exercer une influence plus ou moins grande sur les opérations de l'esprit; que la digestion surtout soumet la plupart des hommes à des incommodités d'un genre plus ou moins gênant, il n'est peut-être pas hors de propos de rapporter que notre auteur dit que Napoléon n'avait pas de repas fixes; "*qu'il mangeait quand il a- "vait faim, et quand ses occupations le lui permettaient.*"

Nous voudrions que les bornes que nous avons dû nous prescrire nous permissent d'entrer dans une foule de détails touchants sur l'enfance du Roi de Rome, dont Mme. de Montesquiou n'avait rien négligé pour développer sa sensibilité. Nous invitons nos lecteurs à se donner la douce satisfaction de les lire au long dans l'ouvrage même, de la page 134 à la page 140.

A propos du voyage de Napoléon en Hollande en 1811, nous sommes forcés d'observer que nous ne savons si c'est la contradiction inhérente dans l'esprit humain, ou l'amour immodéré de la toilette, qui fit pratiquer à l'impératrice une fraude sur la douane, rapportée comme suit:

"L'introduction des marchandises anglaises était alors sévèrement défendue. Toutes celles qu'on pouvait saisir étaient brulées sans miséricorde. Il en résultait que chacun cherchait à "s'en procurer; car le vrai moyen de faire désirer une chose, "c'est de la défendre; et la prohibition d'un objet ne fait qu'en "rehausser le prix. La Belgique était encore pleine de marchandises anglaises cachées avec soin. Toutes les dames de la suite "de l'impératrice en firent d'amples provisions: l'impératrice "même voulut en avoir. Plusieurs voitures en furent chargées, "non sans crainte que l'empereur n'en fût informé, et ne fit tout "saisir, en arrivant en France."

La bonne étoile de l'impératrice voulut que les douaniers, après mûre réflexion, n'arrêtassent pas les voitures, par respect pour l'empereur; car, dit l'auteur, "si on les eût arrêtées et confis- "quées, Napoléon, bien loin de le trouver mauvais, en aurait ri

"de tout son cœur, et probablement récompensé ce lui qui aurait eu le courage de faire son devoir."

Il est remarquable que c'est pendant ce voyage qu'il arrêta le plan de sa funeste expédition de Russie, et jamais la cour de France ne fut plus brillante que pendant l'hiver qui suivit ce voyage.

Nous négligeons la conspiration de MALLET, comme nous avons passé sur l'exécution du duc d'ENGHIEN. Ces faits appartiennent à l'histoire. Ils sont rapportés par Mme. Durand d'une manière claire et précise.

Le trait suivant mérite d'être connu:

Mme. de Montesquiou avait, dans les prières qu'elle faisait faire, matin et soir, au petit Napoléon, ajouté ces mots, après le retour de Russie: "Mon Dieu, inspire à papa le désir de faire la paix, pour le bonheur de la France et de nous tous." "Napoléon se trouvait un soir dans les appartemens de son fils, à l'heure de sa prière; madame de Montesquiou n'y changea rien, et l'empereur entendit répéter les mots que nous venons de citer. "Il sourit, et ne fit aucune réflexion à ce sujet."

C'est à regret que nous terminons ici nos extraits. Nous aurions pourtant des particularités intéressantes à mettre sous les yeux du lecteur, sur la campagne de Russie, sur l'invasion du territoire français, et sur les évènements qui ont immédiatement précédé la déplorable catastrophe de Napoléon.

Le second tome est rempli de traits et d'esquisses inédites sur la cour impériale de France; noblesse, généraux, ministres; économie domestique, manières, langage et opinions de Napoléon.—L'on y réfute avec succès des calomnies et des absurdités sans nombre, qu'on a débitées sur son compte.

Tout considéré, Napoléon, que notre auteur a jugé d'une manière impartiale, signalant ses défauts, son ambition immodérée surtout, figure avantageusement dans cet ouvrage, qui le fait mieux connaître, peut-être, que les relations de LAS-CASES, d'OMMARA et de MONTHOLON.

Parmi quelques pièces curieuses qui forment un appendice à ces Souvenirs, est le discours de Napoléon au corps législatif, le 1^{er}. Janvier 1814. Ce document ne donne pas une idée du véritable caractère de Napoléon. C'est la production d'un homme dont l'adversité a perverti l'entendement.....Les idées et les expressions sont d'un maniaque.

Le calme de Mme. Durand est le gage le plus sûr de sa véracité. Son langage n'est ni celui de la passion, ni même celui des regrets. Presqu'à la même page, on lira l'éloge de la cour de l'empereur détroné, avec le panégyrique de la famille qui occupe aujourd'hui sa place. Elle ne peut taire, même devant ses maîtres actuels, l'expression de sa reconnaissance pour un homme dont elle n'avait reçu que des bienfaits. Elle n'a point partagé

le rôle indigne et dégradant de cette foule de déserteurs qui ont lâchement abandonné celui de qui ils tenaient tout; aussi ne peut-elle s'empêcher de signaler leur désertion avec la noble indignation d'une âme honnête et sensible.

A WINTER IN WASHINGTON,

Or Memoirs of the Seymour family. 2 vols. in-12. New-York, Bliss and White.

Nous connaissons les anciennes cours de l'Europe; nous venons de passer en revue celle d'une nouvelle dynastie, sous un gouvernement quasi despotique: voulons-nous les comparer avec les mœurs d'une cour républicaine, passons un hiver à Washington, avec l'aimable auteur de l'ouvrage dont le titre est en tête: nous y verrons que l'amour des honneurs, des titres, des dignités, est inhérent aux républicains comme aux monarchiques, et que dans tout état de société, l'homme est un être faible, léger et vain.

Nous ne croyons pas nous tromper en conjecturant que ce livre, que l'auteur nous dit n'être pas tout-à-fait une fiction, est l'ouvrage d'une femme. Quoiqu'il en soit, nous rendons hommage, avec plaisir, à des opinions libérales, et à des sentimens vertueux exprimés avec une élégante simplicité. Le sujet de ce petit roman, s'il ne remue pas fortement les passions, ne laisse pas que d'inspirer quelque intérêt. Avec moins d'art que *WASHINGTON IRVING*, *PAALDING* et *COOPER*, l'auteur a mis au jour un échantillon de la littérature américaine, qui n'est pas destiné à lui faire déshonneur.

Contraint de nous renfermer dans des bornes étroites, nous promettons quelques instans agréables à ceux de nos lecteurs qui voudront juger de l'ouvrage par eux-mêmes.

L'HONNETE HOMME, OU LE NIAÏS;

Histoire de George Dercy et de sa famille; par L. B. Picard, de l'Académie française: 3 vols. in-12: chez E. R. Fabre & Cie., Montréal.

Pourquoi allier la probité à la niaiserie? Pourquoi faut-il qu'un honnête homme soit nécessairement un ours ou un lourdaud. *M. PICARD* nous rend compte, dans trois tomes pleins d'intérêt, du titre qu'il lui a plu de donner à son ouvrage, dont l'excellente morale n'en cède rien à la nouveauté et à l'art admirable des in-

citens. Lisez dix pages seulement du premier tome, vous êtes ennuyé, dégouté, et vous ne pouvez concevoir qu'un écrivain célèbre, qu'un académicien même, ait pu s'occuper d'un récit aussi fade, l'on serait même tenté de dire aussi puéril. Vous croyez lire l'histoire de Croque-Mitaine, ou les contes bleus ou jaunes qui faisaient les délices de votre enfance, mais qui cessèrent d'avoir des charmes pour vous, dès avant l'âge de neuf ans. Soyez tant soit peu plus patient, cher lecteur; vous allez être bientôt dédommagé. L'intérêt qu'a su mettre l'auteur dans des incidens si ordinaires, si naturels, et si peu merveilleux pour un ouvrage purement d'imagination, atteste la possession d'un talent peu commun. Si l'on songe d'ailleurs que Mr. Picard a parsemé son livre de peintures aussi fortes que vraies, sur les mœurs du temps, et que la politique même y joue un rôle assez piquant, l'on se félicitera d'avoir dévoué quelques loisirs à connaître la nouvelle bourgeoisie française, les intrigues d'une élection dans les départemens, les ressources et les trames d'un chevalier d'industrie et d'un intrigant, avec la probité inébranlable, les vues droites, et le jugement infailible d'un homme dont la niaiserie consiste à n'être ni méchant, ni fourbe, ni cupide, et qui, rencontrant partout des succès où d'autres les chercheraient en vain, démontre la vérité de ce vieil adage anglais: *Honesty is the best policy.*

ÉPÎTRE A MON HABIT.

HA! mon habit, que je vous remercie!
 Que je valus, hier, grâce à votre valeur!
 Je me connais; et plus je m'apprécie,
 Plus j'entrevois qu'il faut que mon tailleur,
 Par une secrète magie,
 Ait caché dans vos plis un talisman vainqueur,
 Capable de gagner et l'esprit et le cœur.
 Dans ce cercle nombreux de bonne compagnie,
 Quels honneurs je reçus! quels égards! quel accueil!
 Auprès de la maîtresse et dans un grand fauteuil:
 Je ne vis que des yeux toujours prêts à sourire,
 J'eus le droit d'y parler et parler sans rien dire.
 Cette femme à grands falbalas
 Me consulta sur l'air de son visage;
 Un blondin sur un mot d'usage;
 Un robin sur des opéras;
 Ce que je décidai fut le *nec plus ultra*.
 On applaudit à tout; j'avais tant de génie!
 Ah! mon habit, que je vous remercie!
 C'est vous qui me valez cela.

s qui ont
ne peut-
indigna-

ork, Bliss.

us venons
n gouver-
r avec les
ashington,
tête: nous
gnités, est
t que dans
t vain.

ne ce livre,
n, est l'ou-
hommage,
s vertueux
ce petit ro-
se pas que
ASHINGTON
n échantil-
à lui faire

, nous pro-
rs qui vous-

S;

Picard, de
bre & Cie.,

aut-il qu'un
urdaud. M.
l'intérêt, du
l'excellente
able des in-

De compliments faits pour une maîtresse
 Un petit-maitre m'accabla,
 Et pour m'exprimer sa tendresse,
 Dans ses propos guindés me dit tout Angola.
 Ce poupard à simple tonsure,
 Qui ne songe qu'à vivre, et ne vit que pour soi,
 Oublia quelque tems son rabat, sa figure,
 Pour ne s'occuper que de moi.
 Ce marquis, autrefois mon ami de collège,
 Me reconnut enfin, et du premier coup-d'œil,
 Il m'accorda par privilège,
 Un tendre embrassement qu'approuvait son orgueil.
 Ce qu'une liaison dès longtems établie,
 Ma probité, des mœurs que rien ne dérégla,
 N'eussent obtenu de ma vie,
 Votre aspect seul me l'attira.
 Ah! mon habit, que je vous remercie!
 C'est vous qui me valez cela.
 Mais ma surprise fut extrême:
 Je m'aperçus que sur moi-même
 Le charme sans doute opérait.
 J'entrais, jadis, d'un air discret;
 Ensuite suspendu sur le bord de ma chaise,
 J'écoutais en silence et ne me permettais
 Le moindre *si*, le moindre *mais*;
 Avec moi tout le monde était fort à son aise,
 Et moi je ne l'étais jamais;
 Un rien aurait pu me confondre,
 Un regard, tout m'était fatal;
 Je ne parlais que pour répondre,
 Je parlais bas, je parlais mal.
 Un sot provincial arrivé par le coche,
 Eût été moins que moi tourmenté dans sa peau;
 Je me mouchais presque au bord de ma poche,
 J'éternuais dans mon chapeau.
 On pouvait me priver sans aucune indécence
 De ce salut que l'usage introduit;
 Il n'en coutait de révérence
 Qu'à quelqu'un trompé par le bruit.
 Mais à présent, mon cher habit,
 Tout est de mon ressort; les airs, la suffisance,
 Et ces tons décidés qu'on prend pour de l'aisance,
 Deviennent mes tons favoris:
 Est-ce ma faute, à moi, puisqu'ils sont applaudis?
 Dieu, quel bonheur pour moi, pour cette étoffe,
 De ne point habiter ce pays limitrophe
 Des conquêtes de notre roi!

Dans la Hollande il est une autre loi.
 En vain j'étalerais ce galon qu'on renomme;
 En vain j'exalterais sa valeur, son débit,
 Ici, l'habit fait valoir l'homme;
 Là, l'homme fait valoir l'habit.
 Mais chez nous, (peuple aimable,) où les grâces, l'esprit,
 Brillent à présent dans leur force,
 L'arbre n'est point jugé sur ses fleurs, ou son fruit;
 On le juge sur son écorce.

SEDAINE,

DIALOGUE entre un Cavalier et un Sourd.

C.—L'am, connaissez-vous le chemin de Paris?
 S.—Mon bon monsieur, je porte au marché des perdrix.
 C.—Vous ne répondez pas à ce que je demande.
 S.—Je peux vous les céder; il faut que je les vende.
 C.—Vous êtes, mon ami, le plus sifflé des fous.
 S.—Je les fais un prix juste, et c'est quarante sous.
 C.—De vos fades propos mes oreilles sont lasses.
 S.—Elles valent ce prix, étant fraîches et grasses.
 C.—Je descends de cheval, et je vais vous frotter.
 S.—Si vous n'en voulez pas, je peux les remporter.

EPIGRAMME sur un Paresseux.

Au paresseux Clément la lumière est ravie.
 Clément dormait toujours; il fait, après sa mort,
 Ce qu'il faisait pendant sa vie;
 Clément dormait, et Clément dort.

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DU CANADA, No. 2.

DU RÈGNE MILITAIRE, pendant les quatre années qui ont suivi la Conquête, (1760-1764;) et de quelques DOCUMENTS INÉDITS qui ont particulièrement rapport au "GOUVERNEMENT DE MONTREAL" durant partie de ce court période de l'HISTOIRE DU CANADA, (1761-1764.)

Mr. Bibaud.—J'apprends que la publication de mon premier écrit, ou plutôt de l'ORDONNANCE ET RÈGLEMENT qui l'accom-

TOM. IV. No. 3.

pagne, a eu le bon effet de piquer la curiosité publique, et de porter, de suite, plusieurs Meilleurs du Barreau de Montréal, des Trois Rivières et de Québec, à faire des recherches, dont quelques-unes ont été couronnées du plus heureux succès. J'ai déjà reçu, de Québec, des documents précieux relatifs à l'organisation des cours de justice de ce gouvernement, durant le période entier du *Règne militaire*, et qui datent d'aussi loin que du 31 Octobre 1760: je vous les communiquerai prochainement. Je ne désespère pas de recevoir aussi ceux qui ont rapport au gouvernement des Trois-Rivières, sans trop oser m'en flatter néanmoins. Quant à Montréal, je sais qu'un monsieur de cette ville, dont la modestie égale le patriotisme et les lumières, et que sa profession rend plus propre que bien d'autres à traiter ce sujet, a également eu le bonheur d'avoir dernièrement accès à des Registres perdus de vue depuis longtemps. Cette découverte le mettra à même, m'a-t-on dit, de fournir quelques renseignements sur l'administration de la justice, dans ce gouvernement, depuis 1760 à 1761: c'est exactement là la partie du *Règne militaire* qu'il s'agit de faire connaître, parce que l'absence de tous documents officiels y relatifs la tient encore dans l'ombre.

Pour moi, Mr. Bibaud, toutes les informations que je puis vous donner de plus, aujourd'hui, (et toujours relativement au *Gouvernement de Montréal*,) consistent en ce qui suit:

Montréal eut deux Gouverneurs durant le *Règne militaire*.

Mr. Thomas Gage, nommé tel—tout aussitôt après la reddition de Montréal, le fut jusqu'en Octobre 1763.

Durant ce tems, il publia 9 *Ordonnances*, 2 *Règlements*, et 1 *Proclamation*. Je parle d'après le titre même des pièces en ma possession.

Mr. Raphaël (Ralph) Burton, d'abord Gouverneur des Trois-Rivières, le devint de Montréal le 29 Octobre, 1763.

Il demeura dans cette charge jusqu'au 10 Août 1764; époque à laquelle le *Règne militaire* cessa, et le général Murray fut proclamé "Gouverneur en Chef de la Province de Québec."

Durant son administration, Mr. Burton publia 3 *Ordonnances* et 1 *Placard*.

Enfin, Maître Panet, notaire, fut nommé et agit comme "Greffier de Montréal."

Suivent les date, titre et analyse de ces différents documents:

Sous le Gouverneur Gage.

1761.—Oct. 13.—Ordonnance et Règlement des Chambres de Justice du Gouvernement de Montréal, divisant la campagne en cinq districts, &c.*

—, —Nov. 27.—Ordonnance contre les marchands qui, sans

* Publiée dans le dernier numéro de ce Journal, page 57 et suivantes.

permission du Gouverneur, allaient vendre des marchandises et boissons dans les campagnes.

1762.—*Janvr. 18.*—Ordonnance en explication de la dernière; et, en outre, prohibant le débit des boissons tant aux soldats qu'aux sauvages, et fixant la quantité qu'il en sera permis de vendre, à la fois, aux habitants.

—, — *Mars, 23.*—Ordonnance défendant de tuer, prendre ou acheter des perdrix, dans certaine saison de l'année.

—, — *Avril, 15.*—Ordonnance au sujet des contributions que faisaient payer aux miliciens divers officiers de milice.

—, — *Mai, 12.*—Règlement pour le bois à fournir aux troupes cantonnées dans les campagnes, en hyver et en été.

—, — *Juillet, 26.*—Ordonnance concernant la valeur de la monnaie française.

—, — *Oct. 12.*—Ordonnance défendant aux Officiers de milice de se porter pourvoyeurs des Officiers des troupes.

1763.—*Janvr. 13.*—Ordonnance défendant l'exportation des farines et du bled hors du Gouvernement de Montréal.

—, — *Avril, 4.*—Ordonnance établissant une douane à Montréal.

—, — *Mai, 17.*—Proclamation de l'Article IV. du Traité de Paix, concernant la Cession du Canada à S. M. Britannique, et, d'une Déclaration de Mr. De Choiseul par rapport aux dettes dues aux Canadiens.

—, — *Mai, 27.*—Règlement des Capitaines de milice de Montréal concernant le recouvrement des dettes ci-dessus mentionnées.

Sous le Gouverneur-Burton.

—, — *Oct. 29.*—Ordonnance par laquelle il annonce sa nomination au Gouvernement de Montréal.

1764.—*Janvr. 5.*—Ordonnance concernant la poudre à tirer.

—, — *Janvr. 11.*—Ordonnance à l'effet de réunir au domaine de la Seigneurie de Montarville, plusieurs terres concédées par Mr. De La Bruère, faute par les tenanciers d'avoir tenu feu et lieu.

—, — *Mai, 9.*—Placard à l'effet de faire réparer, sous un certain tems, les chemins, ponts et fossés, tant dans la banlieue que dans les campagnes.

S'il est aucune de ces pièces, Mr. Bibaud, qu'il vous plaise publier, ou qu'aucun jurisconsulte désire connaître pour l'aider dans ses recherches sur *l'histoire légale du Canada*, et appuyer ses opinions sur ce sujet intéressant, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète, elles sont toutes à votre disposition.

S. R.

Montréal, 1er Février 1827.

MA SABERDACHE, No. VII.

1^o. CORRESPONDANCE INÉDITE.

[N. B.—L'épître à Mr. J. S. R. insérée dans le dernier numéro de la *Saberdache*, donna lieu dans le tems à la lettre qui suit.—*Editeur.*]

Lettre de Mr. J. S. R. à Mr. P. H. C. accusant la réception de son ÉPIÎTRE du 1er Juin 1814.

Montréal, 6 Juin 1814.

Mon cher Ami,—Il est quatre heures; la nappe est mise; la soupe.....fi donc!.....le potage est servi:—"Messieurs et dames, voulez-vous bien approcher et prendre vos sièges." Je donne la main à madame la *colonel* O. et la fais asseoir à la droite du major, chevalier de V—, qui a, à sa gauche, Mme. R.; Mr. le *colonel* O. est vis-à-vis sa dame; Mr. P. en face de Mr. B.; Melle. N. à l'opposite du capitaine T.; et votre très humble serviteur tient le bas-bout de la table.

Peu de convives, mais bien choisis; tout plein de franche gaité; voilà la source du plaisir.

"Cà, garçon, enlevez cette soupe. Messieurs, une ronde."—"Hola! qui frappe?—Mr. c'est le facteur.—Qu'il entre."—"Quoi! deux lettres! Voyons, ce que c'est. Certes, Messrs. c'est de la prose de J. D. M. et des vers de P. H. C. Permettez que.....—Non, non, non, ce sera pour le dessert.—Eh bien, soit."

Avez-vous jamais vu le chevalier entre deux dames? Certes, comme il prend feu! et comme la sémillante *colonel* s'embrâse à la vue d'un cordon rouge! Oh cà! s'il vous plait, tout s'est passé convenablement; mais...mais...je crois que de part et d'autre on aura passé une nuit un peu agitée.

Nous voilà donc au dessert. Ouvrons la missive, que, par anticipation, j'appellerai délicieuse.

Kingston, 2 Juin 1814.

(*) "Oh oui, mon très cher R., vous êtes l'homme des hommes, l'ami des amis, le bon par excellence; en un mot, le complaisant "à l'archi-superlatif.".....Quel début? mais il y a là de l'extraordinaire; poursuivons.—"Tous vos grammairiens, LEVIZAC, RES-TAUT, WAILLE, &c. &c. &c.; tous vos académiciens, tous vos "puristes, peuvent se réunir contre moi, il ne m'empêcheront pas "de dire que vous êtes aimable à l'archi-superlatif; et que"..... Mais, qu'est-ce à dire! Mais il y a de la folie dans tout cela, mon cher ami! Si vous voyiez comme on me fixe! Le major même détourne les yeux de dessus sa voisine, pour un moment. Laissons J. D. M. et passons au poète.

" Kingston, 1 Juin 1814.

(*) " L'ANGLÈTERRE TRIOMPHANTE ET LA FRANCE HEUREUSE."

O! qu'est-ce que cela?—Messieurs, vuidons nos verres.

" Oui, triomphe Albion! Opi, ta terre propre"

" Des Orphelins français fut la tendre nourrice," &c.

Quel bel éloge, qu'il est vrai! qu'il est bien mérité!

" C'est près de son berceau qu'on attendra la mort."...

Mr. B. jette un cri d'admiration, il répète le vers,...et le major essuie une grosse larme!

....." La sombre politique

" Qu'on s'habit de deuil qui la rendait inique:

" Sa voix devient plus douce, et lasse de tromper,

" Du bonheur des Etats elle va s'occuper."

Inique ne plaît pas généralement; mais la belle idée renfermée dans ces quatre vers en fait recommencer la lecture: on revuide son verre, et l'on continue:

....." La discorde tremblante

" De ses flambeaux usés voit la flamme expirante."

Je n'ai pas encore entendu un plus beau vers, s'écrient ensemble, avec enthousiasme, Messrs. B. et P.; ces trois hémistiches feront fortune.

" Généreuse Albion! le bonheur de la France

" N'est dû qu'à tes trésors, n'est dû qu'à ta constance."

Autre exclamation. Mr. B. et le major voudraient, cependant, efforts au lieu de trésors; la discussion s'engage; Mr. P. et autres l'emportent en faveur du poète: les efforts, disent-ils, sont renfermés dans le mot de constance, et celui de trésors rend le vers d'autant plus riche, que les deux hémistiches présentent, à son aide, deux idées différentes, aussi vraies qu'habilement exprimées.

" Tu parlas à l'Europe, et l'Europe à ta voix

" S'allia pour venger les peuples et les rois."

Applaudissement général; battements de mains nouveaux.

" Puisse, après tant de maux, l'olive de la paix

" Succéder aux lauriers et revivre à jamais!"

La lecture est finie; le fatal jamais, venu cent fois trop tôt, est prononcé. Cependant les convives, tout émerveillés, prêtaient encore l'oreille, *intentique ora tenebant*, lorsque madame R. presta à saisir l'occasion de les prévenir tous, les tira bientôt de leur ébahissement extatique, par cette charmante invitation: " Messieurs, à l'aimable P. H. C."—Oh oui, fallait voir comme chacun s'empressait de verser et d'entonner!—Et Mr. B. de m'arracher les vers et de les relire tout haut, avec commentaire à la louange du poète; et le major d'enchérir sur les beautés de la pièce, d'en demander, d'en exiger copie pour la communiquer au chevalier PREVOST; et Mr. P. de dire que c'étaient les plus beaux vers que vous eussiez encore faits, à sa connaissance; et Mme. la colonel

d'en solliciter aussi une copie; et Messrs. R. et T. de *porter*, une seconde fois, *votre santé*.

Ici finit la fête; les dames se retirant, nous les suivons.

N'oubliez pas de faire les révérences, les respects, les saluts et les amitiés de votre très humble serviteur, suivant qu'il appartient.

Votre ami,

A Mr. P. H. C. à Kingston.

J. S. R.

2°. ANECDOTES CANADIENNES.

Intrépidité.—A l'attaque de Québec, en Octobre 1690, par Sir WILLIAM PHIPPS le premier coup de canon tiré de la place sur la flotte anglaise ayant abbatu le pavillon du vaisseau-amiral; "quelques Canadiens," dit Charlevoix, "allèrent le prendre à la nage, et malgré le feu qu'on faisait sur eux, l'emportèrent à la vue de toute la flotte: il fut porté sur le champ à la cathédrale. Le même jour, vers les quatre heures après-midi, Mr. DE LONGUEUIL, accompagné de MARICOURT, son frère, nouvellement arrivé de la Baie d'Hudson, passa en canot le long de la flotte anglaise, qu'il voulait observer. Quelques chaloupes se détachèrent pour l'enlever; mais il gagna la terre, et obligea par un très grand feu de mousqueterie, ceux qui le poursuivaient, à regagner leurs navires."

Débit et Crédit, ou l'Epitaphe Marchande.—Mr. DE LA CHEVROTIERE, enseigne dans les troupes de la colonie, reçut, à la prise de Québec, (1759,) deux blessures, dont une dans le palais et l'autre dans les fesses. La paie d'un officier de son rang, sous le gouvernement français, à cette époque, était de 100 écus ou 300 livres. Durant sa convalescence, un jour, que ses amis l'entouraient et se montraient sensibles à ses souffrances, il se fait donner du papier, et il écrit gaiement:

Mon Epitaphe, si je meurs de mes blessures,

Ci-git La Chevrotière,
Qui, pour cent écus par an,
Reçut un coup au derrière
Et l'autre dans les dents.

Mr. De St. Ours.—"J'appris du marquis De Montcalm," (dit le Père Germain, cité dans le dernier numéro de la Saberdache,) "la belle défense qu'avait faite en Juillet 1757, un officier canadien nommé Mr. DE ST. OURS. Il avait été envoyé à la découverte sur le lac St. Sacrement, lui onzième, dans un canot d'écorce. En doublant une langue de terre, il fut surpris par deux berges anglaises, qui, cachées en embuscade, l'attaquèrent brusquement. La partie n'était pas égale. Une seule décharge faite à propos sur le canot aurait décidé de la victoire, ou de la vie de nos gens. Mr. De St. Ours, en homme sage, gagna à la hâte une

ter, une

saluts et
ppartien-

S. R.

0, par Sir
place sur la
al; "quel-
à la nage,
la vue de
Le même
EUIL, ac-
rrivé de la
glaise, qu'il
pour l'enle-
eu de mous-
avires."

DE LA CHE-
ut, à la prise
le palais et
rang, sous le
écus ou 300
mis l'entour-
e fait donner

lle que formait dans le lac un rocher escarpé. Il fut vivement poursuivi par les ennemis. Mais il suspendit bientôt leur ardeur par une décharge qu'il fit faire sur eux, avec autant de prudence que de bonheur. Les ennemis, déconcertés pour quelques moments, revinrent bientôt à la charge; mais ils furent de nouveau si bien reçus, qu'ils prirent le parti de débarquer sur la grève, qui était à la portée du fusil. Le combat recommença avec plus d'opiniâtreté qu'auparavant, mais encore avec un succès toujours égal pour nous. Mr. De St. Ours s'apercevant que les ennemis n'étaient pas d'humeur à le venir attaquer dans son poste, et qu'il ne pouvait aller à eux, sans risquer de voir son canot couler bas, pensa à la retraite. Il la fit en homme d'esprit, comme il s'était défendu en homme de cœur. Il s'embarqua en présence des Anglais, qui, n'osant le poursuivre, se contentèrent de faire sur lui un feu continu. Nous eûmes dans cette rencontre trois blessés, mais légèrement, dont Mr. De St. Ours était un; et Mr. De Grosbois, cadet dans les troupes de la colonie, fut tué sur la place.— Les ennemis, de leur aveu, étaient sortis de leur fort 37;—17 seulement y rentrèrent."

Chacun son métier.—Un juge de paix avait fait quelques vers; il les envoie à un de ses amis, homme de lettres, en lui écrivant que ses occupations comme *juge de paix* l'avaient empêché de les travailler, et qu'il serait charmé de savoir de lui ce qu'il devoit en faire.—"*Envoyez les à la Maison de Correction,*" lui répondit son ami.

3°. *ANECDOTE traduite de l'anglais par Mr. S. Y. et remise par lui au Légataire de la Saberdache.*

LES SÉNÉCAS* étant en guerre avec les Katabas, un parti des premiers rencontra un jeune et vigoureux guerrier ennemi qui s'occupait de la chasse. Il prit la fuite aussitôt qu'il les aperçut.— Il était si alerte et en même tems si bon tireur, qu'il leur tua tout en fuyant sept de leurs guerriers, avant qu'ils pussent se saisir de lui. Ils l'emmenèrent en triomphe dans leur pays, mais non sans chagrin; et quoiqu'il les eût remplis de douleur et de honte par la mort d'un si grand nombre des leurs, cependant l'estime que leur inspirait son courage, fit qu'ils le traitèrent beaucoup mieux que s'il se fût montré plus lâche. Il ne manqua pas d'être battu et fouetté à l'entrée de chacun de leurs villages, par les femmes et les enfants, comme il est d'usage en pareil cas, et fut enfin coudanné à être brûlé vif. On peut bien supposer que les traitements qu'il avait éprouvés depuis sa captivité, ne lui avaient pas laissé beaucoup de forces. Il avait été mal nourri, avait fait

ont calm," (dit
Saberdache,)
officier cana-
yé à la décou-
un canot d'é-
pris par deux
acquèrent brus-
décharge faite
ou de la vie de
na à la hâte un

* Ou Tsonnonthouana.

une longue marche étant garrotté, avait passé les nuits couché sur la terre nue, les bras et les jambes étendus et attachés, et avait été maltraité à l'entrée de chaque village.

Néanmoins lorsqu'il fut amené, dégagé de ses liens, au lieu de l'exécution, qui se trouvait près d'une rivière, il renverse tout-à-coup ceux qui étaient près de lui, s'élance et plonge dans la rivière, nageant entre deux eaux comme une loutre, et ne se montrant que pour respirer. Il gravit la côte opposée, et quoiqu'il eût beaucoup de raisons de ne pas perdre son tems, puisqu'il voyait un bon nombre de sauvages qui s'étaient jettés à l'eau pour le poursuivre, et qu'il entendait siffler les balles autour de lui, néanmoins son courage ne lui permit pas de les laisser ainsi sans avoir pris d'eux un congé *dans les formes*, en retour des honnêtetés qu'ils lui avaient faites, et de leurs bonnes intentions à son égard.. Il leur tourne donc le dos, s'incline, se tappe de la main où l'on devinera sans peine; puis se retourne, fait son cri de guerre, et part comme un trait.

Il courut avec une telle rapidité qu'il se rendit le même jour, vers minuit, à un endroit, que ses ennemis, qui le poursuivaient de toutes leurs forces, ne purent atteindre qu'en deux jours. En se reposant, il découvrit cinq ennemis; il se cacha à quelque distance de leur campement, jusqu'à ce qu'il pût les surprendre pendant leur sommeil. Il se rappelle, et se ranime à ce souvenir, les indignités qu'il a éprouvées. Il était nud, déchiré, affamé, et il se retrouvait auprès des plus cruels ennemis qu'il savait avoir au monde: mais il voyait de quoi soulager ses besoins, avec une belle occasion de sauver sa vie, d'acquérir de l'honneur, et de s'assurer une douce vengeance. Il se glisse vers l'ennemi, se saisit d'un casse-tête, et les tue tous les cinq. Il les coupe ensuite en morceaux, d'une manière aussi affreuse que la férocité d'un sauvage pouvait le faire, excité par le double motif de la haine nationale et du ressentiment particulier. Il lève leur chevelure, s'habille, choisit le meilleur fusil et ce qu'il pouvait porter commodément de munitions. Il part ensuite le cœur content, et ne s'arrête pendant plusieurs jours, que pour se reposer un instant, un peu avant le jour. Aussitôt qu'il se vit libre, il dirigea sa course vers le lieu où il avait été fait prisonnier, et où il avait tué sept ennemis. Il les déterre, leur lève la chevelure, brule les corps, et arrive chez lui en sureté et en triomphe.

Quelques uns de ceux qui le poursuivaient arrivèrent deux jours après, au campement des cinq de leurs camarades qui avaient été tués, et furent tout surpris du spectacle qui s'offrit à leur yeux. Ils tinrent un bien sombre conseil, dont le résultat fut, que puisqu'il avait fait tant avant d'être pris et seulement en se défendant, et qu'il avait tué cinq des leurs dans l'état de dénuement, dans lequel il s'était enfui, maintenant qu'il était bien armé, il viendrait à bout d'eux; et ils retournèrent sur leurs pas.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME IV.

MARS, 1827.

NUMERO 4.

HISTOIRE DU CANADA.

ENFIN, en 1667, les Français recouvrèrent tout ce que les Anglais leur avaient enlevé dans l'Amérique Septentrionale; mais la restitution ne fut complètement exécutée que trois ans après. Le 7 Juillet 1667, le chevalier TEMPLE, muni des pouvoirs du roi d'Angleterre, et HUBERT D'ANDILLY, chevalier de GRAND-FONTAINE, commissaire, ou comme Charlevoix l'appelle, plénipotentiaire du roi de France, signèrent, à Boston, un instrument par lequel tout le pays qui s'étend depuis l'île du Cap Breton inclusivement, jusqu'à Pentagoët, était assuré à sa majesté très-chrétienne. Mais comme le tout avait été compris dans le traité sous le nom d'Acadie, le chevalier Temple refusa, pendant quelque temps, de rendre Pentagoët, où il commandait, prétendant que cette place n'était point de l'Acadie; et ce ne fut que le 5 Mars 1670, que la possession en fut remise au chevalier de Grand-fontaine, dont le gouvernement s'étendit depuis le Kinibequi, ou Kennebec, jusqu'au fleuve St. Laurent, comprenant une partie, sinon la totalité, de ce qu'on appelle aujourd'hui le district de Gaspé.

Les affaires étant ainsi réglées, la cour de France comprit que pour mettre l'Acadie et les provinces adjacentes à l'abri d'une nouvelle invasion, il fallait, comme on l'a déjà dit, faire en sorte qu'elles pussent être secourues promptement du côté de Québec, et pour cela, pratiquer un chemin commode entre cette capitale et le Port-Royal, ou Pentagoët, les deux seules places qu'on s'occupa d'abord de rétablir et de fortifier. M. de Courcelles, à qui sa mauvaise santé et l'attente de son prochain retour en France, ne permirent pas de mettre ce dessein à exécution, en écrivit à M. Colbert, qui envoya M. PATOULET, commissaire de marine, en Acadie, avec ordre d'en visiter tous les postes, et de lui en rendre un compte exact. La visite eut lieu, et le compte se rendit, mais le chemin projeté ne se fit point, et l'Acadie demeura sans communication aisée, par terre, avec le Canada proprement dit.

Avant de passer plus loin, il est à propos de dire un mot de l'île de Terre-neuve, où, dans la suite de cette histoire, nous verrons les Canadiens figurer avec avantage. Charlevoix prétend que les

Français avaient un établissement dans cette île, vers le *Cap de Raze*, dès l'année 1504. Ils se fixèrent dans la suite à la baie de *Plaisance* et aux environs, et vers 1660, ils y avaient plusieurs forts et plusieurs habitations. C'étaient entr'autres le fort *St. Louis*, le bourg de *Plaisance*, et les habitations ou établissements du *Chapeau-rouge*, du *Petit-nord*, et des îles de *St. Pierre* et de *Miquelon*. Les Anglais s'étaient aussi établis dans la partie orientale de *Terre-neuve*, d'abord à la baie de la *Conception*, et ensuite à *St. Jean*.— Ce voisinage fut cause d'hostilités presque continuelles, pendant un temps, entre les deux nations; car, remarque Charlevoix, l'île de *Terre-neuve*, toute grande qu'elle est, n'a pu contenir les pêcheurs de France et ceux d'Angleterre, comme autrefois la Sicile n'a pu contenter l'ambition des Romains et des Carthaginois; avec cette différence néanmoins, que la Sicile demeura toute entière à ceux qui y furent vainqueurs de leurs rivaux; au lieu que *Terre-neuve* est restée à ceux qui y ont toujours été battus. Il n'est (c'est toujours Charlevoix qui parle,) aucun des postes qu'y ont occupés les Anglais, dont nous ne les ayons chassés plus d'une fois; nos braves Canadiens ayant trouvé le secret de cueillir des lauriers dans le pays du monde le plus aride, et presque toujours au milieu des frimats.

Avant l'année 1660, la cour de France s'était peu mêlée de l'île de *Terre-neuve*, ayant laissé presque tout faire à des particuliers, qui armaient à leurs frais, pour y envoyer des pêcheurs. Enfin, cette même année, le sieur GARGOT obtint du roi la concession du port de *Plaisance*, avec un brevet de gouverneur. Mais il y a apparence qu'il fut obligé d'abord de se désister de son droit de concession, et qu'il ne garda que peu de temps le titre de gouverneur; car au bout de quelques années, le sieur DE LA POYPE fut envoyé à *Plaisance*, pour prendre possession, au nom du roi, du fort et de l'habitation, et y demeurer en qualité de gouverneur.

Telle était la situation des choses dans toutes les parties de la *Nouvelle-France*, lorsque M. Talon y revint, pour y reprendre les fonctions d'intendant. Il s'embarqua pour Québec le 15 Juillet 1669, avec quelques récollets, et une partie des cinq cents familles que le roi lui avait accordées pour peupler le Canada. Mais après trois mois d'une très rude navigation, le navire qui les portait fut obligé de relâcher à Lisbonne, d'où étant parti pour retourner à *Larochelle*, il périt; presque à la vue du port, avec une partie de l'équipage et des passagers.

M. Talon se rembarqua au mois de Mai de l'année suivante, avec d'autres récollets, et les compagnies du régiment de Carignan qui étaient retournées en France. Le voyage fut heureux, et l'on vit arriver avec joie, à Québec, cette nouvelle recrue d'habitants. On ne songeait alors qu'à peupler le pays, et l'on n'était plus aussi scrupuleux qu'autrefois sur le choix des colons. Il y avait déjà dans la colonie, des hommes peu estimables du côté de la con-

duite, et même quelques scélérats, comme on le voit par les faits suivants:

Trois soldats français ayant rencontré un chef iroquois, qui avait beaucoup de pelleteries, l'ennivrèrent et l'assassinèrent.— Quelques précautions qu'ils eussent prises pour cacher leur crime, ils furent découverts et mis en prison. Pendant que leur procès s'instruisait, trois autres Français rencontrèrent six Mahingans qui avaient pour environ mille écus de marchandises: ils les firent aussi boire, et après les avoir massacrés, ils eurent l'effronterie d'aller vendre leur butin, qu'ils voulurent faire passer pour le fruit de leur chasse. Les corps de leurs victimes furent trouvés percés de coups et tout sanglants, et reconnus par des sauvages de leur nation.

Ceux-ci soupçonnèrent d'abord les Iroquois, avec lesquels ils venaient de conclure un traité de paix, et ils se préparaient à en tirer raison, lorsque le bruit se répandit que c'étaient des Français qui avaient fait le coup. Un des trois meurtriers, mécontent des deux autres, en fit confidence à un de ses amis, qui ne lui garda pas le secret: il passa bientôt de bouche en bouche jusqu'aux sauvages; et les deux tribus, qui étaient sur le point de se faire une cruelle guerre, se réunirent contre les Français. Les Mahingans furent les premiers en campagne, et quatre d'entr'eux eurent l'audace d'assiéger en plein jour une maison française. Le maître était absent: les valets se défendirent bien, et deux des sauvages furent tués; mais les deux autres mirent le feu à la maison, et la maîtresse, qui s'y trouvait, y fut brûlée.

Les Iroquois, de leur côté, ne tardèrent pas à être instruits de l'assassinat de leur chef: on leur assura même que deux des assassins avaient été accusés par le troisième d'avoir complotté d'empoisonner tous les gens de leur nation qu'ils rencontreraient. Il n'en fallut pas davantage pour les faire entrer en fureur, et ils résolurent de porter leur ressentiment jusqu'aux dernières extrémités. Il n'y avait pas un moment à perdre pour éviter de se voir replongés dans une guerre qui ne pouvait avoir que des suites fâcheuses; et M. de Courcelles, qui comprit d'abord toute l'importance de cette affaire, partit de suite pour Montréal, où il savait que venait d'arriver des sauvages de différentes tribus.

Il les assembla, dès qu'il fut débarqué, et leur fit faire, par la bouche du P. Chaumonot, son interprète en cette occasion, un discours énergique sur l'intérêt qu'ils avaient tous de rester unis aux Français. Il se fit ensuite amener les assassins du chef iroquois, et leur fit casser la tête, en présence de l'assemblée. Une justice si prompte désarma les Iroquois. Il promit de traiter de la même manière les assassins des Mahingans, lorsqu'il les aurait en sa puissance. Enfin il dédommagea les deux tribus de ce qui leur avait été enlevé, et l'assemblée se sépara très satisfaite.

Cette affaire ainsi heureusement terminée, il restait à en traiter

une autre, qui n'était ni moins importante, ni moins délicate. Les Iroquois et les Outaouais recommençaient à faire des courses les uns sur les autres, et il y avait à craindre que ces étincelles ne produisissent un embrasement général. M. de Courcelles, qui l'avait toujours pris sur un ton fort haut avec les sauvages, et qui les avait par là accoutumés à le respecter, fit déclarer aux deux partis qu'il ne souffrirait pas qu'ils troublassent plus longtemps la paix des nations, et qu'il punirait sévèrement ceux qui refuseraient de s'accommoder à des conditions raisonnables: qu'ainsi les uns et les autres eussent à lui envoyer des députés; qu'il écouterait leurs griefs, et qu'il ferait justice à tous.

Il fut obéi: les chefs de toutes les tribus se rendirent à Québec: ceux qui se croyaient offensés firent leurs plaintes; et grâce à la prudence de Garakonthié, qui était venu de la part de son canton, et à la fermeté du gouverneur-général, l'accord fut conclu à la satisfaction de tout le monde.

Garakonthié choisit cette occasion solennelle pour se déclarer chrétien. Il avait été instruit par les missionnaires: il reçut le baptême de la main de l'évêque de Québec, et eut pour parrain le gouverneur-général, et pour marraine mademoiselle de Bouteroue, fille de l'intendant *ad interim*. "On n'omit rien, dit Charlevoix, pour rendre cette action célèbre; tous les députés des nations y assistèrent, et furent ensuite régalez avec profusion."

Tandis que M. de Courcelles maintenait ainsi la bonne intelligence entre les Français et les sauvages, et faisait régner la paix parmi ces derniers, la petite-vérole ravageait le nord du Canada, et achevait de dépeupler presque entièrement ces vastes contrées. Les Attikamègues disparurent: Tadoussac, où jusque là on avait vu jusqu'à 1200 sauvages réunis, au temps de la traite, commença d'être presque entièrement abandonné, aussi bien que les Trois-Rivières, d'où les Algonquins se retirèrent au Cap de la Magdeleine. Il y eut pourtant cette différence entre ces deux postes, que les Français se maintinrent dans le dernier; au lieu que le premier, où ils n'avaient aucun établissement fixe, demeura désert. Quelques années après, la même maladie détruisit entièrement la bourgade de Sylleri. Quinze cents sauvages en furent attaqués, et pas un seul n'en guérit.

Vers le même temps, le P. Chaumonot rassembla tout ce qu'il y avait de Hurons dans les environs de Québec, à deux lieues de la ville, et donna ainsi commencement à la mission de *Lorette*.

Quelques peines que se donnât le gouverneur-général pour maintenir en paix les différentes nations sauvages du Canada, il ne put empêcher que les Tsonnonthouans, les plus éloignés de tous les Iroquois des habitations françaises, n'attaquassent les Poutouatamis, au moment où l'on s'y attendait le moins. M. de Courcelles leur fit dire qu'il trouvait fort mauvais, que malgré ses ordres, et contre la parole qu'ils lui avaient donnée, ils fussent

osé attaquer un peuple pacifique, et qui se reposait sur la foi des traités; qu'il ne souffrirait pas qu'ils troublassent une paix qu'ils devaient respecter comme son ouvrage et le leur; qu'il voulait qu'ils lui renissent les prisonniers qu'ils avaient faits sur les Poutéouatamis, et que s'ils refusaient de les lui envoyer sains et saufs, il irait les leur arracher des mains, et traiterait leur canton comme il avait fait celui d'Agnier.

Les Tsonnontouans répondirent fièrement à une sommation si fière. "Quoi donc, dirent ils; est-ce que nous n'aurons plus le droit de venger nos injures, parce que des missionnaires ont bien voulu s'établir parmi nous? est-ce que nous ne pourrions plus ni lever, ni poser notre hache, parce qu'il a plu à Ononchio de bâtir quelques cabannes dans notre pays? Est-ce que pour avoir fait la paix avec lui, nous sommes devenus ses vassaux? Non; nous verserons, s'il est nécessaire, jusqu'à la dernière goutte de notre sang, pour défendre notre liberté et notre indépendance; et si les Français ont de la mémoire, ils se rappelleront que nous leur avons fait sentir, plus d'une fois, que nous ne sommes ni des alliés qu'on doive traiter avec tant de hauteur, ni des ennemis qu'on puisse mépriser impunément."

Cependant quelque irrités que fussent les Tsonnonthouans du ton de hauteur de M. de Courcelles à leur égard, comme ils redoutaient les suites d'une rupture à laquelle ils n'étaient pas préparés, ils tinrent conseil pour délibérer sur le parti qu'ils avaient à prendre; et le résultat fut qu'on enverrait au gouverneur huit prisonniers, de trente-cinq qu'on avait faits. M. de Courcelles qui, de son côté, n'était pas trop en état de mettre ses menaces à exécution, crut, ou fit semblant de croire, qu'il n'y en avait pas davantage. Il les reçut des mains du grand chef des Goyogouins, dont Charlevoix ne nous donne pas le nom, mais qui était, suivant cet historien, le plus illustre Iroquois des cinq cantons, après Garakonhié. Ce chef se déclara chrétien, comme avait fait ce dernier: il voulut être, comme lui, baptisé par l'évêque, et fut tenu sur les fonts par M. Talon, qui fit en son nom, un grand festin à tous les sauvages chrétiens qui se trouvèrent à Québec, à Lorette et à Sylleri.

A-peu-près dans le même temps, un nombre d'Agniers chrétiens étant sortis de leur pays pour venir se fixer dans la colonie française, on les établit à la *Prairie de la Magdeleine*, où ils formèrent une peuplade qui fut dans la suite transportée au lieu appelé présentement le Sault St. Louis ou *Cochonawaga*.

Cependant M. Talon crut devoir profiter de la paix dont jouissait la colonie, et des bonnes dispositions de toutes les tribus sauvages à l'égard des Français, pour établir les droits de la couronne de France dans les quartiers les plus reculés du Canada. Il s'en était ouvert par lettre à M. de Courcelles, lorsqu'il était encore en France; et peu après qu'il fut débarqué à Québec, ils convinrent

d'envoyer dans le nord un homme connu et estimé des sauvages, afin des les engager à se trouver par députés en un lieu désigné, où l'on pût traiter avec eux. Le choix tomba sur un voyageur nommé NICHOLAS PERROT, homme d'esprit, et assez instruit, qui contraint par la nécessité de se mettre au service des jésuites, avait eu occasion de traiter avec la plupart des peuples sauvages du Canada, s'était fait estimé d'eux, et était parvenu à se rendre presque maître de leurs esprits. Il partit muni des instructions nécessaires, et ayant visité toutes les tribus du nord avec lesquelles la colonie avait des relations de commerce, il les invita à se trouver, le printems suivant, au Sault Ste. Marie, où le grand Onon-thio (le roi de France,) leur enverrait un de ses capitaines, pour leur déclarer ses volontés. Elles promirent toutes d'y envoyer des députés.

Perrot passa ensuite aux quartiers de l'ouest, puis rebattit au sud, et alla jusqu'à *Chicagou*, au fond du lac Michigan, où étaient alors les Miamis. Le chef de cette tribu, qui se nommait TETIN-CHOUA, était un des plus puissants, et le plus absolu des chefs du Canada. Il pouvait mettre sur pied quatre à cinq mille combattans, et ne marchait jamais qu'accompagné d'une garde de quarante soldats, qui faisaient aussi, jour et nuit, sentinelle autour de sa cabanne, quand il y était. Ce chef communiquait rarement en personne avec ses sujets, mais se contentait de leur faire intimer ses ordres par ses officiers.

Tetinchoua, instruit de l'arrivée d'un envoyé du général des Français, voulut lui faire une réception qui lui donnât une haute idée de sa puissance. Il fit marcher un détachement pour aller au-devant de lui, et ordonna qu'on le reçût en guerrier; ce qui consista en des évolutions et un combat simulé, entre les Miamis et les Pouteouatamis dont Perrot était accompagné.

Après que ce député eût séjourné quelque tems chez les Miamis, et traité avec leur chef, il retourna au Sault Ste. Marie. Au mois de Mai 1671, M. DE ST. LUSSON, subdélégué de l'intendant de la Nouvelle-France, se rendit au même endroit, où il trouva les députés de toutes les tribus que Perrot avait visitées. La cérémonie commença par un discours que le P. Allouez fit en algonquin, et dans lequel, après avoir donné à tous ces sauvages une grande idée de la puissance du roi de France, il tâcha de leur persuader que le plus grand bonheur qui pût leur arriver était de reconnaître ce monarque pour leur grand chef, et de mériter sa protection.— Ensuite, M. de St. Lussou fit demander aux députés s'ils consentaient à ce qui venait d'être proposé. Leur réponse étant telle qu'il la désirait, il fit creuser deux trous en terre, et fit planter dans l'un un grand poteau de cèdre, et dans l'autre une croix de même bois, pendant qu'on chantait le *Vexilla regis*. Ensuite on attacha à la croix et au poteau les armes du roi, puis on entonna le psaume *Exaudiat*. M. de St. Lussou finit par déclarer qu'il

mettait tous ces pays en la main du roi, et les habitans sous sa protection. Les députés s'écrièrent qu'ils ne voulaient plus avoir d'autre père que le grand Ononchio des Français. On leur fit des caresses et des promesses: on chanta le *Te Deum*, qui fut précédé et suivi de plusieurs décharges de mousqueterie, et un festin termina le congrès.

(*A continuer.*)

ILES DE CORAIL.

LES amateurs de l'histoire naturelle verront, sans doute, avec plaisir, le morceau suivant, traduit du *Connecticut Mirror*, imprimé à Hartford. Il sort de la plume de Mr. FREDERICK HALL, A. M. Professeur de Mathématiques, de Physique, de Chimie et de Minéralogie, attaché au collège de Washington, à Hartford, dans l'état de Connecticut. Ce monsieur a voyagé en Europe, où il a séjourné plusieurs années, pour se perfectionner dans les sciences. Il est un des collaborateurs du célèbre *Journal des Arts* du professeur SILLIMAN, connu de tous les savans; et on lui doit plusieurs ouvrages et traités très intéressants, qui lui ont attiré une réputation méritée. Il a aussi voyagé plusieurs fois en Canada, et est bien connu à Montréal, où il a de nombreux amis. Son système sur la formation des Iles de Corail, une des grandes merveilles de la nature, nous a paru nouveau, et aussi ingénieux que plausible. Son style a le mérite de la précision et de la clarté, et nous prendrons la liberté de lui offrir le tribut que lui a rendu le journal d'où nous empruntons ce morceau, en ajoutant que "l'écrivain connaissait non seulement ce qu'il décrivait, mais encore la manière dont il le devait décrire." Voici comme s'exprime Mr. Hall:

KOTZEBUE, dans la relation de son voyage de découverte, entre les années 1815 et 1818, nous informe qu'il rencontra une chaîne d'îles s'étendant depuis le 6e. degré de latitude N. jusqu'au 12e.; et depuis le 187e. degré de longitude O. jusqu'au 193e.; et consistant chacune en récifs circulaires de rochers de corail, d'où s'élève, à des distances irrégulières, une multitude d'îlots plats, couverts d'arbres à pain, de pandanus et de cocotiers.

Ce voyageur entreprenant confirme l'avancé souvent fait par d'autres navigateurs, qu'il existe une zone traversant en longueur toute la mer pacifique, et s'étendant en largeur, depuis le 30e. degré de latitude N. jusqu'au même parallèle au sud de la ligne, laquelle se remplit partout de formations de corail.

Des îles de corail, dit MACCULLOCH, sont répandues dans tout le grand Océan pacifique: elles rendent dangereuse la navigation de l'Archipel indien, et par leur accroissement journalier, ruinent celle de la Mer rouge.

Les opérations paisibles et presque inaperçues des plus petits insectes de la création, dit un autre écrivain, jettent, chaque jour, les fondations de nouveaux pays.

Les manufacturiers de corail sont activement employés à élever le fond de la mer, à travers la longue distance de plusieurs milliers de milles, entre la Nouvelle-Hollande et la côte occidentale de l'Amérique; et il ne serait pas surprenant de voir, dans le cours de 4 ou 500 ans, cette immense étendue d'océan, devenue un terrain sec, et habitée par des tribus d'êtres raisonnables.

Entre la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Hollande et le Nouvelle-Calédonie, il y a des bancs de corail nombreux et étendus. Ils existent, et sont dans un état d'accroissement rapide, dans l'archipel indien, et aussi le long de la côte orientale du golfe de la Floride.

L'île de *Tongatabou*, décrite par le capitaine Cook, est de figure ovale, a 20 lieues de circuit, est élevée d'environ 10 pieds au-dessus de la surface de l'océan, et a environ 100 brasses d'eau tout à l'entour; et cependant cette masse énorme est entièrement composée de pierre calcaire organique, ou d'origine de corail.—FLINDERS fait mention d'une masse plus grande encore: elle est sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, et s'étend, avec de très légères interruptions, l'espace de 1000 milles, ou plus, en longueur, et de 20 à 50 milles en largeur. Quel immense édifice pour une race d'aussi petits architectes!

La profondeur des eaux qui entourent plusieurs de ces montagnes situées sous mer, n'a pu encore être connue, quoiqu'on y ait souvent jetté la sonde jusqu'à la profondeur de 200 brasses.—Ces bancs, ou îles, s'élèvent quelquefois en longues lignes droites; quelquefois en groupes accumulés. C'est un fait très curieux, qui a attiré l'attention de plusieurs navigateurs, que quand une nouvelle formation est disposée en lignes droites ou courbes, le côté de la structure sous-marine le plus exposé au vent et au battement des vagues, s'élève presque verticalement, en forme de parapet; tandis que de l'autre côté, elle penche graduellement, et forme un plan incliné, qui touche, par un bout, la surface de l'eau, et par l'autre, le fond de la mer. L'uniformité qu'on a observée avec étonnement dans la formation de ces structures de corail, tant dans l'océan indien que dans d'autres parties du "profond abîme," prouve que l'effet ne peut être attribué au hasard, mais qu'il est incontestablement le fruit de l'instinct. Ces bancs obliques ont été fatals à un grand nombre de vaisseaux, qui, sans s'y attendre, y ont touché, et s'y sont perdus.

Quand les groupes sont circulaires, on voit d'abord paraître un certain nombre de rocs détachés et de petites îles, qui s'unissent avec le temps. L'eau, à l'extérieur, est profonde, et les murs sont perpendiculaires. Ces murs forment un bassin rempli d'eau salée, qui devient plus profond à mesure qu'on approche du centre.

Dans l'intérieur du bassin, les petits animaux sont encore occupés à travailler; tandis que dans la partie extérieure du périmètre, ou contour, ceux qui ont avancé leur ouvrage jusqu'à la plus grande hauteur possible,—la surface de l'eau,—sont déjà morts, et embaumés dans leurs propres cellules. A mesure que le fond du bassin s'élève graduellement, et atteint enfin le niveau du périmètre, ces petits travailleurs persévérants périssent tous, les uns après les autres; car ils ne sont pas capables de continuer leurs opérations un pouce au-dessus de l'océan.

Mais, va-t-on demander, comment cette masse organique qui, à marée haute, est entièrement submergée, peut-elle jamais devenir une île visible? On trouve que l'île commence à se former, à l'extérieur du mur perpendiculaire, du côté opposé au vent. Les eaux venant constamment y battre, transportent et déposent à son côté, de grandes quantités de sable, des coquillages et des fragments de roc de corail. Après un certain laps de temps, ce mur vertical se transforme en un plan incliné, aux plus hautes parties duquel sont jettés des coquillages, des substances marines décomposées, qui bientôt deviennent un terrain végétal, et les semences des plantes, produit des régions étrangères, transportées là sur le sein des puissantes vagues, particulièrement les semences du pandanus, de la cerbera, et de l'hernanda, prennent racine, et d'abord croissent sur les bords de la formation de corail exposés au vent, puis gagnent l'extrémité opposée, et bientôt tapissent toute sa surface. Les substances végétales produites d'abord se décomposent, font place à d'autres qui, à leur tour, se changent en nourriture, pour alimenter d'autres générations.

Par cette opération, la surface s'élève lentement; elle n'est d'abord bitée que par les oiseaux aquatiques et autres; mais à la fin, elle est découverte, réclamée et possédée par l'homme. De cette manière, ou d'une manière à-peu-près semblable, se sont sans doute formées toutes les îles de corail qui existent dans les océans et les mers, et dont les surfaces sont basses et horizontales. Si j'en avais le temps, je pourrais compter, dans l'océan pacifique, plus de 30 îles qui doivent leur existence à cette cause.

Mais, demandera-t-on, comment rendez-vous compte de l'élévation de l'île de Tongatabou, qui est de dix pieds au-dessus de la surface des eaux, ou du sommet conique d'Ioua, ou des montagnes d'Ohéky, îles qu'on croit être formées de bancs de corail? Nous demanderons la permission d'introduire ici un nouvel agent, la force volcanique. Mais, demandera-t-on encore, comment savez-vous que c'est la force volcanique qui a produit ces élévations? C'est une conséquence des faits suivants, qui sont bien avérés.—Il y a maintenant des volcans en activité sur plusieurs des îles de corail; et l'on trouve sur plusieurs autres de ces îles des traces évidentes de volcans éteints. Il n'y a pas de volcans dans l'île d'Ioua, mais on y trouve des preuves manifestes de leur existence.

antérieure. Le capitaine Cook a trouvé dans cette île des rochers de corail, à la hauteur de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer: il croyait que leur existence à une telle élévation était le résultat d'opérations volcaniques. La montagne conique est sans contredit formée de couches de lave produites à différentes époques par l'éruption de fournaies souterraines. Le cratère de ce réservoir embrasé a occupé le sommet de la montagne, jusqu'à ce que son énergie se soit éteinte, ou ait pris une nouvelle direction.

Sur l'île de *Toufoua*, à 70 milles de Tongatabou, il y a un volcan toujours en feu. Les îles des Amis sont au nombre de 150; et il y en a 35 d'élévées, et qui doivent très probablement leur élévation à des éruptions souterraines. De ce nombre sont *Ota-kity*, *Bolabola* et *Eimio*.

Kotzebue nous dit qu'Eap, un peu à l'ouest des Iles Carolines, est un vaste théâtre d'opérations volcaniques; que les tremblemens de terre y sont fréquents, et que quand ils arrivent, tous les récifs de corail du voisinage en sont ébranlés.

Les rochers de corail abondent dans l'île d'Ohéhy. Celui où fut tué le capitaine Cook, en 1779, est évidemment un ancien corail, un peu terni par l'action de l'atmosphère, ou par le feu volcanique. Un fragment, qui en a été détaché récemment par les missionnaires, m'a été envoyé par mon ami, le révérend Mr. BINGHAM. Je suis informé par une lettre de ce monsieur, que des volcans déchargent souvent leur contenu liquide sur quelque partie de l'île. Il m'a envoyé un échantillon de la lave de l'éruption de 1820. Le *Mouna Kaah*, ou Mont Kaah,* qui s'élève en trois prodigieuses pyramides, de beaucoup supérieures à celles d'Égypte, jusqu'à la hauteur probable de 18,400 pieds au-dessus du niveau de l'océan, n'est, à ce qu'on croit, qu'une masse immense de lave ou de corail fondu. "La côte du district de *Kaou*, à Ohéhy, dit un nouvelliste, offre un aspect d'une nature effroyable, tout le pays paraissant avoir subi un changement total, par l'effet de quelque convulsion terrible. La terre est partout couverte de charbon, et intersectée de rayes noires, qui semblent marquer le cours de la lave qui coula, il n'y pas un grand nombre de siècles, depuis les montagnes jusqu'aux rivages."

D'après ces faits, on peut raisonnablement conclure, qu'il existe dans la Polynésie une puissance sous-marine capable d'élever les bancs de corail à la hauteur où on les voit, et d'y produire des montagnes de la grandeur de celles qu'on y trouve aujourd'hui; et quelle objection solide peut-on opposer à la supposition que cette puissance a réellement produit ces effets?

Que ces îles aient été lancées du fond de l'océan, par la force du feu souterrain, c'est ce que nous apprend le témoignage de l'histoire et des hommes de la présente génération. PLINIE dit

* Nommé *Mona Roah* dans le *Voyage de Franchère*.

que, dans le siècle où il vivait, trois îles de la Mer Egée, *Thérassie*, *Automatie* et *Thia*, furent poussées du fond de la mer, (*ab solis occani*,) où auparavant il n'y avait pas de terre. Une éruption sous mer, en 1767, fit naître une nouvelle île dans les échelles du Levant. Cette île s'éleva lentement; mais dans l'année qui s'écoula depuis l'époque de sa naissance marine, elle parvint à une circonférence de cinq milles, et à une hauteur de 40 pieds. Dans le siècle présent, l'île de *Sabrina*, échappant au trident de Neptune, éleva la tête au-dessus des plaines azurées, dans le voisinage des Açores, et après avoir gardé son poste pendant quelque temps, laissa échapper son cable, et se remit en mer "pour un voyage sans retour." Cette île était entièrement composée de pierre ponce volcanique, qui n'avait pas assez de solidité pour résister à l'impétuosité des vagues.

On pourrait rassembler une foule d'autres faits, qui parlent le même langage, et qui affirment que beaucoup d'îles dans différentes parties de l'océan, et particulièrement les îles de corail de la mer pacifique, ont été produites par une race d'animaux très petits, et que ces îles doivent à la force volcanique leur situation et leurs formes actuelles.

A l'appui du système de Mr. Hall, nous ajouterons les observations suivantes, traduites du *National Journal* de Washington, du 30 Décembre dernier.

"On pense qu'il y a présentement sur la terre plus de 170 volcans en activité; et l'on a lieu de croire qu'il y en a au moins autant, et peut-être plus, sous la mer. Le capitaine KING, dans son dernier voyage aux terres australes, rangea, l'espace de 700 milles, une chaîne de récifs de corail, interrompue seulement par quelques intervalles, n'excédant pas 30 milles. Ces récifs s'étendent de la côte N. E. de l'Australasie vers la Nouvelle-Guinée, et surpasse de beaucoup en longueur toutes les chaînes de montagnes secondaires de l'Europe. On a trouvé qu'il existe dans l'Australasie (ou plutôt dans cette partie de l'Australasie appelée *Notasie* ou Nouvelle-Hollande,) un roc calcaire sablonneux, dans une étendue d'au moins 25 degrés en latitude, et autant en longitude, sur les côtes du sud, de l'ouest et du nord-ouest."

Puisqu'il s'agit de la Notasie, il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer qu'on a découvert, depuis peu, dans ce continent, un grand fleuve, et une chute ou cataracte, qui surpasse de beaucoup en hauteur celle de Niagara. Si nous nous en rappelons bien, cette hauteur est de 17 à 1,800 pieds. Nous n'en avons encore vu nulle part une description détaillée.

EXTRAIT des "OBSERVATIONS D'UN CATHOLIQUE SUR L'HISTOIRE DU CANADA, PAR L'HONORABLE WILLIAM SMITH," publiées originairement dans la Gazette de Quebec du 11 Janvier dernier, ensuite dans le Spectateur Canadien, puis en un pamphlet de 15 pages in-12, à vendre, à Montréal, chez MM. E. R. Fabre & Cie.

" **QUICONQUE** a suivi d'un oeil attentif les évènements qui se sont succédés en ce pays, depuis sa conquête, est pleinement convaincu des efforts combinés et constants de la *prévention* et de la *malveillance*, pour dénigrer les Canadiens, déprimer leurs institutions, et jeter un nuage sur leur religion. D'abord, et assez long-temps, leurs traits ont été aiguisés et lancés à la faveur des ténèbres; ensuite elles ont osé, mais par degrés, et avec certains ménagemens proportionnés aux différentes époques, découvrir leurs batteries cachées; et voilà qu'elles ont fini par jeter tous les masques, pour se montrer sous leurs formes les plus hideuses.

" L'homme sage et réfléchi contemple, avec pitié, les anecdotes indécentes et mensongères, lancées périodiquement contre nous dans certaines feuilles vénales; il lit de sang-froid les assertions absurdes de quelques journaux, dirigés par des individus obscurs; et il s'égaye parfois aux dépens de ces étrangers voyageurs, qui ne visitent de notre Canada qu'une partie du fleuve et nos deux villes principales, et qui dans leurs descriptions, comme dans leurs routes, se suivent *moutonnièrement*. Mais lorsqu'il voit se ranger sous les drapeaux de nos ennemis, des citoyens respectables, dont quelques-uns vivent au milieu de nous depuis près d'un demi-siècle, des hommes qui y tiennent un rang distingué, et qui ont à souhait *the loaves and fishes*, c'est alors qu'il rentre sérieusement en lui-même, qu'il se livre aux réflexions accablantes, et que dans sa douleur il s'écrie avec le poète:

Quæ venit indignè, pœna dolenda venit.

" Si mon âme, en ce moment, est en proie à des émotions profondément senties, elle les doit à cet ouvrage qui voit le jour sous le titre d'*Histoire du Canada*, etc., et auquel notre concitoyen M. WILLIAM SMITH a eu le rare courage d'attacher son nom. Cette production, si singulièrement informée sous tous les rapports, et si mystérieusement mise au jour après dix années de sommeil, nous annonce sans détour, les souhaits et les intentions de nos ennemis. Elle met en évidence cette vérité, non encore avouée ouvertement, que la conspiration, commencée à la conquête sous les ombres, et qui se poursuit aujourd'hui au grand jour, avec une violence qui ne connaît plus de mesures, tend directement à *frapper de déloyauté le peuple canadien, et à anéantir sa religion*.

" Je ne puis faire un volume, et je sais qu'un journal ordinaire ne pourrait accueillir le demi quart des réclamations à faire contre

UE SUR L'HIS-
LLIAM SMITH,"
ébec du 11 Jan-
ien, puis en un
tréal, chez MM.

mens qui se sont
nement convain-
ion et de la mal-
eurs institutions,
assez long-temps,
es ténèbres; en-
ins ménagemens
r leurs batteries
s masques, pour

é, les anecdotes
ent contre nous
d les assertions
dividus obscurs;
voyageurs, qui
ve et nos deux
omme dans leurs
il voit se ranger
spectables, dont
s d'un demi-siè-
é, et qui ont à
re sérieusement
tes, et-que dans

it.
s émotions pro-
voit le jour sous
e concitoyen M.
son nom. Cette
s rapports, et si
e sommeil, nous
ns de nos enne-
core avouée ou-
enquête sous les
l jour, avec une
ctement à *frap-*
a religion.

ournal ordinaire
ns à faire contre

cette nouvelle histoire du Canada. Dans cet embarras, j'ose ap-
peler à l'aide votre feuille, toujours ouverte au malheur et à l'in-
nocence, pour signaler au moins quelques uns des passages les
plus palpablement frappés au coin des passions haineuses. Et
pour abrégér davantage, je m'attacherai seulement à quelques-
unes des inculpations les plus saillantes contre nos maisons reli-
gieuses, nos institutions saintes, et les membres de notre clergé;
lesquelles inculpations se dirigent naturellement, et suivant l'in-
tention dernière de l'auteur, contre cette religion si vénérée des
Canadiens, et si chère à leur cœur.

"L'attaque contre l'abbé LELOUTRE, (pp. 217-28.) et surtout
l'insinuation qu'il concourut au meurtre du nommé HOWE, est à
la fois indécente et mal fondée. J'ai eu l'avantage d'interroger à
ce sujet des hommes d'honneur et dignes de foi; trois mission-
naires qui ont vécu assez long-temps au milieu des Acadiens con-
temporains de cet abbé, et gouvernés *civilement* par lui. Leur té-
moignage unanime le donne pour un homme d'honneur, de talens,
et de naissance. Il jouissait de la confiance entière de son gou-
vernement, et de son évêque, dont il tenait des pouvoirs extraor-
dinaires. Et une chose qui surprendra quelqu'un, c'est que c'est
cet abbé, dont la fermeté a été travestie par l'auteur en *tyrannie*,
qui interdit et chassa ce mauvais récollet *marchand*, dont M. Smith
a décuplé les vices à la page 246.

"La seule ombre de blâme qui pourrait tomber sur ce très-es-
timable ecclésiastique, ainsi que sur quelques autres missionnaires
de ce que l'on appelait alors l'*Acadie*, serait d'avoir, *par des motifs*
et religieux et temporels, exhorté les Acadiens à faire le sacrifice
de leurs propriétés, plutôt que de prêter le serment d'allégeance
au gouvernement britannique. A ces mots, j'entends crier à l'*in-*
tolérance, à la *bigoterie*. Mais après tout, cet abbé Leloutre, ces
missionnaires n'étaient par tous des *idiots*. Une *cruelle persé-*
ction, ouverte à cette époque, et qui continuait depuis plus de deux
siècles, contre les catholiques en Angleterre, ne devait-elle faire
aucune impression sur ces missionnaires? Les *confiscations de biens*,
les *chaînes*, les *sachots* et l'*exil* ne devaient-ils pas entrer dans leurs
calculs sur le sort futur de ces Acadiens? J'abandonne avec con-
fiance cette question au tribunal du sens-commun; et pour fermer
la bouche à certaines gens, toujours imprudens, toujours mal-avi-
sés, je me permets de leur donner cette leçon:—"Men of glass,
throw no stones."

"Mais voici encore un mauvais prêtre, (note, p. 291.) et qui, à
la méchanceté, ajoute la *bêtise* de tomber mort sur le rivage du
fleuve Saint Laurent. Et de quoi?—De rage; non de celle que

* Ces faits étaient pareillement connus dans le Canada: et comment s'étonner
qu'ils inspiraient aux Canadiens une nouvelle ardeur pour la défense de leur patrie,
accompagnée d'une certaine haine pour ceux qu'ils regardaient comme les persé-
cuteurs de leur religion?

les médecins dénomment *hydrophobie*, mais de cette rage qui est synonyme de *transport de fureur*.—Et à quelle occasion?—A l'apparition de la flotte anglaise! Il faut que ce malheureux pécheur ait été privé de la sépulture des chrétiens: car nord et sud au bas de Québec, ni les régitres mortuaires, ni même la tradition, ne mentionnent ce fait extraordinaire, ni même la sépulture d'aucun ecclésiastique à l'époque désignée. Et j'affirme la chose pour avoir pris moi-même mes informations sur tous les lieux, à l'exception de trois ou quatre, dont je me suis procuré des renseignements incontestables.

"Mais si ce misérable périt si ignoblement et sans coup férir, il n'en sera pas de même de son confrère du Château-Richer.—Tournez les feuilles, et arrivez à la page 308. Vous y lisez qu'un prêtre se fortifie au Château-Richer, dans une grande maison, avec quatre-vingt de ses paroissiens; que le général WOLFE y envoie un détachement de troupes; qu'une correspondance, dont l'auteur donne *mot-à-mot* une portion, a lieu entre le prêtre et le chef du détachement; et puis vous y trouvez une description de l'attaque, de la défense et du nombre des morts, parmi lesquels se trouve le prêtre, à qui on leva la chevelure. L'indignation sans doute s'empare de votre âme, à la vue d'un ministre de Dieu qui, contre toutes les règles de ses devoirs, endosse la cuirasse, s'enfonce dans la mêlée, et meurt les armes à la main. Mais qui viendrait tout-à-coup vous dire, la preuve en main, que toute cette histoire est une *fable*, un *conte-bleu*; votre indignation, en changeant d'objet, pourrait-elle se contenir dans les bornes ordinaires? Eh! bien, cette histoire est dans toute la force du terme un *conte-bleu*, tout aussi *bleu* que ce *couvent de moines* placé au même lieu par tant d'autres écrivains. Et si vous ne me croyez, le Château-Richer est encore là: plusieurs de ses vieillards, témoins des événements d'alors, vivent encore; la tradition est fraîche: interrogez, comme j'ai fait, des hommes intelligens et instruits des faits.

"Si toutefois il faut à l'auteur une victime réelle, prise dans le clergé, je puis lui en abandonner une dont l'imprudence conduisit à un *horrible crime*, mais qu'il verra sans doute avec regret consigné dans ces feuilles. Un petit détachement de soldats anglais, sous un capitaine fort connu depuis en cette province, débarqua à la côte N. Aussitôt les vieillards avec les femmes et enfans de s'enfoncer dans la forêt. Quelques Canadiens commandés par le capitaine N. et au milieu desquels se tenait le curé du lieu, (armé, dit-on, et par conséquent très-repréhensible,) furent surpris et mis en déroute. Le malheureux curé, atteint de trois balles et fait prisonnier, fut, *contre le droit des gens, contre les lois de l'honneur et celles de l'humanité*, massacré, *in cold blood*, et avec des circonstances si barbares, que ma plume se refuse à les retracer.* Se

* J'ai sous les yeux un détail très-circostancié de cette sanglante tragédie, four-

peut-il que le fait que je décris ici, ait donné lieu à la *fable* du Château-Richer? Il est hors de toute vraisemblance que l'auteur eût si mal choisi. Quoiqu'il en soit, détournons nos yeux de cette scène d'horreur, dont je tais le nom de l'auteur, par les égards dûs aux membres vivants de sa famille, et voyons des accusations d'un autre genre, qui se trouvent à la page 331.

"Le général MURRAY, y est-il dit, fit savoir à la supérieure de l'Hôtel Dieu, que c'était en punition de la correspondance qu'elle avait entretenue, pendant tout le cours de l'hiver, avec l'armée française (qui avait hiverné, remarquez-le bien, à Montréal,) qu'il avait donné ordre de détruire le moulin et la maison du Calvaire, (à Saint-Augustin.)

"A ce passage, dont l'auteur ne fournit aucune preuve, j'opposerai avec confiance la communication suivante, reçue d'un monsieur de la plus haute respectabilité, et datée du 30 Octobre 1826:—

".....Quelques troupes françaises stationnées à l'ancien domaine de Saint-Augustin et ailleurs, s'étant avancées jusqu'à la rivière du Cap-Rouge, y provoquèrent les Anglais. Ceux-ci les mirent en fuite, et les poursuivirent jusqu'au Calvaire. Après avoir tué une jeune fille dans la maison du domaine, où elle était restée seule avec son père, ils descendirent sur le rivage, et y mirent le feu au moulin, qui fut réduit en cendres....."

"Mais je suis presque scandalisé des efforts que fait l'auteur ici et ailleurs, pour flétrir un nom cher aux armes britanniques. Supposez le fait de la correspondance vrai dans toutes ses circonstances; est-il croyable que le général Murray, placé si haut, ait pu oublier toutes les convenances au point de se venger si lâchement de *pauvres filles*, vu surtout que cette punition n'était plus un remède au mal? M. Smith cherche à me persuader que le général est en défaut; et comment s'y prend-il? Par le langage, je ne dis pas indécemment, mais *brutal*, qu'il lui met à la bouche, à l'occasion de Madame Saint-Claude, supérieure de l'Hôpital-Général de Québec. Cette dame était d'une naissance distinguée (De Ramsay,) et d'une éducation fort soignée; elle mérita d'être élue deux fois à la supériorité de sa maison: aussi les personnes qui l'ont connue, et qui ont vécu avec elle, ne savent si elles doivent plus s'indigner du procédé déshonorant du général, si le fait est vrai, que de la singulière inadvertance de l'historien, qui reproche à cette dame précisément la chose qui devait le plus tourner à sa gloire. Et quel est ce reproche?—D'avoir, étant encore sous la puissance française, (remarquez bien ceci,) encouragé les Canadiens à la résistance, c'est-à-dire, à leur devoir. Quelle nouvelle espèce de crime!

ni par un monsieur très-récommandable par ses connaissances, et qui a fort connu les acteurs de part et d'autre.

" Mais comme si ce n'était pas assez d'avoir exposé, dans tout son jour, la *brutalité* du général envers le sexe, * l'auteur fournit, à la page 352, un morceau qui seul suffirait pour vouer à une exécution éternelle le nom de ce premier gouverneur du Canada après la conquête. Vous vous étonnez peut-être, de mes expressions; mais voyons. Le général (page 352,) après avoir harangué les habitans de Sainte-Croix et Lotbinière, qui venaient de mettre bas les armes, se tourna, dit le texte, vers un prêtre, et ajouta:—

" ' Le clergé est la cause de tous les malheurs qui sont arrivés aux pauvres Canadiens, qu'ils retiennent dans l'ignorance; qu'ils excitent à la méchanceté (*wickedness*) et à leur propre perte..... Prêchez l'Evangile, qui est votre seule affaire.....et n'ayez pas la témérité.....de vous mêler de la guerre.'

" Ici l'indignation cède à un autre sentiment, celui du plus profond mépris pour l'auteur d'un jargon si pitoyable. Mais j'ai à regretter en même temps de découvrir ici, sous le voile du langage d'autrui, les sentimens bien marqués de l'historien du Canada pour notre clergé, lesquels se manifestent en tant d'autres endroits de son ouvrage. Faire un crime aux membres du clergé de leur loyauté, et de leur dévouement à leur prince et à leur patrie; les blâmer de leurs efforts constans pour encourager les soldats de la nation à rendre à César ce qui est à César, est un langage qui, à mon gré, n'est guère en harmonie avec cet Evangile qu'on leur recommande tant de prêcher.

" En parcourant la page 356, je jette en passant un regard de pitié, mêlé de mépris, sur l'horrible qualification de *révérénd Judas*, que l'auteur applique à un prêtre, † de son aveu même *innocent*, puisque les armées ennemies étaient en guerre ouverte, et que ce prêtre n'était ni prisonnier, ni sur sa parole d'honneur, &c.; et je m'empresse (contre ma promesse, je l'avoue,) de me rendre à la page 373, pour me distraire un moment par un nouveau conte-bleu.

" Une ville de 200 maisons détruite dans la Baie-des-Chaleurs! Cela me rappelle cette *église succursale (chapel of ease,)* que l'auteur place dans la paroisse de Varennes; ce port de Sainte-Croix à l'embouchure de la rivière Saint-Charles, où il fait hiverner

* Il paraît en effet, par le trait suivant, que M. Smith a raison de donner comme peu délicats sur l'honneur quelques-uns des chefs de l'expédition anglaise. Dans une descente à la Pointe-aux-Trembles de Québec, on enleva les *spurs* religieux, avec toutes les jeunes filles du pensionnat, et après les avoir exposées et promenées dans un vaisseau de guerre, (quelle indécence!) on les jeta pêle-mêle sur le rivage du Cap-Rouge! C'est dans cette même descente que furent enlevés plusieurs vieillards, dont on n'a jamais eu depuis ni rent ni nouvelle.

† Un prêtre, dit le texte, alla à bord d'un vaisseau anglais, où il fut bien traité par lord ROLLO. Le lendemain, au moment où ce prêtre souhaitait du rivage un bon voyage au lord, la batterie des Trois-Rivières s'ouvrit contre le vaisseau et y tua du monde; et voilà le crime qui fait de ce prêtre un autre Judas, et qui lui donne place dans l'histoire.

Jacques Cartier, au lieu de la rivière qui porte son nom; cette expression, *Saints Sulpiciens*, dix fois répétée, au lieu de *Sulpiciens*; *D'Eglis*, au lieu de *Desgly*, l'un de nos respectables évêques, et contemporain de l'auteur; *Lotbinière*, nom d'une de nos familles distinguées, au lieu de *Lavalinière*, homme remarquable par son peu de génie, et encore davantage pas ses excentricités; etc. etc.

"En vérité, je serais porté à croire que ce Monsieur Smith a passé sa vie, et écrit son histoire au Cap-Horn, ou dans quelque une des régions polaires, s'il en existe; tant il défigure nos usages et notre langue; tant il ignore la géographie de notre pays; tant il confond les choses et les personnes, etc."

ESSAI ANALYTIQUE

Sur le Paradis Perdu de Milton, par MM. M..... et V.....*

LIVRE SIXIEME.

ABDIEL, continue le narrateur, retourne dans les cieux, où il est accueilli par la foule des séraphims, qui le conduisent et le présentent à Dieu. Le Très-haut, après l'avoir loué, donne ordre à Michel d'aller combattre les rebelles. L'alarme est donnée, et déjà l'armée angélique marche au son des instrumens d'une musique guerrière.

.....*Mov'd on
In silence their bright legions, to the sound
Of instrumental harmony.....*

Les deux armées se rencontrent: Satan est sur un char:

The apostate in his sun-bright charriot sat.

Abdiel et lui se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre: ils se font des menaces, des reproches; ils se disent des injures: enfin Abdiel frappe Satan, qui tombe. Sa chute met la terreur dans son parti, et la bataille devenant générale, le choc retentit dans les airs. — Michel rencontre Satan, le menace, le frappe, et le blesse grièvement, mais non mortellement. Enfin les généraux de l'armée céleste redoublent d'efforts, et mettent la victoire de leur côté. — Pendant la nuit, Satan assemble son conseil de guerre. Après les avis proposés, il déclare qu'il a trouvé un secret meurtrier contre ses ennemis, l'art de fabriquer et d'employer la poudre à canon. Alors tous se lèvent, et s'en vont concourir à sa manufacture. La nuit s'est à peine passée, qu'ils ont fabriqué une

* C'est par erreur que dans les numéros précédents, nous avons mis C. au lieu de M.

grande quantité de poudre; et dès l'aube du jour, ils retournent à la charge. Zophiel les aperçoit le premier, crie aux armes, et les anges, rangés à l'instant en bataille, attendent de pied ferme les assaillants. Mais, ô terreur imprévue! la mitraille est déchargée sur eux: ces fidèles serviteurs de Dieu se sentent les entrailles déchirées par la grêle meurtrière, et cela les fait pitié; en vain veulent-ils laisser passage aux boulets; tout est inutile. Ils sont obligés de s'envoler sur les monts célestes; ils prennent des quartiers de rochers, les lancent de là sur les révoltés, qui en sont foudroyés, et regagnent par là leur supériorité. Alors pendant le combat, Dieu parle à son fils: il lui fait remarquer la désobéissance criminelle de Satan, l'envoie au secours des anges, et l'arme, par provision, de ses propres flèches, de sa propre épée et de son propre tonnerre, comme dit la poète:

.....*Bring forth all my war,
My bow and thunder, my almighty arms,
Gird on, and sword upon thy puissant thigh.*

Le Verbe, plein d'obéissance, s'apprête à partir. Il monte dans le char de son père, et il fend les airs pour se rendre au champ de bataille. En arrivant, il engage ses cohortes à se reposer, dans un discours qu'il leur fait, et leur annonce qu'il va aller seul asservir les rebelles. A l'instant il part; il arrive sur eux; il les perce de mille dards. Enfin il les conduit jusqu'au bord de l'enfer; et là, les pressant encore plus, ils tombent et s'abîment dans la profondeur des gouffres. Alors l'heureux vainqueur revient triomphant; il entre dans le ciel, au milieu des hymnes et des chants célestes; il s'approche du trône de son père, et lui remet les armes qu'il lui a prêtées. Raphaël finit son récit, en exhortant Adam à profiter de l'exemple terrible des vengeances divines; et lui conseille de toujours respecter Dieu, en soutenant la faiblesse de sa femme.

LIVRE SEPTIEME.

Au commencement de ce livre, est une invocation à Uranie, de la plus grande beauté, et dans laquelle, pour relever la grandeur de son sujet, il en fait un parallèle avec la fable: elle finit par ces beaux vers:

.....*So fail not thou who thee implores,
For thou art heavenly, she an empty dream.*

Adam, après le récit de Raphaël, médite sur ce qu'il vient d'entendre; il cherche à découvrir la cause de la révolte des anges factieux; et sa curiosité augmentant, il est comparé à un voyageur qui vient de loin, et qui s'arrêtant auprès d'un ruisseau, le regarde couler: il prie l'ange de l'instruire des causes de la création du monde. L'ange y consent, et lui raconte qu'aussitôt que Satan est englouti dans le gouffre infernal, Dieu annonce à son fils qu'il

va créer l'homme, conjointement avec lui. Les hiérarchies célestes applaudissent et chantent un cantique de louange. Cependant l'Eternel part, et avec le compas d'or qu'il a tiré de son magasin, il trace les limites du monde.

*He took the golden compasses, prepar'd
In God's eternal store, to circumscribe
This universe, and all created things.*

Et la terre et les cieux sont à l'instant créés; à la voix du Tout-puissant, le chaos se débrouille, et les élémens se séparent l'un de l'autre: il commande à la lumière d'être, et à l'instant, la lumière est. Le firmament, les mers et la terre sont perfectionnés. Les animaux commencent leur existence. Enfin l'Eternel couronne son ouvrage par la création de l'homme, qui complète la nature, et qui donne un nom à tous les animaux. Il est créé heureux, libre de tout faire, excepté de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, sous peine de mort. Dieu retourne dans le ciel. A son entrée, les cieux retentissent de chants d'allégresse et de cris de joie. Le poète nous apprend que la porte du ciel est à deux battans, et qu'elle aboutit à un chemin sablé d'or et pavé en étoiles. L'architecte suprême consacre le septième jour à son repos; les anges passent toute cette journée en concerts. Les orgues se font entendre dans le lointain; les voix séraphiques se mariant aux sons mélodieux des instrumens. Un hymne d'action de grâces est chanté. L'ange finit sa narration, en donnant à espérer au premier homme que cette histoire de la création parviendra, par translation, à sa postérité la plus reculée.

LIVRE HUITIEME.

Adam écoute encore l'ange, qui a cessé de parler. Enfin revenu à lui, il fait les plus vifs remerciemens au narrateur. Il se livre à de profondes réflexions sur lui-même, sur la terre, les globes, enfin sur tout ce qui l'environne. Eve, qui n'entend rien à ces entretiens sublimes, s'en va dans son jardin; elle ne veut s'éclaircir sur les propos de l'ange qu'avec son époux. Raphaël, à la prière d'Adam, lui fait une longue description astronomique du mouvement des cieux, et l'exhorte à ne pas désirer d'en savoir plus long. Adam, docile à la voix de l'ange, reprime sa curiosité, et lui parle de sa reconnaissance pour Dieu, et de ses devoirs. Raphaël lui répond que Dieu la comblé de tous ses dons: il lui dit aussi que lors de sa création, il avait été explorer, avec une puissante escorte, l'endroit où Satan était enfermé; car on craignait que les prisonniers ne forçassent les barrières qui leur étaient opposées. Il finit en le priant de lui faire part des sentimens qu'il éprouva, lorsqu'il commença d'exister, et de ce qui lui arriva ensuite. Adam le fait d'une manière admirable. C'est là où Milton étincelle du feu d'un génie sublime; c'est là que l'on se sent

pénétré d'admiration pour cet homme, qui a pu ainsi imaginer et décrire les sentimens du premier des humains.

Raphaël prend congé de son hôte, en l'exhortant à se méfier de Satan, son plus cruel ennemi. Tandis que le messager céleste se lève pour partir, son hôte lui dit adieu; il le supplie de revenir encore dans sa demeure; et ils se séparent tous deux.

(La suite au numéro prochain.)

MA SABERDACHE, No. VIII.

1°. CORRESPONDANCE INÉDITE.

Lettre de Mr. P. H. C. en réponse à celle de Mr. J. S. R. du 6e Juin 1814, publiée dans le No. VII de la Saberdache.

Kingston, 14 Juin 1814.

(*) Quelle gentille Epître! C'est un bijou, une miniature. Quel style animé! Quelle élégance! Quelles grâces! Je compare, mon charmant ami, votre succulente lettre du 6 à une petite maîtresse qui flatte un de ses admirateurs, en se moquant de lui de la manière la plus délicate: trêve de compliments. Vous écrivez à merveille, et vous auriez donné des leçons aux Sévigné et aux Chesterfield.... "Quel badaud!" allez-vous dire. "Comme il cherche ses mots! Comme il fait le pédant! Fi, fi! C'est un franc Lionnais: il ne sait pas flatter; ou, peut-être, veut-il flatter, pour qu'on le flatte davantage.... Voilà le mot. Quel Gascon! Il a dit ce que nous aurions dit."

Succulente Lettre!.....Quelle épithète! mais aussi, quelle jolie table! Ah, ah! nous y voici. L'épithète passe à présent: ce serait inique de la trouver mauvaise; et malgré d'Olivet, Harduin, Brocard, Du Marsais, Restaut, Girard, Douchet, Duclos, Lévizac, Beauzée, Wailly, Desfontaines, Batteux, et tous les autres bavards, braillards, babillards, je la trouve bonne.... "Et quoi?" "Cette épithète de *succulente*."—"J'en sue."—"Quel joli festin! Quel heureux choix de mets et de convives! Tout est succulent."—"Mr. le Chevalier!"—"Madame!" et un soupir. Encore—"Madame!" et on sourit. Combien de tendres "Non, Monsieur."—"Oui, Madame."—"Oh! oui!"—"Hélas, non!"—"d'honneur!"—"sur ma parole."—"Foi de Chevalier!"...Sensible Madame! quels regards! Quel jeu dans les paupières! Comme ces lèvres s'humectent, pour conserver leur fraîche rougeur! Quels jolis coups de langue! C'est une fraise qu'on promène sur des feuilles de rose!

Que ne suis-je auprès de vous, aimable Madame R! Que n'y suis-je avec toute l'amabilité de votre voisin du 6, ...de cet heureux

Chevalier, qui oublie huit mois de captivité, dans le trop court instant qu'il se trouve placé entre l'art d'aimer et l'art de plaire, ou plutôt entre deux dames qui réunissent ces deux arts! Alors, oui alors, je pourrais vous bégayer mes remerciemens pour cette santé si finement proposée, et savourée avec tant de grâces. Un nectar couleur d'ambre.....un vase de cristal.....des doigts divoires.....une bouche de rose.....ce beau bras.....ce doux mouvement du coude.....Quel joli tableau! Hélas! mon nom méritait-il cette faveur?

Offrez donc à ces aimables convives des deux sexes l'hommage de ma plus tendre affection, et quittons la table pour passer à l'office.

Votre ami,

P. H. C.

A Monsieur J. S. R. à Montréal.

2°. ANECDOTES CANADIENNES.

Générosité.—La rareté du bois de chauffage fut si grande, à Montréal, dans l'hiver de 1808, qu'il s'y vendit de 48 à 50 francs la corde. Un habitant du Sault-au-Récollet en avait amené deux voies sur le marché; il en vendit une deux piastres. Une femme vint bientôt marchander l'autre; on la lui fit douze francs. Elle n'avait qu'une piastre; elle l'offre, en faisant le récit de sa misère. Le bon paysan, ne consultant que son cœur, consent à donner sa voie de bois pour cette modique somme, et il suit la femme. Arrivé à son logis (c'était au faubourg Québec,) il jette le bois à la porte, et entre pour en recevoir le prix. Mais quel spectacle s'offre à ses yeux! Six petits enfants couverts de haillons, et se tenant pressés les uns contre les autres pour se réchauffer!—Une méchante paillassse pour tout meuble!.....enfin, l'image de la plus grande pauvreté. Les enfants crient et demandent du pain. La mère, journalière par état, leur dit en pleurant, "qu'elle n'a pas le sou—qu'elle vient d'employer le peu d'argent qu'elle avait à acheter de quoi leur faire du feu—qu'il faut qu'ils attendent jusqu'au soir, et qu'alors, du salaire de sa journée, elle leur donnera du pain;" en disant cela, elle présente la piastre à l'habitant. Mais celui-ci, qu'un tableau si déchirant avait ému jusqu'aux larmes, ne prend l'argent des mains de cette courageuse femme, que pour le lui remettre aussitôt, en lui disant: "prenez, prenez; je puis me passer facilement d'une piastre et d'une voie de bois, mais je ne saurais voir souffrir ces innocentes créatures. Faites-leur vite du feu, et courez leur acheter de quoi manger".....Et il se hâte de gagner la rue, et de se dérober aux bénédictions de cette famille.

Mr. Marin.—En 1757, MR. MARIN, officier canadien d'un grand mérite, fut envoyé, de Carillon, par Mr. de Montcalm, en parti contre le Fort Lidius. Il n'avait avec lui qu'environ deux

cents sauvages. Il eut le courage, néanmoins, d'attaquer, avec un petit camp volant, les retranchemens avancés du fort ennemi, et le bonheur d'en enlever un principal quartier. Les sauvages n'eurent que le tems d'emporter trente-cinq chevelures, de deux cents hommes qu'ils tuèrent, sans que leur victoire fût ensanglantée d'une seule goutte de leur sang, et leur coûtât un seul homme. Les Anglais, au nombre trois mille hommes, cherchèrent en vain d'avoir leur revanche, en les poursuivant dans leur retraite; elle fut faite sans la moindre perte.

La femme morte, et bien morte!—Madame P—— vivait à la campagne, et se faisait remarquer par son irrégion: il était extrêmement rare qu'elle assistât au service divin. Enfin elle meurt, et sa famille la fait inhumer dans l'église. Deux voisins se rencontrent:—"As-tu été à l'enterrement de Madame P——, demande l'un d'eux?"—"Comment! a-t-elle été inhumée aujourd'hui?"—"Sans doute."—"Dis-moi donc en quel endroit."—"Eh! mais, dans l'église."—"Dans l'église! Et combien y avait-il d'hommes pour la porter?"—"Mais! quatre, comme à l'ordinaire."—"Oh bien, elle était donc bien morte, assurément; car, de son vivant, huit hommes ne l'y auraient pas fait entrer."

3°. ŒUVRE DE MES CISEAUX.

Droit de la Guerre.—Le droit de la guerre, si ouvertement reconnu en politique, et qui consiste à faire à son ennemi le plus de mal qu'on peut, exige la reconnaissance de ceux qu'on peut piller ou tuer impunément, quand il s'exerce avec modération. Ceci rappelle l'histoire de ce bon ecclésiastique qui, passant dans les rues de Paris, fut inondé d'eau bouillante par une fenêtre: il s'esuya, se sécha du mieux qu'il put, et regagna sa maison d'un pas chancelant. Arrivé, le visage gonflé et à moitié épilé, sa nièce, sa gouvernante jetaient des eris; elles l'excitaient à la vengeance:—"Mon Dieu! qu'avez-vous fait à ces misérables?"—"Je les ai remerciés."—"Remerciés! et de quoi?"—"De ce qu'ils n'avaient pas jetté la marmite; car, au lieu de m'échauder la tête, ils me l'auraient cassée."—*Linguet.*

Peuple.—Le peuple est presque toujours à-peu-près comme les vieux garçons riches et infirmes—le jouet de tous ceux qui sont à ses gages.—*Id.*

Querelles des Souverains.—Dans les querelles des souverains, tous tant que nous sommes de spectateurs, nous ressemblons à des gens qui regarderaient jouer au *trictrac*, et qui verraient placer les *dames*, mais à qui l'on cacherait les *dez*. Le mal est que nous fournissons les *enjeux*: c'est à nos dépens que s'amusent ceux qui tiennent le *cornet*.—*Id.*

Définition singulière de l'Amour; par l'Abbé DESTORTES.

Breuvage empoisonné, serpent couvert de fleurs,
Sophiste injurieux, artisan de malice,
Passagère fureur, exemple de tout vice,
Plaisir mêlé d'ennui, de regrets et de pleurs.....
L'Amour qui voudra, c'est une frénésie
Que les fous ont fait Dieu selon leur fantaisie,
Un mal, une fureur, un fort enchantement
Par ses charmes cruels troublant l'entendement:
Il le faut dire, Amour, tu n'es rien que misère,
Travail, perte de temps, fureur, trouble, souci.....

Jolis vers de LAINEZ.

Quoi! toujours, Raison trop sévère,
Tu t'opposes à mes désirs;
Tu viens troubler tous mes plaisirs!
Vois-tu cette bougie? Imite sa lumière;
Elle anime nos jeux et ce charmant repas,
Eclaire nos plaisirs et ne les trouble pas.

MATELAS REMPLIS D'AIR.

Un ouvrier de Sommersetshire, en Angleterre, a obtenu une patente pour le moyen qu'il a découvert de remplir un lit d'air, au lieu de plumes. Cette invention consiste à rendre les enveloppes du lit et de l'oreiller impénétrables à l'air, et à les souffler avec de l'air atmosphérique, au lieu de les remplir de laine, de crin, de plumes ou d'édredon (duvet.) On introduit l'air par une ouverture ou tube, qui se ferme à volonté. Ces lits sont plus élastiques, plus frais, et plus sains, que les lits de plumes ou de laine: on peut, à volonté, leur donner la dureté d'un matelas, ou la mollesse d'un édredon. Au moyen de pompes, on renouvelle l'air facilement, en quelques minutes, sans qu'on soit obligé de se lever; avantage bien précieux pour des malades, qu'on peut ainsi entourer d'un air salubre.—*Revue Encyclopédique, Mai 1824.*

Cette prétendue invention était connue en France depuis plus de cinquante ans, comme le prouve le morceau suivant, extrait du livre intitulé, *La Récolte de l'Hermite*.

Lettre imprimée dans un journal vers 1784.

Il m'est tombé sous la main, le mois passé, un des derniers volumes du *Mercure* de l'ancien format: je ne me rappelle plus lequel. Un religieux bénédictin y dit, qu'après s'être bien creusé l'imagination pour être utile aux hommes, et convaincu qu'il ne

pouvait les faire vivre avec plus d'agrémens ou plus d'aisance, il avait au moins imaginé de les faire dormir douillettement et à très peu de frais, en leur indiquant le magasin inépuisable d'une matière gratuite, plus douce que la mère-laine, la onate, le duvet ou l'édredon. Poursuivons; les plus belles inventions sont les plus simples, témoin celle-ci; puisque nous sommes dans ce magasin, entourrés, pénétrés même de cette matière, et que l'un et l'autre ne sont autre chose que l'atmosphère. Oui, messieurs, il n'est question, selon Dom ****, que de renfermer, à coup de piston, cette matière volage dans des enveloppes de peaux artistement jointes, de la longueur et de la largeur du lit qu'on veut avoir, et de l'y fixer, en bouchant soigneusement les issues par où elle pourrait s'échapper.

Enchanté de cette découverte, je mets aussitôt la main à l'œuvre, et suivant exactement les procédés indiqués, en moins de deux jours, me voilà couché sur un lit à la Sylphide, composé d'un sommier et de trois matelas, ou lits de plume, si l'on veut, d'une espèce assurément nouvelle, avec un traversin et deux oreillers de la même façon. La première nuit, je dors comme un pèlerin; j'étais ravi. Je projette d'avoir un meuble de la même nature, fauteuils, ottomane, &c. Le second jour, à mon réveil, je vois que mes deux oreillers et mon traversin se sont évanouis. J'en cherche la cause, et la trouve à mon bonnet: une épingle, en ouvrant à l'air prisonnier une communication avec l'air extérieur, m'avait successivement privé de ces trois supports. Mais ce n'était là que le prélude des désagrémens que cette invention devait me causer.

Le soir, en rentrant chez moi, je me vois accablé de reproches par toute ma maison. Etourdi par tant de clameurs, je me fais instruire de ce qui les cause: voici le fait. Ma servante avait prêté un des oreillers soufflés à un de mes voisins, homme très puissant, et pour le moment très dangereusement malade: on le posa dessus; mais à peine un quart d'heure s'était-il écoulé, que sa pesanteur spécifique fit rompre avec fracas les parois de cette espèce d'outre; ce qui donna une telle secousse aux humeurs du moribond, et en même temps lui causa une si grande frayeur, qu'il en trépassa sur-le-champ.

Je me couche très dégoûté de mon invention, toujours cependant sur mon nouveau lit. Le lendemain, autre aventure; je me trouve sur mon bois de lit immédiatement. Mes quatre matelas avaient disparu, comme avaient fait, la nuit précédente, mes oreillers et mon traversin. Le corps tout meurtri des barres sur lesquelles j'avais dormi, je me lève en maugréant, avec la curiosité pourtant de savoir qui avait fait déloger de leurs corps les âmes aériennes par lesquelles j'avais été si bien soutenu, la veille. Des empreintes de griffes sur les enveloppes pelliculeuses qui me restaient, me firent voir, dans la personne de mon chat, l'auteur de mon infortune. Le bourreau, en s'exerçant sur mon lit, à la

manière de ses confrères, m'avait, en quatre temps, mis sur le grabat.

Ces épreuves m'ont suffi, et je suis actuellement convaincu au physique, comme je l'étais au moral, qu'il est dangereux de s'endormir sur du vent.

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DU CANADA, No. 3.

DU RÈGNE MILITAIRE, pendant les quatre années qui ont suivi la Conquête, (1760-1764;) et de quelques DOCUMENTS INÉDITS qui ont particulièrement rapport au "GOUVERNEMENT DE MONTREAL" durant partie de ce court période de l'HISTOIRE DU CANADA, (1761-1764.)

Perge, quo cepisti, pede.

MR. BIBAUD.—Permettez-moi de vous féliciter sur l'intérêt croissant qu'acquiert votre *Bibliothèque Canadienne*, depuis quelques mois; car, sans parler de votre Histoire générale du pays, où les faits sont aussi bien choisis que fidèlement relatés, vous nous y avez donné plusieurs pièces, qui feront conserver soigneusement votre livre, et lui donneront une place permanente dans toutes les bibliothèques canadiennes, et probablement aussi dans celles de nos voisins et ailleurs. C'est surtout de la *Saberdache* et des *Matériaux pour l'histoire* que je veux parler. Et pour commencer par la *Saberdache*, quelle délicatesse dans les pensées, quelle élégance, quel enjouement dans le style des lettres qu'elle contient! que l'arrangement des faits y est naturel! que la narration en est coulante! que de goût dans les compliments! pouvait-on mieux dire sur des sujets de ce genre! Non, jamais deux amis ne furent plus capables de se rendre justice dans un commerce de lettres; jamais personne ne mena mieux le badinage. Je vous assure, Mr. Bibaud, que sans la certitude de l'histoire, qui m'apprend que Madame DE SE'VIGNE' est morte depuis plusieurs dizaines de lustres, je me serais livré à l'illusion de la croire venue rendre visite aux parages rustiques de notre Colombie britannique. Au reste, il n'y a pas que cette correspondance qui nous plaise dans la *Saberdache*; toutes les anecdotes qu'elle contient respirent un air du pays qui doit les rendre chères à tous ses habitants: ce sont autant de traits qui dénotent leur caractère, et peuvent nourrir en eux l'amour de tout ce qui est bon, juste, noble et digne de louanges. C'est en montrant ce qu'ont été nos ancêtres, que l'on peut inspirer à la génération présente, comme à celles qui la suivront, le désir de les imiter dans ce qu'ils ont fait de bien et de remarquable.

Rien ne pouvait venir plus à propos que les *Matériaux pour l'histoire du Canada*, dans un tems, où, sortis depuis peu de leur condamnable apathie pour les choses de leur pays, les Canadiens semblent vouloir faire oublier leur négligence passée, par la diligence qu'ils apportent maintenant à en rechercher les plus minutieux détails: la publication de l'Ordonnance de Mr. Thomas Gage, précédée des remarques qui lui servent d'introduction, convenait admirablement à la présente conjoncture. J'en dis autant des matériaux, que vous nous donnez au No. 2: tout cela jette des lumières sur l'histoire légale et politique d'une époque, sur laquelle nous nous sommes, je crois, grandement trompés, et que nous semblions avoir condamnée à l'oubli, par cela seul que son titre de "Militaire" paraissait devoir nous rendre peu curieux d'en divulguer les événemens. Sous ce rapport, nous avons les plus grandes obligations à Mr. S. R.

Quant à moi, Mr. l'Editeur, je n'ai pas le bonheur d'avoir mis la main sur aucun document de l'importance de ceux que s'est procurés votre correspondant S. R.; mais j'ai réfléchi sur ceux qu'il nous a communiqués, et c'est du résultat de mes observations, comparées avec quelques jugemens de cours martiales, tenues à Montréal, dans les années 1761 et 1762, que je veux vous entretenir aujourd'hui; afin de parvenir, s'il est possible, à une conclusion, qui nous apprenne, d'une manière sûre; 1°. quelle était l'étendue des pouvoirs donnés par l'Ordonnance aux Chambres de Justice; 2°. d'après quelles lois et quels principes on y jugeait; 3°. où se portaient les causes qui n'étaient pas de leur compétence.

D'abord, "quelle a été l'étendue des pouvoirs?" &c.—Sur ce chapitre, l'Ordonnance est assez claire; toute action pour dettes, compensation en dommages, exécution de marché, &c., pour un montant quelconque, était assurément du ressort des Chambres de Justice; elles étaient un vrai substitut aux *Cours royales*, que venait d'interrompre la conquête.—Elles avaient encore une certaine juridiction criminelle; car il est dit à la clause 19e. de l'Ordonnance: *Lorsqu'il se trouvera dans quelques paroisses des gens sans aveu, ou des scélérats, ils seront conduits devant la Chambre du District où ils seront pris, laquelle les condamnera, soit au fouet, prison, ou amende, suivant l'exigence du cas.* Pour déterminer jusqu'où s'étendait la juridiction comprise dans cette clause, il faudrait voir les régitres des différentes Chambres de Justice, et y examiner les jugemens qui y sont consignés. Cet examen nous apprendrait, d'une manière rapprochée de la vérité au moins, quels délits se portaient devant les Chambres.

Pour moi je serais très porté à croire qu'elles firent rarement usage de leur juridiction criminelle; et la raison, qui me range de cette opinion, c'est que n'ayant point de prison pour confiner les criminels, soit avant, soit après le jugement, non plus que d'exé-

uteur public, pour l'application du fouet, quand elle aurait été ordonnée, en conformité de l'Ordonnance, il leur eût été assez inutile de condamner des gens auxquels ils n'avaient pas les moyens d'infliger les punitions méritées. Il est bien plus probable que pour les petits délits, comme pour les grands, les Officiers de milice, seuls ou réunis en Chambre, renvoyaient les coupables aux juridictions de la Ville, où l'on avait toute facilité de mettre les jugemens à exécution. Nous en donnerons quelques preuves, après avoir examiné la seconde question, par laquelle on demande "d'après quelles lois et quels principes on jugeait dans les Chambres de Justice."

La onzième clause de l'Ordonnance de Mr. Gage, dit: *Lorsqu'il conviendra parvenir à quelques ventes par décrets, ou retraits, il faut qu'elles soient faites dans les manières accoutumées*; ce qui signifie que l'on devait observer les mêmes formalités et les mêmes précautions, que l'on observait, quand les tribunaux français étaient en opération; n'étant permis d'y dévier que pour certaines choses, énumérées dans les autres sections de l'Ordonnance. Et comme il n'y est point donné de direction sur la manière de procéder dans les poursuites, soit pour un grand, soit pour un petit montant; et qu'il n'y est pas non plus mentionné comment devait s'effectuer la vente des meubles, quand les Chambres l'ordonneraient, on doit en conclure que le Gouverneur ne prétendait faire à l'ordre de choses établi avant la conquête, d'autres changemens que ceux que requerraient les circonstances où se trouvait le pays, privé, comme il l'était, de ses gens de loi, qui étaient pour la plupart repassés en France avec Mr. DE VAUDREUIL. Il laissa donc subsister les anciennes lois, aussi bien que la procédure; et, de fait, si nous examinons bien sa position, nous trouverons qu'il n'était point en son pouvoir de faire davantage: car de tous les principes qui servent de règle à la conduite des nations civilisées, il n'en est point de plus universellement respecté que celui qui prescrit de laisser à un peuple conquis, ses lois et ses institutions locales, et de se contenter de son allégeance.* Si le souverain conquérant se permet d'y faire quelques changemens, ce doit être avec la plus grande réserve, et jamais avant de s'être assuré que

* "There is not a maxim of the common law more certain, than that a conquered people retain their ancient customs, till the conqueror shall declare new laws. To change at once the laws and manners of a settled country, must be attended with hardship and violence; and therefore wise conquerors, having provided for the security of their dominions, proceed gently, and indulge their conquered subjects in all their local customs, which are in their own nature indifferent and which have been received as rules of property, or have attained the force of laws. It is the more material that this policy be pursued in Canada, because it is a great and ancient colony, long settled." &c.—(Extrait d'un rapport adressé aux Lords du Commerce et des Plantations, par M. YORKE, Avocat-général, et Wm. DE GRAY, Solliciteur-général d'Angleterre, le 14 d'Avril 1766.)

ces changemens seraient du goût et pour l'avantage certain de ses nouveaux sujets, dont il ne peut gagner l'estime et la fidélité, qu'en se montrant favorable à leurs préjugés nationaux, quand bien-même il ne les regarderait pas comme tout-à-fait raisonnables. Il doit en agir à cet égard avec lenteur et prudence, et leur laisser leurs lois et leurs coutumes, jusqu'à ce qu'ils soient eux-mêmes convaincus du besoin d'y faire des changemens. Que de flots de sang ont arrosé les plaines de l'Angleterre et de l'Irlande, pour y avoir adhéré à des principes différents de ceux-ci ! La première dut son salut à l'énergie de ses habitans, qui contraignirent enfin leurs monarques à s'en départir; la seconde en peut-être pour toujours destinée à languir dans la misère et dans l'anarchie, qu'y entretient la mise en pratique de ces principes, aussi erronés qu'ils sont inhumains, et se ressentent des temps de barbarie où ils ont pris naissance. Dans le cas du Gouvernement de Montréal, Mr. Gage n'avait point l'autorité du roi, pour y introduire de nouvelles lois, et quand il l'eût eue, la mesure n'en eût pas été moins illégale; car le Roi n'ayant point le pouvoir de statuer seul, ne possédant même ce droit qu'en commun et de concert avec les deux Chambres du Parlement, il ne pouvait le transmettre à son Gouverneur. Ce dernier dut donc laisser subsister les anciennes lois; elles seules, en autant au moins qu'elles furent connues des juges, durent former dans les Chambres de Justice la règle des décisions qui s'y rendirent; et s'il fallait une nouvelle preuve, pour nous confirmer dans cette opinion, nous la trouverions dans le choix que l'on fit des Officiers de milice, pour y faire les fonctions de Juges.

En effet, à l'époque dont nous parlons, les places de Capitaines et d'Officiers de milice, dans les campagnes du Gouvernement de Montréal au moins, étaient généralement occupées par les Seigneurs et autres personnages notables, qui y faisaient leur résidence; et ces personnes étaient les plus instruites, celles qui avaient le plus de connaissances générales et même légales. Après le départ des gens de loi, on ne put donc mieux faire que de les choisir pour administrer la justice; et d'ailleurs, c'était aussi la classe d'hommes que le vainqueur avait été plus à même d'apprécier; les ayant vus braves militaires, il put leur supposer l'honneur, inséparable de cette profession, et par conséquent l'équité, nécessaire à des juges, et qu'il savait faire le partage ordinaire des cours et des conseils militaires. L'événement prouva qu'il ne s'était point trompé; car les Chambres de Justice donnèrent une satisfaction assez générale à tous les habitans; tellement, que lorsque, quelques années plus tard, ils se décidèrent à redemander à leur nouveau souverain le rétablissement de leurs anciennes lois, (qu'on leur avait si cruellement ôtées, à l'époque de l'extinction du gouvernement civil,) ils ne le firent qu'après avoir exprimé combien ils avaient été heureux, quand leurs propres concitoyens

leur avaient administré la justice, (sous le *Règne militaire.*) Écoutez les eux-mêmes parler; ils vont nous dire quelles lois furent en force et de quelle manière ils furent jugés, sous ce prétendu règne militaire.

.....“ Loin de ressentir, au moment de la conquête, les “ tristes effets de la gêne et de la captivité, le sage et vertueux “ Général qui nous a conquis, digne image du Souverain glorieux “ eux qui lui confia le commandement de ses armées, nous laissa “ en possession de nos lois et de nos coutumes. Le libre exercice “ de notre religion nous fut conservé et confirmé par le traité “ de paix; et nos anciens citoyens furent établis les juges de nos “ différends civils. Nous n'oublierons jamais cet excès de bonté: “ ces traits généreux d'un si doux vainqueur seront conservés “ précieusement dans nos fastes; et nous les transmettrons d'âge “ en âge, à nos derniers neveux.”—(Extrait de l'*Adresse des Canadiens au roi, pour demander le rétablissement de leurs lois, en 1773.*)

Ce langage est positif, et décide péremptoirement que les Chambres de Justice et le Gouvernement de Montréal jugèrent d'après les lois et usages anciens du pays, et non d'après les lois anglaises, ou l'équité simplement, comme le prétendent ceux qui croient que tout fut purement militaire dans les quatre années qui suivirent immédiatement la conquête.

Dans quelques jours, Mr. Bibaud, je tâcherai de vous prouver, que malgré qu'à Québec, ce fussent les *Officiers des troupes* qui rendirent la justice, les mêmes lois et usages du pays n'y firent pas moins la règle de leurs décisions; et cela en conformité même aux dictées de la capitulation, comme j'espère alors le démontrer.— Pour aujourd'hui nous passerons, si vous voulez bien, à notre troisième question, qui est celle-ci: “ Où se portaient les causes qui n'étaient point de la compétence des Chambres de Justice, et quelles étaient ces causes?”

L'article 20 de l'Ordonnance réserve (quoique indirectement) aux tribunaux de la Ville la connaissance des grandes félonies: mais quels étaient ces tribunaux? Était-ce la Chambre de cette ville? Lui avait-on accordé plus de pouvoirs qu'à celles des campagnes? C'est ce que ne nous apprennent point les documens qui nous sont jusqu'ici parvenus, par la voie de l'impression, et c'est peut-être ce que les régîtres de cette Chambre pourraient seuls nous faire connaître d'une manière certaine. Nous invitons donc Mr. S. R. à continuer là-dessus ses recherches: en attendant qu'il nous en communique le résultat, nous transcrivons ici quelques jugemens des cours martiales tenues à Montréal, dans les années 1761 et 1762: ils ont, trouvons-nous, beaucoup de rapport à la question qui nous reste à résoudre; et, s'ils ne la décident pas complètement, ils forment au moins de très grandes probabilités en faveur de l'opinion que nous ne tarderons pas à émettre, comme résultant de la teneur de ces jugemens.

Extraits (traduits) d'un "Livre d'ordre," commencé à Montréal, au 1er. de Janvier 1761.

1761.

Juin 3.—“Cour martiale générale: Président, lieutenant-colonel GRANT.”

Jean Marchand, de Boucherville, poursuivi pour le meurtre de *Joseph Carpentier*, Canadien, est acquitté.

“Cour martiale de garnison: Président le capitaine MARTIN.”

Mardi, le 30 Juin.—*Wm. Bewen*, accusé d'avoir enivré des soldats, et vendu du rum sans licence, est trouvé coupable, ayant été accessoire à son associé *Isaac Lawrence*, lequel a pour habitude de vendre du rum aux soldats.—Condamné à recevoir deux cents coups de fouet, et à être chassé de la ville, au bruit du tambour.

La sentence approuvée par le Général, est exécutée le lendemain, 1er Juillet, par les tambours de la garnison, à la garde montante.

Sibenberger, habitant de la ville, accusé d'avoir insulté une sentinelle, est acquitté.

Juillet 1er.—*Isaac Lawrence*, associé de *Bewen*, est convaincu de la même offense que lui, et condamné à la même punition—mise à exécution le lendemain, 2 Juillet.

“Cour martiale générale: Président major MUNSTER.”

Août 6.—*Joseph Lavallée* et *François Herpin*, habitants de la ville de Montréal, poursuivis pour vol, sont acquittés.

Joseph Burgen, un de ceux qui sont venus à la suite de l'armée, est accusé et convaincu de vol; condamné à être pendu par son cou jusqu'à ce que mort s'en suive.

Le général approuve la sentence, mais lui pardonne, à la condition qu'il laisse sans délai ce Gouvernement.

“Cour martiale de garnison: Président, le capitaine Martin.”

Août 13.—*Jean Baptiste Lebrun*, poursuivi pour avoir blessé *Charles Fishburg* avec un sabre, est trouvé coupable, et condamné à payer le compte des chirurgiens, ainsi que huit francs au dit *Fishburg*, pour l'indemniser de la perte de son temps, et des douleurs que cette coupûre lui a causées. Il lui est fait défense de porter le sabre sous le gouvernement anglais.

George Skipper et *Bellair*, boulangers, accusés et traduits par le capitaine DISNEY, pour avoir vendu du pain qui n'avait pas le poids requis, sont acquittés.

15 Septembre.—*Jacques Baninger*, (peut-être ont-ils voulu dire, *Bellanger*,) autrement dit *Laurier*, Canadien, accusé d'avoir vendu des liqueurs fortes sans licence; condamné à cinq louis sterling d'amende, et à la prison, s'il ne paye tout de suite.

“Cour martiale de garnison: Président capitaine Martin, (de l'artillerie royale).”

19 Septembre.—*Jean Charlette* et un nommé *Lameure*, Can-

diens, sont traduits, pour avoir sollicité *Joseph Myra*, tambour, à désertier. *Charlette* est acquitté. *Lameure*, trouvé coupable, est condamné à recevoir trois cents coups de fouet.—Le Général lui pardonne.

Décembre 13.—*William Morris*, accusé d'avoir tenu une maison de débauche, condamné à cinq livres sterling d'amende.

— 24.—Deux Canadiens sont poursuivis pour avoir eu des outils du roi en leur possession. L'un est acquitté; l'autre, trouvé coupable, est condamné à recevoir quatre cents coups de fouet.

Le Général approuve la sentence, mais réduit les coups de fouet à cinquante; il les reçoit, le jour suivant, de la main du bourreau.

1762.

“ Cour Martiale.”

Janvier 31.—*John Rabb* et *David King*, domestiques du major *CHRISTIE*, accusés d'avoir laissé le service de leur maître sans permission, d'avoir passé la nuit hors de chez lui, et d'avoir offert de s'enrôler dans les régimens, sont trouvés coupables, et condamnés à recevoir chacun trois cents coups de fouet.

Le général approuve la sentence, mais leur remet la moitié de la peine: ils reçoivent l'autre moitié, le lendemain, par les tambours de la garnison.

“ Cour martiale générale: major *Munster*, Président.”

Février 26.—*Mr. Grant* et *Edward Chinn*, marchands de Montréal, accusés d'avoir insulté et assailli l'enseigne *NOTT*, du 4e. bataillon du 60e. régiment, ou *Royal Américain*, sont trouvés coupables et condamnés; *Mr. Grant* à £30 d'amende et *Mr. Chinn* à £20; “lesquelles sommes seraient employées, d'après la direction du général, au soulagement des pauvres malheureux du Gouvernement de Montréal, et aussi à demander solennellement pardon à l'enseigne *Nott*, en présence de la garnison de Montréal, dans les termes suivants, savoir:

“ Enseigne *Nott*, je suis très fâché de m'être rendu coupable d'assaut à votre égard, et je vous en demande très-humblement pardon.”

Le général approuve la sentence, mais réduit l'amende de *Mr. Grant* à £20, et celle de *Mr. Chinn* à £13.

Un *Mr. Forrest Oaks* fut aussi poursuivi à la même cour pour pareille offense, et condamné de même, à demander pardon à l'enseigne *Nott*, et à souffrir quatorze jours d'emprisonnement.

Le général réduisit l'emprisonnement à vingt-quatre heures, et exempta *Mr. Oaks* de demander pardon, parce qu'il lui parut que les injures avaient été réciproques.

Je m'arrête ici, *Mr. Bibaud*: si ces extraits vous paraissent mériter insertion dans votre *Bibliothèque*, je continuerai dans quel-

ques jours de vous donner la suite de ceux qui furent rendus, depuis la date de mon dernier extrait, jusqu'au 10 Août 1764.

Quant à la conclusion que l'on doit tirer des extraits ci-dessus, elle me paraît fort aisée: les Chambres de Justice jugeaient des affaires purement civiles; mais les délits, tant petits que grands, d'une nature criminelle, portaient au Conseil de guerre, autrement dit *Cour Martiale*: est là, pouvons-nous assurer, que se jugeaient les affaires, qui ressortissent maintenant à nos sessions de quartier, et à nos cours criminelles du banc du roi: nous en serons pourtant plus certains, en continuant notre examen des jugemens de nos Cours martiales: ce que je ferai volontiers, Mr. Bibaud, si vous accueillez cette communication. L.

MOIS DE MARS.

C'ÉTAIT le premier mois de l'année: les Romains lui avaient donné Minerve pour divinité tutélaire, quoiqu'il prît son nom du dieu Mars. Aux kalendes de Mars, on allumait du feu nouveau sur l'autel de Vesta; on ôtait les vieilles branches de laurier et les vieilles couronnes, tant de la porte du roi des sacrifices, que des maisons des flamines et des haches des consuls, pour en mettre de nouvelles; et l'on célébrait les matronales et la fête des boucliers sacrés. Ce mois était symbolisé par un homme vêtu d'une peau de louve; allusion à la nourrice de Rémus et de Romulus. AUSONE place auprès de lui un bouc pétulant, une hirondelle qui gazouille, un vase plein de lait, qui, avec l'herbe verdoyante, annoncent le retour du printemps. Les modernes l'ont représenté dans une contenance fière, coiffé d'un casque, vêtu d'un habit de couleur tannée, image de la terre encore privée de sa parure. Le bélier lui a été donné pour signe, parce que, dit-on, cet animal est fort par devant et faible par derrière; symbole du soleil, dont la chaleur, faible d'abord, s'aceroît progressivement. La guirlande qui entoure le signe indique la première verdure, et un bœuf qui laboure annonce les semailles qui se font dans ce mois.—*Diction de la Fable.*

MON REVE,

Ou le Bagne d'Anvers et la Bonne Compagnie.

JE venais de voir une de nos dernières pièces nouvelles; je rapportais du spectacle une envie de dormir qui m'avait pris dès le commencement de l'ouvrage, et avait résisté au bruit des sifflets

et à la fureur des applaudissemens; pressé de me coucher, je parcourus rapidement les diverses lettres qui m'avaient été adressées dans la journée, et que mon vieux Philippe venait de me remettre; l'une était d'un grenadier de ma légion, qui m'informait du bonheur qu'il avait eu d'attraper la croix-d'honneur; l'autre était d'un de mes parens, qui m'annonçait qu'il venait solliciter à Paris une sous-préfecture, ou un secrétariat d'ambassade, ou tout au moins un emploi de commis dans un ministère: il comptait beaucoup sur ma protection pour obtenir l'une de ces trois places. La dernière contenait une invitation de déjeuner pour le lendemain; j'eus soin de la mettre de côté, et je recommandai à Philippe de me réveiller à huit heures précises.

J'étais à peine dans mon lit que le sommeil s'empara de moi; un songe assez bizarre me transporta fort loin de la capitale. En un moment je traversai un espace immense, et je me trouvai au milieu de cette ville naguère si vivement attaquée, si vaillamment défendue, et dont les habitans gardent encore le souvenir du courage de nos soldats et de la prudence de leur chef.

J'étais donc à Anvers, et j'y arrivais pour la première fois; mais lorsqu'on voyage en dormant, on n'est jamais embarrassé. Je me promenais seul sur le port; je regardais en soupirant le vide des chantiers, lorsque je me rappelai que j'étais porteur de plusieurs recommandations pour les principales autorités de la ville: au nombre de ces lettres, il y en avait une pour le directeur du Bagne; je ne sais pourquoi ce fut la première dont il me vint dans l'idée de faire usage.

Je me présentai chez lui sur-le-champ; il m'accueillit avec beaucoup de grâce. Je l'examinai à loisir pendant qu'il lisait ma lettre; c'était un homme d'environ cinquante ans, ayant les manières douces, les dehors polis et les expressions affectueuses: le voisinage ne l'avait pas gâté. Quoiqu'il fût logé au Bagne, la pièce dans laquelle il m'avait reçu était meublée avec une recherche qui aurait fait honneur à une petite maîtresse; je lui en témoignai mon étonnement; il eut honte de me répondre qu'il n'était pas chez lui, et qu'il me recevait dans l'appartement d'un de ses prisonniers. Ma surprise augmentant, il se hâta d'ajouter que la chaîne n'était pas si mal composée que je pourrais bien le croire; qu'il y avait, à la vérité, des hommes dont on ne pouvait sans rougir faire sa société, mais que dans le nombre il y avait des gens comme il faut.....Et il me cita fort à propos, ce dicton populaire que les habitans de certain pays ont soin d'apprendre de très-bonne heure, et de répéter à ceux que leur accent effarouche: *il y a des honnêtes gens partout*. J'avouai fort ingénûment que ce n'était pas là où j'aurais été les chercher. "Vous auriez tort, me répondit-il; il y a des erreurs qui portent avec elles leur excuse, et qui n'impriment qu'une tache légère sur la vie d'un homme. J'ai, dans cette maison, quelques personnes dans ce cas-là; elles m'ont

, de-
essus,
nt des
rands,
autre-
que se
essions
ous en
en des
rs, Mr.
L.

i avaient
nom du
nouveau
rier et les
que des
en mettre
des bou-
étu d'une
Romulus.
ndelle qui
yante, an-
représenté
n habit de
arure. Le
animal est
il, dont la
guirlande
a bœuf qui.
— Diction.

es; je rap-
pris dès le
des sifflets

été recommandées par leur familles, qui, dans le monde, jouissent de la plus haute considération: au fait, ce sont de braves gens qu'une maladresse a mis dans les mains de la justice, et qui expient leur tort avec une résignation vraiment touchante. Ils ont chacun leur appartement séparé, qu'ils me paient très-cher, et se réunissent tous les soirs chez l'un d'eux: on cause, on joue, on chante, on fait de la musique. Je leur aurais bien permis de danser, mais je crains le bruit. Précisément, voilà l'heure à laquelle ils se rendent au salon: pour peu que vous soyez curieux de les connaître, je vais vous présenter. Vous arrivez de Paris; ils seront enchantés de vous recevoir; vous leur donnerez des nouvelles de la capitale." Le directeur n'avait pas fini de parler, que je me trouvai dans le salon de ces messieurs; tout y respirait le faste et l'élégance; l'ameublement en était encore plus riche que celui de la pièce que nous venions de quitter.

Assis autour d'une table de jeu, ces messieurs se levèrent dès qu'ils m'aperçurent, et me saluèrent avec une aisance qui m'intimida; l'un d'eux s'apercevant de mon embarras, eut la bonté de venir à mon secours; il entama la conversation, se plaignit vivement du silence de ses amis, dont quelques-uns n'avaient pas osé lui écrire depuis son séjour à Anvers. Ah! monsieur, me dit-il, que les préjugés font de mal à la société! Ils rompent les liens de famille, détruisent les plus douces affections, et renversent toutes les lois de la nature.....Après cette sortie, il me demanda des nouvelles des connaissances qu'il avait laissées dans la capitale. Je dois lui rendre justice; cet homme-là était très-répandu dans le grand monde; il avait eu des relations avec les plus riches maisons, avec les meilleurs banquiers de Paris; il m'avoua qu'une trop grande précipitation avait causé son malheur. Pressé de jouir, il avait déposé son bilan avant d'avoir arrangé ses écritures; ses créanciers, à qui il ne faisait perdre que quatre-vingt pour cent, eurent l'indignité de demander la communication de ses registres, et de le traiter de fripon; la justice s'en mêla, il fut arrêté; sa famille fit proposer cent mille francs au syndic chargé de diriger l'affaire, pour l'arranger. Par hasard le syndic était intègre, il refusa; la maladresse fut déclarée banqueroute frauduleuse; le jugement survint, et notre homme fut condamné. Je le plaignis sincèrement: mais il m'assura qu'on s'accoutumait à tout: d'ailleurs il avait pris ses précautions d'avance; et la certitude de sortir de là avec 50,000 francs de rente, lui faisait facilement supporter sa situation.....La philosophie est de mise partout.

On demanda un rentrant à la bouillotte; mon interlocuteur me quitta. Je profitai de son absence pour me rapprocher du directeur, et le prier de me dire au moins la profession des personnes avec lesquelles j'avais l'honneur de me trouver.

Celui que vous voyez de vant vous, me dit-il, dont la laideur a fait dire qu'un homme était coupable d'avoir une figure comme

la sienne, est un ancien Auvergnat, qui avait trouvé le secret de grossir un patrimoine de 10,000 francs, au point de lui faire produire 1,200,000 francs de rente; il s'était tiré fort adroitement de plusieurs procès, où il n'avait hasardé que son honneur; il devint moins heureux lorsqu'il fut question de sa fortune; elle avait excité l'envie de ses voisins; elle éveilla les soupçons de ses commettans et les regards inquisiteurs des tribunaux; l'adresse de son avocat, que vous voyez auprès de lui, les sacrifices de sa femme, qui vit retirée au milieu de Paris, n'ont pu le sauver. On me l'a envoyé, et j'en suis fort content; c'est un homme très-laborieux! Dans ce moment, il étudie la langue française, et j'ai l'espoir que d'ici à sa sortie, il parviendra à la parler correctement. Vous voyez qu'il aura bien employé son temps.

A sa droite, est un receveur-général qui a fait la mauvaise plaisanterie de se voler deux millions et de courir après; on le rencontra, mais tout seul, sur la route de la Hollande, et par complaisance, il retourna sur ses pas; il est ici depuis quinze jours: c'est un homme du meilleur ton, fort aimable, plein d'esprit et de talent; il est surtout d'une gaieté!.....Tenez, le voyez-vous sourire, parce qu'en jetant un coup-d'œil à la dérobee, il a découvert le brelan de son voisin....J'aime beaucoup à l'avoir pour *partner*.

Cet homme âgé, qui placé près du receveur, joue avec réserve et gagne avec prudence, est un juge qui, pendant dix ans, a résisté à un millier de petites séductions, et dont l'autorité est venue échouer contre un porte-feuille de cent mille écus. Devinant, pour ainsi dire, le sort qui l'attendait, il avait, avant son accident, trouvé le moyen de placer sa petite fortune de rencontre sur la tête de sa femme, qui en fait le meilleur usage; elle ne vient pas le voir, par excès de sensibilité; mais elle lui écrit deux fois par an. Quant à lui, c'est un jurisconsulte profond, un légiste fort instruit; il traduit *Séneque* et donne des consultations, qu'il fait payer un peu cher; personne au monde ne connaît les lois comme cet homme-là! aussi se trouve-t-il très-bien jugé.

Ce gros garçon, si frais, si rond, si jovial, qui fait toujours son *va-tout*, et perd si gaiement son argent, est un ancien fournisseur, dont les comptes avaient été trouvés en règle par trois commissions, et qui n'a pu échapper à une quatrième. Le *malheur* avait placé dans celle-ci un administrateur qui n'a jamais voulu reconnaître sa signature, laquelle était cependant fort bien faite. Il n'est rien tel que l'exemple! cet entêtement gagna beaucoup de chefs de bureau; personne ne voulut reconnaître son nom; et ce pauvre diable, qui *heureusement* avait dénaturé ses biens, s'est vu forcé de venir ici manger ses revenus.

Celui qui chante auprès de la fenêtre, gémit sous le poids d'une accusation ridicule. On a voulu le forcer à retrouver un dépôt qu'un de ses amis lui a, dit-il, confié; et parce que plusieurs personnes se sont donné le mot pour faire des dépositions pareilles;

parce que ce brave homme, dont on ne connaissait pas les moyens d'existence, s'est avisé, un beau matin, de prendre un équipage, d'acheter des châteaux, d'avoir une maison montée....., on l'a arraché à la société, dont il faisait les délices; on l'a enlevé aux femmes, qu'il comblait de bienfaits, aux muses dont il s'était déclaré le protecteur, pour le transférer ici, où sans doute il est comme chez lui, mais où il n'a été suivi ni par les belles, ni par les muses, ni par ses amis.

Ce grand homme, qui parle avec emphase de ses voyages en Angleterre, est le fils d'un médecin. Son père est mort de chagrin, en voyant son fils couvert d'or, descendre au rang des espions.

J'en étais-là, lorsque Philippe entra dans ma chambre et me réveilla; huit heures étaient sonnées: je me hâtai de m'habiller, et quoique la toilette d'un garçon ne soit pas bien longue à faire, il était dix heures et demie lorsque j'arrivai chez M. de M..... Qu'on juge de ma surprise en retrouvant chez lui les personnages que je venais de quitter! c'était, à peu de choses près, le même âge, les mêmes traits, le même costume, le même langage..... J'en étais tout honteux. L'un déclamaient contre la lenteur qu'on apportait à vérifier sa comptabilité; l'autre parlait d'un procès qu'on lui intentait, et demandait des conseils à son avocat, qui, lui-même, était accablé de procès. Un juge annonçait qu'il venait de changer de manière de voir dans une affaire soumise à son tribunal; un négociant demandait à acheter de mauvais papiers pour remplir sa caisse; enfin, un receveur disait qu'il ne pouvait verser ses fonds que le lendemain, et un homme fort riche se plaignait des calomnies qu'on débitait contre lui..... Je déjeunai à la hâte et je sortis en me disant: le *Dante* a placé dans son enfer des gens qui n'y étaient pas encore; aurais-je donc vu dans le bagne d'Anvers des gens qui y manquent?—*Journal français.*

VERS communiqués pour la Bibliothèque Canadienne.

FLAMBERGE au vent, deux Suisses but à but,
Après bon vin, se battaient dans la rue;
Mû de pitié, le gros Simon courut
Les séparer à travers la cohue:
Mais de son zèle il eut mauvaise issue;
Le pauvre diable à la tête reçut
Un coup d'estoc, si bien que besoin fut
Pour le trépan d'appeler maître Ambroise,
Qui voulant voir si la cervelle ou non,
Était atteinte;.....Ah! tout beau, dit Simon,
Je n'en ens point, quand j'entrai dans la noise.

DESCRIPTION DU JEU DE BARRE.

Ici je vois deux camps; deux bruyantes armées
 Paraissent d'un beau feu pour combattre animées:
 Combat d'un nouveau genre, on doit vaincre en fuyant.
 L'un d'entr'eux, provoqué par un fier assaillant,
 S'élançe de son but: une troupe légère
 Court, vole sur ses pas, touche à peine la terre:
 Le fuyard hâletant, s'arrête.....mais soudain,
 L'ennemi qui le suit l'a frappé de sa main;
 Et par des cris de joie, annonçant sa victoire,
 Le héros près des siens va jouir de sa gloire:
 Triomphe passager; par des chemins couverts
 Ulysse du vaincu vient pour briser les fers;
 Il se glisse, éludant l'ennemi qu'on amuse,
 Touche le prisonnier enchanté de sa ruse;
 En pompe le ramène, et déjà sa valeur
 Va chercher au grand jour un succès plus flatteur.

DIALOGUE en vers monosyllabiques.

SILVANDRE.

PAR ce feu vif et doux qui sort de tes beaux yeux,
 Tu peux bien plus sur moi que les rois ni les dieux.
 Leurs lois ne me sont rien près d'un mot de ta boucher:
 Je fais mes biens, mes maux de tout ce qui te touche.
 Je me plais dans tes fers; je ne suis que tes pas:
 Ma vie est de te voir; je meurs où tu n'es pas.
 Non, mon cœur sans ce bien ne peut ni ne veut vivre:
 Loin de toi, jour et nuit, à mes pleurs je me livre;
 Et si je n'ai ta foi pour le prix de mon cœur.
 Tous les traits de la mort ne me font point de peur.

CLIMENT.

C'en est fait, je me rends, et mon choix suit le vôtre:
 Je sens que nos deux cœurs sont trop faits l'un pour l'autre.
 Si vos vœux sont pour moi, tous les miens sont pour vous.
 Je vous aime et vous plais, est-il un sort plus doux?
 Que ce jour, s'il se peut, le plus saint nœud nous lie,
 Et ce jour est pour moi le plus beau de ma vie.

Sur la mort d'un vieux Poète.

NE dis plus que la faim fasse mourir les gens!
 Un poète a vécu plus de quatre-vingts ans.

EPIGRAMMES.

SAVEZ-VOUS pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie?
C'est qu'en prophète il prévoyait
Qu'un jour Le Franc le traduirait.

LA Condamine est aujourd'hui,
Admis à la troupe immortelle;
Mais il est sourd, tant mieux pour lui,
Et non muet, tant pis pour elle.

LINIÈRE, ayant été battu par le sieur de St. MICHEL, on fit l'épigramme suivante:

Linière est un homme exécration,
Et déjà réprouvé du ciel;
La preuve en est que St. Michel
L'a battu comme un diable.

EPIGRAMMATA

E gallico in latinum sermonem à viro canadensi translatus.

Sessor equum rabidus torquebat calcare, flabris?
Crura in sessorum projiciebat equus.
Spumabant: homini, sapientior esto, viator
Dixit: equo præstet vir ratione decet.

Te fortem jactans, dum te non provocat ullus,
Ense minare, Hector, quemque ferire tuo:
Percussus fugisti. Animus quos occupat artus
Vir generose? ... Pedes, ædepol, ille tenet.

Ut nox adveniens operit caligine terras,
Tristior apparet Cotta, dolensque gemit.
Non tristis gemit ob noctem noctisque tenebras,
Sed parcit candelæ officiosa dies.

Caseus ut flavus, cuperes quem frangere morsu,
Manè, jubar purum luna rotunda dabat....
Quid metuis? nullum patietur, Morio, damnum:
Usque tuos gressus integra luna reget.

Extremum janjam Lucas propè spiritum agebat:
Blasius hunc vidit: (creditor ejus erat.)

Urget eum: nummos, quos debes, solve vigenti:
Non differre vacat: non mora; tempus adest...

Ah! sine tranquille moriar, Blasi! ... Haud sinam ego, hercle
Illicò nì solvas, non morieris, ait.

VARIÉTÉS.

On vient de découvrir sur la montagne du Schonberg, dans le Brigaw, des tombeaux très-remarquables, dont le nombre s'élève à 137. On y a trouvé des crânes, des armes, des bijoux, des poignards, des piques, des sabres, etc., qui portent les caractères de l'antiquité la plus reculée. Il y a aussi des baudriers et des flèches, qui, de même que les piques, sont d'un fer de même qualité que celui qu'on trouve à Kandem, dans le Hapt-Brigaw. Les poignards sont de l'acier le plus fin, et qui résiste à la lime. Les épées sont moitié fer, moitié acier.

Parmi ces différents objets, les plus remarquables sont des verres de couleur, dont plusieurs sont montés en argent; il y en a surtout d'un beau bleu de ciel et comme on n'en a point encore vu. Enfin, on a trouvé dans ces tombeaux des coraux rouges et couleur de pourpre, ainsi que de gros morceaux d'ambre; ces tombeaux sont tous tournés du côté de l'orient. On calcule que l'emplacement qu'ils occupent en renferme plus de 300, qui sont couverts de grandes pierres plates. M. SCHREIBER, préfet du gymnase de Fribourg, doit faire paraître sur cette découverte un ouvrage dans lequel les objets rares seront lithographiés.

On écrit de Dresde que la réunion des naturalistes et des médecins Allemands, qui a eu lieu dans cette capitale pendant le mois de Septembre, a été une des plus remarquables qu'on ait vues. — Une quantité de savans d'un mérite distingué s'y sont rendus de très-loin. Les princes JEAN et BERNARD de Saxe-Weimar, et plusieurs ministres ont assisté aux séances. Tous les musées ont été ouverts aux membres de la réunion, pendant leur séjour. Dans la dernière séance, qui a eu lieu le 23, on a fixé le lieu de la réunion de l'année prochaine à Munich.

Le libraire LADVOCAT a payé 18,000 francs le manuscrit des neuf Messéniennes composées par M. CASIMIR DELAVIGNE, pendant son voyage en Italie.

On compte maintenant en Allemagne cinq traductions simultanées de la *Dame Blanche* de BOYELDIEU. Les théâtres de Francfort, Vienne, Berlin et Stutgard l'ont fait mettre à l'étude presque en même temps.

Nous voyons, dit un journal américain, par un article du *Mer-
cantile Advertiser* de la Nouvelle-Orléans, qu'un médecin de cette ville travaille avec succès à rendre à la société et à leurs amis, des hommes et des femmes qui périssaient par suite de l'habitude per-
nicieuse de boire avec excès. Suivant ce journal, M. LOISEAU, (le médecin en question,) a guéri naguère radicalement cinq blancs, quatre mulâtres et quinze nègres. Parmi ces individus, il y en avait deux que l'habitude de boire excessivement avait repdus sous.

et plusieurs qui avaient, par la même cause, perdu l'usage de quelques uns de leurs membres. M. Loiseau a maintenant sous ses soins treize malades, dont une partie seront guéris en quinze jours, et les autres, en dix seulement. Les honoraires d'un médecin si précieux, qui non seulement rend au corps l'habileté à remplir ses fonctions, mais met encore l'esprit en état de faire usage de ses nobles facultés, se règlent sur la fortune de ceux qui l'emploient.

Le Canal de Rideau.—Cette immense entreprise avance rapidement, et doit être achevée, s'il est possible, dans l'espace de quatre ans. Sa longueur, depuis le Sault de la Chaudière, sur la rivière des Outaouais, jusqu'à Kingston, sur le lac Ontario, sera de 133 milles. Il y aura sur la ligne 50 écluses, un grand nombre de jettées et de digues, et de longs aqueducs, au-dessus de profondes ravines. Cet ouvrage, pris en tout, sera un des plus étendus et des plus magnifiques qu'il y ait au monde, en ce genre.—*Herald.*

Le canal du Welland, qui joindra le lac Erié au lac Ontario en évitant la chute de Niagara, et le canal du Rideau, destiné à joindre ce dernier lac à la rivière Ottawa, qui tombe dans le Saint-Laurent au-dessus de Montréal, étant d'une capacité suffisante pour recevoir des bâtimens du port de ceux qui sont ordinairement employés sur les grandes lacs, ouvriront au commerce une communication qui ne sera égalée, pour l'étendue, dans aucun pays du monde: pendant plus d'un millier de milles, cette route présentera une navigation non interrompue, à travers un pays riche et fertile, et l'exécution de ces travaux et d'autres ouvrages importants, déjà commencés, tant pour la sûreté que pour la prospérité de ces provinces, offrira de nouveaux motifs pour l'émigration au Canada, et donnera un accroissement encore plus rapide à notre population.

Le nombre d'ouvriers employés à ces travaux augmentera la consommation des denrées agricoles, et les sommes considérables qui seront en conséquence répandues dans la circulation, donneront une activité toute nouvelle au commerce du pays.—*Gaz. de Québec.*

Tandis que les ingénieurs exploraient le pays haut pour la route du canal du Rideau, ils ont découvert, dans une chaîne de montagnes, dans le township de Hull, une immense couche de mine de fer de la meilleure qualité, dont ils ont apporté des échantillons à Montréal. On a aussi trouvé dans les mêmes montagnes, d'énormes blocs de marbre blanc, vert et pivelé, avec du granito bleu, noir et blanc, de la meilleure qualité; en conséquence de quoi un parti de messieurs entreprenants se sont associés pour exploiter ces mines, sous le nom de "Compagnie des Mines de Hull."—*Spect. Canadien.*

La Bibliothèque Canadienne.

TOME IV.

AVRIL, 1827.

NUMERO 5.

HISTOIRE DU CANADA.

M. DE COURCELLES, persuadé de la nécessité d'opposer une barrière aux Iroquois qui, vainqueurs de tous leurs voisins, et particulièrement des Andastes et des *Chaouanons*, n'avaient plus guère d'occupation au dehors, fit dire aux principaux chefs des cantons, qu'il avait une affaire importante à leur communiquer, et qu'il irait incessamment les attendre à *Catarocouy*. Ils s'y rendirent en grand nombre, et le général, après leur avoir témoigné beaucoup de bienveillance, et leur avoir fait de beaux présents, leur déclara qu'il avait dessein de bâtir, en cet endroit même, un fort où ils pussent venir plus commodément faire la traite avec les Français.

Les sauvages ne s'aperçurent pas d'abord que, sous prétexte de chercher leur utilité, le gouverneur avait principalement en vue de les tenir en bride, et de s'assurer un entrepot pour ses vivres et ses munitions, au cas qu'ils l'obligeassent à reprendre les armes. Ils répondirent que ce projet leur paraissait bien imaginé; et sur-le-champ, les mesures furent prises pour l'exécuter; mais M. de Courcelles n'en eut pas le temps: à son retour à Québec, il y trouva le comte de FRONTENAC, qui venait le relever. — Cependant il n'eut pas de peine à faire goûter à son successeur le projet qui lui avait fait entreprendre son dernier voyage, et dès le printemps suivant, le nouveau gouverneur se rendit à *Catarocouy*, et y fit construire le fort, qui porta longtemps son nom, ainsi que le lac à l'entrée duquel il était situé.

Le départ de M. de Courcelles fut, suivant Charlevoix, une vraie perte pour la Nouvelle France. S'il n'avait pas, dit cet historien, les qualités éminentes de son successeur, il n'eut aussi que les moindres de ses défauts; et il est probable que la paix du Canada n'aurait pas été troublée, comme elle le fut, si ceux qui vinrent après lui, étaient entrés dans ses vues, et avaient marché sur ses traces. Son expérience, sa fermeté et la sagesse avec laquelle il gouverna, l'avaient fait aimer des Français et respecter des sauvages; et ses préventions contre les ecclésiastiques et les missionnaires, si toutefois il en eut, ne l'empêchèrent pas de leur témoigner dans l'occasion l'attention et les égards convenables.

A l'exemple du gouverneur, l'intendant avait aussi demandé son rappel, mais jusqu'au moment de son départ, il ne cessa de s'occuper des moyens de faire prospérer la colonie. On commençait à parler en Canada de la découverte d'un grand fleuve appelé *Mississipi*, et qui ne coulant ni au nord ni à l'est, devait fournir le moyen de communiquer ou avec le golfe du Mexique, ou avec la mer du sud. M. Talon ne voulut pas partir de l'Amérique sans avoir éclairci ce point important : il chargea de cette découverte le P. MARQUETTE, qui avait déjà parcouru, comme missionnaire, presque toutes les contrées septentrionales du Canada, et qui était fort respecté des sauvages, et il lui associa un bourgeois de Québec, homme d'esprit et d'expérience, appelé JOLIET.

Ils partirent ensemble de la baie du lac Michigan, s'embarquèrent sur la rivière des Outagamis ou *Renards*, puis sur l'Ouisconsin, et se trouvèrent sur le *Mississipi*, vers les 42° 30' de latitude, le 17 Juin 1673. Ils descendirent ce fleuve l'espace d'environ 200 lieues, jusqu'aux *Arkansas*, mais alors, comme les vivres et les munitions commençaient à leur manquer; qu'ils ne jugeaient pas prudent de s'avancer davantage avec deux ou trois hommes, qui les accompagnaient, dans un pays dont ils ne connaissaient pas les habitans, et que d'ailleurs ils ne pouvaient plus douter que le *Mississipi* ne se déchargeât dans le golfe du Mexique, ils reprirent la route du Canada. Arrivés à Chicago, ils se séparèrent : le P. Marquette resta chez les Miamis, et M. Joliet revint à Québec, pour rendre compte de son voyage à M. Talon, qu'il trouva parti pour la France.

M. Talon, en demandant son rappel, avait promis à M. Colbert de prendre sa route par l'Acadie, et de faire la visite de cette province. Outre les raisons qu'il avait eues d'abord de proposer ce voyage, il en était survenu une autre beaucoup plus importante. Le chevalier Temple avait déclaré à M. Colbert qu'il souhaitait se retirer sur les terres de France; M. Talon eut ordre de traiter avec lui, et de l'assurer que le roi de France lui accorderait des lettres de naturalité, et lui ferait encore d'autres avantages. On espérait que l'Acadie retirerait de grands avantages de cette négociation; mais elle n'eut point de suite.

L'année suivante, M. de Chambly releva le chevalier de Grandfontaine à Pantagoet. Il y avait tout au plus un an, qu'il était dans ce fort, lorsque le 10 Août 1674, un Anglais, qui était demeuré quatre jours déguisé dans sa place, le vint attaquer avec l'équipage d'un corsaire flamand. Cet aventurier avait cent dix hommes; M. de Chambly n'en avait que trente, et la place n'était pas d'ailleurs en état de défense. Il se défendit néanmoins d'abord avec courage; mais après une heure de combat, il reçut une blessure qui l'obligea de se retirer. Alors tous ses gens, qui étaient mal armés, et mal intentionnés, suivant Charlevoix, se rendirent à discrétion.

Les Anglais envoyèrent aussitôt après un détachement au fort de *Gemesic*, dans la rivière St. Jean, pour enlever M. DE MAISON, qui y commandait; ce qui fut exécuté sans résistance. L'auteur de ces hostilités n'avait pas de commission, et fut désavoué; mais le mal était fait, et les troubles où était le Canada ne permirent pas de le réparer de suite.

Nous venons de voir que M. de Courcelles venait d'être remplacé par le comte de Frontenac (LOUIS DE BUADÉ) comme gouverneur-général. "Le caractère de ce dernier, dit l'auteur des *Beautés de l'Histoire du Canada*, a quelque chose de trop extraordinaire pour être passé sous silence. Les relations le peignent comme un homme doué de grandeur d'âme et d'héroïsme; ferme de caractère, mais altier et indomptable; ayant de grandes vues, mais incapable de céder aux conseils et de modifier ses desseins; courageux, persévérant, homme d'esprit; homme de cour, mais susceptible de préventions; sacrifiant la justice à ses haines personnelles, et le succès d'une entreprise au triomphe de ses préjugés; ambitieux, ardent; homme dont on avait tout à espérer et beaucoup à craindre."

M. de Frontenac s'était brouillé d'abord avec les ecclésiastiques et les missionnaires; M. de SALIGNAC FÉNELON, du séminaire de St. Sulpice, fut mis en prison, sous prétexte qu'il avait prêché contre le comte de Frontenac, et qu'il avait tiré des attestations des habitants de Montréal en faveur de M. Perrot, leur gouverneur, que le général avait fait mettre aux arrêts, apparemment pour avoir pris le parti de ses adversaires, ou être contrevénu à ses ordres. Il se brouilla ensuite avec M. DUCHESNEAU, qui avait succédé à M. Talon, comme intendant. Ce dernier, et ceux des habitants qui avaient à cœur la bonne administration de la justice, se plaignaient surtout que le gouverneur n'avait composé le conseil supérieur que de gens qui lui étaient entièrement dévoués, et que par-là il s'était rendu l'arbitre souverain de la justice, et tenait tout le monde sous le joug; qu'on ne voyait qu'huissiers en campagne, et que depuis six ou sept mois, il y avait eu plus de procès dans la Nouvelle France qu'on n'y en avait vu depuis cinquante ou soixante ans; qu'enfin il regnait partout une telle confusion, que si cet état de choses ne changeait, il y avait tout à craindre pour la colonie.

Il faut pourtant avouer, dit Charlevoix, que tous les coups de vigueur que fit alors le comte de Frontenac ne furent pas reprehensibles, quant au fond; mais, ajoute cet historien, lors même qu'il usait le plus à propos de sévérité, il le faisait avec un air de violence, et des manières si hautaines, qu'il diminuait beaucoup le tort des coupables, en rendant le châtiment odieux; ce qui le jetait souvent, et quelquefois même la cour, dans de très grands embarras.

Le terrain de la Prairie de la Magdeleine ne se trouvant pa

favorable aux grains que les sauvages avaient coutume de semer, cette peuplade était menacée d'être détruite par la famine ou par la désertion. Pour éviter ce contretems, (car c'en eût été un alors pour la colonie,) les missionnaires demandèrent au gouverneur et à l'intendant un autre emplacement vis-à-vis du Saulx Louis. M. de Frontenac ne répondit rien à leur requête; mais M. Duchesneau leur accorda ce qu'ils demandaient, et ils s'en mirent en possession. Autre sujet de brouillerie entre le gouverneur et l'intendant, et d'importemens inexcusables de la part du premier, suivant l'historien qui nous sert de guide.

Mais le fort de la dispute était toujours au sujet du conseil supérieur, dont M. de Frontenac voulait réduire à lui toute l'autorité, jusqu'à s'approprier le titre et les fonctions de président.— Pour faire cesser ce différent, qui allumait le feu de la discorde dans toutes les parties de la colonie, parce que M. de Frontenac et M. Duchesneau avaient chacun leurs partisans, le roi rendit le 5 Juin 1675, une ordonnance portant, que sa majesté confirmait ce qui avait déjà été décidé, savoir, que le gouverneur général aurait la première place dans le conseil; l'évêque, la seconde, et l'intendant, la troisième; mais que ce serait à ce dernier à demander les opinions, à recueillir les voix, et à prononcer les arrêts.

Le comte de Frontenac ne se rendit pourtant pas, et sous différens prétextes, traita fort mal tous ceux qui, en cela, comme en toute autre chose, se permirent de le contrarier. Il exila de sa propre autorité le procureur-général et deux conseillers; il rompit ouvertement avec l'intendant, et ne craignit pas de dire qu'il regrettait de ne l'avoir pas fait mettre en prison immédiatement après le départ des vaisseaux; qu'il aurait eu le plaisir de l'y tenir deux années entières, parce qu'il fallait ce temps là pour avoir un ordre de la cour qui l'en fit sortir.

C'est ici le lieu de remarquer que le conseil supérieur siégeait régulièrement, tous les lundis, au palais de l'intendant: s'il était nécessaire de l'assembler extraordinairement, l'intendant en devait marquer le jour et l'heure, et en faire avertir le gouverneur par le premier huissier. La justice s'y rendait suivant les ordonnances du royaume de France et la coutume de Paris. Le nombre des conseillers avait été augmenté de deux, à l'arrivée de M. Duchesneau. Outre le conseil supérieur, il y avait encore, dans la colonie, trois justices subalternes, celle de Québec, celle de Montréal et celle des Trois-Rivières. Elles se composaient d'un lieutenant particulier et d'un procureur du roi. Le premier conseiller, qui était nommé par la cour, avait huit cents livres tournois d'appointemens; les cinq plus anciens avaient chacun quatre cents livres: les autres n'avaient rien, et il n'y avait point d'épices.— Le procureur général et le greffier en chef avaient aussi des appointemens modiques. Ceux des cours subalternes furent réglés par une déclaration du roi, du 12 Mai 1678. Dans ce temps-là,

les notaires et les huissiers ou sergens avaient aussi des salaires; sans quoi, dit notre historien, ils n'auraient pas eu de quoi vivre, le casuel se réduisant presque à rien, dans une colonie si pauvre et si peu peuplée.

Le principal sujet de démêlé entre le gouverneur et l'évêque, était la traite de l'eau de vie, qui avait recommencé depuis quelques années. M. de Laval et les missionnaires se plaignaient que ce commerce causait des désordres scandaleux parmi les sauvages, et sévissaient, autant qu'il était en leur pouvoir, contre ceux qui le faisaient: M. de Frontenac et ceux qui pensaient comme lui, prétendaient que la traite de l'eau de vie était absolument nécessaire pour attacher les naturels du pays aux Français; que les abus dont les ecclésiastiques faisaient tant de bruit, s'ils n'étaient pas imaginaires, étaient du moins fort exagérés, et que leur zèle sur cet article n'était guère qu'un prétexte pour persécuter ceux qui les empêchaient de dominer dans le pays.

Les opinions furent quelque temps partagées, sur ce sujet, à la cour et au conseil du roi: M. Duchesneau ayant écrit à M. Colbert, en termes très forts, pour appuyer le sentiment du prélat, qui avait fait un cas réservé de la traite de l'eau de vie, le ministre lui répondit qu'il n'agissait pas en cela comme devait faire un intendant; qu'il devait savoir qu'avant d'interdire aux habitans du Canada un commerce de cette nature, il fallait bien s'assurer de la réalité des crimes auxquels on prétendait qu'il donnait lieu. En effet, par un arrêt du conseil, du 12 Mai 1678, il fut ordonné qu'il y aurait une assemblée de vingt des principaux habitans de la Nouvelle France, pour donner leurs avis touchant la traite en question. Cela fait, et les raisons apportées de part et d'autre, le roi prit le moyen le plus propre pour donner gain de cause au clergé: il voulut que l'archevêque de Paris et le P. DE LACHAISE, son confesseur, fussent les juges du différent. Le prélat et le religieux, après avoir conféré avec l'évêque de Québec, qui se trouvait alors en France, jugèrent que la traite de l'eau de vie dans les habitations des sauvages, devait être défendue, sous les peines les plus grièves. Il y eut une ordonnance du roi pour appuyer ce jugement, et il fut expressément enjoint à M. de Frontenac de la faire exécuter, le prélat s'étant engagé, de son côté, à réduire le cas réservé aux termes de cette ordonnance.

Il fallut aussi que le monarque intervint pour terminer, ou apaiser le différent entre le gouverneur et l'intendant, au sujet du conseil supérieur. Dans une lettre adressée à M. Duchesneau, le roi disait à cet intendant, qu'il aurait évité toutes les violences dont il se plaignait, si, suivant ses ordres, il s'était contenté d'exposer ses raisons au gouverneur, et s'il lui eût obéi, en l'avertissant qu'il donnerait avis de tout au conseil. Il disait en substance à M. de Frontenac, qu'il était contraire à son édit, qu'il se qualifiât de chef et de président du conseil supérieur; que ce titre ne valait pas ce-

lui de lieutenant-général et de gouverneur, dont il devait se contenter; que c'était à l'intendant, et non à lui, qu'il appartenait de faire les fonctions de président du conseil, de recueillir les voix et de prononcer les arrêts, et d'avoir chez lui les registres, &c.

Au mois de Mai 1679, il y eut un édit du roi au sujet des curés que l'on voulait rendre fixes, au lieu d'amovibles qu'ils avaient été jusqu'alors. Cet édit confirma aussi le règlement provisoire du conseil supérieur de l'année 1667, au sujet des dîmes.

Ce fut au mois d'Octobre de cette même année 1679, que fut finalement enregistrée au conseil supérieur de Québec, avec les modifications approuvées par un édit du mois de Juin précédent, l'ordonnance de Louis XIV, du mois d'Avril 1667, concernant la procédure, ou la *Rédaction du Code civil*, comme on appelle communément cette ordonnance.

(A Continuer.)

ESSAI

D'UNE NOUVELLE HISTOIRE ROMAINE.

(Par l'Abbé Barthelemy.)

Quand je lis l'histoire dans les auteurs anciens, des fictions agréables me soutiennent quelquefois contre le récit des atrocités; quand je la lis dans les écrivains modernes, je ne vois qu'une suite effrayante de tableaux, dont rien n'adoucit l'horreur. L'homme paraissant tout seul sur la scène, j'ai honte de sa prétendue perfection, et je préfère des mensonges qui m'amuse à des vérités qui me révoltent.

C'est ce qui m'a fait naître l'idée de rendre à l'histoire ancienne les ornemens dont on l'a dépouillée. Je commence par celle des Romains, et je vais renfermer dans un petit nombre de pages ce qu'elle offre de plus essentiel, depuis la prise de Troie jusqu'à la mort de Romulus.

Dans ce temps-là, vivait un homme qui s'appellait ENÉE; il était bâtard, dévot et poltron: ces qualités lui attirèrent l'estime de PRIAM, qui, ne sachant que lui donner, lui donna une de ses filles en mariage. Son histoire commence à la nuit de la prise de Troie. Il sortit de la ville, perdit sa femme en chemin, s'embarqua, eut une galanterie avec DIDON, reine de Carthage, qui vivait quatre cents ans après lui; donna des jeux très amusants auprès du tombeau de son père ANCHISE, mort en Sicile, et parvint enfin en Italie, vers l'embouchure du Tibre, où le premier objet qui frappa ses regards fut une truie qui venait de mettre bas trente cochons blancs.

Là devaient se terminer ses voyages; les oracles l'avaient prédit. Il prit aussitôt possession de la contrée, et commença par tracer l'enceinte d'une ville. Il voulut ensuite savoir à qui ces lieux appartenaient avant son arrivée; on lui dit: "C'est le Latium; ces campagnes offertes à vos yeux sont cultivées par les Latins: la ville que vous voyez sur cette colline s'appelle Laurentum, et le château garni de tours qui la couronne, est le séjour du roi LATINUS, fils de la nymphe MARICA."

Latinus était très vieux, et n'avait qu'une fille très jeune, nommée LAVINIE. Il l'avait promise à TURNUS, roi des Rutules, qui joignait une valeur brillante aux grâces de la jeunesse et de la figure. Cet hymen allait se conclure, lorsque des nouvelles effrayantes en suspendent les apprêts. On apprend que des corsaires, descendus sur le rivage, abattent les forêts, s'emparent des propriétés, et sèment la terreur aux environs. En même temps, l'on voit dans la pleine cent ambassadeurs troyens venir à pas précipités. Latinus n'a que le temps de se jeter sur le vieux trône de ses ayeux, et les Troyens introduits lui déclarent qu'ils sont venus par l'ordre des dieux, sous la conduite du fils de Vénus, s'établir dans ses états, et lui donnent le choix de la guerre ou de la paix. La cour de Laurentum fut étonnée d'un pareil langage; mais elle le fut bien plus, quand elle entendit le roi proférer gravement ces paroles: "Je vous laisse ce que vous avez pris; et je choisis pour gendre le fils de Vénus, à condition qu'il viendra voir le fils de Marica."

Les cris de la reine, les pleurs de Lavinie, les fureurs de Turnus, rien ne put changer la résolution du roi: on courut aux armes, et la guerre finit par la mort de Turnus, que le vaillant Enée abattit d'un coup de pierre. Devenu possesseur du royaume des Latins, il acheva la ville qu'il avait commencé de bâtir, et qu'il nomma Lavinium, du nom de sa femme. Pendant qu'il s'occupait de ce paisible soin, il fut témoin d'un prodige qui cachait un mystère impénétrable à tout autre qu'à lui. Le feu ayant pris naturellement à un bouquet de bois, on vit, presque dans le même instant, un loup y accourir, et l'alimenter, en y jettant des matières combustibles; un aigle descendre des cieux, pour l'agiter de ses ailes; un renard en arrêter les progrès, en secouant sur la flamme naissante sa queue, qu'il avait trempée dans le fleuve: cette scène se réitéra plusieurs fois. A la fin, le bois fut consumé, et le renard se retira. A l'aspect de cet évènement, qu'on ne peut révoquer en doute, puisqu'on voit conservées, depuis longtemps, dans la place de Lavinium, les figures de ces trois animaux en bronze, Enée augura que la colonie trouverait de grands obstacles à son établissement; mais que, par la faveur des dieux, elle triompherait avec éclat de la jalousie des hommes.

Cependant ce sentiment germaît parmi les nations voisines. Il fut attaqué par les Etrusques et les Rutules; le combat se donna

sur les bords du Numicus, petit ruisseau dont les eaux étaient employées par préférence au culte de Vesta, et qui s'épuisa, dit-on, un jour que les libations devinrent plus fréquentes. Enée, au milieu de l'action, fut poussé dans le ruisseau, et s'y établit si bien qu'il s'y noya.

Ainsi finit l'histoire de ses exploits; celle de sa gloire serait plus étendue et aussi surprenante. Errant, fugitif, ayant besoin de tout le monde, et personne n'ayant besoin de lui, ses voyages laissèrent partout des traces profondes: ceux qui mouraient à sa suite eurent le privilège d'illustrer les lieux témoins de leurs derniers soupirs. Des îles, des promontoires quittèrent leurs anciens noms, et prirent ceux de ses cousines et de ses nourrices, de son pilote, de son trompette; et quoique suivant la remarque d'un écrivain judicieux, on ne puisse être enterré que dans un endroit, plusieurs villes se félicitent de conserver son tombeau.

ASCAGNE, son fils, se hâta de le mettre au nombre des dieux, de l'enfermer dans les murs de Lavinium, et de proposer la paix aux ennemis. MÉZENCE, roi des Etrusques, en dicta les articles, et exigea pour tribut, tout le vin qu'on recueillerait dans le pays des Latins.

Nous devons cette liqueur, dit le plus savant des anciens naturalistes, au privilège qui nous distingue des autres animaux, celui de boire sans en avoir besoin; c'est de tous les droits de l'homme le plus généralement reconnu. Les Latins allaient en être dépouillés, lorsqu'Ascagne prit le parti de consacrer à Jupiter toutes les vignes de ses états, et d'en avertir Mézence.

La paix se fit à de plus douces conditions. Le vœu d'Ascagne ne fut point exécuté. Il n'empêcha pas les Romains de s'ennivrer du vin du Latium, ni un ambassadeur grec de le trouver aussi mauvais qu'il est en effet; mais il empêcha les généraux romains de former des sermens indiscrets. PAPIRIUS, dans sa guerre contre les Samnites, implora l'assistance de Jupiter, et ne lui promit, pour prix de la victoire, qu'un petit verre de vin.

Ascagne se promenait, un jour, sur les bords du lac d'Albano, et racontait, peut-être pour la centième fois, à ses courtisanes, les circonstances de son arrivée en Italie. Il observa que depuis cette époque, il s'était écoulé trente ans. Ce mot, en lui rappelant les trente petits cochons blancs qu'il avait vus, au sortir du vaisseau, fut un trait de lumière pour lui, et le germe des plus grandes choses qui se soient faites dans ce monde. Il conclut du nombre de ces animaux, qu'il devait sans différer, bâtir une ville, et de leur couleur, lui donner le nom d'Albe, parce que ce mot, en latin, désigne la couleur blanche. Il en fit aussitôt jetter les fondemens, et cette ville, remplacée aujourd'hui par un couvent de récollets, fut l'origine de Rome et de ses hautes destinées.

Après la mort de ce prince, Albe fut successivement gouvernée par douze rois, pendant l'espace d'environ trois cent cinquante

ans: ils régnèrent dans le plus grand silence, excepté ALLUDIUS, qui avait trouvé l'art d'imiter la foudre, et qui finit par l'attirer sur sa maison.

PROCAS, le dernier de ces douze rois, laissa deux fils, NUMITOR, à qui le trône appartenait, et AMULIUS, qui s'en empara. Cet usurpateur, dans la crainte que SYLVIE, sa nièce, ne trouvât dans un époux le vengeur de son père, l'obligea de se consacrer à Vesta.

Sylvie, chargée du soin de sa virginité et des fonctions du ministère, partageait ses efforts entre ses devoirs. Un jour, que devant offrir un sacrifice, elle allait chercher de l'eau pure, dans une source placée hors de la ville, et entourée d'arbres touffus, elle vit, à l'entrée de la grotte, au lieu d'une nymphe mollement penchée sur son urne, un grand homme de bout, tenant d'une main son bouclier, de l'autre sa lance, la tête couverte d'un casque qui ne laissait entrevoir qu'une barbe noire et fort épaisse: cet homme était le dieu Mars. Elle en fut effrayée; mais ils étaient seuls, et cette solitude, ce gazon, cette fontaine!... Neuf mois après, Sylvie mit au monde deux jumeaux, qui furent nommés ROMULUS et RE'MUS. Le roi d'Albe, qui n'avait point été prévenu de leur arrivée, ordonna de les jeter dans le Tibre, et condamna leur mère à passer le reste de ses jours dans une prison où il n'y avait ni dieu ni fontaine.

On mit les enfans dans un berceau, et ce fleuve, après l'avoir balotté pendant quelque tems sur ses flots, grossis par la fonte des neiges, le déposa doucement au pied du mont Aventin, sous un figuier qui, pour prix de l'ombrage qu'il avait prêté, subsistait encore mille ans après. Alors s'approchèrent du berceau deux animaux, une louve, qui leur donna le premier lait, et un pivers, qui de son bec glissait dans leur bouche de petites miettes ramassées çà et là.

(*La fin au numéro prochain.*)

ESSAI ANALYTIQUE.

Sur le Paradis Perdu de Milton, par MM. M....., et V.....

LIVRE NEUVIEME.

Le commencement de ce livre donne un pressentiment des maux à venir. Le poète élève son sujet au-dessus de l'*Iliade* et de tous les sujets profanes. Satan banni du paradis terrestre essaie à y rentrer, et il y réussit. Il s'introduit dans le corps d'un serpent; mais avant de se métamorphoser, il se parle à lui même, se déchaîne

contre le Tout-puissant, et s'indigne de l'abaissement qu'il est obligé de subir, en entrant dans le corps d'un animal rampant. Enfin il s'empare d'un reptile qu'il trouve endormi. Pendant ce temps, Eve s'adresse à son époux, lui parle de ses fleurs et du travail qu'elle y consacre; elle fait aussi quelques réflexions sur l'insipidité des choses qui ne sont point acquises par le travail.— Adam lui répond qu'il partage ses sentimens; toutefois, il lui fait entendre qu'il craindrait de la voir absente, à cause de Satan, qu'il connaît dans l'intention de la tenter: enfin il la supplie de demeurer continuellement avec lui. Eve aussi surprise qu'affligée de la défiance d'Adam, lui répond qu'elle connaît bien les dangers qu'elle peut courir étant seule; mais qu'elle se croit assez de prudence pour s'en tirer: elle lui fait part du chagrin que lui cause son peu de confiance en elle. Adam lui demande en réponse si elle connaît la ruse et le pouvoir de l'ange tentateur: il lui rappelle les esprits célestes qu'il a changés en démons par ses artifices.

Eve se voyant toujours taxée de faiblesse, laisse voir une douleur manifeste de ce qu'elle ne peut sortir impunément, et Adam vaincu par ses plaintes, consent à ce qu'elle s'absente, en lui recommandant de faire usage de sa raison en cas de péril. Eve part en assurant Adam qu'elle se croit capable de résister aux tentations de l'ennemi, et l'ennemi, sous sa figure empruntée, ne tarde pas à la voir. Il admire sa beauté, qui adoucit pour un moment sa fureur; mais bientôt sa rage se rallume; et il s'excite à profiter de l'occasion que lui offre une femme dénuée de toute protection. En s'occupant ainsi avec lui-même, il s'avance vers la mère des humains; il la regarde, et finit par lui adresser la parole, en lui faisant un discours plein de louanges passionnées. Eve, étonnée de lui entendre articuler des sons humains, lui demande comment il se fait qu'il puisse ainsi exprimer ses pensées par la parole. Le traître lui répond dans un langage insidieux, que c'est l'effet d'un fruit qu'il avait cueilli sur un arbre. Eve sentant sa curiosité piquée, demande au reptile où est cet arbre: celui-ci s'offre aussitôt à l'y conduire. Eve accepte; ils s'acheminent et arrivent à l'arbre, que l'épouse d'Adam reconnaît pour celui de la science du bien et du mal, et elle refuse d'y toucher, alléguant pour raison la défense de Dieu.

Le tentateur montre de la surprise; il parle à Eve d'une manière qui égale, dit Milton, celle des orateurs grecs et romains: il conclut son oraison, en lui promettant la divinité, si elle mange du fruit défendu. L'épouse d'Adam est tentée par le goût et l'odorat, et elle est séduite par l'ambition. Elle parle longtemps; elle se consulte, elle finit enfin par manger. Le serpent se cache, et cependant elle s'épuise en transports de joie: elle rend grâces à genoux à l'arbre producteur des fruits qui lui ont plu; elle part pour aller trouver son époux, qu'elle instruit de ce qu'elle a fait. Adam est rempli de consternation et d'épouvante, mais finit, après

une grande perplexité, par se résoudre à partager le sort de sa moitié. Celle-ci se répand en effusion de sentimens de reconnaissance pour son époux, et lui présente le fruit fatal, qu'il mange aussitôt. Ensuite, ils se retirent tous deux pour se reposer. A leur réveil, Adam sent naître des remords qui, le subjuguant, le font éclater en invectives contre le serpent et ensuite contre sa femme, qui s'émeut, et lui reproche sa propre faiblesse, en maudissant sa coupable indulgence. Adam aigri par cette vive repartie, parle à Eve d'une manière injurieuse, et rejette sur elle toute la culpabilité de leur faute commune. C'est ainsi qu'ils commencent leurs malheurs, en se divisant.

LIVRE DIXIEME.

Dès que les anges s'aperçoivent de la désobéissance de l'homme, ils désertent le paradis terrestre. Ils ne peuvent concevoir comment l'ange rebelle a pu s'introduire dans le jardin, à leur insçu. Ils s'appitoient sur le sort de l'homme; mais leur douleur n'altère point leur félicité. Cette pensée est rapportée avec cette énergie qui est particulière à Milton.

.....*Dim sadness did not spare
That time, celestial visages, yet mix'd
With pity, violated not their bliss.*

Cependant les anges se rendent devant le trône de l'Eternel, qui leur parle de la chute de l'homme. Il s'adresse ensuite à son fils, qu'il charge d'aller décider du sort des humains. Le Verbe part seul pour se rendre sur le globe terrestre; et il arrive dans Eden. Là, il appelle Adam, qui fuit aussitôt avec son épouse; mais le fils de Dieu les voit dans l'endroit où ils se sont cachés, et il s'approche, en leur ordonnant de paraître. Adam, pour excuser son retard à obéir, dit que sa nudité l'a empêché de se montrer aussitôt; mais le Seigneur lui demande s'il n'aurait pas mangé du fruit défendu, puisqu'il n'y avait que ce fruit seul qui pût donner connaissance de la nudité. Le père des hommes voulant s'excuser sur son épouse, reçoit une réponse foudroyante. Dieu s'adresse ensuite à Eve, qui rejette la faute sur le serpent. Le Seigneur irrité condamne le serpent à ramper sur la terre, et lui prédit sa défaite future par une femme. Il dit ensuite à Eve qu'elle enfantera dans d'horribles douleurs, et qu'elle sera soumise à son mari. Adam enfin est condamné à gagner son pain à la sueur de son front, et le couple infortuné entend prononcer l'arrêt de mort sur lui et ses descendans.

Le Verbe divin retourne vers son père, et cherche à apaiser sa colère, en faveur de l'homme accablé de maux. Pendant ce temps, la Révolte fait une proposition à la Mort, sa fille; elle l'engage à aller avec elle à la recherche de Satan, son père. La Mort y consent avec joie, et elles partent en volant dans les airs.

La Mort, avec sa masse, fait sur l'abîme un pont de glace, dont elle cimente les matériaux avec de l'asphalte. Il aurait été, ce semble, plus commode à la Mort et à la Révolte de faire un saut par-dessus l'abîme; car ce n'est que comme cela qu'elles ont pu faire les fondations du pont. Ce pont est comparé à celui que XERXES fit bâtir sur l'Hellespont. Le poète nous informe en sus que Xerxès fit fouetter la mer et la mettre aux fers. Voici les vers qui renferment cet étalage d'érudition.

*Xerxes the liberty of Greece to yoke,
From Susa, his Memnonian palace high,
Came to the sea, and over Hellespont
Bridging his way, Europe with Asia
Joined, and scourged with many a stroke
Th'indignant waves.*

Le pont achevé, la Mort et la Révolte passent l'abîme, et déploient leurs ailes dans notre univers. Mais elles sont surprises par la rencontre de Satan, qu'elles reconnaissent et à qui elles souhaitent le bonheur. Mais Satan est étonné à la vue du pont qu'elles ont bâti: elles l'informent qu'elles ne l'ont érigé que pour se réunir à lui: il en est charmé. Il leur conseille d'aller visiter le monde, et de se divertir de leur mieux; quant à lui, il retourne dans les gouffres infernaux, à la porte desquels il arrive bientôt. Il trouve que le guet démoniaque en est parti: il entre dans son empire et voit le conseil assemblé. Encore de la géographie et de l'histoire en comparaison.

*As when the Tartar from his Russian foe,
By Astracan, over the snowy plains
Retires; or bactrian Saphi from the horns
Of Turkish crescent, leaves all waste beyond
The realm of Aladule, in his retreat
To Taurus or Casbeen.*

Satan entre dans le Pandémonium, sous des traits inconnus, redevient aussitôt lui-même, et est applaudi par le peuple des démons. Il leur fait un court récit de ses aventures et de ses travaux, et leur promet le monde terrestre pour s'y réfugier. Il se tait, attendant les louanges et les applaudissemens qu'il croit mériter; mais il n'entend que des sifflemens. Satan en est étonné; mais ils l'est encore davantage, lorsqu'il s'aperçoit qu'il se métamorphose avec ses compagnons en serpens. Les voila tous mêlés les uns avec les autres sans aucune distinction. Ils sortent tous pour aller chercher ceux qui montaient la garde des enfers; mais tous ces superbes régimens laissent tomber leurs armes, et deviennent aussi des serpens. L'arbre de la science du bien et du mal parait dans leur demeure chargé de son beau fruit. Les voila atteints d'une faim et d'une soif dévorantes. Mais quelle est leur douleur, lorsqu'ils trouvent que ces fruits, si blancs en apparence, ne sont que des amas de suie et de cendre, dont l'amertume

brulante leur donne un déboire affreux, qui ne les dégoûte que pour les abuser encore par une couleur séduisante et perfide.

Cependant la Révolte et la Mort se rendent dans Eden: la première se livre à des transports de joie, en voyant ce monde, dont elle se croit reine: mais la Mort préfère à tout le plaisir d'assouvir sa passion pour le carnage. Dieu en les voyant les montre aux anges. Il prononce un jugement favorable aux hommes. Alors les cieux retentissent de chants d'allégresse, en réjouissance de la décision du Très-haut. Dieu ordonne aux anges de faire divers changemens dans la nature: par son ordre, les saisons commencent et toutes les révolutions des astres. (Suit la description des travaux angéliques, qu'il serait très utile et très excellent de lire auprès d'une sphère armillaire.) Tandis que ces bouleversemens s'opèrent dans le monde, Adam effrayé du désordre qu'il remarque partout, se parle, se rappelle son bonheur passé, et réfléchit avec épouvante à son avenir et à celui de sa postérité. Il s'adresse à tout ce qui l'environne, et Eve voulant le consoler, ne reçoit de lui que de cruels reproches. Elle se jette à ses pieds, le conjure d'oublier sa faute, et l'exhorte à s'unir avec elle, pour repousser l'ennemi commun; enfin elle fait tout pour ranimer ses premiers sentimens envers elle. Adam appaisé lui parle d'une manière plus douce, et s'écrie sur les malheurs de sa race à venir. Eve fait à Adam une proposition qu'il n'approuve pas: il lui indique la seule voie qui peut les garantir des derniers malheurs, et lui parle des moyens auxquels ils auront recours pour suppléer à leurs besoins. En parlant ainsi, ils versent tous deux des pleurs, et se mettent en prière.

(La fin au prochain numéro.)

COMMUNICATION.

L'HISTOIRE DE NAPOLEON et de la grande armée, pendant l'année 1812, par M. le comte SE'GUR, est déjà assez connue: *l'Examen critique* de cette histoire, par M. le général GOURGAUD, ne l'est peut-être pas autant qu'il mérite de l'être: quiconque a lu le premier de ces deux ouvrages doit lire le second, si dans ses lectures, il ne recherche pas uniquement l'amusement, mais encore la vérité et l'instruction. C'est sans doute pour donner le désir de lire *l'Examen critique*, qu'un de nos abonnés nous a communiqué pour insertion dans la *Bibliothèque Canadienne*, les passages suivans, (le début et la fin,) de cet ouvrage, qu'il nous dit être à vendre, à Montréal, chez MM. E. R. FABRE et C^{ie}, en un volume in 8vo. 3^{ème}. édition, Paris, 1826.

Le général Gourgaud, compagnon d'exil de Napoléon à St^e Hélène, s'exprime ainsi, dans une espèce d'avant-propos:

“ Officier d'ordonnance de l'empereur dans la campagne de 1812, les discussions auxquelles nous avons assisté nous ont laissé de grands souvenirs: mais c'est surtout à Sainte Hélène que nous avons été à même d'amasser des documens historiques. Là nous avons vécu trois ans dans le passé; là nous avons pu recueillir dans les conversations du grand homme, qui nous avait admis dans son intimité, des renseignemens précieux.

“ Ces considérations, mais encore plus notre admiration pour l'empereur, nous ont fait un devoir d'entreprendre ce travail. Il faut bien, quand un détracteur compte sur le silence du tombeau, qu'une voix au moins, quelque faible qu'elle soit, fasse entendre les accens de la vérité.

“ Nous avons puisé dans les souvenirs de nos amis, et nous avons principalement été secondé dans notre entreprise par un homme qui, placé dans le cabinet de l'empereur depuis la paix d'Amiens jusqu'à la fin de son règne, a été constamment honoré de sa confiance.”

Le général Gourgaud termine ainsi son ouvrage:

“ Nous avons remarqué bien rarement les bizarreries du style de M. de Ségur, qui heureusement n'aura pas d'imitateurs; notre but était trop élevé pour nous attacher à ces misères. Peu nous importe qu'il prétende aux palmes académiques. Nous avons voulu, non venger la mémoire d'un grand homme, qui se défend d'elle-même, et dont le nom traversera les siècles; non relever la gloire d'une armée dont la renommée est au-dessus de toute atteinte; mais rendre hommage à la vérité; mais appeler les faits, les documens et les hommes en témoignage contre un écrivain qui, s'abandonnant aux écarts d'une imagination déréglée, ou spéculant sur le besoin des émotions fortes, contracté par la génération présente, s'est joué dans un livre, roman, poème, ou mélodrame, en deux volumes, de tout ce qui est en possession du respect des âmes élevées, le génie, le courage et le malheur. Puissent les soldats de Napoléon, puissent les amis de la gloire française apprécier le sentiment qui a conduit notre plume, et nous savoir quelque gré de nos efforts!”

CORRESPONDANCE.

Mr. Bibaud,

Si je n'y étais pas déjà accoutumé, ce ne serait pas sans surprise que je trouve dans le No. 2, du 4^e. tome de vos mélanges intéressants de littérature dédiés à des productions canadiennes, un écrit intitulé, “ Quelques réflexions sur l'écrit intitulé ” *Esquisse de la Constitution Britannique*. L'auteur commence par deviner l'écrivain de ce dernier, et loin de le nier, j'en fais gloire. Il est ce-

pendant étonnant que l'auteur des "Réflexions" se soit empressé de les mettre au jour, avant de pouvoir juger de tout l'ouvrage qu'il censure. Cette hâte est tout d'un trait avec la conduite que les adversaires des amis de la vérité tiennent journellement. Ne pouvant les combattre victorieusement, ils s'empressent d'en étouffer la voix par leurs clameurs bruyantes, et d'embrouiller la question par un babil décousu et sans suite, et bien propre à dégouter ceux qui se trouveraient autrement disposés à entrer dans le mérite de la question sur le tapis.

En effet, Monsieur, mon critique commence par déclarer dogmatiquement que, "quand on veut traiter les questions importantes qui se rapportent à ces objets," (la politique et le gouvernement,) "il faut du moins avoir des connaissances positives et ne raisonner que sur des principes exacts; ce qui ne se trouve point dans ce que nous avons vu de *l'Esquisse*, &c." On devrait bien s'attendre, après une sentence aussi positive de *l'Esquisse*, que notre Aristarque se serait donné la peine de prouver son assertion, en prouvant le manque de "connaissances positives," et l'inexactitude des "principes" qu'il ne trouve pas dans *l'Esquisse*. Mais non, comme il en sent l'impossibilité, il adopte le système de ses semblables; il fait dire à l'auteur qu'il critique ce qu'il n'a ni dit, ni voulu dire. Par exemple; il dit,* "et il fait l'éloge de cette Constitution," (celle de la France avant la révolution;) et encore,† "cependant notre auteur s'extasie sur la Constitution de la France." Ce que j'ai dit à ce sujet est dans le numéro précédent, et en y renvoyant tout lecteur impartial, je le défie d'y trouver rien d'approchant d'un *éloge*, et encore moins d'*éloge extatique*. J'ai soutenu seulement qu'avant la révolution, la France avait une Constitution, (bonne, mauvaise ou indifférente,) ce que mon adversaire nie positivement. Or je demande à ce docte critique, qui a "souvent lu des dissertations" volumineuses, s'il n'y a dans le monde qu'une seule forme de gouvernement à laquelle le mot de constitution ait été jusqu'ici appliqué. J'ai toujours cru que ce mot s'appliquait non seulement à un gouvernement républicain, non seulement à un gouvernement mixte, mais encore à un gouvernement monarchique héréditaire. Il est possible que depuis la révolution française, certains érudits ont rejeté le dernier de la liste, et qu'ils ont peut-être encore assez d'égards pour le second pour l'y souffrir; mais comme je parlais le langage usité avant cette fautive époque du bouleversement de toutes les idées, j'avais raison de dire qu'alors la France avait une *Constitution*.— Qu'elle en a changé plusieurs fois depuis, c'est ce que tout le monde sait; que celle qu'elle a actuellement est préférable à l'ancienne, c'est ce que je nie, et c'est ce que l'expérience prouvera tôt ou tard. Et en attendant ce résultat, je m'en rapporte à une

* Page 67, ligne 18.

† Page 69, ligne 7, d'en bas.

comparaison entre cette nouvelle Constitution et la Constitution britannique, la seule capable de faire "naître chez" moi "le sentiment de la plus profonde admiration," dont notre auteur bien gratuitement, me gratifie pour l'ancienne de la France. La seule phrase qui puisse servir de fondement à l'assertion de mon "extase," et de mon "admiration profonde" pour l'ancienne Constitution de la France est celle-ci, "la plus grande preuve que la France jouissait même d'une bonne Constitution," &c. * Or je demande si elle porte le moindre caractère d'extase ou d'admiration profonde. D'ailleurs tout n'est que relatif dans le monde, et ce qui, dans certains tems et dans certaines circonstances est bon et même excellent, peut dans d'autres tems et dans d'autres circonstances, devenir défectueux et même mauvais.

Je n'ai non plus dit nulle part que "la force est un droit qui doit tout régler," † mais que *de fait* la force s'arroge ce droit, ce que la quotation elle-même, que le critique fait de mon écrit dans cet endroit, prouve clairement.

Que j'aie dit que "un pays a une Constitution quand il a des lois fondamentales," n'est pas plus vrai. Il ne faut avoir que le plus simple bon sens pour comprendre que quelque parfaites que soient les lois, elles sont de nul effet, si l'exécution n'en est pas confiée à une autorité investie d'un pouvoir suffisant pour les faire respecter. Or c'est la Constitution qui crée et consolide cette autorité, et qui la revêt de ce pouvoir, et qui, en fixant les devoirs et les fonctions de tous, garantit les *droits* de tous: car on a beau alambiquer la question, il n'y a pas de milieu, ou le droit dérive de la force, ou il est assuré par l'exécution stricte des devoirs imposés à chacun; ce que notre auteur, en se contredisant d'ailleurs dans l'espace de peu de lignes, semble entrevoir en disant, "quand les institutions fournissent les moyens de faire respecter les devoirs réciproques *qui en sont le résultat*," non seulement comme il ajoute, "entre les gouvernans et les gouvernés," † mais entre tous les individus de la communauté; et cependant il venait de nous dire immédiatement avant que "un état a une Constitution quant les lois assurent les *droits* de ceux qui le composent." On ne peut trop le répéter, l'objet des lois est de prescrire les *devoirs* de tous; et comme ces lois ne peuvent agir par elles-mêmes, leur exécution, c'est-à-dire, le pouvoir nécessaire pour forcer un chacun de remplir les devoirs qu'elles imposent, est confié, par la Constitution, à de certaines institutions, qui sont comprises sous le nom général de gouvernement. C'est sous ce point de vue que le mot *droit* ou *droits*, dans l'ordre social, peut avoir une signification claire et distincte. Il est du *devoir* du gouvernement de me pro-

* No. 1—Page 10, ligne 5, et suivantes.

† No. 2—Page 68, ligne 12, et suivantes.

‡ No. 2—Page 69, ligne 15, et suivantes.

téger, parce que la Constitution le lui impose, et lui en donne les moyens; sans cela quel *droit* aurais-je à sa protection? et s'il fait son devoir à cet égard, je jouis de la plénitude de mon droit. Mais si malheureusement la Constitution ne lui avait pas confié une autorité et un pouvoir suffisants pour me protéger; si, par exemple, elle avait placé entre moi et le gouvernement un pouvoir capable d'en paralyser l'action, aurais-je le droit de me plaindre, si je réclamais en vain sa protection? mon droit à cet égard devient de fait absolument nul par l'intervention de ce pouvoir. En un mot, je ne comprends rien du tout à ces mots *droits de l'homme*, mais bien à ceux de *devoirs réciproques*, de *relations sociales*, sur lesquels seuls reposent le bon ordre et le bien-être de toute société. Les premiers isolent l'individu, enfantent l'égoïsme, et procèdent de la vanité; les seconds rapprochent les hommes et cimentent les liens de l'association. Les premiers ne peuvent que créer la discorde; la concorde et l'harmonie ne peut que résulter des derniers. Je m'arrête ici pour le présent, et vous prie de me croire,

Monsieur Bibaud,

Votre obéissant serviteur,

UN VRAI CANADIEN.

BRECHES OSSEUSES ET CAVERNES A OSSEMENS.

Le plus grand nombre des os de ruminants fossiles se trouvent incrustés au milieu des concrétions qui remplissent les fentes que présentent certains rochers, sur les côtes de la Méditerranée. Ces fentes, auxquelles les os qui les remplissent ont fait donner le nom de *breches osseuses*, sont un des phénomènes les plus remarquables de la géologie. On ne peut expliquer, en effet, d'une manière satisfaisante, ni leur production dans les lieux où on les observe, ni pourquoi elles sont bornées aux côtes de la Méditerranée, ni les ressemblances qu'elles présentent toutes, tant pour la nature des rochers dans lesquels elles sont pratiquées, que pour celle des matières qui les remplissent.

La nature des os qu'elles renferment ajoute encore à l'intérêt qu'elles inspirent, en prouvant que leur formation remonte à une époque beaucoup plus ancienne qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Ils n'appartiennent point, en effet, à des ruminants du pays, mais aux races d'animaux contemporaines des éléphants et des rhinocéros fossiles. De sorte que tout porte à croire que si on n'y rencontre pas des os de ces quadrupèdes, on ne doit chercher la cause de cette absence que dans leurs grandes dimensions, qui seules ont pu les empêcher d'y tomber.

Les principales breches osseuses sont celles de Gibraltar, d'Antibes, de Nice, &c. Elles ont aidé à perfectionner la zoologie

antédiluvienne, en faisant connaître quatorze ou quinze espèces d'animaux peu volumineux, qu'on n'avait pas jusque-là trouvés ailleurs.

Si les brèches osseuses nous ont conservé de nombreux débris de ruminants, les cavernes à ossements nous offrent, de leur côté, des ressources précieuses pour la connaissance des carnassiers leurs contemporains. Il est impossible que vous n'ayez pas entendu parler de ces cavernes fameuses, dont les plus célèbres sont celles qu'on rencontre dans le pays de Blankenbourg et dans l'électorat d'Hanovre, et dont LEIBNITZ lui-même a donné des descriptions. On se ferait une idée bien fautive de ces anciens repaires d'animaux sauvages, si on se les représentait comme de simples cavités, creusées dans le rocher, à quelques pieds de profondeur: figurez-vous une suite de grottes nombreuses, ornées de stalactites de toutes les formes, dont la hauteur et la largeur sont extrêmement variables, mais qui communiquent les unes avec les autres, par des ouvertures si étroites, qu'un homme ne peut souvent y passer, en rampant, qu'avec la plus grande peine.

Ces grottes, qui communiquent entr'elles, s'étendent souvent à des distances très considérables. Un naturaliste moderne, (M. DE VOLPI,) en a parcouru une suite qui l'ont conduit trois lieues entières, presque toujours dans la même direction. Il ne fut arrêté que par un lac, qui lui rendit le passage impossible. Ce ne fut qu'après deux lieues qu'il rencontra des ossements d'animaux, qu'il crut appartenir à des *palæotherium*, et que M. CUVIER a reconnus pour appartenir à la grande espèce d'ours connus sous le nom d'ours des cavernes, et dont les débris sont plus communs, dans ces lieux souterrains, que ceux d'aucune autre espèce.

On rencontre également dans les cavernes, des ossements de tigres, de loups, de renards, de belettes. Les débris de l'espèce des hyènes y sont surtout très nombreux; ces hyènes de l'ancien monde avaient, comme celles d'aujourd'hui, l'instinct de déterrer les cadavres, pour porter dans leurs tanières les ossements, qu'elles broyaient avec les dents, que la nature leur accordait d'une forme propre à la mastication des corps les plus durs. Ce sont elles, sans doute, qui ont contribué, plus que tous les autres carnassiers, à remplir d'ossements d'animaux herbivores et de grands quadrupèdes de toute espèce, les lieux qui leur servaient de refuge. Elles n'épargnaient pas même leur propre espèce; car on a remarqué que leurs os ne sont pas moins brisés que ceux des autres animaux ensevelis avec eux. On a trouvé même un crâne d'hyène fracturé, et portant les marques évidentes de la consolidation de la fracture, qui était probablement le résultat d'un des combats que ces animaux se livrent quelquefois entr'eux.

On ne trouve presque point d'ossements d'animaux carnassiers dans les grandes couches meubles, où l'on rencontre en si grand nombre leurs contemporains herbivores. Il n'y a guère d'excep-

Av
sein d
Vénus
myrte

tion un pen marquante, sous ce rapport, que pour l'espèce des hyènes, dont on a trouvé des débris assez nombreux à Canstadt près d'Aichstedt. On a aussi trouvé quelques ossemens d'ours dans d'autres lieux; mais le nombre en est bien petit, en comparaison de la prodigieuse quantité de débris de ces animaux que renferment les cavernes.

Dans les cavernes les plus anciennement connues et les plus fréquentées, on ne trouve presque plus d'ossemens; car ces lieux singuliers ayant depuis longtems frappé l'attention du peuple, on attribuait aux os qu'elles renferment une vertu médicamenteuse qui les faisait rechercher pour les vendre aux pharmaciens, chez lesquels ils étaient conservés sous le nom de *licorne fossile*.

L'existence des cavernes est un phénomène bien curieux, sous tous les rapports: les débris qu'elles renferment prouvent que des animaux d'espèces, de genres et de classes tout-à-fait différents, et dont les analogues ne pourraient aujourd'hui supporter le même climat, ont vécu pourtant ensemble dans l'ancien ordre de choses. Ainsi les animaux qui ne vivent aujourd'hui que dans la zone torride, ont vécu et habité jadis avec des espèces qu'on ne trouve que dans les régions les plus glacées.

L'histoire naturelle fossile nous offre le même phénomène, en présentant aussi l'aurochs avec l'éléphant, comme on les voit dans le val d'Arno, par exemple.

Mais si des découvertes irrécusables nous prouvent ainsi qu'il existe une grande différence entre le monde antédiluvien et celui que nous habitons, on peut, d'un autre côté, s'en servir pour établir que les carnassiers, dans l'ancien monde, existaient dans une proportion peu différente de celle où ils existent aujourd'hui, et que leur genre de vie était à-peu-près le même. Il y a plus, c'est que ces carnassiers des cavernes, contemporains des éléphants et des rhinocéros de nos contrées, diffèrent beaucoup moins des carnassiers actuels, que les herbivores de la même époque ne diffèrent de ceux qui vivent encore de nos jours. A la vérité, le grand ours, le grand tigre ou lion, et l'hyène fossiles, quoique peu différens de leurs analogues vivants, appartiennent néanmoins à des espèces éteintes; mais tous les autres carnassiers des cavernes ne peuvent être distingués de ceux d'aujourd'hui, d'une manière satisfaisante. — *Lettres sur les Révolutions du Globe.*

MOIS D'AVRIL.

AVRIL, (en latin *Aprilis*,) nommé ainsi d'*aperire*, parce que le sein de la terre s'ouvre alors. Ce mois était sous la protection de Vénus. AUSONE le peint comme un jeune homme couronné de myrte, et qui semble danser au son des instrumens. Près de lui

est une cassolette d'où l'encens s'exhale en fumée, et le flambeau qui brule dans sa main répand des odeurs aromatiques. Dans *Gravelot*, couronné de myrte et vêtu de vert, il tient le signe du Taureau garni des fleurs dont la nature commence à se parer. La figure de Cybèle, qui tient une clef, et qui semble écarter son voile, est une allusion ingénieuse à l'étymologie du mot. Une laiterie orne le fond du tableau. Dans *Cl. Audran*, la déesse des amours tient en main la pomme d'or: elle est assise sur un nuage avec son fils, sous un berceau de myrtes et de fleurs. Plus bas, sont une fontaine, soutenue par des dauphins, et un cygne nageant dans son bassin, autour duquel sont les pigeons de son char. Au-dessus du berceau, des festons de roses sont enrichis de trophées amoureux; à côté sont des moineaux, oiseaux consacrés à la déesse.

MA SABERDACHE, No. IX.

1°. CORRESPONDANCE INÉDITE.

Lettre d'un Capitaine des Voltigeurs à un Officier du Régiment de Watteville, alors à bord du transport Ocean, dans la rade de Québec, et partant pour l'Europe.

Montréal, 28 Août, 1816.

Aimable Ami—Depuis votre départ de Montréal, je n'ai reçu de vous qu'un petit bout de lettre du 11 Juillet dernier; pourtant, dans votre billet à Madame R—, du 16 de ce mois, vous avancez hardiment m'avoir écrit trois fois!...Parbleu! je ne puis que vous admirer; vous ne fait rien à demi; et, quelque rôle què vous entrepreniez, vous saisissez le caractère du personnage tout aussi promptement que vous en prenez l'habit. Le rimeur a ses licences, n'est-ce pas?.....Le voyageur à son privilège;—qui en doute?.....Je vois au moins que vous n'en ignorez rien; aussi mériteriez-vous ce méchant distique:

Qui dit Poète et Voyageur,
Dit, à coup sûr, double menteur.

Mais amplifions cette idée; et mettant chapeau bas, disons:—

Ecrire avec élégance,
Avec grâce et sentiment...
C'est bien de votre *Adjudance*
L'incontestable talent:
Mais surtout avec aisance,
Broder le plus noblement...
C'est en ce, par préférence,
(Passez-moi le compliment),
Que brille, par excellence,
Le Poète-voyageant!

* Un
vrais p
de Juin
ques un
montrér

Quels bouts-rimés! quel poulet! allez-vous dire!—Est-ce ma faute à moi, si je ne puis mieux faire? Et pourquoi faut-il que j'aie la démangeaison de rimailier, sans en avoir le talent; tandis que celui qui a la certitude de plaire, en rimant, n'a point la commodité de nous procurer plus souvent ce plaisir? Point de rancune au moins; point d'humeur; point de bouderie même: ou et dûment sur ma chétive monture, sur votre étroit Océan, sur le sable de Sorel, sur l'anglomanie de Kingston, sur l'humide biveau de la rivière Niagara, sur les maringouins, les moustiques, les brulots, les neiges, les glaçons, la friduleuse canicule du Canada, * &c. &c. &c.

Oh, les *Maringouins*! Certes! ils feront le sujet d'un poème.—Comment? un poème sur des maringouins?—Oui, vraiment.—Mais songez-vous que le sujet est au moins aussi aride que l'objet est maigre?—Il est vrai; mais dans des mains aussi habiles que les vôtres, on verra bientôt ce squelette se couvrir, s'arrondir, et quelle gloire pour mon ami!—et pour celui à qui il dédiera son poème étique! Ecoutez bien.

Leurs Etats.—Vous avez résidé, quelque temps, dans leur domaine principal, tout auprès de leurs états. C'est de ce groupe d'Iles situées à l'entrée du Lac St. Pierre, près de Sorel, que partent, de temps en temps, ces innombrables Colonies que vous avez vues répandues dans les différentes parties du Canada. Ce sont les *Iles aux Maringouins* enfin, qui fournissent, depuis un temps immémorial, à ces bruyantes et incalculables émigrations.

Leur Origine.—On lit dans un auteur de la plus haute antiquité,.....dont le nom m'a échappé, dont les *mémoires* sont assez rares—qu'à une époque,.... dont il n'a jamais pu découvrir la date, mais sous le règne d'un souverain puissant,.....dont le nom n'est pas venu jusqu'à lui, ces Iles, qui jusque-là avaient appartenu à différents peuples, tels que *Brulots*, *Frappe-d'abord*, *Moustiques*, &c. furent soumises par les *Maringouins*, peuple belliqueux, entreprenant, et le plus nombreux de tous ceux qui, comme eux, habitaient cet *Archipel*. C'est à compter de cette époque, dont une malheureuse obscurité nous a voilé la date précise, que tous ces différents peuples, jusque là toujours en guerre, toujours divisés d'intérêts et de politique, se sont formés en une petite république, ont tous pris le nom de *Maringouins*, et l'ont même donné à leurs états réunis. Ce que nous savons de plus sur le gouvernement de cette nation, si célèbre de nos jours, nous le devons aux rapports assez vagues de voyageurs curieux et observateurs,.....

* Une froide canicule n'est pas une chose ordinaire en Canada : la pensée sera vraie pourtant, si on l'applique à l'été de 1816. Il fit froid jusqu'à la fin du mois de Juin ; et il gela, même plusieurs fois, dans ceux de Juillet et d'Août. Quelques uns attribueront cette température extraordinaire aux grandes taches qui se montrèrent alors dans le soleil.—*Editeur.*

qui n'ont jamais osé pénétrer dans le pays. Je dis *rapports vagues*, et c'est mal dit: s'ils n'ont pas, comme l'auteur dont j'ai déjà fait mention, laissé des mémoires écrits ou imprimés, ils n'ont pas manqué de communiquer, *vivâ voce*, à leurs contemporains ce qu'ils avaient vu, et la *tradition* la plus exacte et la plus fidèle nous a enfin mis en possession de leurs dits précieux.

Leur Gouvernement.—Selon quelques uns de ces voyageurs, le gouvernement maringouin est *monarchique*; selon d'autres, il est *républicain*: ceux-ci prétendent qu'il est *aristocratique*; ceux-là veulent absolument qu'il soit *oligarchique*, et que les membres de l'*administration* ne puissent même être choisis que parmi celui de ces peuples qui, avant la conquête, portait exclusivement le nom de *Maringouin*. Il est un peu délicat d'adopter une de ces opinions à l'exclusion des autres, vu la *respectabilité* commune des sources où nous puisons. Aidé néanmoins de ces *lumières*, un observateur doué de votre perspicacité peut bien vite percer le mystère; et je me flatte que, curieux comme vous êtes, ne voyageant que pour vous instruire, content de rencontrer des obstacles, pour pouvoir les surmonter, et aimant à communiquer votre science, nous aurons de vous certainement la solution de ce petit problème.

Leurs Mœurs et leur Caractère.—On sait encore que ces peuples, ou plutôt cette nation, n'est point du tout hospitalière; qu'elle est même féroce. Ce caractère hostile, que tous mes auteurs s'accordent à lui donner, a été la cause que je n'osai hasarder une descente dans ces îles, en 1809, durant un séjour de trois jours que je fis alors dans ces *parages*. Les Maringouins ne sont point, dit-on, anthropophages, quoiqu'ils aiment extraordinairement le sang. On leur reproche généralement d'être adonnés à l'*ivrognerie*; et c'est de cette liqueur dont ils aiment à s'ennivrer. Ils sont tellement enclins à ce vice, et si peu maîtres de vaincre leur goût pour cette boisson, qu'il est rare, quand elle est à leur disposition, qu'ils ne trouvent leur tombeau dans l'usage immodéré qu'ils en font toujours alors.

Leurs Armes.—Les Maringouins sont *guerriers*; ils sont au combat d'une ardeur sans pareille. Ni la disproportion du nombre, ni la supériorité des armes de leurs ennemis, ne sauraient ébranler leur courage; et quoiqu'ils n'aient qu'une *lance* pour toute arme, il n'est point d'antagoniste, fût-il cuirassé et armé de pied en cap, avec lequel ils hésitassent un instant de se mesurer. C'est d'eux que nous vient (dit encore un voyageur dont je tairai le nom, et pour cause,) la vieille devise: *Vaincre ou mourir*. Chez eux,

Point de retraite,
Comme à Sackette;
Honte à qui montre, aux combats,
Ses pays-bas.

Les femmes et les enfans suivent leurs maris et leurs pères dans toutes leurs expéditions, et sont utilement employés. Une particularité bien extraordinaire chez ces peuples, et qui doit nous faire ressouvenir avec gratitude, que partout où croît le *poison*, là aussi se trouve l'*antidote*, c'est que leurs *troupes* ne peuvent jamais être employées en ambuscade; les attaques par surprise ne leur réussissent jamais. Ceci est dû, sans doute, à leur impétuosité naturelle, ou au *brandissement* particulier de leurs lances, qui occasionne un cliquetis continuel, assez bruyant pour annoncer toujours leur *approche*, ou déceler l'*ambuscade*.

Leur Culte.—Je puis vous assurer, comme l'ayant vérifié moi-même, que ces peuples sont encore *idolâtres*; et ce qui vous surprendra, c'est que la vue seule de leur dieu, entré les mains de leurs ennemis, suffit pour leur faire cesser tout combat, et même prendre la fuite. C'est à la *Fumée* qu'ils rendent ce culte de terreur respectueuse. Plusieurs de leurs escadrons étant venus nous attaquer, à notre paisible bord, (en 1809,) nous leur présentâmes la *Divinité* en question, à qui nous consacraâmes quantité de guenilles, (hélas! que ne fait pas faire la crainte du danger!) et dans un instant, nous en fûmes délivrés. Mais c'est assez, c'est trop de fariboles.

J'ai dépêché, dans le temps, au colonel de S——, vos vers sur CHAMBLY, (V. 2°.) après en avoir pris copie, et les avoir lus à nos amis. Vous dire qu'ils ont applaudi, serait vous répéter ce que je vous ai déjà dit cent fois, si je leur ai lu cent fois de vos vers; ainsi je me tairai. Seulement, il me semble que vous avez omis la *fin finale* de ce petit poème. Que d——, à vous en croire sur votre parole, c'est un nouvel Eden que ce Chambly! Tout y est beau!...tout y est bon!...*les chemins les plus unis*...Ein! les B—— les M——t, marchant droit comme des I....., he! n'est-ce pas? Ce Chambly, je gage, est bien le lieu le plus *superlatif* de tous les lieux *superlativement superlatifs* du Haut et du Bas-Canada!—Mais, mais,.....

“ Mais ce Chambly, vraiment, est merveilleuse chose!”

dit Colas tout ébahi à Perrette sa compagne, et Perrette lui répond avec certain clin d'œil:

“ Mon cher, quand on est gris, tout est couleur de rose.” *

Ahi! ah! qu'en dites-vous? Où cette Perrette a-t-elle pris cette logique? Allons, mon brave, si le colonel m'écrît, je tâcherai de vous le faire savoir.

Adieu, mon cher ami; adieu pour longtemps, sans doute. Puissez-vous baiser, dans la quinzaine de votre départ, le sol natal!

* On devine sans peine par ce vers et ce qui le précède, que je fais ici allusion aux joyeuses suites d'une fête, que le colonel de S—— nous avait donnée, le 25 Juin précédent.

serre contre votre sein ces excellents *dieux pénates*! On a trop d'un cœur, quand on est loin de sa patrie, et qu'on désire la revoir; mais il en faudrait une *centaine*, quand on y rentre après vingt ans d'exil, pour pouvoir savourer, sans en rien perdre, le plaisir indicible, inexprimable, qu'on doit alors éprouver. Oh! ce doit être un délire—une volupté.....indéfinissables! Puissiez-vous jouir bientôt, et longtemps,...bien longtemps, de ces jouissances extatiques qui vous attendent, vous et votre aimable compagne à Lyon et à Malte. Que les honneurs, juste récompense du vrai mérite et des services importants, pleuvent sur vous et vos enfans, mon cher ami! Que Plutus vous prodigue ses trésors!—Puissiez-vous trouver un *bon ami*! Et puissé-je, un jour, pour prix de mon amitié sincère envers votre sensible famille, (pardonnez-moi cet égoïsme,) être assez heureux que d'être le témoin oculaire de votre bonheur!

Mes souhaits pour vous, mon cher ami, sont répétés, de tout cœur, de toute âme, par tous les membres de ma famille, grands et petits: vous n'en sauriez douter, je me flatte. Rappelez les donc tous au tendre souvenir de Madame, et embrassez bien cordialement pour eux et pour moi vos intéressants enfans.

Adieu!...adieu!...c'est avec serrement de cœur que j'écris ce triste mot. En quelque lieu que vous soyez, écrivez-moi; tant que vous vivrez, écrivez-moi: soyez heureux, et aimez toujours,

Votre sincère ami,

UN VOLTIGEUR.

Au Lieutenant et Adjudant P. H. C. }
du régt. de Watteville, à Québec. }

2°. CHAMBLY. (*Vers inédits.*)

(*) J'AI vu *Chambly*; j'ai vu sa fertile campagne,
Sa rivière, ses bois et sa triple montagne.
J'ai vu dans ses jardins la déesse des fleurs
Aux charmes de Pomone unissant ses couleurs.
J'ai, sur ses flots d'argent, vu le canot fragile,
Aux couplets des rameurs, devenir plus docile,
Dans ce site attrayant, tout plaît et tout séduit,
Excepté le temps seul, qui trop vite s'enfuit.
J'ai vu briller partout les plus belles demeures;
J'ai tout compté, tout vu, mais sans compter les heures.
J'ai vu ses habitans, et tous m'ont répété
Que le plus doux devoir est l'hospitalité.
Toujours francs, toujours gais, ils m'ont offert l'image
Des hommes du vieux temps, des héros du bel âge.
C'est là que tout mortel n'obéit qu'à la loi,
Et se donne à lui seul le beau titre de roi.
C'est là qu'un droit égal, une franchise extrême,

En montrant cent maisons, montre toujours la même.
Français de caractère, ils sont Anglais de cœur,
Et doublent leur patrie, en doublant leur bonheur.
C'est ainsi qu'autrefois, au sein de l'harmonie,
Fleurit des premiers Grecs l'heureuse colonie.

J'ai vu, j'ai respecté le ministre du lieu;
Mon âme s'est unie à l'autel du vrai Dieu:
Mais mon cœur des vertus sut admirer le temple.

Là, j'ai vu l'homme bon qui prêche par l'exemple;
Et chez lui j'ai connu ce qu'est la patrie
Qu'en tout autre pays on ne connaît qu'à moitié.
Héros et citoyen, tendre et bon maître,
Il est père de tous, sans vouloir le paraître.
Au camp Léonidas, aux champs Cincinnatus,
Thémistocle au conseil, à table Lucullus;
Sans avoir les défauts de la Grèce et de Rome,
Il réunit en lui les vertus du grand homme.
On voit à ses côtés, l'air pur, l'air grand, l'air gai;
L'air de Chambly s'y joint à l'air de Chateauguay.
On contemple, on admire, et bientôt on s'amuse;
Le héros devient chanteur, et fait briller sa muse:
Son aimable compagne aux convives flattés
Présente l'ambrosie, et porte des santés:
L'enfant avec douceur gesticule et sautille;
Et le bon-mot succède au nectar qui pétille.
Je me tais: mais où donc ai-je tant vu, tant ri?
Chacun l'a deviné.....c'est chez SALABERRY.

P. H. C.

Sorel, 16 Août 1816.

3°. ANECDOTES CANADIENNES.

La leçon.—Mr. Ch.....d avait de l'esprit et de la politesse.—
Recevant un jour la visite d'un très-grand parvenu, qui venait le
consulter, il fut extrêmement choqué de la grossièreté de ce di-
gnitaire, qui avait eu l'impertinence d'entrer chez lui, le chapeau
sur la tête, et qui lui parlait sans se découvrir. Mr. C— sut se
contenir néanmoins jusqu'à ce que l'impoli personnage lui eût ex-
pliqué le sujet de sa visite, et eût fini ses questions. Il disparaît
alors un instant, et revenant aussitôt, le chapeau à la main; "Mon-
sieur," lui dit-il, (en mettant son chapeau,) "je suis fâché de vous
avoir fait attendre pour ma réponse, mais j'aurais cru manquer à
la politesse et au respect que je vous dois, si je vous eusse répon-
du nu-tête.".....Il allait continuer, quand notre important, humi-
lié et confus, crut devoir l'interrompre pour lui faire des excuses
et lui demander pardon de son impolitesse.



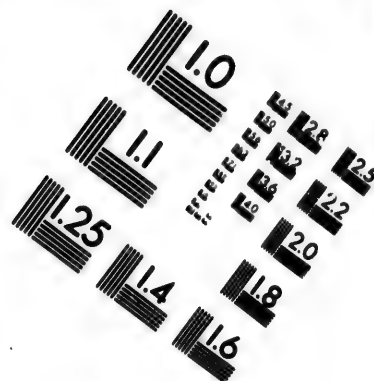
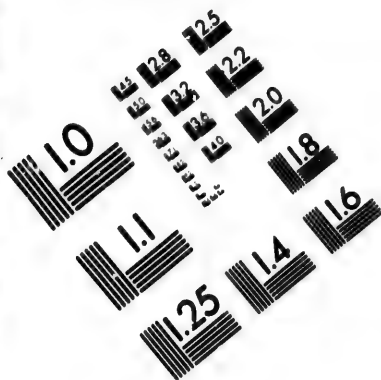
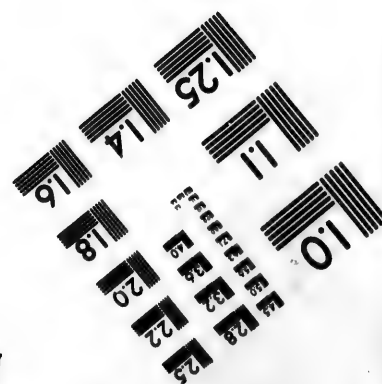
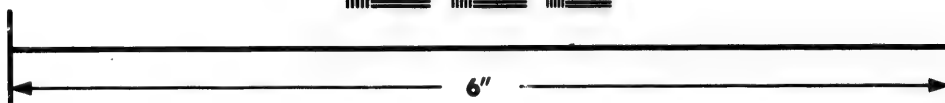
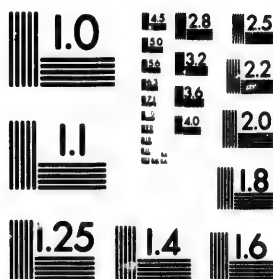


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25

10 01

Indépendance.—Un Electeur du comté de Hertford, ami d'un des candidats pour qui se tenait le *poll*, se présente pour voter, et donne sa voix contre ce candidat. Ce dernier en est tellement surpris et mortifié, qu'il ne peut s'empêcher de lui reprocher hautement son action, ajoutant:—"Vous oubliez donc que nous sommes amis!"—"Non, monsieur," reprend le voteur; "mais aujourd'hui, on ne travaille pas pour des amis; on travaille pour son pays."

Compliment.—Un candidat, suivant la coutume, remerciait un electeur de la voix qu'il venait de lui donner au *poll*:—"Vous êtes bien bon, monsieur," reprend le voteur; "je puis vous assurer que je songeais moins à vous, en votant, qu'à mon intérêt personnel."

Eloge involontaire.—L'Été dernier, à la représentation de la tragédie de *King Lear*, où le célèbre Kean jouait le rôle du monarque devenu fou, un spectateur, assez peu connaisseur en apparence, dit à Mr. P——, qui se trouvait près de lui: "En foi, je ne vois rien là de si merveilleux; qu'on aille aux Loges, chez les Sœurs-grises, et l'on en verra tout autant."

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DU CANADA, No. 4.

DU RÈGNE MILITAIRE, pendant les quatre années qui ont suivi la Conquête, (1760-1764;) et de quelques Documents inédits, (SEPT REGISTRES DE COUR,) qui ont particulièrement rapport au "GOUVERNEMENT DE MONTREAL," durant ce court période de l'HISTOIRE DU CANADA.

*Invenies illic et facta domestica vobis;
Sæpe tibi pater est, sæpe legendus avus.*—OVID.

MR. BIBAUD.—Les recherches que l'on fait tous les jours sur l'histoire du pays, et dont les résultats sont si satisfaisants dans l'intérêt de nos droits politiques, comme dans celui de notre honneur national, ont donné la preuve non équivoque que notre goût se forme, et que nous avons le bon esprit de mettre dans l'ensemble des connaissances que nous travaillons à acquérir, une méthode qui fait honneur à notre discernement et à notre cœur. Est-il, en effet, une étude qui, dans l'ordre de nos occupations, doive précéder celle de l'histoire de notre patrie? S'il n'en était pas ainsi, nous mériterions ce reproche:

*Qui nunc in patriâ, et patriam cognoscere temnit,
Is mihi non civis, sed peregrinus erit.*

Pour n'en pas partager la honte, permettez que je contribue, autant qu'il est en moi, à dissiper les nuages qui, dans des temps

reculés, ont obscurci notre horizon politique, en vous faisant part de quelques uns des élémens qui serviroient à jeter de la lumière sur une matière qui semble ne présenter que des notions douteuses et contradictoires. Si mes recherches et mes observations vous paraissent dirigées dans un sens unique et trop exclusif, n'en accusez que mon état, qui m'a dû porter à traiter ainsi le sujet, pour le faire d'une manière plus facile pour moi; persuadé, comme je le suis, que vous et vos lecteurs éclairés saurez faire des faits relatés une application aussi étendue qu'il convient.

Muni de quelques monumens où sont consignés les actes des premiers tribunaux qui administrèrent la justice, aussitôt que le Canada eut changé de souverain, je ne fais que remplir un devoir, en m'empressant de donner de la publicité aux extraits que j'en ai faits. Si dans les observations qui les accompagnent, vous n'apercevez pas le talent qui caractérise les spéculations ingénieuses de votre correspondant L. ni l'esprit admirable d'observation, auquel rien n'échappe, d'un autre contributeur non moins éclairé, pardonnez, au moins, en faveur de ma bonne volonté.

Dans l'histoire du *Règne militaire* de 1760 à 1764, le dernier de ces correspondans (S. R.) se plaint avec raison de l'absence d'une pièce importante. "Malheureusement, dit-il, je n'ai point l'Ordre-général, l'Ordonnance ou la Proclamation (je ne sais quel nom lui donner,) de Sir Jeffery (Amherst,) établissant l'ordre de choses qui a existé par tout le pays, ou seulement à Montréal, entre le 8 Septembre 1760 et le 13 Octobre 1761. Il est clair même d'après le préambule de l'ordonnance ci-après," (ordonnance du gouverneur Gage du 13 Oct. 1761. *Bib. Can. T. IV, No. 2, p. 57, et suiv.*) "que dans ce gouvernement, au moins, on a fait quelque changement à l'ordre de choses préexistant à 1761: quel était-il donc? La publication de l'ordonnance de Sir Jeffery pourrait seule donner la réponse à cette question, s'il était possible d'y avoir accès."

Déplorant avec S. R. l'absence de ce document constitutif de quelques uns des premiers tribunaux d'après la conquête, je tâcherai d'y suppléer par une autre ordonnance d'une date subséquente, ainsi que par des extraits des procédés des cours qui siégèrent immédiatement après la réduction du pays, et dont l'autorité émanait, il n'en faut pas douter, de quelque acte formel, et consigné en quelque endroit, du pouvoir suprême. L'inspection de sept *REGISTRES* déposés au greffe de Montréal, et auxquels j'ai eu accès, prouve que, dès l'origine, le gouvernement de Montréal a été divisé en un nombre inconnu de Districts. (L'ordonnance du gouverneur Gage, du 13 Oct. 1761, le divisa ensuite en cinq districts pour les campagnes, indépendamment de celui de la ville.) A chacun de ces districts était préposé un "Commandant militaire," auquel on appelait des "Chambres de Justice," et de ce commandant de district au gouverneur lui-même. On y lit des

jugemens rendus en première instance, par des *Capitaines de troupes* commandant dans certaines paroisses, telles que La Chine, St. Vincent de Paule, &c. dont l'appel se fait au gouverneur.— Quant à Montréal, la justice y était administrée par des *Officiers de milice* (tous capitaines,) siégeant tous les mardis, (sans compter les audiences extraordinaires,) avec appel directement au gouverneur. Indépendamment de ces cours, le gouverneur s'attribuait juridiction originaire dans certains cas.

1er. RÉGISTRE.

Sur le période de 1760 à 1761, nous trouvons dans un registre intitulé: "Régistre pour servir à enrégistrer les Ordonnances de son Excellence le Gouverneur de Montréal, les Sentences qui seront rendues par le *Conseil des Capitaines de Milice*, pourvus d'autorité, &c. Commencé le 4 9bre. 1760, et fini le 22 Août 1761,"—d'abord, l'ordonnance suivante du gouverneur Gage, au premier feuillet de ce registre.

"*PAR SON EXCELLENCE THOMAS GAGE, Colonel d'un Régiment d'infanterie de ligne, Brigadier-général des armées du Roi, dans l'Amérique Septentrionale, Gouverneur de Montréal et de ses dépendances:*

"SAVOIR FAISONS, qu'il est défendu à tous habitans, ou autres, de garder chez eux aucuns déserteurs, ou favoriser leur fuite, sous peine de vingt écus d'amende. Il leur est enjoint de dénoncer tous ceux qu'ils soupçonneront pour tels devant le capitaine de milice, à qui il est ordonné, par ces présentes, de les faire conduire, sous main-forte, devant l'officier commandant le bataillon de la ville.

"Il est aussi défendu à toutes personnes d'acheter ou troquer avec les soldats, leurs armes, habits, souliers, guêtres, fournitures, chapeaux, ou autres choses fournies par le roi, sous peine aux contrevenans de vingt écus d'amende, et de punition corporelle, en cas de récidive.

"Que par le *PLACARD DU 22 SEPTEMBRE*, les officiers de milice dans chaque paroisse sont munis d'autorité de terminer les différens qui pourraient survenir parmi les habitans de leurs paroisses, mais que les parties intéressées pourraient rappeler de leurs jugemens pardevant les officiers commandant les troupes du roi dans le district ou cantonnement où les parties résident, et que non contents de cette seconde décision, les parties auraient droit d'en rappeler pardevant nous.

"Nous faisons savoir, en conséquence, que tous appels faits pardevant nous doivent être rédigés par écrit, et remis entre les mains de notre Secrétaire; et le jour que nous destinerons à les écouter et déterminer sera publié et affiché, auquel jour, les parties intéressées, avec leurs témoins, seront ouies.

" Nous donnons avis à tous les habitans de Montréal, que les officiers de milice de la ville s'assembleront, un jour de la semaine, savoir, le Mardi, pour déterminer toutes les contestations des particuliers.

" Etant nécessaire de faire des arrangements qui regardent la police de la ville, nous ordonnons que les propriétaires et locataires des maisons seront tenus de faire ramoner leurs cheminées, une fois par mois, à peine de 6 liv. d'amende. Si le feu prend à quelque cheminée après le mois de ramonage expiré, le propriétaire sera condamné à 12 liv. d'amende: si le feu prend avant le mois fini, le ramoneur sera condamné à la même peine. Que tous les charpentiers de la ville et fauxbourgs se trouvent avec leurs haches, au premier annonce de feu, où il sera, à peine de 6 liv. d'amende. Que tous les habitans sont tenus, en cas de feu, de s'y trouver, et de porter avec-eux chacun une hache et un sceau, à peine de 6 liv. d'amende.

" Que chaque particulier ait soin, quand il viendra des grands abats de neige, de la faire ôter, de manière que les chemins soient de niveau au-devant de leurs maisons, à peine de 10 liv. d'amende; et que chaque particulier ait soin également d'entretenir, le long des murailles de sa maison, un chemin de deux pieds de large, sous la même peine.

" Que chaque particulier soit tenu, chaque jour, de faire ramasser au-devant de son terrain, les fumiers, immondices et ordures qui s'y trouveront, les mettre en tas et les faire transporter au bord de l'eau, pour être jetés dans la rivière, à peine de 10 liv. d'amende au contrevenant.

" Que chaque particulier ait soin de tenir leurs chemins et ponts en bon ordre. Où il se trouvera des chemins et ponts impraticables, faute de les raccommoder, la paroisse sera condamnée à vingt écus d'amende, et chaque paroisse pourra choisir son voyer ou inspecteur de grands chemins.

" Il est défendu à tous marchands ou autres, d'acheter, ou troquer pour leurs marchandises, les denrées de la campagne, pour les revendre en ville ou ailleurs. Les troupes ont ordre de s'emparer de ceux qui contreviendront, dont les marchandises seront confisquées. Ils seront de plus condamnés à un mois d'emprisonnement. Que toutes les denrées seront portées sur la place du marché. Ceux à qui il arrivera d'aller au-devant des canots, voitures ou habitans portant leurs denrées au marché, seront condamnés à dix écus d'amende.

" Voulons et entendons que notre présente Ordonnance soit lue, publiée et affichée es lieux accoutumés. En foi de quoi nous avons signé ces présentes, à icelles fait apposer le sceau de nos armes, et contresigner par notre Secrétaire. Fait à Montréal, le 28 8bre. 1760.

THS. GAGE."

" Et plus bas,

" Par Son Excellence, G. MATURIN."

On voit que cette ordonnance embrasse des objets divers: l'établissement de certains tribunaux évidemment civils, leurs pouvoirs étant "de terminer toutes les contestations des particuliers," et des réglemens sur la police correctionnelle et municipale.

Il ne paraît pas que les Chambres des milices aient exercé aucune juridiction criminelle. Dans le Régistre dont je viens de parler, on lit, au 13^e. feuillet, une ordonnance du gouverneur Gage du 14 Décembre 1760, enjoignant à toutes personnes d'arrêter un individu *consigné chez le Prévôt pour cas de vol*, et qui s'était échappé. Cette ordonnance est marquée: "Signé, par ordre de Son Excellence, G. MATURIN," et est signée plus bas par les capitaines de milice.—Que conclure de la présence de cette ordonnance dans le registre des capitaines de milice? Rien autre chose, ce me semble, sinon que c'était un moyen que l'on prenait de donner de la publicité à ce document.

Tous les jugemens de ce registre de 107 feuillets, contenant 576 entrées, (presque chacune étant une procédure complète, composée de la demande, de la défense, de l'instruction et du jugement,) et deux ordonnances, sont rédigés en assez bon style, et motivés avec assez de clarté, probablement par M^{re}. PIERRE PANET, notaire et greffier de cette cour. Leurs dispositions sont assez généralement équitables, et se fondent assez souvent sur des lois positives. Les règles de la procédure n'y sont que rarement violées d'une manière essentielle, lorsque des femmes sous puissance de mari, ou des procureurs, sont parties à un procès, les premières sans l'assistance de leurs maris, et les seconds sans qu'ils agissent conjointement avec leurs commettans.*

Il ne faut pas une pénétration bien grande, pour se persuader, après avoir parcouru ces registres et presque tous les monumens judiciaires de ce temps, que les gouvernans de cette époque n'avaient rien tant à cœur que de nous attacher à eux, en conservant nos usages et nos lois. L'on n'aperçoit nulle part la prétention d'introduire les lois anglaises, et encore moins celle de juger suivant la loi martiale; car si ces juges tombent par fois dans l'arbitraire, il faut bien se garder d'en conclure que la cause s'en trouve dans leur adhésion à une loi qui n'est faite que pour des soldats, mais seulement que leur désir d'atteindre à la justice particulière de chaque cause les force à violer quelquefois les principes généraux des lois. Ces cours n'avaient de militaire que le nom, qu'elles en avaient pris des juges qui y présidaient. †

* Au reste, cette irrégularité ne serait pas propre à ces tribunaux peu éclairés. Dans la Prévôté de Québec, sous la présidence de deux hommes de loi, (M^{rs}. ANDAS DUBOIS et DAIN,) deux des plus éminents lieutenans civils et criminels, suivant M^r. PERRAULT, l'on voit plusieurs exemples de semblables violations des premières règles. V. *Extraits des Registres de la Prévôté de Québec*, par J. F. Perrault, Rev. pp. 34, &c.

† L'on s'abuse étrangement sur l'acception des termes *militaire* et *martial* employés ici, de même que sur l'autorité de ces tribunaux composés de mili-

taires
du go
naux
après
que no
pourra
de ven
faire l
certain

Quoique je puisse fournir des preuves multipliées à l'appui de ces opinions, je me bornerai à quelques extraits, en suivant l'ordre du registre.

Au Feuille 4, se trouve l'inventaire (du 17 9bre. 1870,) du mobilier d'un individu dont les héritiers sont absents, et l'établissement d'un gardien à ces effets, *pour la conservation de ses biens pour ses héritiers absents*. C'est un des capitaines de milice, juge du tribunal, qui est préposé à cette tâche, que remplissaient en France "les gens du roi."

Aux Feuilles 15 et 17—est une procédure en licitation, des 20 et 23 Déc. 1760. Elle est dans les formes les plus strictes voulues par les lois. L'Interlocutoire qui ordonne la visite d'experts pour constater si l'héritage est partageable commodément et sans détérioration, est motivé en langage précis et technique.

Feuille 17.

"Audience tenue par MM. DECOUAGNE, HERVIEUX, frères,
"GUY, GAMELIN, ME'ZIERE, RE'AUME, LE COMTE-DU-
"PRE', FONBLANCHE, et BONDY, le 30 Déc. 1760.

"Entre Mrs. DAILLEBOUT, prêtre, missionnaire de Repentigny,
"demandeur, comparant par Damoiselle Daillebout de LA MA-
"DELAINE, fondée de son pouvoir, d'une part, et Mr. DAILLEBOUT
"de PÉRIGNY, écuyer, défendeur, comparant par Dame COR-
"RAULT-LACÔTE, son épouse, d'autre part. Après que la dita
"Damoiselle de la Madelaine, pour le dit sieur demandeur a dit
"qu'elle nous supplie de condamner le dit sieur de Périgny à lui
"payer la somme de cent cinquante livres, pour une année de la
"rente de son titre clérical, qu'il lui doit, échu le 1er. Novembre
"dernier: la dite dame épouse du dit sieur de Périgny a dit com-
"me en son écrit non signé, dont lecture a été faite. Nous, par-
"ties ouïes, attendu que suivant l'usage ordinaire, il n'y a compen-
"sation que de liquide à liquide, condamnons le dit sieur de Péri-
"gny à payer au dit sieur demandeur, en espèces sonnantes, la
"somme de cent-cinquante livres, pour une année de la rente de
"son titre clérical, qu'il lui doit, échu au premier Novembre der-
"nier; sauf au dit sieur de Périgny son recours contre le dit sieur
"Daillebout, ainsi qu'il avisera, pour raison des comptes de la

taires et d'officiers de milice. Si l'on n'était bien convaincu par plusieurs actes du gouverneur Gage d'une volonté bien prononcée de donner à tous ces tribunaux les anciennes lois du pays pour règles de décision, l'on n'en douterait plus après avoir lu quelques uns de ces jugemens. Ceux qui ont intérêt à montrer que nos vainqueurs voulaient nous dépouiller de tout ce que nous avions de cher, pourraient dire que ces tribunaux n'avaient aucune règle de conduite, avec plus de vraisemblance peut-être, en jugeant sur quelques cas particuliers, qu'en faire les interprètes de la loi maritale, qui a des règles fixes, et qui n'a rien de commun avec la jurisprudence de cette époque. V. *Tytler on Military Law*, p. 2

“ succession de feu Dlle. ANNE DE MUSSEAU, avec dépens taxés
“ à trente sols.”

A la fin de chaque audience, le plumeitif, ou plutôt le régistre, est signé par tous les juges et le greffier.

Au *Feuillet* 18, et en maint autre endroit, demande en insinuation d'actes portant donation, accordée par la cour.

Feuillet 50.—“ Entre la dame épouse et procuratrice de Mr. TE'TARD,” (MONTIGNY, en interligne et d'une encre différente,) “ écuyer, Capit. d'infanterie du Roi très Chrétien, demandeur, “ d'une part, et ANTOINE LEDUC, défendeur, d'autre part. Après “ que la dame demanderesse nous a supplié de condamner le dit “ défendeur à lui faire et parachever la maison qu'il lui a entre- “ prise, et dont il a reçu le paiement d'avance; conformément au “ marché passé devant Me. DANRE', notaire, le 22 Juin, 1760; le “ défendeur a dit que le fléau de la guerre l'avait empêché de pou- “ voir satisfaire au dit marché; qu'il y avait commencé à travail- “ ler, mais que par les commandemens qu'il était obligé de faire “ à toute force pour le service, en qualité de sergent, l'avaient em- “ pêché de pouvoir travailler; qu'il est hors d'état de pouvoir con- “ tinuer la dite bâtisse, dans l'indigence où il est réduit: pourquoi “ offre d'abandonner à la dite dame Montigny les pièces de bois “ qui sont sur son terrain, de perdre le temps qu'il a employé, et “ de lui rembourser les ordonnances qu'elle lui a données. Nous, “ parties ouïes, attendu que le dit défendeur n'a pu être garant “ des événemens qui sont arrivés d'après la passation de son mar- “ ché, et l'impossibilité manifeste où il a été de travailler aux dits “ ouvrages, à cause des commandemens, avons déchargé le défen- “ deur de l'entreprise par lui faite, en par lui, suivant ses offres, “ abandonnant à la dite dame de Montigny les pièces de bois qui “ sont sur son terrain, et lui remboursant, en ordonnances, la “ somme de quinze cents livres, au moyen de quoi le dit marché “ demeurera nul; le condamnons aux dépens taxés à trente sols. “ Mandons, &c.”

Dans un jugement, motivé au *Feuillet* 72, on trouve les expres- sions suivantes, qui peuvent donner la mesure des connaissances légales de cette époque:

“ Et attendu que conformément aux décisions des législateurs “ et particulièrement de FERRIERE, dans la *Science parfaite des “ Notaires*,” &c.

Le *Feuillet* 106, contient une sentence d'ordre et de distribution.

2me. 3me. et 4me. REGISTRES.

Je viens de rendre compte, Mr. Bibaud, du 1er. Régistre du “ Conseil des Capitaines de Milice de Montréal,” commencé le 4 Nov. 1760, et terminant le 22 Août 1761; et je dois ajouter qu'il est accompagné de trois autres, qui contiennent les procédures

se
ta
qu
C
ve
(V
mé
me
pel
d'
tres
No
Th
dan
glai
pre
le 2
rêts
de l
et M
fiers
E
serva

Le
Mon
Il
Gouv
ment
derni
l'app
Le
firme
2 du

• Plu

ultérieures de ce même tribunal (aussi appelé *Chambre de Justice*, et *Chambre de Milice* de Montréal,) du 25 Août 1761 au 26 Avril 1764.

Ces trois derniers registres, comme le premier, sont entièrement écrits en français. Les noms anglais y sont écorchés pour les franciser.

5me. et 6me. RE'GISTRES.

J'ai également eu accès à deux Registres, peu volumineux, renfermant les sentences rendues en appel, durant le *Règne militaire*, tant par le "Conseil" ou la "Chambre militaire de Montréal," que par le "Conseil" ou la "Chambre militaire de St. Sulpice." C'étaient des tribunaux qui siégeaient le 20 de chaque mois, en vertu de l'Ordonnance du Gouverneur Gage du 13 Oct. 1761, (V. art. 18me.) et qui n'étaient composés que d'*Officiers de l'Armée*, toujours au nombre de cinq. On appelait à eux des jugements rendus par les Chambres de Milice de districts, et on appelait d'eux au Gouverneur. Leurs jugements étaient qualifiés d'*Arrêts*, comme on le voit par le titre de l'un de ces deux registres.*—De 81 arrêts rendus par cette Cour de Montréal, (du 21 Nov. 1763 au 21 Juillet 1764,) présidée, tout ce tems, par le Capit. THS. FALCONER, du 44e. régt.—5 seulement sont en anglais, et dans des causes où les parties, ou l'une d'elles, sont d'origine anglaise. Le registre du Conseil Militaire de St. Sulpice, dont la premier feuillet manque, se compose de 62 pages, et commençant le 20 Février 1762, termine le 20 Août 1762. Il contient 68 arrêts, dont un seul est en anglais, dans une cause entre un Officier de l'Armée et un Canadien. Mtre. C. F. CORON, notaire royal, et MM. DAGUILHE et DEMOULIN, ont successivement été les greffiers de ce tribunal.

En parcourant ces cinq derniers registres, on verra que les observations que j'ai faites sur le premier leur sont applicables.

7me. RE'GISTRE.

Le septième registre dont j'ai eu communication au Greffe de Montréal, est celui des "Appels au Gouverneur."

Il est de 322 pages in-folio, et contient 299 jugements par le Gouverneur Gage, et 95 par le Gouverneur Burton. Ces jugements sont qualifiés d'*Ordonnances* et *Arrêts*, (les jugements en dernier ressort prenaient ce titre en France;) ceux des Cours dont l'appel était interjetté—*Sentences*.

Le 1er. arrêt du Gouverneur Gage est du 6 Déc. 1760, et confirme une sentence de la "Chambre des Milices de Montréal" du 2 du même mois; le dernier arrêt est du 21 Oct. 1763.

* Pluriel pour servir aux Arrêts par extrait du Conseil Militaire de Montréal,

Le 1er. arrêt ou ordonnance du Gouverneur Burton est du 31 Oct. 1763; le dernier du 10 Août 1764.

Ce Régistre contient, conséquemment, tous les appels du gouvernement de Montréal pendant le *Règne militaire*.

Des 30 ordonnances ou arrêts rendus par ces deux gouverneurs, du 6 Déc. 1760 au 10 Août 1764, trois seulement l'ont été par le "Gouverneur et son Conseil;" tous les autres par le gouverneur seul. Le langage de ce régistre est encore le français; toutes les causes sont pour affaires civiles, aucunes pour affaires criminelles.

Je terminerai par un seul extrait des jugements d'appel, qui donnera de nouvelles lumières sur la jurisprudence de ce tems.

"1762.—15 Mai. } "Par Son Excellence Thomas Gage,
Entre Charles Robidou. } &c.

et
"Jacques Robidou." } "Entre Charles Robidou, rappelant
militaire de cette Ville, du 20 Avril 1762, d'une part, et Jacques Robidou, défendeur, d'autre part. Après que le dit demandeur nous a supplié de casser la dite sentence rendue par le dit Conseil, qui condamne les dites parties à payer par égale portion la somme de 45 liv. pour les frais qu'elle alloue pour un procès *intenté par esprit d'animosité*, et les condamne en outre à payer chacun 6 piastres d'amende.

"Il nous aurait été fait en outre des représentations par les Sieurs Officiers de milice du district de la Pointe Claire, qu'ils auraient été également condamnés par la dite sentence à payer les frais mentionnés aux pièces qu'ils nous ont présentées, où il est spécifié qu'ils ont jugé "selon leurs lumières, n'ayant jamais étudié le droit;" et qu'en outre ce n'a été qu'à la *persécution* des parties qu'ils ont ouï tant de témoins.

"Nous, parties ouïes, vû la justification des Sieurs Officiers de milice et en outre l'extraordinaire qui n'est que suivant les intentions de notre placard de justice, et les papiers à nous présentés, avons ordonné ce qui suit:

"Savoir, que les articles mentionnés dans la dite sentence qui condamne les dits Officiers à des frais, sont cassés et annulés, ainsi que l'article qui spécifie de faire enrégistrer la dite sentence sur le *Régistre de la Pointe Claire*. Et pour à l'égard de Charles et Jacques Robidou avons ordonné ce qui suit:

"1°. Chaque partie payera les témoins qu'il a menés à la Chambre de la Pointe Claire et les significations des ordres donnés aux dits témoins, et les deux piastres par la dite Chambre seront payées par moitié aux dites parties.

"2°. Les huit piastres d'amende condamnée par la Chambre de la Pointe Claire, qui doivent servir à payer le tems des officiers assemblés, ainsi que le greffier, seront payées par Jacques Robidou, pour avoir eu de si mauvais procédés contre le demandeur.

voit
men
qu'i
et d
aucu
Châ

"
Si
d'y v
"Ch

Av
dans
"L
"lien
"à ci
"nez
"de 3

"
"Il
"le dé
"gouv
"et su
"Don

En v
tout ce
laquelle
1760."
Mon

M. C
ris, pou
que cel
leur am
seigneu
ne l'ave

"3°. Charles Robidou payera une piastre d'amende, pour n'avoir point exécuté les ordres du Capitaine pour tracer les chemins.

"Et pour les six piastres d'amende dont les parties sont également condamnées à payer par le Conseil militaire, ordonnons qu'ils n'en payeront que chacun trois, pour les raisons y contenues et défendons à l'avenir aux dites parties de s'intenter l'une à l'autre aucun procès, sans des raisons solides. Mandons, &c. Donné au Château de Montréal, le 15 Mai 1762."

"THS. GAGE."

"Par son Excellence—G. MATURIN."

Si ce jugement contient des singularités, on ne peut s'empêcher d'y voir un désir bien prononcé de réprimer le despotisme de la "Chambre Militaire."

Avertissement et Signalement—d'un genre singulier, qui se trouve dans le "Régistre des Appels," avec quelques autres.

"Le nommé TRAVERS, charretier à Québec, a assassiné au dit lieu, le 20 du présent mois, le nommé St. Louis. Ce Travers "a cinq pieds de haut, les cheveux châtons, menu du corps, le nez croche, les yeux creux, barbe rousse, visage affreux, et âgé de 30 ans ou environ."

"RALPH BURTON, &c. &c."

"Ordre circulaire à tous les Capitaines de milice et autres Officiers du Gouvernement de Montréal."

"Il vous est ordonné de faire appréhender et saisir par corps le dénommé ci-dessus, en quelque endroit qu'il se trouve dans le gouvernement de Montréal, et de le faire conduire, sous bonne et sure garde es prisons royales de cette ville. Mandons, &c. Donné à Montréal, le 26 Avril 1764."

(Point Signé.)

En voilà bien long, Mr. Bibaud; mais il convenait de réunir tout ce qui avait rapport à l'Histoire légale du Règne militaire, à laquelle il ne semble plus manquer que le—"Placard du 22 Sept. 1760."

E. T.

Montréal, 2 Avril 1827.

ANECDOTES.

M. COLBERT ayant appelé les plus notables marchands de Paris, pour les consulter, les pria de parler librement, et leur dit que celui qui parlerait avec le plus de franchise serait son meilleur ami. Un nommé HAZON prit la parole, et lui dit: "Monseigneur, vous avez trouvé le charriot renversé d'un côté, et vous ne l'avez relevé que pour le renverser de l'autre." M. Colbert

lui répondit avec une vivacité qui témoignait son mécontentement. "Comme vous parlez! mon ami,—Monseigneur, reprit Hazon, je demande très humblement pardon à V. G. de la folie que j'ai faite de me fier à votre parole."

GELLERT, célèbre fabuliste allemand, demeurait à Leipsic. Il arriva un jour dans cette ville, au commencement d'un hiver, un paysan saxon conduisant un charriot de bois de chauffage. Il s'arrêta devant la porte de M. Gellert, et parlant à lui-même, lui demanda: "S'il n'était pas ce monsieur qui faisait de si belles fables?" Sur sa réponse, le paysan, avec des yeux brillants de joie et beaucoup d'excuses de la liberté qu'il prenait, le pria d'accepter sa voiture de bois, comme une faible marque de sa reconnaissance pour le plaisir que lui avaient fait ses fables.

Une demoiselle un peu galante faisait un jour mille questions à MONTESQUIEU, sans qu'il répondît à aucune. Ce grand homme enfin impatienté, saisit le moment où elle lui demandait ce que c'était que le bonheur? "Le bonheur," lui dit-il, "c'est la fécondité pour les reines, la stérilité pour les filles, et la surdité pour ceux qui sont auprès de vous."

Montesquieu était très doux envers ses domestiques. Un jour néanmoins, il les gronda vivement; mais se retournant ensuite, en riant vers une personne témoin de cette scène: "Ce sont," lui dit-il, "des horloges qu'il est quelquefois besoin de remonter."

M. DE SAINT-ONGE, auteur d'une traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide*, était le protégé de M. DE LAHARPE, mais il n'avait pas le bonheur de plaire à son épouse. Un jour, s'étant présenté chez cette dame, il n'en reçut pas un accueil très flatteur: "Pourrais-je parler à M. de Laharpe?" lui dit-il.—Non, monsieur, lui répondit-elle.—Puis-je l'attendre ici?—Non, monsieur.—Mais je suis un de ses amis.—Vous vous trompez; M. de Laharpe n'a pas d'amis."

On demandait à STERNE, auteur de *Tristram Shandy*, s'il n'avait pas trouvé à Paris, quelque caractère original, dont il pût faire usage dans son roman? "Non, répondit-il, les hommes y sont comme les pièces de monnaie, dont l'empreinte est effacée par le frottement."

Un bout de manuscrit sortait de la poche d'un auteur que FERRON n'aimait pas. Le malin journaliste dit, en l'apercevant: "Cet auteur est bien (heureux d'être) connu; car on ne manquerait pas de le voler."

Un Gascon perdait constamment au jeu: touchée de son malheur continu, une femme ne put s'empêcher de le plaindre.—"Madame, lui dit-il, épargnez-vous ce mouvement de pitié: ce n'est pas moi qu'il faut plaindre; ce sont ceux à qui je dois, qui perdent."

dan
ne

le
"C

L
ils v
Pie
min
mina
Maij
cette
fleur
Ah!

petits

Un

Pie V

voir t

le tro

conten

tre, fo

veillan

Pie VI

"Jeun

insista

On r

CALON

tagéant

Un o

des seco

n'ai que

vous suff

un court

vez-vous

pressa de

à ses vin

sant: "E

aussi à v

Un ho

vers le vis

ait mal qu

On vantait devant le comte d'ADHE'MAR, les progrès de madame de POMPADOUR dans la langue allemande: "Cela n'étonne point," répondit-il; "car elle écorche joliment le français."

Un jeune homme présentant une pièce de vers à CRE'BILLON, le papier échappa des mains du censeur, et vola dans le feu:— "Cette pièce," dit-il en souriant, "n'a pas manqué sa vocation."

Les paysans ne voient de beautés dans les campagnes, que là où ils voient leurs revenus. Je rencontrai un jour, dit Bernadin DE ST-PIERRE, dans le voisinage de l'abbaye de la TRAPPE, sur le chemin caillouteux de Notre-Dame d'Apré, une paysanne qui cheminait avec deux gros pains sous son bras. C'était au mois de Mai; il faisait le plus beau temps du monde: "Voilà, dis-je à cette bonne femme, une charmante saison; que ces pommiers en fleurs sont beaux! Comme ces rossignols chantent dans ces bois! Ah! me répondit-elle, je me sôucie bien de ces bouquets et de ces petits piauleux! c'est du pain qu'il nous faut."

Un jeune peintre copiait un tableau dans le Vatican; le pape PIE VI l'avait remarqué dans ses promenades, et se plaisait à le voir travailler avec goût et facilité. Un jour, il lui dit de venir le trouver; qu'il lui donnerait accès dans plusieurs endroits qui contenaient des morceaux superbes et précieux. Le jeune peintre, fort embarrassé, balbutia qu'il ne pouvait profiter de la bienveillance du Saint-Père, parce qu'il n'était pas de sa communion. PIE VI, frappant doucement sur l'épaule du jeune peintre, lui dit: "Jeune homme, les arts sont tous de la même communion." Il insista pour vaincre sa timidité, et il lui fut utile dans ses études.

On regardait la nouvelle compagnie des Indes, créée par M. DE CALONNE en 1787, comme une charlatanerie; M. DE BIEVRE, partageant l'opinion du public, trouva pour anagramme des mots

Compagnie des Indes Orientales,
Atelier composé d'ânes indignes.

Un officier se présenta un jour devant JOSEPH II, et implora des secours nécessaires à sa femme et à sa fille malades. "Je n'ai que vingt-quatre souverains d'or," lui dit l'empereur, "s'ils vous suffisent, les voilà."—"C'est trop," interrompit sur le champ un courtisan, "vingt-quatre ducats seraient suffisants." "Les avez-vous?" demanda le monarque. Le courtisan officieux s'empressa de les tirer de sa bourse. Le prince les prit, et les joignant à ses vingt-quatre souverains, il les remit à l'officier, en lui disant: "Remerciez monsieur, puisqu'il est bien aise de contribuer aussi à votre soulagement."

Un homme fort laid venait de recevoir un coup de fouet à travers le visage. Une dame lui dit: "C'est singulier! il suffit qu'on ait mal quelque part pour qu'on s'y attrappe."

Un médecin soutenait à FONTENELLE, que le café était un poison lent: "Oui-dà?" dit le philosophe, en souriant; "il y a plus de quatrevingts ans que j'en prends tous les jours." Voilà ce qu'on appelle une preuve sans réplique.

Le poète CHARLEVAL, irrité contre une dame qui lui avait joué pièce, fit, pour se venger d'elle, l'épigramme suivante

Lise a beau faire la mignarde,
Chaque jour elle s'enlaidit:
Ce n'est pas que je la regarde,
Mais tout le monde me le dit.

MES EXTRAITS.

Monsieur Bibaud,

Pourquoi ne contribuerais-je pas comme un autre à votre Journal? Si je ne puis *composer*, je puis bien au moins *copier*...éh bien! chacun selon son petit talent, et si je sais choisir, j'aurai montré de la lecture et du goût...Du goût?...mais! n'en a pas qui veut.

VOYONS.

EPIGRAMME.

J'ai vu, me dit un jouvenceau,
A la faveur du clair de lune,
Un revenant sur son tombeau;
Ma frayeur ne fut pas commune:
Le terrible fantôme avait
Longues oreilles, couleur sombre,
Et forme entière d'un Baudet...
"Mon cher," répondis-je au Cadet,
"Vous avez eu peur de votre ombre."

Remède pour l'asthme. Williams MASTERS, Ecuyer, qui mourut, en 1799, colonel sous l'ancien Duc de CUMBERLAND, reçut dans un combat, une balle de mousquet à travers les poumons, ce qui le guérit radicalement d'un asthme violent. Le Duc avait coutume de dire, quand quelqu'un de ses officiers se plaignait de cette incommodité, qu'il devait se faire tirer à travers les poumons, comme Masters. (*The Soldiers Companion.*)

La Compagnie du Vieillard. Au commencement de la guerre américaine, en 1775, il fut formé à Reading, en Amérique, une compagnie de volontaires, qui fut nommée la Compagnie du Vieillard. Elle se composait de 80 Allemands de l'âge de 40 ans et au-dessus: l'individu qui, à leur premier rassemblement, les con-

duisit en campagne, était âgé de 97 ans, était depuis 40 ans au service régulier, et s'était trouvé à dix-sept batailles rangées; et le tambour était âgé de 84 ans. (*Ibid.*)

QUATRAIN.

Où l'on me verse du bon vin,
Volontiers je fais longue pause;
Comme les fleurs de mon jardin,
Je prends racine où l'on m'arrose.

Blessure singulière. A la mémorable bataille de Leipsic, un soldat reçut à la tête une balle de mousquet qui lui pénétra le crane, mais échappa alors à la recherche du chirurgien. Le blessé se plaignit dès lors de violents et continuels maux de tête, et éprouva, de temps en temps, jusqu'à sa mort, arrivée onze mois après, des accès d'épilepsie. On lui ouvrit la tête alors et l'on trouva la balle dans la cervelle même.

(*Hufeland's Journal of Medicine.*)

HUITAIN.

Les regrets avec la vieillesse,
Les erreurs avec la jeunesse,
La folie avec les amours;
C'est ce que l'on voit tous les jours.
L'enjouement avec les affaires,
Les grâces avec le savoir,
Le plaisir avec le devoir;
C'est là ce que l'on ne voit guères.

L'Assomption, 2 Avril, 1827.

IDYLLE.

MIRTILE, CORILAS, LE'ONIDAS.

M. Que cet endroit est beau! Cette belle rivière;
En promenant son eau si tranquille et si claire,
Renferme en ses détours de beaux prés verdoyants. *
Des arbres alignés et des saules pliants
Bordent des deux côtés son paisible rivage:
Allons donc nous asseoir sous leur charmant ombrage.
L. Allons donc nous asseoir sur le tendre gazon.
C. O Mirtile, vois-tu ce joli papillon?
Comme il voltige, hélas! il nous voit, il s'envole;

* Campagne près de l'ancien pont du Passage, en allant vers l'Hôpital-général de Québec.

Mais il revient déjà de sa course frivole.
 Le voila reposé sur ces charmantes fleurs.
 Qu'il montre avec plaisir les superbes couleurs
 Qui nuancent si bien ses ailes argentées!
 Des lisières d'or, de pourpre tachetées,
 Où brille un doux duvet, couvrent légèrement
 Les magnifiques bords de ses ailes d'argent.
 L. Des plumes, Corilas, en manière d'aigrette,
 Parent mignonnement sa gracieuse tête.
 M. Corilas, Corilas, il est sous mon chapeau!
 C. Montre donc, cher Mirtile; ah! vraiment, il est beau.
 L. Nous l'avons assez vu; vois sa chère compagne,
 Qui semble l'appeller dans la verte campagne.
 Serait-il malheureux? Laissons-le donc partir.
 M. Eh bien! j'ouvre ma main: vois avec quel plaisir
 Il voltige déjà dans la verte prairie;
 Il a déjà rejoint sa compagne chérie.
 Mais enfin nous voici dans ces charmants endroits,
 Où nous voulions venir nous reposer tous trois.
 Qu'on est bien, à l'abri de ces épais feuillages!
 Le souffle caressant des zéphires volages.
 Qui règnent dans ces lieux rafraîchit l'air brulant.
 L. Il règne autour de nous un agréable vent:
 Sous ses légers efforts, vois comme l'herbe épaisse
 S'abaisse en ondoyant, se courbe et se redresse.
 Son murmure est charmant, et ces jolis oiseaux
 Y joignent tendrement leurs ramages nouveaux.
 C. Que leur gaité me plaît! ils volent à l'envie,
 Dans ces saules touffus, qui coupent la prairie.
 M. On ne peut trop vanter la beauté de ces lieux:
 Mais pour qu'ils soient encor pour nous plus précieux,
 Sur cet arbre gravons nos noms: leurs caractères
 Croîtront de jour en jour: nos amitiés sincères
 Croîtront aussi comme eux; et Pan, le dieu des champs,
 Sera témoin secret de nos tendres sermens.
 C. Oui, gravons y nos noms: l'amitié vertueuse
 Ne pourrait entre nous devenir malheureuse.
 M. La seule vertu doit toujours régler nos pas.
 C. Ah! que le souvenir, mon cher Léonidas,
 De ces noms sera doux, si nous sommes fidèles.
 Mais si nous oublions des promesses si belles....
 Ah! détournons de nous ce funeste penser.
 L. Mais déjà le soleil commence à s'abaisser;
 L'ombre s'augmente; hélas! il faut qu'on abandonne
 Cet endroit enchanteur, et les plaisirs qu'il donne.
 M. Nous reviendrons encor revoir ces lieux charmants.
 C. Oh! oui, nous reviendrons; mais partons, il est temps.

La Bibliothèque Canadienne.

TOME IV.

MAI, 1827.

NUMERO 6.

HISTOIRE DU CANADA.

CEPENDANT, le départ de M. Talon et la mort du P. Marquette avaient fait perdre de vue le Mississipi, et M. de Frontenac, occupé de ses différens avec l'évêque et l'intendant, et du soin de maintenir la paix parmi les sauvages, pour l'intérêt et la sûreté de la colonie, ne prenait aucune mesure pour achever la découverte de ce fleuve. Enfin ROBERT CAVELIER DE LA SALE, de Rouen, qui était passé, depuis quelques années, en Amérique, afin d'y tenter quelque entreprise capable de l'enrichir et de lui faire honneur, comprit que rien n'était plus propre à le faire parvenir à son but, que d'entrer dans les vues de M. Talon sur la découverte du Mississipi et des pays qu'il arrose.

Homme instruit, actif, entreprenant, résolu, persévérant, M. de la Sale possédait la plupart des qualités requises pour l'exécution d'une grande entreprise; mais trop de hauteur dans le caractère, et beaucoup de roideur et de dureté dans l'exercice du pouvoir, l'empêchèrent toujours de réussir complètement, ou sans de grandes difficultés, et furent à la fin la principale cause de ses malheurs. Son premier dessein avait été de chercher par le nord ou l'ouest du Canada, un passage au Japon et à la Chine. * Il était venu dans la Nouvelle France avec ce projet pour toute richesse; mais rien ne le rebuta: il se fit des amis et des protecteurs, et travailla avec un zèle infatigable à acquérir les moyens et les connaissances dont il avait besoin. Il en était là, lorsque le sieur Joliet arriva à Montréal, avec la nouvelle de sa découverte. M. de la Sale eut une conférence avec lui, et ne douta plus que le Mississipi ne se déchargeât dans le golfe du Mexique, et résolut de le reconnaître lui-même jusqu'à son embouchure. Il s'ouvrit de son dessein au comte de Frontenac, dont il avait su gagner les bonnes grâces. Ce général lui promit de l'aider de tout son pouvoir; et par son conseil, il passa en France, afin d'obtenir les fonds et l'autorité nécessaires pour mettre son dessein à exécution. Il fut bien accueilli de M. DE SEIGNELAY, qui avait succédé à son père dans le département de la marine; obtint du roi la seigneurie de Cataro-

* Un accident arrivé à M. de la Sale, trois lieues au-dessous de Montréal, où il fut retenu quelque temps, fit donner à l'endroit le nom de LA CHINE, par dérision de son projet de se rendre dans l'empire de ce nom par le Canada.

couy, à condition qu'il bâtirait le fort en pierres, et reçut des pleins pouvoirs pour continuer les découvertes commencées. Il partit de Larochelle le 14 Juillet 1678, avec une trentaine d'hommes, ouvriers et matelots, et le chevalier de TONTI, fils de l'inventeur de la tontine, qui avait un frère en Amérique, et qui lui avait été recommandé par le prince de CONTI.

Arrivé en Canada, la Sale rebâtit le fort de Catarocouy, fit construire une barque pour naviguer sur le lac Ontario, et se rendit dedans à Niagara, où il traça le plan d'un nouveau fort. Cette première barque s'étant brisée, après plusieurs voyages heureux, il en fit construire une plus grande, qu'il appella le *Griffon*, pour naviguer sur le lac Érié. Cette seconde barque périt bientôt après, dans une tempête, ou selon un autre rapport, fut détruite par les sauvages. Suivant une relation, une troupe d'Outaouais ayant aperçu, un jour, le Griffon dans une anse, ils y accoururent, et sous prétexte de voir une chose nouvelle pour eux, demandèrent la permission d'y entrer. L'ayant obtenue, ils massacrèrent les cinq hommes qui se trouvaient dans le bâtiment, et y mirent ensuite le feu.

Quoiqu'il en soit, ces pertes étaient pour M. de la Sale des malheurs que ne répareraient pas entièrement les courses mercantiles que faisait pour lui, ça et là, le chevalier de Tonti. Un nouveau contre-temps vint encore mettre obstacle au succès de son entreprise. Les Illinois, dont les Français venaient de se faire des alliés, et sur lesquels il comptait le plus pour réussir, furent battus par les Iroquois, presque sous les yeux du chevalier de Tonti qu'il avait envoyé en avant avec quelques hommes. Ces sauvages, à qui de Tonti avait fait des promesses qu'il ne put remplir, firent mauvaise figure aux Français. On ne pouvait d'ailleurs compter sur les Outaouais, et l'on avait tout à appréhender de la part des Iroquois. La Sale se trouvait dans une position très embarrassante; car il n'avait pas à craindre du côté des sauvages seulement, mais encore de ses propres gens, dont il s'était fait détester. Leur haine contre lui se porta à un tel excès, que sur la fin de 1679, ils complottèrent de l'empoisonner. Ils furent découverts, prirent la fuite, et furent remplacés par de jeunes Illinois de bonne volonté.

Cet incident ne lui fit rien perdre de sa hauteur et de sa rudesse, non plus que de sa fermeté et de son courage: loin de renoncer à ses projets, il envoya, en 1680, un nommé DACAN et le P. HENNEPIN, récollet, pour remonter le Mississippi jusqu'à sa source, s'il était possible. Ces deux voyageurs, partis du fort *Crève-cœur*, remontèrent le Mississippi jusque vers le 46^e. degré de latitude, où ils furent arrêtés par une cataracte à laquelle ils donnèrent le nom de *Sault de St. Antoine*. Ils tombèrent alors entre les mains des Scioux, qui les retinrent prisonniers, mais ne les maltraitèrent point. Délivrés ensuite par des Français venus

du Canada, ils descendirent le Mississipi jusqu'à la mer, et revinrent au fort Crève-cœur, sans qu'il leur fût arrivé rien d'extraordinaire.

De la Salle traça le plan d'un nouveau fort sur la rivière des Illinois, chargea Tonti de le construire, et revint à Catarocouy. A peine de Tonti avait-il commencé l'ouvrage, qu'on lui vint dire que les Français qui avaient été laissés au fort de Crève-cœur s'étaient mutinés. Il s'y rendit en hâte, et n'y trouva plus qu'une huitaine d'hommes: les autres étaient partis avec tout ce qu'ils avaient pu emporter.

Peu de temps après, les Iroquois parurent en armes, au nombre de six cents, à la vue des villages des Illinois, et cette irruption ayant augmenté la défiance de ces derniers contre les Français, le chevalier de Tonti se trouva dans un étrange embarras. Il prit le parti de se faire médiateur entre les deux tribus, et il employa avec succès, dans cette négociation, les PP. DE LA RIBOURDE et MEMBRE', récollets, qui étaient demeurés avec lui à Crève-cœur. Mais la paix qui se fit alors ne fut pas de longue durée; car les Iroquois, devenus plus fiers par la crainte qu'on paraissait avoir d'eux, recommencèrent bientôt leurs hostilités, et entreprirent de chasser les Français de la rivière des Illinois. De Tonti ne se croyant pas en état de défendre son fort, en sortit le 11 Septembre 1680, avec sa garnison, qui ne se composait que de cinq Français et des deux religieux dont nous venons de parler, l'un desquels, (le P. de la Ribourde,) fut tué, dans la retraite, par des Kikâpous, qui le rencontrèrent dans un bois, où il se reposait, pendant qu'on faisait sécher des pelleteries sur le rivage.

M. de la Salle ne fut pas informé de la retraite, et en arrivant à Crève-cœur, dans le printems de 1681, il fut assez surpris de n'y trouver personne. Il mit garnison dans ce fort; acheva celui qui avait été commencé, l'année précédente, et lui donna le nom de *St. Louis*. Après avoir employé trois mois à lever des hommes, et à faire les autres préparatifs du voyage, il descendit la rivière des Illinois, avec de Tonti, se trouva sur le Mississipi le 2 Février 1682, prit solennellement possession du pays des Arkansas, chemin faisant, et arriva le 9 Avril, à l'embouchure du fleuve. Après un court séjour sur les bords de la mer, il remonta le Mississipi, et alla hiverner à la Baie du lac Michigan. Aussitôt que la navigation fut libre, il descendit à Québec, d'où il s'embarqua pour la France.

Cependant, pour reprendre les choses d'un peu plus haut, la Nouvelle-France se voyait, depuis quelque temps, menacée d'une nouvelle guerre de la part des Iroquois. Ses forces semblaient diminuer de jour en jour; car dans le dernier recensement, fait en 1679, la population ne se trouva composée que de 8515 personnes, sans y comprendre le gouvernement de l'Acadie, où il y avait peu de monde. Néanmoins, quoique les Iroquois ne gardassent pas

fort exactement les articles de paix dont on était convenu avec eux, ils paraissaient ne vouloir déclarer la guerre aux Français, qu'après avoir pris leurs mesures pour la faire avec avantage.

Plusieurs choses avaient contribué à rendre de nouveau les Iroquois ennemis des Français: le colonel DUNGAN, gouverneur de la Nouvelle-York pour les Anglais, leur faisait donner des marchandises à beaucoup meilleur marché que ne le pouvaient faire les premiers, et leur ôtait par là le besoin de les ménager et d'avoir avec eux des relations amicales; et il était survenu quelques affaires fâcheuses et propres à aigrir les esprits. Deux Français ayant été tués par des Iroquois, dans les environs du lac Supérieur, le sieur DULUTH, entre les mains de qui tombèrent les meurtriers, les fit passer par les armes. Cet acte de justice militaire fut regardé par les sauvages comme un acte de violence insigne et un attentat à leur indépendance. Au mois de Septembre 1681, un chef tsonnonthouan fut tué par un Illinois, à Michilimakinac, chez les *Kiskacons*, tribu outaouaise, et conséquemment regardée comme alliée des Français. Dès que le comte de Frontenac eût été informé de la chose, il envoya aux Cantons un homme de confiance pour leur persuader de suspendre toute vengeance et toute hostilité, jusqu'à ce qu'il eût eu le temps de leur faire rendre justice; et pour les inviter à lui envoyer à Catarocouy, où il devait se trouver en personne, des députés avec lesquels il pût traiter de cette affaire, et de tous les autres sujets de plainte qu'on pouvait avoir de part et d'autre. Il reçut pour réponse, que s'il voulait leur parler, il devait se rendre jusqu'à l'embouchure de la rivière d'Onnontagué, ou *Chouaguen*.

C'était la première fois que les Iroquois le prenaient sur ce ton de hauteur avec le gouverneur général du Canada. Il leur repliqua sur le même ton, et poussa même encore plus loin la fierté; car les Cantons, ou quelques uns d'eux, à la persuasion du P. DE LAMBERVILLE, missionnaire chez les Onnontagués, ayant enfin consenti à envoyer des députés à Catarocouy, M. de Frontenac leur fit dire qu'il n'irait pas au-delà de Montréal; que si les Iroquois voulaient lui parler, il les y attendrait jusqu'au mois de Juin; mais que, passé ce temps, il retournerait à Québec. Les Iroquois parurent ne pas se rendre d'abord à cette proposition; mais quelque temps après, comme le gouverneur faisait la visite des côtes de Montréal, il rencontra le sieur LAFOREST, major de Catarocouy, accompagné de cinq sauvages. C'étaient des députés des cinq cantons, qui venaient assurer Ononchio, qu'ils étaient disposés à vivre en paix avec lui et avec ses alliés, à l'exception des Illinois, néanmoins, jusqu'à ce qu'ils eussent fait satisfaction. Le 11 Septembre, le gouverneur donna audience au chef de la députation, nommé TEGANISSORENS, lui fit de beaux présents, et n'oublia rien pour l'engager à faire ses efforts pour empêcher une rupture avec les Illinois. Il le promit; mais il n'avait pas le secret

de sa nation, comme nous venons d'en donner la preuve, en parlant de M. de la Sale.

A peine ces premiers députés étaient-ils partis, qu'il en arriva d'autres de la part des Kiskacons, des Hurons de Michilimakinac et des Miamis. M. de Frontenac recommanda fortement aux premiers de donner satisfaction aux Tsonnonthouans. Ils répondirent qu'ils avaient chargé les Hurons de leur présenter des colliers de leur part; mais que ceux-ci, loin de s'acquitter de leur commission, n'avaient cherché qu'à aigrir davantage les Iroquois contre leur tribu. Le gouverneur voulut les engager à faire de nouvelles démarches; mais tout ce qu'il put obtenir d'eux, ce fut la promesse qu'ils demeureraient sur la défensive.

Les choses en étaient là, lorsque M. LEFEBVRE DE LA BARRE, gouverneur, et M. DE MEULES, intendant, arrivèrent à Québec, pour remplacer le comte de Frontenac et M. Duchesneau, qui avaient été rappelés tous deux en même temps. Les commissions des deux nouveaux fonctionnaires étaient du mois de Mai, 1682. Dans les instructions dont elles étaient accompagnées, le roi recommandait au premier d'entretenir une parfaite correspondance avec le comte de BLENAC, gouverneur-général des îles françaises de l'Amérique, dans la persuasion que ces deux colonies pouvaient tirer de grands avantages de l'échange réciproque de leurs denrées; et au second, de s'étudier à bien vivre avec le gouverneur-général; ajoutant que s'il voyait faire à M. de la Barre, dans l'exercice de sa charge, des choses manifestement contraires au bien du service, il devait se contenter de lui faire ses représentations, en l'avertissant qu'il serait obligé d'en rendre compte au conseil de sa majesté.

On apprit bientôt que la députation de Téganissorens n'avait eu d'autre motif de la part des Iroquois que d'amuser les Français, et que la guerre était commencée contre les Illinois. M. de la Barre attribua cet événement aux démarches de M. de la Sale, contre lequel il se laissa prévenir, en apparence, à son arrivée en Canada. Dès le 14 Novembre de cette même année 1682, il écrivit au ministre, que l'imprudence de la Sale avait allumé la guerre entre les Iroquois et les Français, et que la colonie pourrait bien être attaquée avant qu'elle fût en état de se défendre. Il ajoutait que le P. Hennepin, qui venait d'arriver à Québec, pour passer en France, n'avait voulu lui rien communiquer des nouvelles découvertes; qu'il ne les croyait pas importantes; mais qu'il paraissait que la Sale avait de mauvais desseins.

Dans une autre lettre datée du 30 Avril 1683, M. de la Barre dit qu'il est convaincu de la fausseté de tout ce qu'on avait publié des découvertes dont la Sale avait fait part au ministère, par un Père récollet; que ce voyageur était actuellement avec une vingtaine de vagabonds, français et sauvages, au fond de la Baie, où il tranchait du souverain, pillait et rançonnait tous ceux de sa

nation, exposait les peuples aux incursions des Iroquois, et couvrait toutes ces violences du prétexte de la permission qu'il avait du roi de faire seul le commerce dans les pays qu'il découvrirait; en quoi il était d'autant moins fondé, que la Baie et ses environs étaient connus et fréquentés des Français, longtems avant son arrivée en Amérique; mais que son privilège expirant le 12 Mai prochain, il faudrait bien qu'il descendit à Québec, où ses créanciers, à qui il était redevable de plus de trente mille écus, l'attendaient avec impatience.

Il y avait sans doute quelque chose de fondé dans ces accusations; mais heureusement pour M. de la Sale, sa cause fut portée devant un tribunal où l'on était prévenu en sa faveur. "Ce n'est pas, dit Charlevoix, que M. de Seignelay le crût tout-à-fait exempt des défauts qu'on lui reprochait; mais jugeant par lui-même de ses talens, il crut devoir les employer," comme nous le verrons plus bas.

(*A Continuer.*)

ESSAI D'UNE NOUVELLE HISTOIRE ROMAINE.

(*Par l'Abbé Barthelemy. Suite et fin.*)

Je raconte des choses étranges; j'en rapporterai d'autres qui ébranlent également notre foi. Mais PLUTARQUE l'affermir par deux fortes raisons; la première, tirée de l'ordre éternel des convenances, suivant lequel le colosse prodigieux de la grandeur romaine ne pouvait s'établir que sur des prodiges; la seconde, tirée des jeux de la fortune qui, suivant PINDARE, gouverne le monde, et qu'il est inutile d'interroger, puisqu'elle a toujours dédaigné de rendre ses comptes. Je continue. Après la louve et le pivers, arrivèrent auprès du berceau FAUSTULUS et ACCA, sa femme.—Faustulus était un homme vertueux, que ses services avaient élevé au rang de premier berger du roi. Acca n'avait pas de grandes vertus; mais elle avait de grandes faiblesses, qui lui valurent beaucoup de douceurs, pendant sa vie, et les honneurs divins, après sa mort. Ces heureux époux se chargèrent de l'enfance des princes, et confièrent ensuite leur éducation à un maître d'école résidant à Gabies, à quatre lieues de distance de leur chaumière.

Ils s'y distinguèrent dans les exercices du corps et dans ceux de l'esprit; et, après y avoir puisé le goût des lettres, de la musique et de la tactique des Grecs, ils revinrent, à l'âge de dix-huit ans, au mont Palatin, pour y garder les troupeaux du roi Amulius.

Tout en eux était imposant, la taille, le maintien, l'éloquence, mais surtout la force et le courage: leurs bras vigoureux portaient des coups mortels aux animaux qu'ils poursuivaient à la chasse,

et aux pâtres étrangers qui osaient franchir les limites qui leur étaient assignées.

Faustulus leur apprit enfin le secret de leur naissance; et dès l'instant même, ils rassemblent un grand nombre de gens sans aveu, marchent à la capitale, brisent les fers de leur mère Sylvie, font mourir Amulius, et rendent la couronne à leur grand-père Numitor, qui tenta vainement de les retenir auprès de lui; ils savaient qu'obligés de vivre en mauvaise compagnie, ils ne pouvaient plaire à la cour d'Albe, et qu'une liberté sans licence commençait à déplaire à leurs soldats. Un autre motif hâta leur départ; ils voulaient, à l'exemple des anciens héros, bâtir une ville qui transmitt leur nom à la postérité; déjà même Romulus en avait tracé le plan.

Autour du mont Palatin sont six autres collines, qui pouvaient toutes, à leur sommet, recevoir la ville éternelle. Rémus se décida pour le mont Aventin, parce qu'il était de meilleure défense que les autres; Romulus, pour le Palatin, parce qu'il les avait reçus à leur naissance. Les deux projets furent agités dans l'assemblée générale, et il fut réglé que l'on s'en tiendrait à celui que les dieux indiqueraient eux-mêmes. Rémus aperçut six vautours dans un coin du ciel: Romulus s'écria aussitôt qu'il en voyait douze dans un autre coin. Fallait-il se décider sur la priorité de la découverte, ou sur le nombre des oiseaux? Les esprits s'échauffèrent, on en vint aux mains; Remus périt dans le combat. On dit que ce fut son frère qui le tua, le pleura et l'enterra.

On acheva aussitôt l'enceinte de Rome. La forme en était aussi carrée que celle de Babylone. Dans le milieu s'élevèrent mille cabanes: celle de Romulus les surpassait toutes en magnificence. Des roseaux, artistement entrelacés, soutenaient le chaume dont elle était couverte. Il avait pour lit de la paille, pour chevet une botte de foin.

Le goût des arts et l'amour de la gloire attira son attention sur les monumens publics. Il conserva une petite chapelle, située au pied du mont Palatin, où les chiens et les mouches n'osaient entrer, depuis qu'Hercule y avait offert un sacrifice. Il bâtit sur le Capitole, en l'honneur de Jupiter, un temple dont la longueur était d'environ quinze pieds, et la hauteur telle qu'il fût possible d'y placer la statue de Jupiter, quoiqu'elle fût en pied et de grandeur naturelle. Enfin, s'étant emparé d'une ville d'Italie, il se trouva, parmi les dépouilles, un char de bronze; il eut l'attention de le consacrer à Vulcain et d'y placer sa propre statue, avec une inscription, qui fut composée en Grec, parce qu'elle devait être lue par des Latins.

L'histoire nous a laissé quelques traits du caractère de ce prince: elle parle en particulier de la noblesse de ses sentimens, de ses vertus, de sa prudence consommée, de son respect pour les dieux, et de sa haine contre toute espèce d'oppression.

Voici l'usage qu'il fit de ces belles qualités, quand il voulut augmenter le nombre de ses sujets.

Il ouvrit un asyle où fondirent tout à coup des hordes d'esclaves fugitifs, de débiteurs insolubles et d'assassins avérés. Il les mit au rang des citoyens, et répondit aux plaintes qu'il recevait de toute part, que telle était la volonté d'Apollon.

Mais il voyait sa colonie prête à périr faute de femmes; car les nations voisines refusaient de s'allier avec un tas de brigands dont il était entouré: il trouva le moyen de vaincre leur répugnance, en les invitant à des jeux qu'on devait célébrer à Rome. Des tribus de Sabins s'y rendirent avec leurs familles. Les premiers spectacles excitèrent une admiration générale. Le dernier jour des fêtes, Romulus prescrivit à ses soldats d'enlever les filles de ces étrangers, mais de respecter leurs femmes. Ce serait un beau sujet de prix à proposer que de demander comment, dans ce tumulte épouvantable, les ravisseurs purent exécuter les ordres de leur maître. Cependant ils mirent tant de discernement dans leur choix, que de trente, ou six cents quatre-vingt trois prisonnières, (car les auteurs anciens varient un peu sur le nombre), il ne se trouva qu'une femme mariée: on l'avait enlevée par mégarde, et Romulus l'épousa pour la singularité du fait.

Cette entreprise eut des suites: on fit la guerre, la paix, la guerre une seconde fois; enfin, un traité confondit en un seul peuple les Romains et une partie des Sabins.

Romulus n'avait cessé de s'occuper du gouvernement et des lois. Un jour, ayant rassemblé tous les habitans de Rome, il dit aux uns: Soyez patriciens et protecteurs; il dit aux autres: Soyez plébéiens et protégés; et cela se fit ainsi. Il choisit dans la première classe cent conseillers d'état qui devaient partager avec lui les soins d'une si grande administration; car il commandait à plus de trois mille hommes. Quand un certain nombre de familles sabinnes se furent établies au Capitole, on nomma cent autres sénateurs.

Des lois qui entretenaient les mœurs et la tranquillité dans Rome, donnèrent une haute idée du législateur; des guerres et des victoires continuelles en offrirent une plus haute du conquérant. Mais Romulus fut trop ébloui de tant de succès: il flatta les plébéiens pour augmenter son pouvoir; et blessa les sénateurs, en cessant de les consulter.

Sa mort fut aussi merveilleuse que sa vie. Pendant qu'il parlait au milieu de l'assemblée générale, il s'élève une tempête dont on ne peut décrire la violence: il parlait de tous les points du ciel des tourbillons et des tonnerres effroyables; des torrens d'eau tombaient sur la terre, et la nuit la couvrait de ténèbres épaisses. — Le peuple épouvanté prend la fuite: il revient après l'orage; il voit les patriciens immobiles dans leur place, et n'apercevant point Romulus, il les soupçonne, et bientôt les accuse de l'avoir

mis en pièces, et d'en avoir caché les morceaux dans leurs poches. On allait les fouiller, lorsqu'un sénateur nommé PROCULUS, arriva et tint ce discours, qui ne surprit personne: "En revenant à l'assemblée, j'ai rencontré Romulus couvert d'armes étincelantes comme le feu; je lui ai demandé pourquoi il nous avait si cruellement abandonnés. Voici sa réponse: Je remonte au ciel, d'où je descendis, il y a cinquante-quatre ans. Va dire à l'assemblée que Rome sera la maîtresse de l'univers, et que sous le nom de Quirinus, je ne cesserai de la protéger."

Le peuple applaudit avec transport, et choisit Quirinus pour son dieu tutélaire.

Je finis par un trait de haute érudition. Les plus habiles critiques n'ont jamais pu découvrir l'origine du mot Quirinus. Je présume que Romulus portait ce nom dans le ciel avant de se montrer aux hommes. HOMERE cite plus d'une fois la langue des dieux: il en rapporte quelques mots. On doit peut-être y joindre celui de Quirinus. Peut-être aussi faut-il recourir au bas-breton, qui, dit-on, renferme les racines de toutes les langues qu'on a parlées, qu'on parle, et qu'on parlera dans la suite.

ESSAI ANALYTIQUE

Sur le Paradis Perdu de Milton, par MM. M..... et V.....

LIVRE ONZIEME.

CEPENDANT la prière du couple infortuné va jusqu'au pied du trône du Très-haut, par l'entremise de son fils. Il intercède et promet de nouveau de se sacrifier pour eux. Dieu consent à tout. A l'instant la trompette sonne, (Milton prétend que c'est la même qui a sonné sur le Sinaï, et qui sonnera à la fin du monde,) et les chants d'allégresse retentissent dans le ciel. Dieu ordonne solennellement à Michel d'aller, avec l'élite des chérubins, signifier aux premiers humains la sentence divine qu'il a prononcée contre eux, et d'en commencer l'infliction. Michel, le glaive en main, après avoir rangé les anges en cohorte militaire, part et se rend avec eux dans Eden. Adam, qui venait de s'éveiller, s'adresse à Eve: il lui parle de la gratitude qu'ils doivent avoir pour Dieu, dont la bonté leur laisse des moyens pour revenir à leur premier état. — Il lui rappelle cette partie de la sentence qui condamne le serpent à avoir la tête écrasée par la femme. Enfin, il conclut par ces sublimes paroles:

.....Whence hail to thee,
Eve, rightly call'd, mother of all mankind,
Mother of all things living, since by thee
Man is to live, and all things live for man.

Eve fait une réponse pleine de tristesse sur leur vie à venir.— Elle espère pourtant que Dieu les laissera demeurer dans le Paradis terrestre. Elle est consternée à la vue des combats sanglants que se livrent les animaux, ainsi que d'une tempête qui a lieu pour la première fois. Son époux fait de mornes réflexions sur la mort qu'ils doivent subir. En conversant, ils aperçoivent dans le firmament une lumière qui leur fait présager que ce sont des messagers divins. Les anges arrivent et font halte sur la montagne d'Eden, et bientôt le paradis terrestre est investi. Suit la description de Michel:

.....Over his lucid arms
A military vest of purple flow'd
Livelier than melibœan, or the grain.
Of Sarra, worn by kings and heroes old,
In time of truce, &c.

Le guerrier séraphique vient avec dignité prononcer finalement sur la destinée des mortels. Adam le salue profondément, mais son inclination respectueuse est reçue avec hauteur. Il ordonne à Adam et à Eve de sortir du paradis terrestre, où ils ont eu tant de félicité, et leur répète l'arrêt de mort. Eve éclate en regrets, en entendant le discours du ministre de Dieu, et elle est reprimandée de ses plaintes inutiles. Adam parle à Michel, lui confie ses inquiétudes sur la manière dont il adorera Dieu. L'ange le rassure, et lui fait voir par la vertu d'une préparation pharmatique, l'histoire future du monde. La vision a lieu sur une montagne, où le poète fait une dissertation sur l'histoire et la géographie ancienne et moderne. Le topique ou collyre faisant effet, Adam est pénétré d'effroi, en voyant les maux futurs; mais la vision se prolongeant, lui présente des images plus gaies: ce sont les arts qu'il voit naître et mis en œuvres; ce sont les divertissemens de jeunes personnes de différent sexe. Adam voit encore des scènes que Milton se plaît à décrire, des armées qui en viennent aux mains, des sièges, des béliers qui battent des murailles, des héros en pourparlers. Le père des hommes gémit à cet aspect: il voit aussi des ivrognes qui fêtent, se querellent et se battent, qui forment des assemblées tumultueuses, et se livrent au jeu, à la fornication et à tous les vices, en pleine liberté. Un vieillard les vient gourmander: n'étant point écouté, il les laisse pour aller bâtir une arche, dans laquelle il entre avec sa famille et une couple de chaque espèce d'animaux: alors le déluge commence. Adam est pétrifié et tremblant; il se plaint de ce qu'on ne l'a pas laissé dans l'ignorance de l'avenir. L'archange, après lui avoir parlé de la perversité future des hommes, lui fait contempler la fin du déluge, et l'arche se reposant sur l'Athos. Alors il se réjouit, en prévoyant que sa race ne sera pas éteinte. Le fils de la lumière confirme ses espérances, et lui montre l'arc-en-ciel, qui sera le signe de l'alliance entre Dieu et l'homme. Finalement, il

prédit la manière dont le monde périra, et sera régénéré par le feu, à la fin des siècles.

LIVRE DOUZIÈME ET DERNIER.

L'ange recommence à présenter à Adam les tableaux de l'histoire du monde en récit. Après le déluge, le premier roi paraît sur la scène: il force les humains à se courber sous son pouvoir, et entreprend de bâtir une tour pour rivaliser la gloire du créateur. Mais ses desseins et ses espérances sont frustrées; car les différentes langues que Dieu met parmi les hommes, font qu'ils ne peuvent plus se communiquer leurs pensées les uns aux autres; de sorte qu'ils sont forcés d'abandonner leur entreprise, par la confusion des langages, et ils nomment cette tour *Confusion*, en mémoire de l'événement. (Ici, le père des humains s'indigne de ce qu'on ravit la liberté à ses enfans.) L'ange continue son récit, qui n'est dans le fond qu'un abrégé de l'histoire sacrée, assez connu de la plupart des lecteurs.

Adam est frappé de ce que lui a dit l'ange: il se récrie sur la bonté de Dieu; parle du petit nombre des élus, et témoigne la crainte qu'il a que ses enfans ne manquent de guide pour les diriger dans la voie de Dieu. L'ange dissipe ses inquiétudes, en l'informant des grâces et des moyens que Dieu leur donnera. Le père des hommes, après avoir adressé quelques mots à l'envoyé céleste, fait une prière à l'Eternel. Il est affirmé dans sa résolution d'être fidèle à son créateur: il lui est ordonné d'aller éveiller son épouse, qui était endormie pendant leur entretien: enfin il reçoit une douce exhortation à la constance. Ils descendent tous deux au bas de la montagne. Dès l'abord d'Adam, son épouse se réveille, et lui adresse la parole. Mais aussitôt, le commandant des bataillons séraphiques les prend par la main, et les emmène vers la porte d'orient. Les malheureux époux sortent, en pleurant, du jardin qui fut le berceau de leur naissance, et ils s'en vont commencer cette carrière malheureuse qui leur fera toujours regretter les jouissances du paradis terrestre.

MOIS DE MAY.

MAY, à *majoribus* des anciens. Nom donné par ROMULUS à ce mois, en mémoire de la division du peuple en vieillards et en jeunes gens; ou, suivant AUSONE, de Maia, fille d'Atlas. Ce mois avait Apollon pour divinité tutéaire. Les Romains le peignaient comme un homme entre deux âges, vêtu d'une robe large et à grandes manches, tenant d'une main une corbeille pleine de fleurs, et de l'autre une fleur qu'il porte au nez. Quelquefois

on plaçait à ses côtés un paon, image naturelle de la variété des fleurs dont s'émaille, en ce mois, la robe de l'année. Les modernes lui ont donné un habillement vert et fleuri, une guirlande de fleurs, un rameau verdoyant dans une main, et dans l'autre, le signe des gémeaux entourré de roses; emblème, suivant quelques uns, de l'action du soleil, dont la force est doublée. Tous les accessoires annoncent les effets de l'amour. CL. AUDRAN l'a symbolisé, en représentant Apollon sous un berceau de cyprès, entourré de lauriers, couronné du trépied et du serpent Python: à côté, sont la lyre du dieu et la flûte de Marsyas. Des couronnes et des trophées d'instrumens annoncent le dieu de la poésie et de la musique. Au-dessus du berceau sont les deux corbeaux, l'un blanc et l'autre noir, consacrés au dieu du jour et de la nuit.

EDUCATION.

Extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris.

GASTON, fils de HENRY IV, et frère de LOUIS XIII, abhorrait l'étude, et montrait, dès son enfance, un penchant déterminé pour la guerre, sans avoir ni courage, ni énergie, ni aucune des qualités qui font les grands capitaines. Son précepteur profita de ces goûts pour le faire étudier. La particule *on* devint un régiment; le *que retranché*, une citadelle; le *nom*, une brigade; le *verbe*, une division. Le capitaine *volo* fut mis à la tête de tous les verbes anomaux, qui sont les volontaires de l'art grammatical. Les verbes déguisés, qui feignent d'être *actifs*, et qui sont en effet *passifs*, furent représentés par de perfides armées d'observation, qui attendent l'événement pour se décider. Le régime des *adverbes* se formait de plusieurs compagnies; de celle des gens de pied, qui marquent les adverbes communs; de celle des cavaliers, qui dénotent les adverbes de qualité. Le pays des *conjonctions* fut une campagne charmante, peuplée d'hommes et de femmes, de guerriers, de paysans, d'ouvriers, d'objets utiles, applicables à toutes les espèces de constructions.

Il est inutile de détailler les sanglants combats des verbes *hétéroclites* et *défectifs*; les trompettes et les timballes des *gérondifs*; la légion des *genres*; la flotte chargée de *cas* et de *nombres*; la province du *participe*; l'empire des *interjections*; la multitude des morts, des fuyards, des vainqueurs, &c.

Chaque thème était pour Gaston un champ de bataille: c'était Arbelle, Pharsale, Tolbiac, Coutras; et il ne faisait son thème qu'après qu'on lui avait persuadé qu'il était tour à tour Alexandre, César, Clovis, Henry IV.

“ Quelles plaisantes leçons on vous donne là! dit le vieux duc

d'EPERNON au jeune prince. Par Saint Denys l'aréopagite, ce n'est pas ainsi qu'on a élevé Henry IV, votre brave père, ni moi-même. Il lisait les Commentaires de César, et moi Titus-Livius. Rois et gentilhommes, nous sommes de la même pâte que les autres; nous n'avons pas la science infuse comme Adam. Pour n'être pas sots, il faut que nous ayons de la peine, tout ainsi que les fils des bourgeois qu'on envoie aux études. Je me r'aventure que le bonhomme AMYOT disait que l'empereur THEODORE voulait que le précepteur de ses enfans fût assis devant eux; et vous, monseigneur, vous voilà dans un bon fauteuil à bras, devant ces messieurs qui vous craignent, et qui, pour bien faire, devraient vous inspirer du respect! Vraiment, c'est le monde renversé..... Messieurs les instituteurs, certes, je vous en veux plus qu'à cet enfant. Dites-moi, je vous prie, qu'avons-nous besoin de telles leçons? Ne voyez-vous pas qu'en familiarisant ce fils avec les illustres, c'est lui faire croire qu'il les imitera sans peine? Oh! la chose n'est pas si aisée! Pourquoi son père est-il devenu si grand? C'est qu'il fut élevé fort durement, et qu'on le forçait de grimper, pieds nus, comme un daim, les rochers de Pyrennées. Mes amis, donnez bien du mal à monseigneur; c'est le seul moyen d'en faire quelque chose: on n'a rien dans ce bas monde, à moins qu'on ne l'achète. C'est moi qui vous le dis; je le sais bien, et ne suis pas devenu si grand seigneur en demeurant les bras croisés. Laissez moi donc ces leçons, et élevez monseigneur comme son père..."

Réflexions sur les avantages que doivent attendre ceux qui dans leur jeunesse profitent de l'éducation qu'on leur donne.

L'Education, disais-je à Caroline (qui est le seul enfant que je possède) est un trésor inappréciable; c'est par l'éducation qu'on s'affermir dans la vertu et qu'on se conduit à pas de géant dans le sentier de la gloire et du bonheur; c'est par elle enfin, ma fille, que vous vous élevez dans le monde, et que dans un âge plus mûr, vous serez capable de discerner les dangers auxquels malheureusement votre sexe se trouve trop fréquemment exposé, par la perversité des personnes avec lesquelles il s'associe. Si vous profitez des leçons sages et instructives qu'on s'efforcera de graver profondément dans votre âme, qui naturellement est formée pour la tendresse; si votre cœur, quoique jeune encore, se laisse toucher par la voix paternelle, qui journellement vous sollicite avec instance de mettre à profit tous les momens destinés à votre éducation, vous posséderez un jour, mon enfant, ce trésor incomparablement au-dessus des fortunes les plus brillantes. Quoique vous ne soyez que dans votre dixième année, la nature ayant bien voulu vous prodiguer généreusement ses dons par une intelligence et des dispositions générales, qui sont infiniment supérieures aux

connaissances ordinaires à votre âge, ces raisons me font, sans hésiter, converser avec vous comme avec une amie intime, et qui peut apprécier tout ce que vaut une bonne et véritable éducation; c'est le plus bel héritage que je puisse et que je souhaite vous laisser, et vraisemblablement, si je n'ai pu (rendu à l'âge où je suis) vous amasser de l'or, ce sera le seul bien que vous recevrez de mes soins assidus, lorsqu'il plaira à la faulx meurtrière (qui moissonne à tout âge et en tout tems) de mettre fin à mon existence. Veuillez la Providence, mon enfant, en qui j'espère, vous préserver de ce malheur, jusqu'au moment où vous pourrez vous passer de moi. Profitez donc, ma chère Caroline, de ce moment où il est en mon pouvoir de vous procurer ce bien-être et au votre de l'acquérir.

Voilà quel était l'entretien que j'avais avec elle, quand l'idée me vint de faire part au public de ces réflexions sur un sujet aussi intéressant et duquel la jeunesse en général pourrait puiser des leçons sages et utiles. Si les hommes, me disais-je, dès leur enfance, travaillaient soigneusement à posséder ce précieux trésor, ils n'aurait point à rougir de la conduite qu'ils tiennent souvent dans la société, et des maux qu'ils occasionnent, faute d'avoir la bonne et véritable éducation. Audacieux et sans principes, ils ne veulent pas distinguer l'extrême différence qu'il y a entre la bonne et la mauvaise éducation; ce qui fait qu'ils abusent toujours de la supériorité que la loi divine et naturelle leur a accordée sur un sexe charmant, et dont la faiblesse a besoin de protecteurs et d'appuis. Si les jeunes gens voulaient bien se persuader de cette vérité si essentielle à tout homme d'honneur, ils retireraient pour fruit d'une bonne éducation, les avantages flatteurs d'être dans le cours de leur vie de tendres époux, de bons pères de famille, de véritables amis, de vertueux modèles de religion, et de fidèles sujets pour leur roi et leur patrie: enfin ils se prépareraient des ressources certaines contre les adversités auxquelles ils sont tous assujétis sur cette terre ingrate, et seraient respectés et chéris.— Et vous, aimables enfans de l'amour, vous qui êtes asservies par des lois trop revêres, à plier comme le faible roseau au gré des vents, aux caprices bizarres d'hommes impérieux et injustes, c'est vous, qui dès votre tendre enfance, devez avec un soin infatigable, profiter des moyens qui vous sont offerts pour acquérir cette véritable éducation, qui vous affermissant dans le sentier de la vertu, deviendra un rempart impraticable contre la malignité de ceux qui auraient des desseins fins et trompeurs; vous trouverez dans la véritable éducation un gardien fidèle et plus que suffisant pour vous débarrasser de ces êtres vils, qui malheureusement, n'ayant pas su mettre à profit dans leur jeunesse celle qu'on s'est efforcé de leur donner, voudraient, par des airs imposants, vous faire sentir que tout doit céder à leurs désirs fougueux; vous goûterez le bonheur parfait du triomphe que vous remporterez sur les mé-

chans, et vous aurez la douce consolation de partager avec les bons, les jouissances infinies que produit une bonne et véritable éducation.

Montréal, 14 Février, 1807.

D. P.

ELEGIE.

PLAINTES D'UNE JEUNE ISRAË'LITE SUR LA DESTRUCTION DE JÉRUSALAM. (*Par Madame Dufrenoy.*)

O mes pleurs, ne tarissez pas,
Mouillez jour et nuit, ma paupière.
Soleil, à mes regards dérobe ta lumière:
La fille de Sion, Jérusalem, hélas!
Sous un joug odieux courbe sa tête altière.
O mes pleurs, ne tarissez pas,
Mouillez, jour et nuit, ma paupière.
Comment du Chaldéen reçoit-elle des lois,
La cité maîtresse du monde,
Qui naguère imposait le tribut à cent rois?
O ma chère patrie! ô douleur trop profonde!
Tout Israël captif est sans force et sans voix.
Comment a succombé l'orgueil de ta puissance?
Comment tant de guerriers armés pour ta défense.
Laissent-ils échapper le glaive de leur main?
Deviez-vous embrasser une lâche espérance,
Coupons les habitants des rives du Jourdain?
Pourquoi de nos vengeurs enchaîner la vaillance?
L'ennemi, redoutant leur généreux effort,
Criait: la paix! la paix! il apporte la mort.
Toi, que Dieu remplissait de sa majesté sainte,
Temple, dont Salomon avait tracé l'enceinte,
L'airain, le marbre, l'or, qui couvraient tes parvis,
Par l'indigne vainqueur, à mes yeux sont ravis;
La pitié n'entre point dans son âme cruelle;
Il frappe l'épouse et l'époux;
Le débile vieillard, l'enfant à la mamelle,
Le lévite lui-même expire sous ses coups.
Déplorable héritier du plus illustre trône,
L'infortuné Sédécias,
Conduit esclave à Babylone,
Au fond d'un noir cachot va subir le trépas.
Nul ami n'entendra sa plainte et sa prière;
Nul ami n'aura soin de son heure dernière.
O mes pleurs, ne tarissez pas,

Mouillez, jour et nuit, ma paupière.
 Voila, voila le fruit de tes iniquités,
 Sion! de l'Eternel tu bravas les paroles;
 Sur l'autel du vrai Dieu tu plaças des idoles;
 Tu t'enivras de voluptés:
 Ton châtement est juste, et le Dieu des batailles,
 Pour l'exemple du monde, a brisé tes remparts;
 Tes ennemis, de toutes parts,
 Accourent à tes funérailles.
 Sion trahit son Dieu: Dieu punit les ingrats.
 Soleil, cache-moi ta lumière:
 O mes pleurs ne tarissez pas,
 Mouillez, jour et nuit, ma paupière.
 O coteau d'Engaddi, doux sommet du Carmel,
 Qui versez, à grands flots, le vin, l'huile et le miel,
 Je ne reverrai plus vos ombrages propices!
 La main de l'étranger cueillera vos moissons;
 Le sang rougira ces buissons
 Où les roses d'Eden entr'ouvraient leurs calices.
 Lieux sacrés! loin de vous on nous entraîne, hélas!
 Soleil, cache-moi ta lumière:
 O mes pleurs, ne tarissez pas,
 Mouillez, jour et nuit, ma paupière.
 Cependant Dieu l'a dit (il n'a jamais trompé):
 Juda, qu'en ce moment, sa colère humilie,
 Des fers de son vainqueur, quelque jour, échappé,
 Verra de Salomon la cité rétablie.
 Mais sous un autre ciel on nous entraîne, hélas!
 Soleil, cache-moi ta lumière:
 O mes pleurs, ne tarissez pas,
 Mouillez, jour et nuit, ma paupière.

BIOGRAPHIE.

JACQUES COOK, le plus hardi peut-être et le plus habile des navigateurs, s'éleva de simple mousse jusqu'au grade de capitaine de vaisseau. Il était né en 1725, et avait commencé à servir dans les mines de charbon. Il partit, pour son premier voyage autour du monde, en 1768. Il fit un second voyage en 1772, et pénétra jusqu'au soixante-onzième degré de latitude méridionale, où il ne put être arrêté que par des montagnes de glace, qui l'empêchèrent de passer plus avant. Son dernier voyage fut en 1776. Il pénétra presque jusqu'au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique; mais de nouvelles barrières de glace l'obligèrent de diriger sa course d'un autre côté. Il fut massacré dans l'île d'Ohéhy, une

des Sandwich, par les sauvages, l'an 1780, étant âgé de cinquante cinq ans. Jamais, peut-être, aucune science n'a été portée aussi loin, par les travaux d'un seul homme, que l'a été la géographie par ceux du capitaine Cook. Il a découvert les îles de la Société, toutes les côtes orientales de la Nouvelle-Hollande, et a reconnu, le premier, que la Nouvelle-Zélande était une réunion de deux îles séparées par un détroit. C'est lui qui a résolu le problème du continent méridional, et qui a prouvé l'impossibilité de son existence. Il a découvert encore la Nouvelle-Calédonie, l'île de Georgie et les îles Sandwich, et tout ce qui nous était resté inconnu sur la côte occidentale de l'Amérique; depuis le quarante-troisième degré jusqu'au soixante-dixième degré de latitude nord, dans une étendue de plus de douze cents lieues. Enfin le capitaine Cook a presque complété l'hydrographie du globe habitable.

(*Beautés de l'Histoire d'Amérique.*)

AGRICULTURE.

(*Extrait du BON JARDINIER.*)

Nous entendons ici les travaux qui ont pour but de fertiliser la terre, sans ajouter au sol de nouveaux moyens nutritifs, c'est à dire les défonçages, labours, binages, &c.

Lorsqu'un terrain n'a pas encore été mis en culture, il le faut défoncer avec la pioche à dix-huit pouces ou deux pieds de profondeur, avant d'y rien planter. Si la couche végétale n'avait pas cette profondeur, on pénétrerait moins avant; car il ne faut jamais s'exposer, même dans les labours, à amener à la superficie une couche de terre infertile, dans laquelle les semences ne pourraient profiter. Si on le destine à recevoir des plantations d'arbres, ce défoncement doit aller à la profondeur de trois ou quatre pieds; mais seulement dans des tranchées de même largeur, ouvertes à la place qu'on leur destine. Cette opération est surtout nécessaire dans les terrains dont la couche végétale très mince repose sur un tuf ou un sable stérile, dans lesquels les racines ne peuvent pénétrer. On enlève ce tuf, et on le supplée par une bonne terre rapportée, par exemple, celle des allées qu'on enlève et remplace par la mauvaise, sortie de la tranchée. Dans tous les cas, avant de la combler, on passe la terre à la claie, pour l'a-meublir et en extraire les pierres. Sans toutes ces précautions, les arbres que l'on cultivera sur un sol semblable, n'auront jamais qu'une végétation languissante, se couvriront de mousse, et avant de périr, ne produiront que des fruits de médiocre qualité.

Dans les terrains déjà mis en culture, on emploiera les labours

des na-
capitaine
vir dans
age au-
1772, et
dionale,
qui l'em-
en 1776.
l'Améri-
diriger
éhy, une

à la bêche ou à la charrue, pour diviser la terre, l'ameubler, la mêler parfaitement avec les engrais, détruire les plantes parasites, en les enfouissant, et enfin la rendre plus pénétrable aux influences atmosphériques, en plaçant tour à tour la terre du fond à l'air, et celle de la superficie au fond du labour. Les terres fortes doivent être profondément labourées; on doit briser avec la bêche toutes les mottes qui gêneraient la germination, et empêcheraient le chevelu des racines de s'étendre aisément. Les terres sablonneuses n'exigent qu'un labour léger, dans la belle saison.

La profondeur des labours dépend aussi de la direction des racines. Les plantes à racines pivotantes le demandent plus profond que les autres; les arbres plus que les plantes, et parmi ceux-ci, les pivotants, tels que le poirier et le noyer, veulent être labourés plus profondément encore. En ameublissant et divisant la terre, il faut avoir égard à la délicatesse des graines qu'elle doit recevoir. Les unes, les céréales, par exemple, germent aisément et avec assez de vigueur pour percer une terre forte: un hersage ordinaire leur suffit. Mais d'autres ont leur plumule si délicate, que le moindre obstacle, une petite pierre, un fragment de motte, les empêche de lever: pour celles-ci on se sert d'un rateau à dents serrées, qui divise la terre, en enlevant toutes les pierres et les mottes qui nuiraient.

Bien labourer n'est pas une chose aussi facile qu'on le pense, et les cultivateurs savent très bien que les ouvriers qui labourent vite ne sont pas ceux qui labourent le mieux; aussi ne les prennent-ils qu'à la journée, et jamais à prix fait.

Une observation essentielle, c'est que la terre, soit qu'elle soit couverte de plantes, ou qu'on la prépare pour en recevoir, ne doit jamais être remuée en cas de grêle, grésil, neige ou gelée, car ces météores, pénétrant dans son sein, la refroidiraient considérablement, empêcheraient la fermentation et retarderaient beaucoup la végétation.

La lumière, la chaleur, l'air et l'eau sont les agens indispensables de la végétation.

La lumière a été destinée par la nature à colorer les végétaux, et surtout les fleurs et les fruits. Toute plante qui en est privée s'étiole et périt: les fruits qui n'y sont pas suffisamment exposés perdent leurs couleurs et une partie de leur saveur. C'est pour cette raison que les jardiniers, quelque temps avant la maturité des fruits, suppriment les feuilles qui leur dérobaient les rayons du soleil.

La chaleur paraît être un des plus puissants principes de la végétation, et toute plante qui n'en reçoit pas une quantité analogue à son organisation, périt très promptement. On doit donc étudier la nature des climats où naissent spontanément les végétaux que l'on veut cultiver, et chercher, par le moyen des couches, serres, &c. à leur rendre la même température; ce que l'on peut calculer

avec le thermomètre. Souvent le passage subit du froid au chaud est plus funeste aux plantes que le froid lui-même.

L'air est composé de différents gaz qui en se combinant avec d'autres corps, en partagent les propriétés. Ces gaz sont aspirés par les plantes, et les nourrissent d'une manière évidente: outre cela, ils charrient avec eux des matières volatilisées qui, s'introduisant dans les végétaux par les pores nombreux et aspirants dont toute leur surface est criblée, alimentent aussi leur végétation: il en résulte que l'air peut communiquer aux fruits la mauvaise odeur dont il est imprégné; ce qui doit engager les jardiniers à éloigner de leurs plantes tous les engrais dont les émanations sont fétides. On doit aussi espacer les végétaux, de manière à ce que l'air puisse circuler librement, non seulement autour d'eux, mais même à travers leur feuillage. Sans air, une plante s'étiole, et finit par périr. L'air est encore utile à la végétation, en aidant la fermentation de la terre, et augmentant par conséquent sa chaleur.

L'eau est tellement importante, que sans elle il n'existerait aucun signe de végétation. Comme l'air, elle est utile en assimilant aux plantes, les gaz dont elle est composée, les matières qu'elle charrie, et en aidant puissamment la fermentation des terres.

On fournit l'eau à la terre par deux moyens: le premier, nommé irrigation, consiste à profiter d'une eau plus élevée que le terrain, et à l'y faire couler uniformément par le moyen de rigoles. Cet arrosage convient particulièrement aux pays chauds et aux grandes cultures: le deuxième, nommé arrosage, se fait avec des arrosoirs de plusieurs espèces.

Dans les temps chauds, il faut choisir le soir pour l'arrosage. Quand on mouille les feuilles, il faut toujours qu'elles aient le temps de se ressuyer avant de recevoir les rayons du soleil, car sans cela, chaque goutte d'eau ferait une tache, une brûlure, qui ferait souffrir et même périr la plante, si l'imprudence se répétait. Lorsqu'on n'a que des eaux froides de puits, il faut les exposer à l'air avant de s'en servir, et les tirer au moins le matin pour les arrosemens du soir.

QU'EST-CE QUE LES CANADIENS?

L'HISTOIRE dira sans doute que ce sont des sujets britanniques dévoués et fidèles, qui dans un temps où toutes les colonies voisines se séparaient de l'empire d'où elles tiraient leur origine, sont seuls demeurés attachés à cet empire, quoiqu'ils n'en fussent membres que depuis quelques années et par adoption; que depuis, ils ont invariablement soutenu leur gouvernement, et qu'ils ont montré le plus grand courage à le défendre. Si l'historien qui écrira

notre histoire n'est pas un ennemi juré du pays, il dira encore que les Canadiens sont un peuple frugal, vertueux, et qui doit à des mœurs simples et à une religion de paix, toute la simplicité de mœurs que les temps n'ont pas effacée; un peuple qui est fidèle à son gouvernement par amour et par devoir, et qui tient à sa religion, convaincu qu'il est qu'elle ne peut le conduire qu'au bien, et qu'elle lui en promet la récompense. Si l'historien est un homme impartial, s'il a voué ses veilles à la vérité, il dira plus: il dira que depuis la cession du pays à la Grande-Bretagne, des aventuriers qui se sont imaginés représenter la mère-patrie, qu'ils avaient abandonnée, et qui ont insolemment parlé de conquête, lorsque les traités solennels et les lois avaient fait disparaître dans la colonie toute inégalité entre le peuple conquis et les conquérans; que ces aventuriers-là, dis-je, n'ont cessé de calomnier le pays, tantôt à cause de sa religion, tantôt à cause de ses habitudes, et même souvent à cause de la fermeté que le peuple a montrée dans la défense de droits que lui assuraient les traités et les lois, et que lui avait mérités sa fidélité pour son nouveau gouvernement.

Mais l'histoire dira-t-elle tout? La crainte n'en imposera-t-elle pas à la vérité? Comment dire que ce sont les Canadiens seuls qui ont soutenu le gouvernement et maintenu ses vrais principes; que dès la séparation des colonies américaines, le peuple canadien a eu à lutter dans son sein même, pour soutenir son gouvernement, contre des Anglais qui venaient de s'y établir; que depuis, les mêmes hommes, ennemis de la prospérité du pays, n'ont cessé de vouloir substituer les intérêts d'un commerce exclusif et ruineux pour le pays, aux intérêts agricoles, qui peuvent seuls assurer le bonheur de la colonie? L'histoire dira-t-elle que le plan constant des ennemis du pays, a été d'en réduire les habitans à la nullité politique la plus complète; de les faire passer pour des ignorans incapables d'avoir part aux affaires; de tâcher surtout de les écraser, en leur reprochant une religion partout persécutée, parce qu'elle ne recommande que la charité et la paix; une religion enfin pour la destruction de laquelle il était destiné aux siècles modernes de voir réduire en système dans la malheureuse Irlande, des plans plus oppressifs que les massacres des NE'RON et des DIOCLE'TIEN. Si outre son impartialité, l'historien est un homme de génie, il suivra tous les replis de ces machinations tortueuses, et soulèvera d'une main hardie le voile dont on les couvre. Quant aux pièces justificatives, elles ne lui manqueront pas.

La mère-patrie est-elle coupable de ces attentats contre le plus paisible des peuples? Il est aisé de dire que non, parce que tous les plans, tous les projets dont on nous a menacés, ont pris leur origine de ce côté des mers, et au milieu de nous; et que quand on est parvenu à surprendre la justice de l'empire britannique, ce n'a été qu'en le trompant, et en lui faisant voir notre avantage dans des

projets destinés à transporter nos droits et nos propriétés aux auteurs mêmes de ces projets. Ecrivains qui projettez d'écrire l'histoire de ma belle patrie! si vous bornez vos récits à des guerres sanglantes, à des expéditions laborieuses, vous n'aurez rien fait pour vos concitoyens; c'est son histoire politique qu'ils attendent de vos talens et de votre génie; c'est un miroir fidèle, où, par la vue de leurs craintes passées, ils pourront présager les craintes à venir, et en connaître le remède. Ne craignez pas qu'on accuse vos compatriotes de déloyauté, parce qu'ils n'ont pas livré aveuglément leurs personnes et leurs droits à leurs ennemis. Si la mère-patrie avait besoin de nous pour sa défense; si elle demandait notre vie, nous l'avons déjà fait voir, nous ne balancerions pas; mais de croire que l'influence que doit avoir le peuple dans notre gouvernement, doit être l'appanage du petit nombre des habitans, uniquement parce qu'ils ont abandonné leur pays; de penser que ce petit nombre de gens sans mission aient le droit de se servir du nom de la mère-patrie comme d'un épouvantail; *Jean-Baptiste* n'en peut convenir; le gros bon sens même qu'on veut bien lui donner, s'y refuse tout à fait, et il dit, dans sa manière proverbiale de parler, que ces gens là sont comme le valet du diable, qui fait plus qu'on ne lui a commandé.

Qu'est-ce que les Canadiens? Généalogiquement, ce sont ceux dont les ancêtres habitaient le pays avant 1759, et dont les lois, les usages, leur sont politiquement conservés par des traités et des actes solennels; politiquement, les Canadiens sont tous ceux qui font cause commune avec les habitans du pays, quelle que soit leur origine; ceux qui ne cherchent pas à détruire la religion ou les droits de la masse du peuple; ceux qui ont un intérêt réel et permanent dans le pays; ceux en qui le nom de ce pays éveille le sentiment de la patrie; ceux pour qui l'expropriation du peuple, au moyen des intérêts commerciaux, serait un malheur; ceux enfin qui ne voient pas un droit au-dessus de toutes les lois, dans les traitans venus d'outre-mer depuis 1759. Ceux là sont les vrais Canadiens, et il y a dans le pays un grand nombre d'Anglais respectables, que le pays reconnaît, parce que leurs intérêts sont les mêmes que les siens; le pays compte même parmi ces honnêtes citoyens plus d'un défenseur de ses droits, et il sait leur rendre la reconnaissance et l'estime qu'ils méritent. Les Canadiens français ne tendent pas à un pouvoir exclusif; ils n'ont pas de haine nationale contre les Anglais; et dès qu'un habitant du pays montre qu'il en est vraiment citoyen, on ne fait plus de différence. Mais ceux qui ne regardent le Canada que comme un poste de traite exclusive, un lieu où l'on peut vivre à même les deniers publics, ou s'enrichir pour retourner vivre ailleurs; ceux qui spéculent sur les propriétés du pays; on ne peut raisonnablement les reconnaître pour citoyens d'un pays qu'ils ne reconnaissent pas pour le leur, et qu'ils abandonneraient au besoin, en secouant la poussière de leurs pieds.

Au reste on verra combien on aurait tort d'attribuer les noms de *Canadiens* et d'*Anglais* à des prétentions exclusives de la part des anciens habitans du pays, en considérant que cette distinction a précédé la conquête, et que dans tous les documens du temps nous trouvons que les *Canadiens* et les *Français* n'étaient pas la même chose. C'est qu'alors comme aujourd'hui, il y avait dans la colonie des habitans fixes et attachés au sol, et d'autres qui n'y venaient que pour faire fortune.

La Minerve.

REMEDES SIMPLES.

Pour la Migraine.—Avez trois grands verres d'eau et promenez-vous ensuite.

On se procure du soulagement, en mettant de l'eau-de-vie dans le creux de la main, et l'attirant par les narines.

Pour les Vapeurs.—Jetez une cueillérée de fleur de farine de froment dans un verre d'eau; mêlez et battez bien l'une avec l'autre, et avalez le tout, six heures après le souper. On peut aussi laisser rasseoir l'eau, et n'avaler point la farine. On recommande encore la mélisse prise à la manière du thé, pour apaiser les vapeurs. L'on donne enfin comme un remède merveilleux pour la même maladie, deux ou trois cueillérées de suc de chicorée, de verveine, de fumeterre, et de cerfeuil, dans un bouillon.

Pour l'Ophthalmie, (maladie des yeux.)—Un médecin rapporte que plusieurs personnes ont été guéries de l'ophtalmie, même invétérée, par l'usage du vin pur. Un autre recommande l'application d'un blanc d'œuf battu avec un morceau d'alun, étendu sur un linge.

Pour la Chassie.—Un médecin recommande d'appliquer sur les yeux le jus tiré des tendres sommités de la ronce, mêlé avec eau de rose et blanc d'œuf battus ensemble; ou le suc de la pariétaire mêlé avec un blanc d'œuf; ou encore l'injection du jus de pourpier, de plantain ou de grande joubarbe.

Pour les Taies.—L'injection du sucre blanc réduit en poudre est regardée comme le remède le plus efficace. On recommande encore le suc de mouron à fleur bleue, mis en forme de collyre, ou appliqué sur un linge.

Pour l'Orgeolet, (ou petite tumeur de la paupière.)—Un grain d'orge mâché à jeun, et appliqué sur l'orgeolet, sert, dit-on, à le mûrir, à l'ouvrir et à le dissoudre.

Pour le Tintement d'oreilles et la Surdité.—Recevez dans les oreilles, avec un entonnoir, la fumée de la décoction de sarriette, ou de lierre-de-terre bouillis dans de l'eau commune; ou la fumée de la semence d'anis vert, mise dans un réchaud, ou celle du tabac, ou celle de soufre jeté sur des charbons, ou enfin celle du

vinaigre bouillant: mettez ensuite dans vos oreilles du jus d'ognon tiède avec un peu de coton musqué ou autre, ayant eu soin de les nettoyer préalablement; et continuez pendant douze ou quinze jours.

Pour le Rhume de cerveau.—Recevez par le nez et par la bouche la fumée de poivre en poudre, ou celle de vinaigre jetté sur une pelle à feu chaude.—Recevez par le nez le parfum d'encens, d'ambre jaune, ou de mastic, jetté en poudre sur du feu.

Tenez de l'eau de vie ou du rhum dans la bouche fermée.

Pour l'Haleine forte.—Faites cuir, dans une cucillère, un peu d'alun, et mettez-en dans votre bouche, la grosseur d'une fève, deux fois par jour, le matin, et l'après-dîner. Tenez dans la bouche, par intervalles, quelques grains de sel, ou du clou de girofle.

Pour l'Enrouement.—Prenez deux ou trois gousses d'ail pelées; pilez-les avec du sain-doux, fondu en forme d'onguent, dont vous frotterez vos pieds, sur le soir, en vous couchant, après les avoir chauffés, et les enveloppez de linges chauds.

Prenez le soir, en vous couchant, et le matin à jeun, deux heures avant de manger, de la décoction de trèfle chaude, faite en eau, avec un peu de sucre. On donne aussi l'eau-de-vie brûlée, après qu'on y a fait infuser des figues sèches, comme un remède éprouvé contre l'enrouement, la toux et l'apreté de la gorge.

Pour l'Asthme, (ou courte-haleine.)—Faites infuser pendant la nuit, deux ou trois figues sèches, dans de l'eau-de-vie, et les mangez le matin à jeun.

Mangez, le matin, à jeun, deux oignons blancs, cuits sous la cendre, avec huile et sucre, ou bouillon avec beurre et miel.

Avalez tous les matins, une drachme de cristal minéral dans un jaune d'œuf frais, médiocrement cuit. Le suc de bnglose, avalé avec du miel, passe pour excellent.

Pour le Point de côté.—Avalez avec un demi-verre de vin blanc, le jus d'une poignée de cerfeuil, et soyez ensuite deux heures sans manger, vous tenant bien couvert; et appliquez sur le côté, le plus chaud que vous le pourrez endurer, un cataplasme de poireaux fricassés avec du sel, et ce qu'il faudra de vinaigre pour les empêcher de brûler.

Si la douleur est causée par les vents, mettez un morceau de pain blanc rôti, le plus chaudement que vous pourrez, sur le côté malade, entre deux linges. Ou bien un sachet plein de cendres chaudes—ou de l'aveine et du millet fricassés dans une poêle, avec un peu de sel, et appliqués, dans un sachet, le plus chaudement qu'il se pourra.

Pour la Palpitation du cœur.—Flairez fréquemment des clous de girofle. Appliquez à la région du cœur un cataplasme de pain détrempé dans de bon vin, y ajoutant de la poudre de roses, de marjolaine, de muscade et de girofle.

Pour la Faiblesse d'estomac.—Rompez une noix de muscade en quatre ou cinq morceaux: mettez les infuser, pendant douze ou

Les Muses.

quinze heures, dans une pinte d'eau, et buvez en à diverses reprises.

Prenez de temps en temps une rôtie de pain blanc, trempée dans de bon vin rouge, dans lequel vous aurez fait bouillir du romarin.

Prenez à jeun deux jaunes d'œufs frais cuits mollets, avec de la poudre de muscade au lieu de sel.

Pour l'Indigestion.—Prenez, après la dernière chose que vous aurez mangée, au souper, sept ou huit grains de poivre entier, dans une cueillerée de vin.

L'huile de semence de lin, en onction sur la poitrine, est bonne pour guérir les indigestions et les maux d'estomac.

Pour le Vomissement.—Avez de la poudre de roses rouges avec de la poudre de canelle, dans du vin.

Appliquez souvent sur l'estomac un sachet plein d'absynthe sèche.

Faites sécher au four une tranche ou croute de pain, sans la brûler; arrosez-la de bon vinaigre; et l'ayant saupoudrée de poudre de menthe ou baume de jardin, appliquez-la sur l'orifice de l'estomac.

Pour la Colique pituiteuse.—Buvez quelques verres d'eau chaude assez près l'un de l'autre; ou, le plus chaudement que vous pourrez, quatre doigts de bon vin dans un verre, avec une muscade rapée et un peu de sucre.

Avez une ou deux gousses d'ail tout entières, comme des pilules, ou du vin et du sucre bouillis ensemble.

Pour la Colique venteuse.—Bassinez le ventre avec de bonne eau-de-vie.

Mettez au feu une noix muscade, et quand elle commencera à flamber, retirez-la, et la pillez par petits morceaux, puis l'avez avec du vin ou du bouillon.

LES MUSES.

De son rapide essor, Uranie à nos yeux
Dévoile la nature et les secrets des dieux.

Des empires divers Cléo chante la gloire;
Des rois, des conquérans assure la mémoire.

Calliope, accordant la lyre avec la voix,
Eternise en ses vers d'héroïques exploits.

D'un spectacle agréable employant l'artifice,
Thalie en badinant sait démasquer le vice.

Melpomène avec pompe étalant ses douleurs,
Nous charmes, en nous forçant de répandre des pleurs.

MA
Du
C
g
n

T
teur
MILIT
suré,
bien p
le tra
doive
avoir
ment
de l'
fourni
viendr
lui-m
Je v
session
Québec
nerai l
de nou

(1) V
celle d'u
le généra
qu'il y a
il établis
TOM

Erato des Amours célèbre les conquêtes,
Se couronne de myrte, et préside à leurs fêtes.

Euterpe a de la flûte animé les doux sons,
Aux plaisirs innocents consacré ses chansons.

Polymnie a du geste enseigné le langage,
Et l'art de s'exprimer des yeux et du visage.

Terpsicore, excitée au bruit des instrumens,
Joint à des pas légers de justes mouvemens.

(Danchet.)

MATÉRIAUX POUR L'HISTOIRE DU CANADA, No. 5.

DU RÈGNE MILITAIRE, pendant les quatre années qui ont suivi la Conquête, (1760-1764;) et de quelques DOCUMENTS INÉDITS qui ont particulièrement rapport aux GOUVERNEMENS DE MONTREAL et de QUÉBEC.

" Le Pays doit remercier Mr Bibaud et ses Correspondants d'avoir fait part de ces DOCUMENTS au public. Ils pourront servir à relever plusieurs assertions mal fondées, et à corriger quelques inexactitudes sur ces matières, causées par l'éloignement des tems et l'incertitude des connaissances purement traditionnelles." LA MINERVE.

TEL est, Mr. Bibaud, le jugement porté par le patriotique éditeur de *La Minerve* sur la correspondance relative au RÈGNE MILITAIRE. Était-il possible d'être, à la fois, plus poli, plus mesuré, plus concis, qu'il ne l'a été dans cette sage critique?—si bien pensée et si convenablement exprimée. S'il est persuadé que le travail de vos Correspondants L—, E—T—, et S—R—, doive être utile; s'il a le goût de l'analyse, comme il me paraît en avoir le talent; qu'il se charge d'indiquer à l'historien, " comment et de quels faits doit se composer, à l'avenir, la page *véridique* de l'*Histoire légale du Canada*," d'après les monuments historiques fournis par votre Journal. Ce pourrait être une tâche qui lui conviendrait, et dont il s'acquitterait, sans doute, avec honneur pour lui-même et pour son pays.

Je vous adresse aujourd'hui les derniers documents en ma possession, tant sur le *Gouvernement de Montréal*, que sur celui de *Québec*: il n'y a rien à avoir sur celui des *Trois-Rivières*; j'en donnerai bientôt la raison:—L et E—T ne paraissent pas avoir fait de nouvelles découvertes, depuis Mars et Avril: (1) il conviendra

(1) Votre Correspondant E—T en a fait une importante, en fait de date: c'est celle d'un extrait du *Placard* du 22, Sept. 1760. (Page 133 de ce Tome.) Sait-on si le général Amherst était en Canada à cette date? *Smith* donne au moins à entendre qu'il y était encore le 17. Ce *Placard* serait-il du Général, et celui par lequel il établissait ses tribunaux de justice?

donc de résumer, au prochain ordinaire. Je laisse à L. et E-T de le faire, en les priant d'agréer mes remerciements pour leurs précieux essais, publiés à mon aide dans ce Journal, et pour les honnêtetés qu'ils m'y ont personnellement adressées.

Pourquoi me demandera-t-on, peut-être, faut-il un résumé?— Pourquoi faut-il qu'un autre le fasse?—Le voici.

1°. Un résumé est nécessaire:—pour constater en quoi et jusqu'où le *b. c.* qu'on s'était proposé est, en effet, rempli:—pour faire ressortir, par la confrontation que l'on y doit faire des textes ou autres autorités, “ les assertions mal fondées qu'on a relevées,” — “ les inexactitudes que l'on a eu le bonheur de corriger;” *preuves* qui se font en citant alors, en raccourci, les *pièces justificatives* publiées tout au long sous les signatures L., E-T, S-R, ou autres. Il est nécessaire:—pour convaincre le lecteur, dans le moins de mots possible, qu'il a dû acquérir, par la lecture de ces *pièces justificatives*, des notions certaines et positives, autres que les notions vagues et mensongères qu'il avait auparavant. Il est nécessaire:—pour mettre en garde contre certain écrivain inexact, et en faire apprécier un autre en qui, peut-être, l'on n'avait pas la même confiance. Il est surtout nécessaire ici, et dans ce moment plus particulièrement:—afin de prémunir contre l'erreur ou l'incertitude de nos *compatriotes* qui s'occupent à écrire l'HISTOIRE DU CANADA.

2°. Un autre que moi doit se charger de faire ce résumé:—parce qu'un autre que moi le fera bien et que je le ferais mal. Que peut-on m'opposer à cette raison? Quelle autre exigera-t-on après celle-là? Qu'on examine les FAITS, jusqu'alors ignorés ou perdus de vue, (si l'on suppose qu'ils étaient secrètement connus de quelqu'un, au pays,) que les essais de L. et de E-T ont fait connaître ou reparaitre au jour! et qui ont donné une toute autre direction aux recherches que d'abord j'avois en vue. Voyez l'ordre qu'ils ont mis tous deux dans le sujet particulier qu'ils ont traité! —le parti qu'ils en ont su tirer!—le premier comme politique et comme historien, le second en juriconsulte méditatif et éclairé; et tous deux comme Canadiens amis de leur pays. Enfin, la question, telle qu'elle est actuellement devant le public, grâce au point de vue sous lequel ces Messieurs ont eu le talent de la voir et de l'agiter, doit provoquer d'intéressantes observations, de plus d'un genre, particulièrement sur la jouissance non-interrompue de nos lois, de nos usages, de notre langue, &c., que nous avons toujours dû conserver, à compter de la *Capitulation* même de *Montréal*;—dont on verra bientôt qu'on peut s'étayer, pour prouver que la possession de ces droits nous était garantie par elle. Il faut donc absolument qu'un autre que moi travaille au résumé en question: outre le talent—certains matériaux nécessaires me manquent.

Passons maintenant aux derniers documents dont j'ai dit, plus haut, que je vous ferais part aujourd'hui.

1°. GOUVERNEMENT DE MONTRE'AL.

En vous envoyant, *M^r. Bibaud*, le 1er. Février dernier, une liste de certaines Ordonnances, &c. des Gouverneurs Gage et Burton, alors en ma possession, j'ignorais que j'en avais d'autres. J'ai trouvé ces papiers, depuis: en voici les date, titre et analyse.

Sous le Gouverneur Gage.

- 1762.—*Juillet 31.*—Ordonnance, pour prélever une somme de 6000 liv. sur les habitants de Montréal, pour la réparation de l'enceinte de la ville.
- Août 3.*—Ordonnance, établissant qu'à l'avenir toutes marchandises seront vendues à la verge et non à d'autre mesure.
- Août 12.*—Ordonnance, défendant à d'autres qu'au propriétaire du Bac entre Montréal et Longueuil, de traverser à prix d'argent.
- Oct. 18.*—Règlement et Ordonnance, fixant le prix auquel les boulangers vendront le pain.
- Nov. 15.*—Ordonnance, enjoignant de reconnaître Mr. Ths. Lambs comme directeur, et Mr. Rd. Oaks comme visiteur de la douane de Montréal.
- Nov. 26.*—Proclamation, annonçant que les ratifications des articles préliminaires de la paix ont été échangées à Versailles, et ordonnant la cessation des hostilités par mer et par terre.
- 1763.—*Janvier 7.*—Règlement, défendant aux voituriers et personnes allant à cheval, d'aller au grand trot dans les rues et faubourgs de Montréal, &c.
- Août 3.*—Ordonnance, défendant à toutes personnes de transporter dans les pays d'en haut, aux sauvages, aucunes marchandises, munitions de guerre ou de bouche, ou autres effets, vu que ces sauvages avaient fait des incursions aux dits pays.
- Août 18.*—Ordonnance, défendant de vendre, dans les rues et sur les grèves, des marchandises et autres effets; excepté des ouvrages de terre cuite, &c. fabriqués par les artisans du pays.

Sous le Gouverneur Burton.

- Nov. 9.*—Règlement, fixant le prix du pain et de la viande.
- Déc. 20.*—Règlement, renouvelant celui du 7 Janvier, plus haut.
- Déc. 29.*—Autre Règlement, sur le même sujet.

1764.—Fév. 22.—Ordonnance, défendant de vendre des viandes, ailleurs que sur le marché.

—Mars 26.—Représentation des Capitaines de milice, concernant la manière accoutumée de procéder à la liquidation et vente des biens des mineurs et absents, à laquelle le *vendeur public* apportait quelque obstacle; et réponse du Gouverneur en faveur de l'usage établi.

—Avril 13.—Ordonnance, prohibant le commerce avec les sauvages—encore en guerre.

—Avril 26.—Ordre, enjoignant à tous Canadiens et Français qui se proposent de quitter le pays et de se retirer en France, aux termes et dans les délais portés dans le traité de paix, de signifier au Secrétariat, leur intention de ce faire, sous trois semaines de la date de cet ordre.

Toutes ces pièces—annoncez-le Mr. Bibaud,—sont, comme les autres, au service de quiconque voudra y avoir accès pour l'avantage public.

Encore un document, qui montrera comment un Gouverneur d'alors prenait possession de son Gouvernement, et par quelle autorité il était nommé dans ces tems.

“RALPH BURTON, Ecuier, Brigadier-Général, Colonel d'Infanterie, Gouverneur de Montréal et de ses dépendances, &c.”

“SA MAJESTÉ' ayant jugé à-propos d'appeler à la Nouvelle-York, pour le bien de son service, Son Excellence Mr. le Major-Général GAGE:—

“ Nous faisons savoir à tous bourgeois, marchands et habitants quelconques de la Ville et Gouvernement de Montréal, qu'il a plu à SON EXCELLENCE Mr. le Gén. AMHERST, (alors à New-York,) de Nous nommer Gouverneur de cette Ville et Gouvernement. (2)

“ Voulons que tous les Ordres et Règlements pour le bon ordre et la police de ce Gouvernement ci-devant donnés et publiés par Son Excellence Mr. le Général Gage, soient exactement suivis, en tous points, et sous les peines y portées, à moins d'un ordre de notre part au contraire.

“ Entendons que la justice civile continuera à être administrée pardevant les Chambres de milice et militaires, et par appel pardevant Nous, avec les mêmes formes que ci-devant.

“ La présente Ordonnance sera lue, publiée et affichée, en la manière accoutumée, afin que personne n'en prétende cause d'ignorance.

(2.) Le général Amherst partait pour l'Angleterre, sous congé, et appelait le général Gage pour le remplacer dans le “ commandement en chef des troupes de l'Amérique du Nord;” comme on le peut voir par un Ordre général, daté de New-York, le 17 Nov. 1763.

Signé de notre main, scellé du sceau de nos armes et contresigné par notre Secrétaire.

"Mandons, &c. Donné au Château de Montréal, le 29 8bre 1763.

"R. BURTON."

"Par Monsieur le Gouverneur,

"J. BRUYERES."

Cette Ordonnance, ou Proclamation, offre bien une preuve certaine que la *justice criminelle* n'était point du ressort des "Chambres de Milice," comme l'a déjà établi votre correspondant L.

2°. GOUVERNEMENT DE QUÉBEC.

Les DOCUMENTS INÉDITS que j'ai recus de Québec, et qui ont rapport à ce GOUVERNEMENT, sont au nombre de trois.—Je suis redevable de ces copies authentiques à la politesse obligeante de M. J. F. PERREAU, un des protonotaires du District de Québec, et qui, en cette qualité, est le dépositaire du Régistre d'où ils sont copiés.

Il paraît que le langage de cette Cour, CIVILE ET CRIMINELLE, était le français; que sa première séance est du 4. 9bre 1760, et sa dernière du 4 Août 1764;—et qu'il n'y a point eu de "Chambres de Milices" dans ce Gouvernement. (3) Voilà tout ce que je puis ajouter, pour le moment, aux connaissances que tout autre peut puiser, comme moi, dans les documents mêmes que je vous envoie, et sur lesquels je m'abstiendrai de faire aucune observation. Mais je me flatte qu'il se trouvera, à Québec, un autre E-T, qui voudra bien entreprendre un travail semblable au sien, et communiquer ensuite au public tels des détails intéressants sur l'*Histoire légale de ce Gouvernement*, durant le "Règne militaire," qu'il aura pu puiser dans le Régistre en question.

Extrait d'un Régistre déposé dans les Archives à Québec, intitulé:

"Régistre du CONSEIL MILITAIRE DE QUÉBEC, contenant les Ordonnances, Règlements, Sentences et Arrêts de la dite Cour de Justice et autres actes des Notaires."

"De la part de Son Excellence Monsr. JACQUES MURRAY, Gouverneur de Québec, &c."

"Notre principale intention ayant été, dans le Gouvernement qu'il a plu à sa Majesté Britannique de nous confier, de faire rendre la Justice à ses nouveaux sujets, tant Canadiens que Français, établis dans la ville et côtes de ce gouvernement,—Nous avons cru également nécessaire d'établir la forme de procéder; de fixer le jour de nos audiences, ainsi que ceux de notre conseil militaire que nous avons établi en cette ville; afin que chacun puisse s'y

(3) Raynal est donc exact, et Smith en défaut.

conformer, dans les affaires qu'ils auront à faire juger en nos audiences, ou celles que nous jugerons nécessaire de renvoyer au dit Conseil. A ces causes, nous avons réglé et ordonné par le présent *Règlement*, comme suit:

"ART. 1er. Toutes plaintes ou affaires, d'intérêt civil ou criminel, nous seront faites par placets ou requêtes adressants à Nous, lesquels seront remis néanmoins à M. M. CRAMAHÉ, notre Secrétaire, qui les répondra, pour que les assignations soient ensuite données par le premier huissier, aux parties adverses, aux fins de comparaître, pour défendre en notre audience, suivant les délais marqués en égard à la distance des lieux.

"ART. 2me. Les jours de nos audiences seront le mardi de chaque semaine, depuis dix heures du matin, jusqu'à midi; et se tiendront en notre Hôtel, à commencer Mardi prochain 4 Novembre.

"ART. 3me. Les placets ou requêtes, qui auront été répondus par notre secrétaire, dans la forme expliquée par l'article 1er. signifiés aux parties adverses, et le délai de l'assignation expiré, seront remis à notre secrétaire, la veille de l'audience, c'est-à-dire, le lundi pour l'audience du mardi; sans quoi, elles ne seront point jugées, et remises à la prochaine audience.

"ART. 4me. Les parties adverses, qui auront quelques papiers ou écritures servant à la défense de leurs causes, seront pareillement tenues de les remettre à notre secrétaire, la veille de l'audience; sinon, sera fait droit sur la demande de la partie.

"ART. 5me. Si les parties assignées n'ont aucune écriture à produire, elles seront tenues de comparaître, en notre audience, au jour de l'assignement, soit en personne, ou par procureur, sinon il ne sera donné aucun défaut, et sera pareillement fait droit sur la seule assignation qui leur aura été donnée; afin d'éviter la longueur des procédures et la multiplicité des frais.

"ART. 6me. Si la trop grande quantité d'affaires ne pouvait permettre de les juger toutes, dans une seule audience, elles seront remises à la prochaine, et les parties tenues d'y comparaître, sans autre assignation.

"ART. 7me. Les jugements qui seront rendus en notre Hôtel, à l'audience, seront exécutés, sans appel, et les parties contraintes d'y satisfaire suivant ce qui sera prononcé; à l'exception des affaires que nous jugerons de renvoyer au *Conseil militaire* pour être jugées; lesquelles seront remises à un des *Conseillers* que nous nommerons, qui en fera son rapport au Conseil, pour sur icelui être fait droit à qui il appartiendra.

"ART. 8me. Le *Conseil de guerre* s'assemblera les Mercredi et Samedi de chaque semaine, et se tiendra en la maison de Mr. DE BEAUJEU, rue St-Louis.

"ART. 9me. Les jugements rendus en notre audience, ainsi que les arrêts militaires, seront inscrits sur le *Régistre*, par le

Greffier que nous avons commis pour cet effet, et les expéditions par lui délivrées aux parties.

"ART. 10me. Tout ce que dessus sera exécuté, tant pour la ville que pour les campagnes; à l'exception, néanmoins, des différents que les habitants des Côtes pourraient avoir entr'eux, pour raison de clôtures, dommages, ou autres cas provisoires, dont nous renvoyons la connaissance au *Commandant de la troupe, dans chaque Côte*—qui les jugera sur le champ; sauf *Appel au Conseil militaire*, si le cas y échet, et qu'il y ait matière.

"Et sera le présent Règlement lu, publié et affiché, tant dans les lieux et endroits accoutumés de cette ville, que dans chaque Côte de ce Gouvernement; à ce que personne n'en prétende cause d'ignorance, et ait à s'y conformer; interdisons toutes autres Cours et juridictions qui auraient pu être établies, tant dans la ville que les Faubourgs et Campagnes. (4)

"Fait et donné, sous notre scel et le contreseng de notre Secrétaire, à Québec, le 31 Octobre 1760."

"JA. MURRAY."

"Par Son Excellence,

H. T. CRAMAHE'."

"JACQUES MURRAY, Ecuyer, Colonel d'Infanterie, Brigadier-Général des Armées de Sa M. B. Gouverneur de Québec et dépendances.

"Ayant établi une *Cour et Conseil Supérieur*, à Québec, pour rendre la justice aux habitants de notre Gouvernement, conformément à l'*Article 42. de la Capitulation générale de la Colonie*, il est nécessaire, pour composer ce *Conseil de commission des Conseillers*, pour donner leurs voix délibératives dans les affaires qui se présenteront à juger. A cet effet, étant pleinement et suffisamment informé des bonnes vies, mœurs et capacités de Messrs. le Major AUGUSTIN PREVOST, les Capitaines HECTOR THEOPHILE CRAMAHE', JACQUES BAZBULT, RICHARD BAILLIE, HUGHES CAMERON, EDOUARD MALONE, JEAN BROWN, les avons nommés par ces présentes pour *Conseillers*; pour par eux jouir des droits, prééminences, prérogatives et honoraires at-

(4.) Je crois devoir faire observer ici :—que Québec ayant capitulé le 18. Sept. 1759, cinq jours après la bataille dans laquelle Wolfe et Montcalm perdirent la vie et gagnèrent l'immortalité, le général Townshend prit possession de cette ville, le même jour :—que le général Murray, qui lui succéda dans le commandement, demeura maître et Gouverneur de cette place jusqu'à la reddition entière du pays :—qu'il dut y maintenir, pendant tout ce tems, les tribunaux qu'il y trouva existants, ou en établir de sa façon; puisqu'on a de lui un *Règlement* du 15 Janvier 1760, (que Smith qualifie de *Proclamation*,) conçu et rédigé "dans les formes usitées par les Gouverneurs du Règne militaire,"—par lequel il fixe le prix du pain et de la viande, &c :—et que c'est, aux tribunaux par lui établis que le général fait ici allusion par cette Ordonnance.

"tachés aux dites charges. Et ont les dits Sieurs Augustin Prévost, Hector Théophile Cramahé, Jacques Bazbult, Richard Baillie, Hughes Cameron, Edouard Malone, Jean Brown, fait serment, en nos mains, sur les Saints Evangiles, de s'acquitter fidèlement et noblement des dites charges: en foi de quoi nous leur avons délivré la présente Commission, que nous avons signée de notre main, à icelle fait apposer le cachet de nos armes et fait contresigner par notre Secrétaire.

"A Québec, le 2 Nov. 1760."

"JA. MURRAY."

"Par Son Excellence,

H. T. CRAMAHE'."

"JACQUES MURRAY, Ecuyer, Colonel d'Infanterie, Brigadier Général des armées de Sa M. B. Gouverneur de Québec et dépendances.

"N'ayant rien tant à cœur que de rendre une prompte et bonne justice aux habitants de notre Gouvernement, nous avons à cet effet établi une *Cour et Conseil Supérieur*, dans la dite Ville de Québec, conformément à l'article 42. de la *Capitulation générale* de cette Colonie; et comme nous jugeons avantageux pour la conservation des biens des mineurs et absents, de commettre, dans l'étendue de notre gouvernement, deux *Procureurs*, dans la dite Cour et Conseil, l'un pour la Côte du Nord, l'autre pour la Côte du Sud, faisant fonction de *Commissaire à l'apposition et reconnaissance des scellés, inventaires et procès-verbaux de vente des biens qui pourront appartenir aux mineurs qui n'auront point de tuteurs, ou aux absents*, et aussi pour pourvoir à l'entretien des chemins publics dans les dites Côtes de notre gouvernement: à cet effet, étant suffisamment informé des bonnes vie, mœurs et capacité en fait des loix de Mons. JACQUES BELCOURT DE LA FONTAINE, nous l'avons commis et nommé, le commettons et nommons, par ces présentes, *Procureur-général* en notre dite Cour et Conseil Supérieur, et *Commissaire* à l'effet de procéder dans toute l'étendue de la dite Côte du Sud de notre dit gouvernement, à toutes appositions de scellés et reconnaissance d'iceux, dans lesquels actes il se fera assister de notre Greffier en chef, ou du Greffier par lui commis, dont il délivrera commission: sera loisible à mon dit Sieur De La Fontaine, en cas d'éloignement des lieux, et pour éviter à frais, de subdéléguer une personne capable; lui donnons pareillement pouvoir de rendre les Ordonnances qu'il jugera convenables pour faire faire les chemins publics nécessaires, l'entretenement d'iceux, dans l'étendue de la dite Côte du Sud; pour par mon dit Sieur De La Fontaine jouir des dites charges, aux droits, honneurs, prérogatives et honnoraire y attachés; et a mon dit Sieur De La Fontaine fait ser-

"ment, entre nos mains, sur les Saints Evangiles, de s'acquitter
 "bien et fidèlement des dites charges; en foi de quoi, lui avons
 "délivré les présentes, que nous avons signées de notre main, à
 "icelles fait apposer le cachet de nos armes et fait contresigner
 "par notre Secrétaire.

"A Québec, le 2 Nov. 1760.

"JA. MURRAY."

"Par Son Excellence,

"H. T. CRAMAHE'."

Même Commission, ajoute Mr. Perreault, a été donnée à Mr. Mtre. JOSEPH ETIENNE CUGNET, pour la Côte du Nord: même date.

Et—Une Commission a été donnée à Mtre. JEAN CLAUDE PANET de Greffier en Chef de la Cour Supérieure de Québec et Justice en dépendant, et Dépositaire des Minutes, Actes et Papiers du Gouvernement: même date.

3°. GOUVERNEMENT DES TROIS-RIVIERES.

Les Régistres de ce Gouvernement qui ont rapport au "Règne militaire," n'ont pas encore pu être consultés.

L'Ordonnance du Gouv. Murray et de son Conseil, du 17^{de} Dec. 1764,—"*pour régler et établir les Cours de justice, Juges-de-Paix, Séance de Quartier, Baillis et autres matières touchant la distribution de la justice dans cette Province*" (de Québec,)—ayant temporairement aboli ce Gouvernement et divisé la Province en deux seuls Districts de Québec et de Montréal, dont la Rivière Godfrey—au sud, et celle de St. Maurice—au nord du fleuve St. Laurent, devaient faire la ligne de séparation; (5) il paraît que les Régistres furent, dès lors, transportés à Québec et déposés au Secrétariat de la Province. Je n'ai pu encore y avoir accès, faute d'en avoir sollicité communication. Au reste, les documents plus-haut de Québec, établissant la *véracité* de RAYNAL et l'*ineexactitude* de SMITH, il est permis, ce semble, de croire, en l'absence de ces Régistres, ce que dit le premier de ces écrivains relativement aux tribunaux qui ont dû exister aux *Trois-Rivières*, de 1760 à 1764.

Les Colonels RALPH BURTON et FRE'DERICK HALDIMAND paraissent avoir été les deux Gouverneurs des Trois-Rivières, durant le "Règne militaire."

S. R.

(5.) La raison de l'abolition temporaire de ce Gouvernement (alors nommé *District*.) est donnée dans ces termes mêmes:—"Et comme, à présent, il n'y a pas un nombre suffisant de sujets protestants, faisant leur résidence dans le district projeté des Trois-Rivières, qualifiés pour être Juges-de-peace et tenir des séances de Quartier, IL EST ORDONNE' &c."

P. S. Le premier journal publié au pays ne date que du 21 Juin, 1764; c'est la *Gazette de Québec*, alors la propriété de Messrs. *Brown et Gilmore*. Elle ne dit rien du règne militaire. L'ANNUAL REGISTER, *Masères, Carver, Du Calvet, Ramsay, Herriot, Adolphy*, et quelques autres publicistes, historiens et voyageurs qui ont écrit sur le Canada, et que j'ai consultés, se taisent également sur ce période de notre histoire.

Tout ce que je connais de publié sur le "Règne militaire" consiste dans les trois seuls *Extraits* ci-dessous. Je crois qu'il convient de les consigner au long dans ce Journal; ce sera le moyen de réunir ensemble "toutes les pièces du procès." D'ailleurs, tout lecteur n'a pas les ouvrages dont ces extraits sont tirés; le premier, en particulier, est assez rare.

1er. *Extrait*—"Comme à la conquête de ce pays, le Commandant en Chef des troupes de sa Majesté en Amérique, (Amherst) ordonna et régla que la justice serait administrée aux habitans d'icelui par des Cours établies dans les différents Gouvernements en lesquels cette Province était pour lors divisée, dont Sa Majesté, par un de ses Secrétaires d'Etat, signifia son approbation royale, et commanda la continuation de cet arrangement, jusqu'à ce qu'on jugeât à propos d'y établir le gouvernement civil, &c. (6)

Et plus bas:

"Tous les ordres, jugements ou décrets du Conseil militaire de Québec, (7) comme de toutes les autres Cours de justice dans le dit gouvernement, ou dans les gouvernements de Mont-réal et des Trois-Rivières, &c." (*Ordonnance du 20 7bre. 1764, du Govv. Murray et de son Conseil.—Page 17 du Recueil.*)

2me. *Extrait*—"Immediately on the reduction of Montreal, (8 Sept 1760) General Amherst established a military government for the preservation of the public tranquillity, and divided the country into three districts, of Quebec, Montreal and Three Rivers; over the first was placed General James Murray, General Thomas Gage at the head of the second, and Colonel Ralph Burton as Commandant of the third division. Within these districts he established several Courts of Justice, composed of Militia Officers of the country, who decided causes brought before them in a summary way, with an appeal to the Commanding Officer of the District. The order which constituted these Courts was approved of by His Majesty, with a command that they should exist until Peace

(6.) Cette Ordonnance du Général Amherst et son Approbation, par S. M. sont encore deux documents qui nous manquent, et dont on ne connaît point les dates.

(7.) C'est ce même "Conseil militaire de Québec," que le même Général Murray appelle aussi, comme on a pu le remarquer plus haut "Conseil de guerre," et "Cour et Conseil supérieur."

"was restored, and civil government (on the event of Canada being relinquished by France to Great Britain,) could be established." (History of Canada, &c. by Wm. Smith, Esq., Vol. I. P. 375)

3me. Extrait. "Pendant quatre années, (1760 à 1764,) cette Colonie fut divisée en trois gouvernements militaires. C'étaient des officiers des troupes qui jugeaient les causes civiles et criminelles, à Québec et aux Trois-Rivières, tandis qu'à Montréal, ces fonctions augustes et délicates étaient confiées à des Citoyens. Les uns et les autres ignoraient également les loix. Le Commandant de chaque district auquel on pouvait appeler de leurs sentences, ne les connaissait pas davantage." (Raynal. Hist. Phil. T. 8, P. 379. Edition de 1780.)

S. R.

Montréal, 1er. Mai, 1827.

LA CHANSON DU VOYAGEUR CANADIEN.

Essai de traduction de la chanson anglaise de MOORE, composée sur le fleuve St-Laurent, et par lui intitulée—"A Canadian Boat-Song,"—avec cette épigraphe:

ET REMIGEM CANTUS, HORTATUR. (Quintilien.)

(LA chanson originale est précédée d'une note et suivie d'une autre par le poète anglais: vous trouverez, Mr. Bibaud, l'une et l'autre à la suite de ma traduction. Thomas Moore, l'Anacréon moderne, est un des premiers poètes du jour. Son goût exquis n'a pas dédaigné un sujet purement canadien; et la grandeur des sites et la simplicité des mœurs du pays ont su échauffer son enthousiasme. C'est au moins un dédommagement bien flatteur pour les prétendus dégoûts que certains aventuriers affichent sur tout ce qui tient au Canada. Le traducteur n'ose se flatter d'avoir fait passer dans notre langue la beauté d'expression qui caractérise son original. Il aura rempli sa tâche, s'il le fait connaître à ses compatriotes sans trop le défigurer.)

Aux approches du soir, aux sons lents de l'airain,
Nos voix à l'unisson, nos rames en cadence,
Quand l'ombre des forêts se perd dans le lointain,
A Sainte Anne, chantons l'hymne de la partance.

Ramons, camarades, ramons,
Les courans nous dévancent,
Les rapides s'avancent,
La nuit descend dans les vallons.

Et pourquoi dérouler la voile en ce moment?
 Nul zéphir n'a ridé la surface de l'onde:
 Mais si loin du rivage Eole nous portant,
 Rend la rame au repos....entonnons à la ronde:

• Soufflez, soufflez, brise, aquilons,
 Les courans nous dévaient,
 Les rapides s'avancent,
 La nuit descend dans les vallons.

Rives de l'Ottawa, l'astre pâle des nuits
 Nous attend sur vos flots. Rends-nous les vents propices,
 Patronne de ces lieux! ô toi qui nous conduis,
 Donne à l'air la fraîcheur! voguons sous tes auspices.

Soufflez, soufflez, &c.

NOTES.

J'écrivis ces mots sur un air que nos bateliers nous chantèrent très fréquemment. Le vent était si défavorable, qu'ils furent obligés de ramer tout le long de la route: et nous fûmes cinq jours à descendre le fleuve, de Kingston à Montréal, exposés, durant le jour, à un soleil brulant, et forcés, le soir, de nous mettre à l'abri du serein et de la rosée, dans la première cabane où nous pouvions trouver gîte. Mais les scènes magnifiques qu'offre le St-Laurent, dédommagent de toutes ces difficultés. Nos voyageurs avaient de bonnes voix, et chantaient parfaitement juste et d'accord ensemble. Les paroles originales de l'air auquel j'ai adapté ces couplets, parurent renfermer une histoire longue et incohérente, à laquelle je ne pus comprendre que peu de chose, à cause de la mauvaise prononciation des voyageurs canadiens. Elle commence ainsi:

Dans mon chemin j'ai rencontré
 Deux cavaliers très bien montés;
 et le refrain de chaque couplet était:
 A l'ombre d'un bois je m'en vais jouer,
 A l'ombre d'un bois je m'en vais danser.

Je me suis hasardé de mettre cet air en vers anglais; mais je n'ai pu lui donner le charme que l'association prête au moindre souvenir de scènes ou de sensations passées. La mélodie paraîtra peut-être vulgaire et triviale; pourtant je me rappelle de l'avoir entendu, au soleil couchant, en entrant dans un de ces beaux lacs par lesquels le St-Laurent s'ouvre, d'une manière si grande et si inattendue; je me rappelle dis-je, de l'avoir entendu, avec un plaisir que les plus belles compositions des plus grands maîtres ne m'ont jamais donné; et il n'est pas dans cet air une seule note qui ne rappelle à ma mémoire l'enfoncement de nos rames dans

le St-Laurent, la fuite de notre bateau dans les rapides, et toutes les idées neuves et fantastiques dont mon âme se nourrit pendant cet intéressant voyage.

Les couplets ci-dessus sont sensés chantés par les voyageurs qui vont au Grand-Portage par la rivière des Outaouais. Voir, pour les détails de cette prodigieuse entreprise, l'*Histoire générale du commerce des Pelletteries*, servant de préliminaire au *Journal* de Sir Alexander M'KENZIE.

"Au rapide de Ste-Anne, ils sont obligés de décharger leurs canots d'une partie, sinon de la totalité, de leurs cargaisons.— C'est de ce lieu que les Canadiens se considèrent comme partant pour les pays d'en haut: car on y voit la dernière église qu'il y ait sur l'île, et qui est dédiée à la patronne des voyageurs."

Hist. gén. du Commerce des Pelletteries.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D. T.

ANECDOTES. &c.

LOUIS XI craignait tant la mort, que dans les prières qu'il ordonnait continuellement, il ne voulait pas qu'on demandât autre chose à Dieu pour lui, que la santé. Ayant fait faire un vœu à St-Eutrope, comme le prêtre joignait la santé de l'âme à celle du corps, il lui dit: "N'en demandez pas tant à la fois; il ne faut pas se rendre importun: contentez vous de demander la santé du corps."

De tous les temps, on a flatté les grands; les courtisans ont toujours su mettre à profit cette maxime de LAFONTAINE:

La louange chatouille et flatte les esprits; mais personne n'a porté l'adulation aussi loin qu'une dame d'honneur de la reine ANNE: la reine lui ayant demandé quelle heure il était: "L'heure qu'il plaira à votre majesté," lui répondit-elle.

CONRART, de l'Académie française, étant mort, un des plus grands seigneurs de la cour, qui ne s'était que médiocrement cultivé l'esprit, se proposa pour la place vacante. PATRU ouvrit l'assemblée par cet apologue: "Messieurs, dit-il, un ancien Grec avait une lyre admirable; il s'y rompit une corde: au lieu d'en mettre une de boyau, il en voulut une d'argent; et la lyre, avec sa corde d'argent, perdit son harmonie."

Le duc de ROQUELAURE n'était pas beau. Il rencontra, un Auvergnat fort laid, qui avait des affaires à Versailles. Il le présenta lui-même à LOUIS XIV, en lui disant qu'il avait les plus grandes obligations à ce gentilhomme. Le roi voulut bien accorder la grâce qui lui était demandée, et s'informa du duc quelles étaient les obligations qu'il avait à cet homme, "Ah! sire, repar-

tit Rauquelaure, sans ce magot-là, je serais l'homme le plus laid de votre royaume."

Après la bataille de Fontenoy, un officier suisse fut commandé pour faire enterrer les morts. Il faisait jeter pêle-mêle dans la fosse ceux qui avaient été tués, et ceux qui n'étaient que blessés. Quelqu'un lui dit d'y prendre garde, et de n'être pas si cruel. — "Bon, bon, repart-il, il n'y a qu'à les écouter, il ne s'en trouvera pas un de mort."

MOREL, Imprimeur du roi, avait un si grand amour pour l'Étude, que lors qu'on lui vint annoncer que sa femme était sur le point de mourir, il ne voulut pas quitter la plume, qu'il n'eût fini la phrase qu'il avait commencée. Il ne l'avait pas achevée, qu'on lui revint dire que sa femme était morte. "J'en suis marri, répondit-il froidement, c'était une bonne femme." Et il acheva sa phrase.

Un Gascon avait emprunté vingt pistoles sur son billet. Le terme arrive, point d'argent; aussitôt vient un exploit: "Un exploit pour vingt pistoles, s'écria l'emprunteur; à moi un exploit! voilà un procédé des plus outrageants. Ne suis-je pas bien malheureux de devoir à un homme qui n'a pas de quoi attendre qu'il me prenne envie de le payer!"

VOLTAIRE, jaloux de tous les poètes épiques, rabalssait devant le docteur YOUNG, le talent de MILTON, et frondait surtout, dans le *Paradis Perdu*, la mort, le péché et le diable, personnifiés par le poète anglais. Il trouvait cette invention pitoyable; extravagante; et en faisait le principal objet de ses arrogants sarcasmes. Young, indigné du ton d'irrévérence et de légèreté avec lequel Voltaire s'exprimait sur un des plus grands génies d'Angleterre, lui adressa sur le champ le distique suivant:

Thou art so wirt, wicked, and so thin,

That art at once the devil, death and sin.

qu'on a traduit en français par ces deux vers:

Ton esprit, ta laideur et ton corps desséché,

Font voir en toi la mort, le diable et le péché.

Voltaire, déconcerté par cette vigoureuse apostrophe, n'eût pas la force de balbutier un mot de réplique, et disparut sur le champ.

Un acteur, qui venait de Flandre, débutait dans le rôle d'*Andronic*, avec fort peu de succès; et lorsqu'il vint dire:

Mais pour ma fuite, ami, quel parti dois-je prendre?

un spectateur répondit;

Ami, prenez la poste, et retournez en Flandre.

KORSAKOW, un des derniers favoris de CATHERINE II, était d'une ignorance crasse; dès qu'il eut obtenu la place à laquelle le hasard l'avait élevé, il crut qu'un homme comme lui devait nécessairement se procurer une bibliothèque. Aussitôt il fit venir le

le plus laid

commandé
le dans la
ue blessés.
si cruel.—
n trouvera

r pour l'é-
tait sur le
r'eût fini la
e, qu'on lui
rri, répon-
acheva sa

et. Le ter-
Un exploit
loit! voila
malheureux
ine prene

sait devant
tout, dans
nnifiés par
; extrava-
sarcasmes.
vec lequel
Angleterre,

, n'eût pas
le champ.
e d'Andro-

?

, était d'u-
uelle le ha-
vait néces-
fit venir le

h 239 + 240

missy.

V. 4 - No 6

